This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

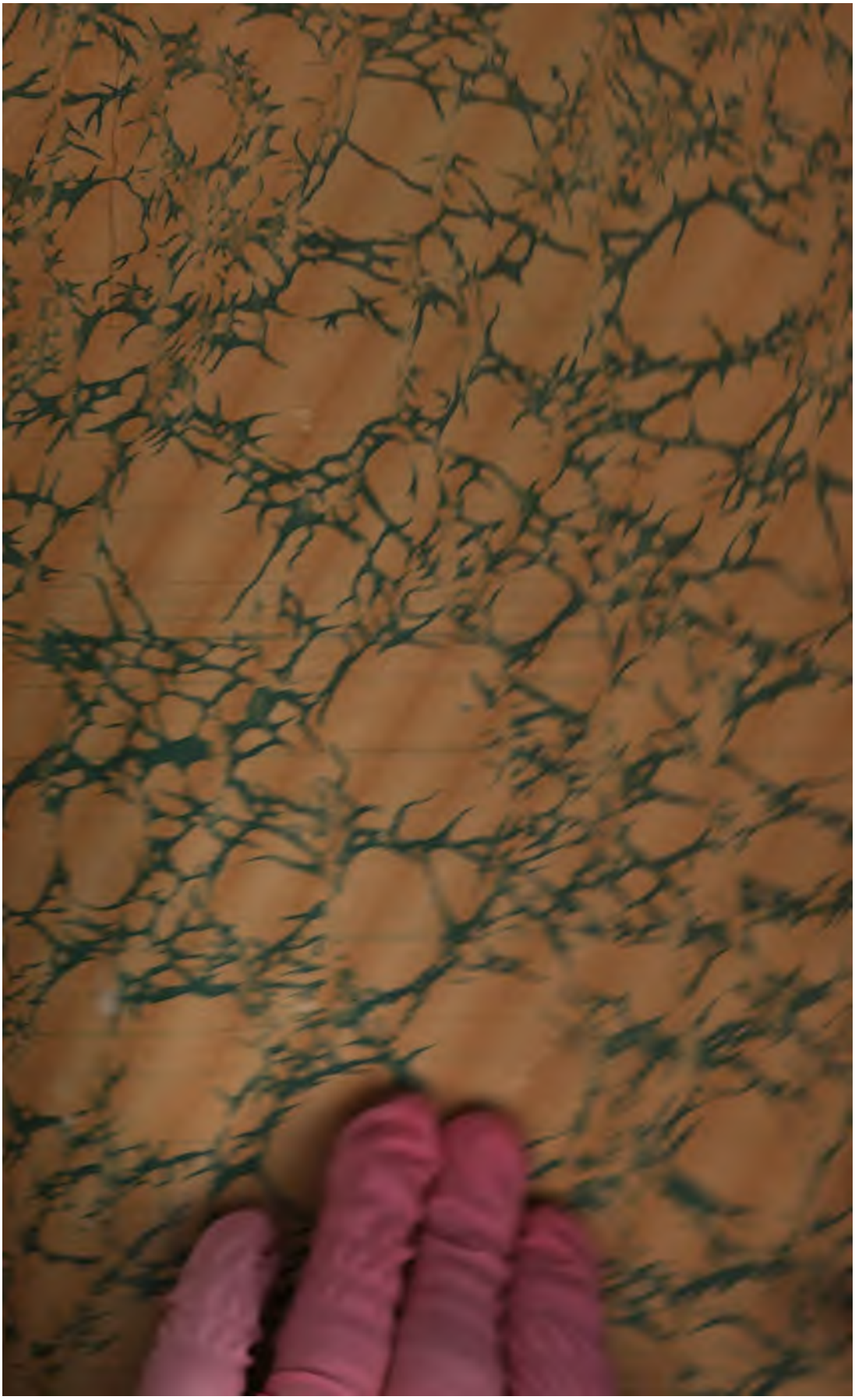
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



CORRESPONDANCE
DE
STENDHAL

III

(1830-1842)

Hélio. et Imp. Maire

Stendhal

(en 1840)

Sodermarck pinxit (Roma 1840) Collection P. A. Cheramy

F

CORRESPONDANCE

DE

STENDHAL

(1800-1842)

PUBLIÉE PAR

Ad. PAUPE et P.-A. CHERAMY

sur les originaux de diverses collections.

PRÉFACE

DE

Maurice BARRÈS

de l'Académie Française.

TOME TROISIÈME

IV. — Le Fonctionnaire et le Romancier (1830-1842)

PARIS

CHARLES BOSSE

LIBRAIRE

46, RUE LAFAYETTE

1908

243.6
B577Be
v.3

114764

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY

IV

LE FONCTIONNAIRE
ET
LE ROMANCIER

(1830-1842)

243.6
B579Be
v.3

114764

LIBRARY
UNIVERSITY OF MICHIGAN

IV

LE FONCTIONNAIRE
ET
LE ROMANCIER

(1830-1842)

NOTES BIOGRAPHIQUES

1830

Janvier. — Séjour à Paris.
ŒUVRE : *Le Rouge et le Noir.*
25 *Septembre.* — Beyle est nommé Consul à Trieste.
6 *Novembre.* — Départ pour cette résidence.
Décembre. – Metternich lui refuse l'exequatur.

1831

Janvier. — Beyle est nommé Consul à Civita-Vecchia.

1832

Février. — Mission à Ancône et Sivigaglia.
ŒUVRES : *Vie de Henri Brulard.* (Publiée en 1890).
» *Souvenirs d'Egotisme.* (Publiés en 1891).

1833

Mars. — Voyage à Paris.
Août. — Congé de 6 mois. (Rencontre de Alfred de Musset et George Sand).
Décembre. — Retour à Civita-Vecchia.

1834

Janvier. — Séjour à Civita-Vecchia.
ŒUVRE : *Lucien Leuwen*, (publiée en 1855 sous le titre de : *Le Chasseur Vert* et en 1901 sous le titre définitif).

1835

Juillet. — Projet de mariage avec Mlle Vidau (1).
» — Demande un emploi en Espagne.
» — Décoration de la Légion d'honneur par le Ministère de l'Instruction publique.

(1) Cf. *Comment a vécu Stendhal*, pp. 57-60.

1836

24 Mai. — 2e Congé jusqu'au 30 juin 1839. Séjour à Paris.

1837

» — Voyages en France.
ŒUVRE : *Mémoires d'un Touriste.*
» Fin de la *Vie de Napoléon.*

1838

» Séjour à Paris. — Voyage à Londres.
ŒUVRE : *La Chartreuse de Parme.*

1839

Janvier. — Paris. — Attaque de goutte et de rhumatisme.
7 Mars. — Démission du comte Molé, protecteur de Beyle.
24 Juin. — Retour de Beyle à Civita-Vecchia.
ŒUVRE : *Lamiel*, (publiée en 1889).

1840

Décembre. — Civita-Vecchia. — Deuxième attaque de goutte.

1841

» — Voyage à Genève pour consulter le Dr Prévost.
8 Novembre. — Arrivée à Paris.

1842

Mardi 22 Mars, à 7 heures du soir. — Attaque d'apoplexie, rue Neuve des Capucines à la porte du Ministère des Affaires Etrangères.

Mercredi 23, à deux heures du matin. — Mort de Beyle, 78, rue Neuve des Petits Champs, au 2e étage de l'Hôtel de Nantes.

Jeudi 24 Mars. — Service à l'Eglise de l'Assomption. Enterrement au cimetière de Montmartre, Rond-point de la Croix, 4e ligne, no 11.

CORRESPONDANCE DE STENDHAL

497. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Trieste, le 4 *décembre* 1830.

Je suis comme *Auguste*, j'ai souhaité l'empire, mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu. Je crève d'ennui, et personne ne se conduit mal avec moi ; cela aggrave le mal. Cependant l'héritage de mon père ayant passé en expériences, il faut tâcher de s'accoutumer à ce manque absolu de communication de la pensée.

J'ai cherché à ne pas faire une seule plaisanterie depuis mon arrivée dans cette île ; je n'ai pas dit une chose cherchant à être amusante ; je n'ai pas vu la sœur d'un homme ; enfin, j'ai été modéré et prudent, et je crève d'ennui.

Adieu, la poste part. Tâchez d'intéresser en ma faveur Mme... [*I date ever a month back.* Bien des choses *to lady Azur* (2) *and to my sister.* Dites-lui que je m'ennuie.

Recommandez-moi à Apolli, si toutefois il y est encore et s'il m'a pardonné la non-hérédité de la p[airie]. Il peut me rendre 2 services.]

498. — C. (3)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Trieste, le 12 *décembre* 1830.

Je n'ose vous écrire vu la grandeur des événements qui peut-être vous entourent. [J'espère la paix vers le 30 novembre.] Figurez-vous que je suis à Hambourg et vous vous figurerez bien. Les logements coû-

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Alberthe de Rubempré. Cf. *Vie de Henri Brulard.*

(3) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

tent deux mille deux cents francs ; un appartement de sept pièces au second. Tel est l'appartement de mon prédécesseur, que je ne veux pas prendre vu le malheur du temps ; tout coûte deux fois autant qu'à mon regretté Livourne.

J'ai trouvé, grâce à M. Meyerbeer, que je vous prie de remercier, une femme fort aimable, pleine de naturel, presque aussi sincère que madame Azur, qui a beaucoup d'idées, trente-six ans et un grand salon peint à fresques, avec tapis, où, à dix heures, arrivent vingt verres de vin de Chypre et trente de limonade, avec des tranches excellentes de gâteau de Savoie. Je vais dans ce salon quatre fois la semaine et finirai par y aller six fois. Il n'est pas et ne sera jamais question de *love* ; mais enfin, dans le grand Paris, je n'avais pas une maison comme celle-là. Je la dois à lady Morgan.

[Tâchez de mettre vos lettres aux Affaires-Etrangères ; autrement elles vous coûteront 16 sous et à moi 57. Je n'ai pas reçu une seule lettre de Paris, depuis le 26 novembre.]

Il y a double vitre partout ici, à cause de l'abominable *Bora*, qui me donne de l'humeur ce soir. Toutes les rues sont comme la *Via larga* de Florence ; il n'y a ni volets ni persiennes ; tout le monde a une veilleuse à ce qu'il paraît ; cela se met entre deux vitres, de façon que la nuit, dès dix heures, la ville a l'air illuminée. — Trottoirs partout, séparés par de petites colonnes. Mer et collines magnifiques. — On ne parle en Lombardie que du théâtre Carcano, où Madame Pasta va chanter. Le duc Litta, M. Marietta et un autre y perdent quarante mille francs chacun.

[Tâchez de savoir l'adresse de Lambert. Je me rappelle souvent le sourire de Mme Azur.] (1)

499. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Trieste, le 26 *décembre* 1830.

[Je suis réellement inquiet de ce qui se sera passé du 18 au 26 décembre. Peut-être rien ; alors vous vous moquez de moi. La prudence

(1) Colomb avait joint à cette lettre un paragraphe qui fait partie d'une lettre inédite du 26 décembre 1830.

(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

est ridicule en France, à moins qu'elle ne prenne le masque de l'affectation. J'ai tiré cette maxime de Grimm. Dominique va voyager. Il est résigné. Cependant recommandez-le à Apollinaire, si toutefois il est encore à l'ancre. Vu la rapidité des passages d'Apolli., vous aurez 4 ou 5 amis ou connaissances. Faites bien vite une petite chose pour chacun des 4 ou 5.

Politesse extrême des habitants. Dominique a à se louer de tout le monde sans exception. Mais cette ville est Hambourg. Si on rapproche D. de *Solive*, il sera heureux. Lisez mon épître à Mme Azur.

M. Previdali, pair, anciennement, par 3 ou 4 années de simple soldat, fait le *Figaro* de Milan. Son journal, qui s'appelle (*en blanc*), rend compte de 54 théâtres ouverts le 26 décembre. Si vous êtes curieux lisez-le.]

A Trieste, on sent le voisinage de la Turquie ; des hommes arrivent avec des culottes larges, sans aucun lien au genou, des bas, et le bas de la cuisse nu ; un chapeau qui a deux pieds de diamètre et une calotte d'un pouce de profondeur. Ils sont beaux, lestes et légers. J'ai parlé à cinq ou six ; je leur paye du punch, ce sont des demi-sauvages aimables ; mais leurs barques sentent diablement l'huile pourrie ; leur langage est une poésie continuelle.

[Je me préparais à apprendre le grec moderne. Au printemps, le devoir me conduira à Cataro. Bellini est à la mode sur les 54 théâtres ou 48 de musique.]

500. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Trieste, le 17 *décembre* 1830.

Quelle bonne semaine ! Jeudi une lettre de la divine Clara (2), aujourd'hui une de vous. La rue de Jérusalem (3) de ce pays a pris copie de la lettre de la jeune fille et pour cela l'a gardée trois jours. [Ne mettez] jamais de noms propres ; à cela près, [dites] tout, abso-

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Prosper Mérimée.

(3) La police autrichienne : explication des pseudonymes et noms d'emprunt employés par Beyle.

lument, et je recevrai vos benoites lettres trois jours plus tôt. Je ne me croyais pas si curieux ; il est drôle de faire des découvertes sur soi-même à quarante-huit ans, que j'aurai demain. En être réduit au régime de la *Quotidienne* m'assomme.

Je n'ai jamais mieux senti le malheur d'avoir un père qui se ruine. Si j'avais su, en 1814, le *father* ruiné, je me serais fait arracheur de dents, avocat, juge, etc. Etre obligé de trembler pour la conservation d'une place où l'on crève d'ennui ! Je n'ai à me plaindre de personne ; j'ai trouvé des amis, pour ainsi dire, uniquement à cause de lady Morgan (dont je ne partage point les opinions jacobines). Toute ma vie est peinte par mon dîner ; mon haut rang exige que je dîne seul : premier ennui. Second ennui : on me sert douze plats ; un énorme chapon qu'il est impossible de couper avec un excellent couteau anglais qui coûte ici *moins* qu'à Londres ; une superbe sole qu'on a oublié de faire cuire, c'est l'usage du pays ; une bécasse tuée de la veille, on regarderait comme un cas de pourriture de la faire attendre deux jours. Ma soupe au riz est salie par sept à huit saucisses, pleines d'ail, qu'on fait cuire *avec le riz*, etc. Que voulez-vous que je dise ? C'est l'usage, on me traite comme un seigneur, et certainement le bon homme d'aubergiste, qui ne me rencontre jamais dans sa maison sans s'arrêter, se découvrir et me faire un salut jusqu'à terre, ne gagne pas sur mon dîner qui me coûte quatre francs deux sous, le logement, six francs dix sous. Ma qualité d'oiseau sur la branche (Clara ne comprend pas cette légère métaphore) m'empêche de prendre une cuisinière. Je suis empoisonné à un tel point, que j'ai recours aux œufs à la coque ; je n'ai inventé cela que depuis huit jours, et j'en suis tout fier.

Racontez mon malheur à madame Azur, et dites-lui, si elle sait les mathématiques, de multiplier toute ma vie par le malheur du dîner. L'absence de cheminée me tue ; je gêle en vous écrivant. Dans l'autre chambre j'ai un poêle qui donnerait mal à la tête au plus grossier Auvergnat. — Je suis prudent et ne vois point Madame ***, dont bien me fâche. Elle a l'entregent d'Ancilla (1), une gaieté constante et de la hauteur ; elle a une cheminée ! J'aurais pris racine auprès d'une construction si précieuse. — J'ai trouvé un ami véritable dans un capitaine au même régiment ; il est incroyable combien nous nous convenons. Mais, monsieur, combien de temps aurai-je la patience de monter cette garde ? Deux ou trois ans au plus.

(1) Mme Ancelot (Voir *Sept lettres de Mérimée à Stendhal*).

Je m'occupe beaucoup de mon métier ; il est bon, honnête, agréable en soi, tout paternel. Ma correspondance s'occupe du commerce *of Corn*. Ne croyez point que Paris soit le plus fertile en ce genre. C'est le Bannat, monsieur. Je me suis rapproché du dit Bannat pour étudier la partie, j'ai fait un voyage à Fiume; c'est tout à fait le dernier endroit de la civilisation. Un étranger, capitaine, est reçu comme feu mademoiselle Jeek, l'éléphant à Paris. Cinq jours passés là furent cinq *carnavaux*. On m'aimait tant qu'on m'a dit : « Vous ne faites pas de dettes criardes et des banqueroutes, comme un de vos prédécesseurs, mais il avait deux croix et vous point. — « Je l'ai refusée, » ai-je répondu. — Dans cette charmante ville de six mille âmes, un homme qui a un capital de quarante mille francs est dans l'abondance, la considération, etc. Il a un logement que le soleil dispense du poêle ; il adore l'usurpateur et lit l'histoire de ses amours avec des gravures *enluminées* ; il veut absolument me prêter ce livre *rare*, qu'il a fait venir *à grands frais*. Toutes les fois que je l'allais voir, il me faisait faire à l'instant du chocolat. « Combien vous coûte cette vie délicieuse, lui ai-je dit, le dernier jour, en le surprenant à dîner avec sa maîtresse ? — Je me ruine ; mais que voulez-vous ? la vie est courte ; je dépense trois mille six cents francs. »

Dans mon voyage, en venant ici, j'ai trouvé Port-Maurice, près de Gênes, absolument comme la ville dont je vous parle ; chaleur et situation à souhait. A cause du cabotage, le vice-consul encaisse, tout compris, neuf mille francs. Voilà l'homme le plus aisé de tous les employés de France. — J'ai trouvé l'aimable et amabilissime M. Masclet, consul à Nice, au milieu d'un jardin rempli de rosiers en fleurs, le 15 novembre. Le serpent de l'envie a aussitôt sifflé dans mon cœur. A cause du grand mot *cabotage*, Nice vaut vingt-deux mille francs. [Mais the conquest ! N'êtes-vous pas content de ma belle écriture ? Je vais doucement pour plaire à vos beaux yeux et mériter une longue réponse].

Je pense [que le *great* cit[oyen] (1) *sera all in six months* et] que la Chambre actuelle, tout en se donnant le plaisir, nouveau en France, de *mâcher* le mépris, nous conduit à cet état abominable de république, horrible partout ailleurs qu'en Amérique ; voilà le véritable choléra-morbus. A propos, c'est cette horrible maladie qui, dans deux ans au plus tard, mettra fin à mes jours. Je maintiens qu'elle est invévitable ici ; quand vous verrez le bon et aimable docteur Edwards, priez-le

(1) Lafayette.

de m'envoyer un préservatif au plus tôt. Un capitaine, mon collègue, a vu mourir de cette affreuse manière : l'homme, monsieur, devient un tire-bouchon, par la force de la douleur ; il est fort malpropre par en haut et par en bas. Enfin, c'est mon mal, dont deux fois le docteur m'a délivré ; à l'exception que je n'étais pas malpropre, bien au contraire.

Les cloches m'assourdissent pour la nomination du pape. Si c'est M. le cardinal Giustiniani, il est de la taille d'Apollinaire (1), j'ai dîné plusieurs fois avec lui, chez cet homme si poli, M. de Laval, à Rome. Il revenait d'Espagne et portait en sautoir un grand cordon blanc et bleu clair. Il avait été ami intime de sa douce Majesté Ferdinand VII. Vous en verrez de grises, et Dominique (2) aussi, s'il va à Civita-Vecchia ; [Le bruit général, ici, est qu'il restera où il est.]

Quant à moi, je suis si abasourdi de m'ennuyer à ce point, que je ne désire rien ; mes vœux ne vont pas plus loin qu'une cheminée.

[Il y a bien peu d'esprit à App. d'avoir mal pris la note sur les Kon [diments]. Quand on l'écrivait avait-on lu les journaux de Paris ? C'est l'abrégé d'une note de 8 pages que je remis à Pastor[et], il y a 20 mois. Je crois qu'il a la copie et la donne pour sienne. Quand, à 200 lieues de distance, on reçoit une note inutile, on la jette au feu. App. est également bien modéré s'il ne profite pas des 2 mois qu'il a à passer dans cette maison pour faire un petit cadeau à chacun de ses amis, méritant ou non. Je vais plus loin.]

Le premier ministre de l'instruction publique qui aura un peu d'esprit, considérant l'état de dégradation où est la ✠ donnera cette croix à MM. Béranger [Clara Gazul, Dubois, moi, Artaud] ; cela relèvera la dite croix. Mais jamais un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut protéger sincèrement que la littérature *plate*, *id est* élégante et *vide d'idées*. Les *idées* sont le croquemitaine des gens au pouvoir. [Cet ornement me serait fort agréable, mais mon opinion sur l'hérédité !... N'y pensons plus.]

C'est le 12 du mois que, pour la première fois, on m'a parlé du *Rouge*. [C'est Clara. Elle pense comme Mme Azur, sur le second volume et en lisant votre lettre, qui est plus incisive que celle de Méri[mée], je me suis trouvé presque de l'avis de Mme Azur.]

Cette fin me semblait bonne en l'écrivant, j'avais devant les yeux le

(1) M. d'Argout.
(2) Lui-même.

caractère de M[éry], jolie fille que j'adore. Demandez à Clara si M[éry] n'eût pas agi ainsi. Les jeunes Montmorency et leurs femelles ont si peu de *force de volonté*, qu'il est impossible de faire un dénouement non plat, avec ces êtres élégants et effacés. Voyez en juillet (1830), quand dix mille canailles se battent Dieu sait pourquoi, pas un Montmorency ! *Un seul*, et il y allait de tout pour eux. Tous se seraient battus en duel ; mais le bon ton n'ordonnait pas, sous peine d'éternelle infamie, de se battre dans la rue. Cette vue du manque de caractère, dans les hautes classes, m'a fait *prendre une exception* ; c'est un tort ; est-il ridicule ? C'est bien possible. Le comment, c'est que j'ai pensé à M[éry]. Je ne saurais que faire dans un roman d'une jeune Rohan-Chabot réellement de bon ton. Raphaël lui-même, comment aurait-il peint une *nuit complète* ? La convenance exacte, c'est la présence *continue* du convenable, l'absence complète de l'individualité... Et un auteur sifflé se réfugie dans la métaphysique. Je ne doute pas de la haine des ennemis intimes ; je vois les figures que l'on fait chez *Mammouth* (1), mais on acquiert de nouveaux amis, comme mon aimable T.... d'ici. Clara dit que j'ai un caractère abominable, dans les *Débats*. Dans un mois peut-être, après vingt démarches, je parviendrai à lire mon caractère ; et alors çà ne me fera aucun plaisir ; il n'y aura plus de piquant, de nouveauté, d'*imprévu*.

[Vous devez travailler jour et nuit. Je viens de lire la lettre de M. Odilon. Je ferais comme lui et je l'aime. Mais, avec de telles lettres, vous devez être au bureau à 6 h. du matin. Vous me parlez de la colique de M. Apo., mais il me semble que vous l'avez tous. Il n'y avait de paix pour mon frère (1) que dans la plus absolue bonne foi. Moi, j'aurais couché avec le grand Cit[oyen]. Il a fusillé la canaille au champ de Mars, jadis. Cette ligne devait enfanter le salut de mon frère et, peut-être, de la France. Mais M. Guizot ne veut pas des gens d'esprit, comme je l'ai noté au 2e vol. du *Rouge*, le jour même que vous me l'avez notifié en dînant chez vous avec de fort bon vin. C'était, ce me semble, le 11 août. Mon audience est du 3, dix jours après mon affiche. Cette affiche était admirable. Voilà ce qu'il fallait dire, en baisant le grand Cit[oyen] 4 fois par jour. Il fallait faire Conseiller d'Etat, l'auteur de l'affiche. Mais son propos de bon sens irrita le père Réal et probablement Apolli. Qu'y faire ? Le chemin indiqué par l'affiche paraîtra

(1) Cuvier.
(2) Louis-Philippe.

excellent en 1832. Dès 1831, votre méchanceté ne pourra pas s'empêcher de reconnaître *in petto* que cela valait mieux que ce qu'on a fait.

La demande de 18 mille, surtout, m'a bien fait rire. L'envoi à Civita-Vecchia n'est pas si beau que vous pensez. C'est un trou abominable. La tempête m'y jeta en revenant de Naples. La fièvre y règne. Cela est inférieur en rang et émoluments à la préfecture actuelle. Enfin, l'ami de l'aimable La ✠ m'a dit que cela serait supprimé.]

Vous dites la littérature morte parce que le froid a tué les chenilles et autres insectes nuisibles, vivant par la faveur du *Journal des Débats*. Rien de plus heureux, de plus fertile que cette mort apparente ; cela ôte-t-il le talent [des Clara, des Musset ? Il est vrai que vos amis Lamar [tine] et Cie perdent 80 %. Tâchez de me mitiger l'Appo ? M. Molé, qui ne me connaît pas, m'a jeté à la tête *fifteen thousand*. Quand il y aura une promotion, qu'il me pousse !] (1)

MÉQUILLET.

501. — C. (2)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Trieste, le 24 décembre 1830.

Que George vive ici puisque George y sait vivre !

Voilà ce que je disais en quittant Paris. Je place mes filets trop hauts. Ma nomination n'a fait aucun plaisir à mes amis. Ai-je des amis ? *Facta loquantur*.

Je reçois à l'instant une lettre de M. le marquis Maison, ambassadeur à Vienne, qui me dit que M. de Metternich a refusé l'*exequatur*, et a donné l'ordre à M. l'ambassadeur d'Autriche à Paris de protester contre ma nomination. La première idée de ma misanthropie a été de n'écrire à personne. La lettre de M. le marquis Maison est datée du 19 décembre et m'arrive le 24.

J'écris cependant aux amis qui m'ont servi réellement, *facta loquantur*. J'écris à Madame Victor de Tracy ; M. de Tracy, ancien aide de

(1) Colomb a terminé cette lettre, dans l'édition de 1855, par deux paragraphes qui n'existent pas sur l'original.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

camp de M. le comte Sébastiani, et toujours ami, pourra m'être utile. Je supplie Madame Victor, à qui vous savez combien je dois, de *décider* pour moi.

Je ne spécifie rien ; je sens de plus en plus que la *chaleur* est pour moi, avec mes quarante-sept ans et le mercure passé, un élément de santé et de bonne humeur. Donc, consul à Palerme, Naples, ou même Cadix ; mais, au nom de Dieu, pas de Nord ! Je n'entre dans aucun détail avec Madame de Tracy, la priant de *décider*.

M. le Comte [d'Argout] a été dix ans mon ami ; mais un jour j'ai dit que l'hérédité de la *pairie* rendait bêtes les fils aînés. Que dites-vous d'une telle gaucherie ?

J'étais pétrifié d'étonnement d'avoir réussi ; mais le port où je comptais trouver un refuge assuré est accessible au vent du nord. J'ai été cependant d'une prudence parfaite. Je n'ai pas vu l'amie de l'ami auquel vous m'avez présenté. [Si Mareste me veut du bien, *ce dont vous jugerez*, il peut parler à M. le Comte d'Argout.]

La besogne de consul, toute paternelle, me plaît infiniment. Donc, la chose à désirer, est consul à Palerme. Peut être la mauvaise humeur, dont la lettre du 19 décembre me fait part, peut-elle être conjurée. Madame Victor de Tracy est amie de MM. Desages, esprits droits et fermes, qui lui diront ce qu'il faut espérer et craindre. Mais il faut dix jours, *au moins*, pour qu'une lettre de Paris arrive à Trieste.

Adieu, je suis noir. Peut être notre protecteur pourra-t-il vous dire ce qu'il faut penser et demander. [Ah ! si Mareste me veut du bien, il pourrait le dire à M. le Cte d'Ar.]

POVERINO.

502. — I.

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*, ... 1830]. (1)

Je vous annonce que je viens de découvrir un grand et vrai poète, ce matin, pour 6 sous, au cabinet littéraire. C'est M. de Musset, *Contes*

(1) La date est révélée par le sujet de la lettre ; la première édition des « *Contes d'Espagne et d'Italie* » parut en 1830. L'original de ce billet se trouvait, quand nous en avons pris copie, entre les mains de M. le pasteur Maystre, de Genève.

d'Espagne et d'Italie, cherchez pages 227 et 228, mais surtout *Portia*, pages 146 à 160.

... *Mais il n'y croyait pas*,

c'est ainsi que je corrige le dernier vers (1).

503. — C. (2)

A MADAME VIRGINIE ANCELOT, A PARIS

Trieste, le 1er *Janvier* 1831.

Hélas ! madame, je meurs d'ennui et de froid. Voilà ce que je puis dire de plus nouveau aujourd'hui 1er Janvier 1831. Je ne sais si je resterai [ici]. Je ne lis que la *Quotidienne* et la *Gazette de France* ; ce régime me rend maigre. Pour être *digne* et ne pas me perdre, comme il m'était arrivé à Paris, je ne me permets plus la moindre plaisanterie. Je suis moral et vrai comme le *Télémaque*. Aussi l'on me respecte. Grand Dieu ! quel plat siècle, et bien digne de tout l'ennui qu'il ressent et qu'il transpire !

Je touche ici à la barbarie. J'ai loué une petite maison de campagne qui a six pièces grandes, à elles six, comme votre chambre à coucher ; elles n'ont d'agréable que cette ressemblance. Là, je vis au milieu de paysans qui ne connaissent qu'une religion, celle de l'argent. Tout ce que la *vanité* fait au pays où vous êtes, ici c'est l'argent. Les plus grandes beautés m'adorent au prix d'un sequin (onze francs soixante-trois centimes). — Diable ! il s'agit de paysans et non de la bonne compagnie. Je mets ceci par respect pour la vérité et pour les amis qui ouvriront ma lettre.

Si vous avez la charité de m'écrire, envoyez la longue lettre (de grâce, qu'elle soit longue comme mon mérite), numéro 35, rue Godot de Mauroy, à M. R. Colomb, ancien directeur des contributions. Il y a dans la maison voisine, un vicomte Colomb, amant malade de Madame B[ucary], qui ouvre les lettres de mon parent, quand le numéro 35 n'est pas aussi grand que ceci. — J'ignore tout dans ce séjour enchanté ;

(1) Le vers de Musset est : Mais le pêcheur se tut, car il ne *croyait* pas.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

vous comprendrez l'excès de mon marasme, quand je vous avouerai que je lis les annonces de la *Quotidienne*. Si jamais j'en rencontre les rédacteurs dans les rues de Paris, il est sûr que je les étrangle. Demandez l'explication de ce sentiment de vengeance, que jamais votre cœur de colombe ne comprendrait, au sombre et profond Mérimée.

Je n'ai su qu'il y a huit jours l'apparition du *Rouge*. Dites-moi bonnement tout le mal que vous pensez de ce plat ouvrage, non conforme aux règles académiques, et, malgré cela, peut-être, ennuyeux. Ecrivez-moi une fois par mois. Si je reste ici, je vous donnerai une description de mes rochers. Tout est original ici, même la cuisine, ce dont bien me fâche.

Daignez envoyer l'exemplaire d'*Henriette* (1), que l'aimable auteur m'a promis, rue Saint-Marc, numéro 1, à M. Briche. [Je dis rue Saint-Marc, nº 1, mon écriture est si mauvaise]. Ecrivez sur la première page d'*Henriette* : « A Madame Judith Pasta, à Milan. » Par ce moyen, *Henriette* deviendra un opéra, perdra en esprit, et gagnera une actrice digne de ses profondes et variées émotions. Voilà du nouveau style. Quel style emploierai-je pour vous peindre les pensées que je vous consacre ? — Un pauvre diable qui meurt de soif dans les déserts derrière Alger comment se peint-il un verre d'eau ? — Je finis par cette idée limpide.

Mes respects ou amitiés, selon l'ampleur du personnage, à chacun de vos aimables amis. Par exemple, respects à Madame la baronne du Mercredi, et à tout ce qui lui est cher. Ecrivez-moi l'histoire secrète de M. Clara Gazul et de M. de [Mareste].

Agréez avec bonté l'hommage d'un exilé. Ah ! que n'ai-je une chaumière et quinze cents francs dans la rue Saint-Roch ! Bien des choses à votre ami.

CHAMPAGNE.

504. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

Trieste, 11 *Janvier* 1831.

Vous connaissez, mon cher ami, mon dévouement à la cause de l'ordre et mon profond respect pour le Roi ? Je crève de curiosité. Ecrivez-

(1) Titre d'un vaudeville de Madame Ancelot.

(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

moi toutes les nuances des faits. Il faut faire deux adresses. Ecrivez sur votre lettre M. Kaltschmidt, Triest. Faites une enveloppe et sur cette enveloppe écrivez : M. Philippe de Fäger, officier des postes impériales et royales à Venise. Il est important pour mon commerce de coloniaux de connaître les nuances des faits. Et avec le *gloria patris* ci-dessus inséré, tout arrive. Ne négligez aucune nuance. Tout est dans les nuances. Et, pour affranchir les lettres de M. Philippe de Fäger, cachetez avec 2 pains à cacheter : jamais de cire, elle donne trop de peine à qui décachette. Je vous recommande les censures théâtrales de M. Luigi Prividoli à Milan. Il censure la Giuditta. Il n'est pas vide et insignifiant.

COTONET.

505. — C.

A MONSIEUR DI FIORI (1) A PARIS

Venise, le 25 *janvier* 1831.

Je viens d'entendre Velutti ; c'était dans un salon de la place Saint-Marc, au midi, par un beau soleil. Jamais Velutti n'a mieux chanté. Il a l'air d'un jeune homme de trente-six à trente-huit ans, qui a souffert, et il en a cinquante-deux ; jamais il n'a été mieux. Le divin Peruchini l'accompagnait. Il y avait vingt-quatre femmes, mais pas un chapeau de bon goût.

Mauvaises nouvelles des succès de la Judith (2). Carcano est abandonné. On fait des caricatures. La Scala triomphe ; on voit les acteurs de la Scala à table, mangeant de la Pasta, et le duc Litta qui paye l'excellent Velutti, a trouvé un fiasco à la Fenice ; il était malade et a voulu s'efforcer.

Ne dites à personne que je suis ici, excepté à notre protecteur s'il vous parle de moi. A propos, trouve-t-il qu'il y a quelque réalité, quelque *connaissance des petits hommes* ayant un petit pouvoir, dans *le Rouge* ? C'est une partie du talent qu'il faut dans le lieu où il m'a mis. Le tapage des masques sur la place Saint-Marc m'empêche de vous envoyer des phrases polies ; je vous écris du café Quadri.

(1) Mort à Paris, le 1er novembre 1848, à l'âge de 79 ans (R. C.).
(2) Madame Pasta.

Vous savez que Macchi a eu l'exclusion *par insinuation* de la France. Giustiniani avait déjà vingt-deux voix ; on continuait à ouvrir *le schede* (1), quand il reçut l'exclusion formelle de l'Espagne. Si vous savez déjà cela ne vous moquez pas de moi comme Besançon (2). Albani porte toujours Pacca, qui ne réussira pas. — Votre ami aura-t-il Civita-Vecchia, avec quinze mille francs ? Adieu, je vous écris comme à un père ; ne me répondez pas.

506. — C. (3)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Trieste, le 28 *janvier* 1831.

Ingrat ! n'êtes-vous pas trop heureux d'avoir un ami qui vous fasse rire ? Que gagneriez-vous à correspondre avec un homme compassé, avec du *convenable* et butor comme M. de Croisenois ? Vous aussi, vous m'intéressez : votre grande envie est évidente, quand vous me faites dire ce que je n'ai pas dit. J'ai annoncé à madame Azur que je n'écrirais plus, mais pour garder ma place, pour être bien avec les gens du pouvoir, qui haïssent les gens qui pensent. Je disais qu'à Barcelone j'avais peur du comte d'Espagne ; vous me dites que Clara n'a pas rencontré un seul voleur et que c'est à tort que je me vantais d'avoir bravé les voleurs. J'aime bien mieux que vous m'ayez écrit ces deux preuves d'envie que si vous aviez été admiratif comme Madame la baronne de M[énainville].

Si vous voyez Colomb, [dites-lui] de distribuer la deuxième douzaine d'exemplaires ; plusieurs se plaignent ; ils doivent être bien malheureux, ils n'ont pas *le Rouge* ! Clara vous dira que je lui ai demandé en toute modestie, la note de ce qu'il faut changer. Je désire toujours faire moins mal à la petite *drolerie* suivante. Mais, je le répète, pour ne pas exciter l'envie de son Excellence monsieur le ministre qui le sera en 1831, *I will print no more*. Pour vous plaire à vous autres, il faudrait trois ou quatre chutes bien humiliantes. Quand je ne serai

(1) Billet.
(2) Mareste.
(3) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

rien, je ne vous plairai peut-être que trop. Dans l'abominable *absence d'idées* où je végète, je rumine, je ressasse toujours les mêmes données. Concevez un misérable qui ne lit que la *Gazette de France*, *la Quotidienne* et le *Moniteur*, et quatre fois par semaine. Ces journaux nous arrivent par indigestion, huit à la fois. Les mensonges ordinaires de la *Gazette* et de la *Quotidienne* nous font rire depuis quinze jours.

Votre frère n'a point *d'individualité* ; il est convenable et voilà tout. Or, c'est l'individualité qui attache.

[Rien n'est égal à la bêtise d'avoir renvoyé le *great citizen*. Je connais, pour les avoir ouïs, 7 à 8 de vos meneurs, *your* chef, *for instance* hélas !

Oui, je vous conseille Port-Maurice ou Nice (le c[onsu]l, par parenthèse, a 78 ans, mais les conquêtes font supprimer cette divine résidence.) Le climat, Monsieur, le climat ! et tâcher d'aimer tous les hommes ; voilà les 2 grandes recettes de bonheur quand on a plus de 48 ans. J'ai le bonheur de ne haïr personne, pas même l'homme qui est la cause d'une de mes plus grandes sottises = Guizot. Tâchez de faire de même. Je crève d'ennui, mais ce n'est pas la faute de mes maximes.]

Il fait *borra* deux fois la semaine et grand vent cinq fois. J'appelle grand vent quand l'on est constamment occupé à tenir son chapeau, et borra quand on a peur de se casser le bras. J'ai été transporté l'autre jour pendant quatre pas. Un homme sage, l'an passé, se trouvant à un bout de cette ville, toute petite, *a couché à l'auberge*, n'osant pas, à cause de la borra, aller chez lui ; il y a eu en 1830 vingt bras ou jambes cassés. Je m'en moquerais absolument, vu la bravoure que j'ai montrée contre les voleurs de Catalogne ; mais, monsieur, le vent me donne mon rhumatisme dans les entrailles. Je n'ai pas eu deux jours absolument *sans douleur* depuis le 26 novembre.

Je reçois, en même temps que votre intéressante lettre, une dépêche de mon maître ; pas plus de Civita-Vecchia que sur la main. [*They have* voulu avoir *before* l'ex-eq[uatur] *of the Pape*]. Le séjour d'*Abeille* (1) est abominable. Il y a une grosse tour bâtie par le pape Barberin dont les armes, comme vous savez, sont cet insecte ailé qui, dérobant aux fleurs leurs parfums les plus doux, etc., etc. Donc l'air est abominable à Abeille ; mais, avec la permission d'habiter six mois la ville éternelle [qui en voit de grises *to day*] et avec douze mille francs et non pas dix, je serais content.

(1) Civita-Vecchia.

[Je ne parlerai plus d'ennui, mais ce n'est pas là qu'est l'embarras. Rappelez-vous du mot du duc de Castries sur d'Alembert : « On ne parle que de ces gens-là qui n'ont pas mille écus de rente, etc.» Donc, toujours, l'homme au pouvoir fera semblant de croire qu'il y a quelqu'imprudence dans quelque ouvrage ignoré. M. Lamart[ine] en convenait avec moi. Je me hâte d'ajouter, pour garder les avenues contre la critique, que je ne suis ni d'Alembert, ni Lamartine. Ce pauvre cardinal Pacca, qui a eu 17 voix, à compte de 31, pendant un mois, a perdu 5 ou 6 voix, pour avoir imprimé ses Mémoires. Il y a du naturel, si vous voulez ; je vous enverrai les 2 volumes ; vous y verrez le maire Renauldon et le conseiller de préfecture Gérard. N'étiez-vous pas à Cularo dans ce temps-là ? Voulez-vous que je vous fasse cadeau d'un Monti complet en un volume compact, mince, caractères assez gros et lisibles ? Quand je dis complet, comprenez collection complète de ce qui déjà a fait gémir la presse. Je date *ever a month* en arrière. Je sais ce que je fais. Je puis vous envoyer ces *books* à Marseille, mais à quelle adresse ?

Je tiens une anecdote égale à Vanina Vanini, pour la belle complication ; le héros s'est tué le 26 décembre 1830. Mon barbier me coûte 5 florins, près de 13 fr. par mois ; mes chemises 5 fr. 2 s. de façon. Cette ville a exporté (*en blanc*) millions en 1830, et importé (*en blanc*) millions. J'ai envoyé un beau rapport à Apolli, que verra Clara. J'aimerais mieux qu'il fût mon égal. La société de Paris est, je le crains, mortelle pour un jeune écrivain ; il voit qu'il est peut-être plus dangereux de s'écarter de la médiocrité *en dessus* qu'en dessous. Le dégoût le saisit. Pour le dégoût, Clara a déjà 45 ans ; donc, C[onsu]l à Cagliari ou Salonique. Si je reste, les besoins du service exigent que j'aille organiser ma partie, comme vous les droits réunis, dans les environs de Rome, à Fiume, Zaxi, Cattaro et Raguze, si cher à la belle Ancilla. On nous oublie trop. Les affaires étaient joliment menées de 814 à 830, comme disait le baron Apelles. Mille tendres compliments, tous les 2 mois.]

AILHAUD.

[Que ne puis-je vous envoyer des gilets de piqué anglais admirables que nous avons ici, à Corfou, pour 3 fr. 8 sous le gilet ! Si vous voulez m'envoyer un vieux gilet de piqué à vous, je vous ferai faire exactement, ici, 5 gilets qui, tout faits, seront payés par moi, 60 fr. Je les

enverrai à Marseille, où la douane, trouvant des gilets faits et marqués, ne saura comment mordre. Faites cette offre à Clara de ma part. *The Airith is* assez bien dans le *Galignani* du 16. Les collègues de Dom. n'auront pas écrit de crainte de déplaire en disant la vérité.

Vous verrez que Clara trouvera pour obstacles, aux yeux des gens au pouvoir, sa qualité de *writer*. Il sera obligé de faire entendre qu'il était bien jeune alors, et qu'il n'y retournera plus et sera bien sage à l'avenir.

Si vous, vous en converez, racontez-moi quel est l'homme de génie, le nouvel B... qui a fait renvoyer M. Pons de l'Hérault et recevoir *the ar-bishop* ? Je cherche dans ma tête une plus grande sottise et ne puis la trouver. Et ensuite, cette longue insulte de la loi municipale, que les gens de moins de 30 ans ont dû avaler, pendant 3 semaines. Si le vieux Sieyès n'est pas mort, dans sa rue du Rempart, il doit bien rire.

Dites à Sharpe que la vive lumière jetée par sa lettre, en arrive jusqu'aux yeux de son ami de Corfou, lequel implore un second numéro.

Voici le nom de cette jeune merveille qui joue d'une manière si étonnante *M. Tell fils*. Il y a une idée dans ce ballet. Au 1er acte Gessler fait l'insolent, Tell brise son épée. Là-dessus, Gessler enlève son fils âgé de 10 ans. Cela jette l'attention sur cet enfant.

Vu la faiblesse de ma vue, je fais écrire par mon fils Amédée. J'ai vu un trait d'amitié dans l'*articulum* de la *G[az]ette* du 16 février, où il y a sots livres. N'est-ce pas M. Levaux qui l'a demandé ? Vous me direz que vous m'en savez rien. N'en parlons plus. J'ai reçu votre admirable lettre du 17, pendant laquelle on vous a interrompu 3 fois ; je l'ai lue et 3 fois aussi.

Comme votre critique bilieuse a mal interprété ma résolution de ne plus *print*, pour garder toutes les avenues contre la critique, précaution qui allonge beaucoup les discours, je vous fais observer que je ne lis aucun journal mal pensant. *This was writen* le 26 janvier. Hélas ! je crains bien, le 28, qu'Apolli n'y soit plus. Ces honorables personnages avaient promis la *tranquillité*.

On diminue les impôts dans toute la botte. Si un de ces mécréans a déjà imprimé ce que je vous écris, je ne le copie pas, comme je n'avais pas copié le *Temps*, dans les renseignements adressés à Apolli.]

507. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Venise, le 3 *février* 1831.

Grand Sbaglio (2).

Dominique n'a jamais été assez [courtisan pour avoir] (3) la ✻ aux affaires étrangères. Il a dit : « Tôt ou tard un ministre de l'intérieur *homme d'esprit*, dira au King : « Les Bignon, les Ancelot, les Malitour-« ne, tous les gens de lettres, un tant soit peu au-dessus de la médio-« crité, ont eu la ✻ de Charles X. Je propose à V. M. de la donner à « MM. Béranger, Thiers, Mignet, Dubois, du *Globe*, Artaud, traduc-« teur d'*Aristophane*, Beyle, Mérimée et Vatout. »

Voilà toute l'étendue de ma présomption, comme dit Othello. Par le ministère de l'intérieur uniquement. — Tant mieux si Apolli[naire] (4) a parlé au général Sébastiani. Sûrement à mon ministère, *si l'on compte les campagnes* (à moins que votre envie ne me nie Moscou), j'aurais un peu droit ; mais jamais je n'ai eu cette idée. — Toujours par un ministre de l'Intérieur, *homme d'esprit*, et je parie qu'avant deux ans, nous aurons des gens d'esprit. Les bêtes ne peuvent pas durer dans une machine où il faut *inventer* des mesures, des arrestations de MM. Sambac et Blanqui, et enfin des proclamations.

Ne vous plaignez pas de ma mauvaise écriture, je suis dans un pays barbare. Hier, j'achète de la cire pour cacheter une lettre à Colomb, avant d'être à la poste, la lettre s'était décachetée dans ma poche. Que vous dirai-je de l'encre, de la plume ? — Je suis de votre avis archi sur le Bal du nouveau et futur séjour de Dominique. Comme vous êtes des rétrogrades *encroûtés*, je ne vous écris rien là-dessus depuis un mois. Marie-Anne d'Autriche, ou une autre reine, disait au cardinal de Retz : « Il y a de la révolte à annoncer qu'on se révoltera. »

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Grande bévue.
(3) Beyle a écrit : Saugrenu pour *ask*.
(4) Comte d'Argout.

Je pense comme vous ; votre frère (1) n'ayant développé aucune *individualité*, ayant été convenable comme M. de Croisenois et rien de plus, ne peut inspirer aucun attachement. Il n'y a pas de magie dans son nom, dirait M. de Salvandy. Donc, tout finira par six mois d'*extrême-gauche*. Donc Apollinaire, s'il a quelque bienveillance pour Dominique, ce dont il est permis de douter, profitera des moments que le destin lui laisse, pour dire au général Sébastiani :

« Le pauvre garçon vient de recevoir un fier soufflet ; il quitte la « première ville de commerce du continent (900 vaisseaux entrés, « 890 sortis en 1830, sans compter un immense cabotage. Cette paren- « thèse est pour vous). Donc, on le renvoie d'une ville superbe, pour « le jeter dans un trou, qui ressemble fort à Saint-Cloud ; si ce n'est « qu'il est beaucoup plus laid. C'est un ancien serviteur ; il a qua- « rante-huit ans, dont quatorze à l'armée ; il a vu Moscou et Berlin, « comme vous, général ; donc la ✻. »

Toute plaisanterie à part, vous n'avez pas d'idée de la supériorité dont jouissent les Consuls crucifiés sur les autres. Rien ne se fait que pour le bonheur d'être admis souvent aux dîners et aux soirées du Gouverneur. [Je suis toujours à mon poste officiel. Je n'ai pas reçu un mot du changement. *I think that they have sended that to the* Ville éternelle, *in sider to get the ex*^{ur} *before. I could not very much upon one of my neighbourly*, qui veut imiter *the G*^{al} chassé or Antwerp.

Mais les gens au pouvoir doivent exécrer les idées. Voilà une de mes nouvelles manières. Un de mes nouveaux amis est un homme du Moyen Age qui a fait assassiner plusieurs hommes pour se divertir — il est admirable.

Dites cela à M. J. JANIN.]

508. — C. (2)

A MADAME ALBERTHE DE RUBEMPRÉ A PARIS.

Trieste, le 6 *février* 1831.

Savez-vous, Madame, ce que c'est que le général Bolivar ? Eh bien, il est mort : Savez-vous de quoi ? de jalousie du succès du *Rouge*. Il

(1) Louis-Philippe.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

y a une autre jolie femme à Paris qui me croit l'homme le plus faux et le plus dissimulant. Et quand tous ces ridicules seraient vrais, n'êtes-vous pas trop heureuse que j'aie des ridicules ?

Si vous voulez un homme parfait, faites-vous présenter M. Rokebert par Besançon. M. Rokebert était pauvre et clerc de notaire ; par sa prud'homie et rare prudence , il a mérité de devenir factotum de son notaire et ami d'un pair de France, chevalier de la Légion d'honneur.

Je suis au comble de la joie ; je croyais que, comme un affreux cauchemar, cette Chambre, composée de Rokeberts, pèserait un an ou deux sur la France, et probablement au moment où je vous parle elle est sifflée autant qu'elle le mérite. C'est beaucoup, elle a coupé la racine *pivotante* de l'amour des Français pour le King. Vous souvenez-vous du roman de *Tom-Jones* ? Eh bien, il y avait dans cette Chambre beaucoup de *Blifils*. Excitez une sagacité de votre connaissance à me donner de temps en temps, le plus souvent possible, le fin mot des nouvelles. Figurez-vous la rage d'un homme curieux (et qui ne le serait pas ?) qui se voit réduit à la *Quotidienne* et à la *Gazette de France*. Par leurs mensonges sur ce qui se passe à cinquante lieues de mon île, je juge de leur véracité sur Paris.

J'observe la nature humaine ; je m'amuse de faits qui n'ont d'autre mérite que d'être vrais ; n'étant pas *en même temps piquants*, ils ne valent rien pour la curiosité parisienne, j'allais dire française ; mais ils plairaient à Toulouse, Avignon, Béziers, où il y a de l'âme ; on n'y est pas constamment occupé du *voisin*.

Avant-hier soir, j'ai vu chez la madame Geoffrin de Trieste, une jeune mariée de dix-huit ans. Ma foi ! elle est parfaitement belle. Les dames du pays disent pour se dépiquer qu'elle est bête. Je le crois bien, elle vient de passer huit années au couvent, près de Vienne.

Il y a ici un chef de bureau qui peut avoir cinquante ans, l'air bête, chagrin, des yeux qui pleurent toujours et malgré eux, nul esprit, pas de naissance, pas de fortune ; il vit avec sa paye, environ six mille francs ; il est désagréable, mal vêtu, envieux, méchant ; cela n'est bon qu'à enterrer. Le père de la jeune personne dont je vous parlais en a jugé autrement ; il lui a écrit en deux mots : « Prenez la diligence, arrivez à Vienne le 12, vous épouserez ma fille qui a dix-huit ans et deux cent mille francs, et vous repartirez le 14 janvier. » C'est ce qui a été fait. La jeune personne n'avait point fait d'enfant ; il n'y avait aucun cas rédhibitoire ; l'animal l'aurait épousée avec tous les cas rédhibitoires possibles. Ce vieux garçon chagrin avait été camarade

de bureau du père de la beauté ; il ne reçoit jamais personne dans son taudis. Mon avis est qu'il faut causer avec cette jeune femme dans cette pièce obscure qui, dans les bals, est consacrée aux aparté des jeunes femmes. Faites-vous raconter par Besançon le gant de la Torregiani.

Dominique n'a rien de nouveau sur son destin futur, il vit à Trieste, où il s'ennuie assez ; mais il faut dire qu'il s'amuse et est enchanté de sa place. Il serait heureux d'en avoir une toute petite dans votre cœur ; voilà un compliment à la Rokebert ; je vous en ferais bien un meilleur ; mais il ne me vient pas.

Je voudrais que quand Besançon passera avec vous dans la rue Saint-Guillaume, il entrât chez M. Deville ou Delville. Là vous vous asseyerez dans un fauteuil, et quand vous y serez vous n'en voudrez plus sortir. M. Delville fait les fauteuils suivant les derrières. Malheureusement, je ne pourrais jamais sortir d'un fauteuil convenable pour vous, à supposer que j'eusse pu y entrer. M. Delville a fait un fauteuil pour madame la baronne A[ppèles], Besançon le connaît bien ; il est dans la chambre à coucher de la dite baronne, lieu qu'il fréquente beaucoup, et Dieu sait avec quelles délices !

J'engage le dit Besançon à commander à M. Delville un fauteuil pour un personnage un peu plus *conséquent* que lui ; ce fauteuil recouvert de quelque étoffe solide, peu sujette à être salie. C'est à ce moment de la commission que je me jette à vos pieds, que j'aime toujours malgré votre injustice pour eux. Vous choisirez l'étoffe. Les chiens endormis, au milieu desquels je vis, seraient incapables de recouvrir le fauteuil admirable, si jamais ma [sacrée] transpiration le gâtait. M. Colomb remettra cent cinquante francs à M. de Mareste, pour le prix de ce meuble. Le fauteuil commandé à *Posta*, pour un homme gros, sera fait en mai ; alors M. Delville l'expédiera à Marseille, d'où un de mes navires me l'apportera à Trieste ou Civita-Vecchia. Je m'engage, Madame, à ne pas vous impliquer dans une autre commission pendant 1831.

On manque de tout ici, excepté de ce qui se mange, et de piqués anglais.

[Bien des amitiés à M. La ✠ et à Clara, si vous les voyez. Dites à Besan : « Vous êtes de jolis garçons, il n'y a rien à dire. Si votre frère n'est pas le dernier des hommes, il est bien près. Et après, tout de bon, vous serez obligés de lui retirer la signature de votre maison. » Daignez

écrire le vrai nom de l'animal à côté de Giarceinta, faire une petite enveloppe à l'adresse de M. Schnetz, et faire jeter à la poste.]

MEYNIER.

509. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Trieste le*] 10 *fév*[*rier* 1831].

Pas le plus petit mot de M^ette^ sur mon futur séjour. J'ai écrit à Apolli. Lorsque tant de gens passent, me fera-t-il passer ? Parlera-t-il à M. de Montali[vet] ? Je crains bien qu'Apolli n'y soit plus dans un mois. Mille tendresses à nos amis. Dites à Mme Azur que je ne sais pas comment elle ferait à Rome l'hiver, pour moi j'ai gelé. Le premier jour de temps doux de printemps a été le 7. Si Mme Azur voit le grand peintre Schnetz, je la prie de me recommander à lui. Je voudrais prendre un appartement via Gregorio, à Rome. Mille tendresses à l'homme qui m'a fait, *viz* = di Fiori.

510. — C. (2)

A MADAME ALBERTHE DE RUBEMPRÉ, A PARIS.

Trieste, le 19 *février* 1831.

Je ne crois pas être tout ce que vous dites, chère amie. Je ne désire pas tant la croix. Il viendra un jour où je voudrais ne pas l'avoir ; mais je ne sais pas si je serai en France quand votre sagesse nous aura donné la république.

Il y a trois jours j'ai reçu une lettre dans le genre de la vôtre et pire encore, car, vu que Julien (3) est un coquin et que c'est mon portrait,

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(3) Le héros du « *Rouge et Noir* ».

on se brouille avec moi. Du temps de l'Empereur, Julien eût été un fort honnête homme ; j'ai vécu du temps de l'Empereur ; donc..... Mais qu'importe ? si j'étais un beau jeune homme blond avec cet air mélancolique qui promet les plaisirs à la mode, mon autre amie ne m'aurait pas jugé si coquin.

Nous sommes vingt ici. Le consul de France est le second ou le premier dans les cérémonies. La cérémonie est tout chez ces peuples, comme une femme n'est estimée *jolie* qu'autant qu'elle a une robe *neuve* à chaque bal. Mais cinq à six consuls ont des croix ; mon prédécesseur et son prédécesseur l'avaient ; donc il faut la demander. Je la mérite à cause de Berlin, Vienne, Moscou. L'empereur ne l'aurait pas donnée pour cela ; mais tous les nigauds à qui on l'a donnée depuis n'ont pas vu Moscou. Sans l'envie, je vous dirais qu'au retour de Moscou, à B[orizow] je crois, M. Daru m'a remercié au nom de l'empereur, [M. de Pastoret y était et] M. la Biche, maintenant chef de division chez M. de Montalivet. Celui-ci est honnête homme, et le dira, s'il s'en souvient ; car alors [tout le monde était pâle] et songeait à soi ouvertement. Voilà, chère amie, ma pensée sur la croix, et je l'aurai d'ici à deux ans, si elle n'est pas supprimée, au premier ministre de l'intérieur homme d'esprit. Si votre vanité est blessée par la mienne, je ne porterai pas cette future croix en France.

La ressource de l'envie quand un auteur peint un caractère énergique et, par conséquent, un peu coquin, c'est de dire : L'auteur s'est peint. Quelle réponse voulez-vous faire à cela ? Un homme se voit d'en dedans, [comme on voit le Géorama de la rue de la Paix.]

Le plaisir actuel l'emporte sur tout chez moi. Si j'étais Julien, j'aurais fait quatre visites par mois au *Globe*, ou je serais allé, avec suite, chez M. le marquis de Pastoret. Répondez à cela, femme envieuse ! Je ne suis pas allé une seule fois au Luxembourg pendant que M. de P[astoret] était chancelier. Or M. Dacier, de la Bibliothèque, m'avait fait entendre clairement qu'il se laisserait forcer la main par M. de P[astoret.]

Julien eût tiré parti de tout cela, et encore plus du salon de madame A[ubernon] et de l'amitié de M. Béranger. En supposant un ministre raisonnable comme l'actuel, sous le règne de Charles X, tôt ou tard M. Béranger devait être à la tête de la littérature. Clara Gazul vous dira que j'ai négligé même le *grand citoyen*, et bien à tort ; car cette famille a été héroïque pour moi. Au fait, je dois tout à Fiore et à Madame de Tracy. [Et vous voyez qu'un ancien ami ou connaissance

comme Apoll. va quitter la boutique sans m'avoir donné un petit morceau de son bonheur. Vous croyez que je crois que le *Rouge* a réussi, et vous voulez me punir, mais dans l'énergie de la punition je vois la grande idée que vous avez du succès.]

Voyez nos peintres, Gérard, Gros, etc. ; on les vante. Vingt ans après leur mort on ne les trouvera pas égaux aux Bonifacio, aux Palma Vecchio, aux Maratte, aux Pordenoue, etc., aux peintres du troisième ordre de l'heureuse Italie. Ceci est dit pour vous calmer, et, en même temps, rien de plus vrai. Je suppose, ce que j'ignore, ne lisant aucun journal, sauf la *Quotidienne* et la *Gazette de France*, je suppose, dis-je, que *le Rouge et le Noir* ait du succès ; dans vingt ans les libraires et le public ne l'estimeront pas autant que la *Religieuse portugaise*, *Jacques le fataliste*, *Marianne*, etc. Si vous êtes encore montée, vous croirez que je ments. Comment diable voulez-vous que je vous prouve que je ne ments pas ? — Jusqu'ici voilà trois femmes qui m'écrivent des horreurs à cause de Julien, et des femmes dont l'une a une tendre amitié pour moi. Ne me croyez donc pas si fier du succès. Ensuite, croyez que je désire la croix ; mais, si, au lieu de croix, vous voulez m'employer à Naples ou à Gênes, je serai bien plus content. Si vous voulez augmenter ma joie, faites qu'un pays de bon sens comme New-York ait l'esprit et le climat de l'Italie, ses arts, ses ruines ; envoyez-moi là, et regardez-moi comme un cuistre si jamais je vous demande la croix.

Vous savez que je suis envoyé à Civita-Vecchia ; mais comment y aller ? Les révoltés ont coupé les routes à Spolette et Perugia. Autour des armées des deux partis, il y a des bandes de voleurs qui tiennent la campagne. Je vais probablement aller passer à Gênes et là m'embarquer pour Rome. Au diable les révoltés ! — Oubliez votre colère ; dans six mois personne ne parlera du *Rouge*, et je vous ferai un aveu : c'est que jamais je ne suis allé en Russie ; c'était mon frère Henri-Marc, dont j'ai pris les papiers, ce qui pouvait aller, parce que je m'appelle Marie-Henri, mêmes initiales.

Mille tendresses à MM. Dela ✠, Schnetz. Priez M. Schnetz de m'indiquer son appartement à Rome. Vous avez bien raison ; c'est Besan-[çon] qui peut engager Apo. à m'être utile. Les lettres doivent ennuyer Apo.]

511. — C. (1)

A MADAME ALBERTHE DE RUBEMPRÉ, A PARIS.

T., toujours T. (Trieste), le 20 *février* 1831.

On m'écrit que, le ministère vous ayant consultée sur la paix, la guerre, etc., vous avez exigé avant de lui répondre, qu'il vous accordât des grâces pour toute votre société. En conséquence Besançon (2) va être fait officier de la Légion d'honneur et MM. M..., Dela ✠ et B—le (3), vont avoir la croix. Pour vous remercier, je vous envoie une lithographie fort rare ; elle m'a frappé depuis longtemps comme peignant parfaitement la douleur *de femme*. N'est-ce pas que cette douleur est bien différente de la douleur d'un homme ? Je vous envoie mon exemplaire, n'ayant pu m'en procurer un autre.

En voyant les croix dans le lointain, souvenez-vous, obligeante amie, de vexer M. de Mareste, pour qu'il parle à son cousin Argout (4).

Il y a deux mois que la femme la plus en crédit, ici (laide, trente ans, trente-cinq mille francs de rente, excellente cuisine, meubles admirables), ayant entendu parler de mon excellence, voulut m'avoir à dîner. Elle avait le comte Mocenigo, ancien ambassadeur ; elle me dit en entrant : « Nous allons bien bavarder pendant le dîner... » Je préparais les phrases les plus piquantes de ma gibecière, quand arrive mon collègue *of Russia*, sourd comme un pot, mais il a une croix au cou. Elle l'appela et le fit mettre à sa gauche ; personne ne trouva cela extraordinaire. L'homme n'est rien par soi-même ; il faut une marque de la spéciale protection de sa cour, un privilège.

M. A[polli] ne m'aime plus à cause de ma franchise qu'il prend pour de la fausseté ; j'ai donc le plus grand besoin d'un coup de collier de Besançon.

Nous avons ici le plus beau soleil et le plus grand vent. Ce climat est le contraire de celui de Paris. Je m'ennuie. Que voulez-vous que m'inspirent des femmes qui feront un beaucoup plus grand cas de moi

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Mareste.
(3) Mérimée, Delacroix et Beyle.
(4) Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, p. 12.

quand j'aurai la croix ? Quant aux hommes de tous les pays, je n'aime pas à leur parler.

Adieu, chère amie, mille tendresses à Besançon, Dela ✠ et Schnetz. [Faites compliments à M. de la ✠. On dit son (*illisible*) fort bien, digne de la chose].

512. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS.

Trieste, le 23 *février* 1831.

Je reçois la lettre du 12. L'intérêt que je prends au grand collin-maillard de Lutèce est fort tempéré par l'absence de détails. Je ne vois que la *Quotidienne* et la *Gazette de France* ; les effroyables mensonges que ces braves gens publient sur un pays voisin me donnent mal au cœur, comme dit le jeune ministre ; je finis par ne rien croire du tout sur Paris. Vos lettres sont un éclat de lumière dans un tableau de M. Martin (de Londres). Notre société tend à anéantir tout ce qui s'élève au-dessus de la médiocrité. Comment penser avec passion à quelque chose, quand on voit que, pour avoir du pain, il faut ne pas manquer aux mercredis de M. Dubois, du *Globe*. M. R[aulin], homme d'un vrai talent, en était dégoûté.

Sous Napoléon, il fallait plaire à un grand homme ; se montrer chez l'archichancelier, sans y rien dire, pendant dix minutes, chaque semaine, *suffisait*. Tirez les conséquences de ce fait. Depuis 1814, il faut cultiver quatre ou cinq salons ; que serais-je devenu si, par goût, je n'avais cultivé le salon rue d'Anjou ? (2)

Voilà comment je m'explique le manque absolu d'hommes de talent qui est la grande plaie de votre [Paris]. [Comment ne pas voir que l'on fait banqueroute aux journées de Juillet. On ne peut les faire oublier qu'en les usant. Donc, il fallait que votre frère, que je regarde comme de bien peu au-dessus de Louis XVI, *usât* les hommes de la gauche *dès le mois de septembre*, comme Napoléon usa Carnot qui l'importunait par sa réputation, et que j'ai vu Ministre de la Guerre, à Milan, 8 jours avant Marengo.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Salon de M. de Tracy. Voir *Souvenirs d'Egotisme*, passim.

Si le *K[ing]* avait usé l'extrême gauche, en septembre, il serait moins mal. La guerre appellera les plus dignes au timon et donnera des sous-lieutenances à une quantité de *Julien*. Elle est, comme le mercure, la ressource assurée des sangs empestés. Du reste, votre frère ne peut, ce me semble, garder sa place ; il prouve, de reste, un certain proverbe relatif aux harengs et à la caque. Quoi ! Empêcher les Espagnols, les Italiens, et puis ne pas empêcher l'occupation de la patrie de l'Arioste ! Je défie tous les Maisonnette du monde de faire une réponse à cet étonnement. Le *Temps* est si menteur, que, de temps en temps, nos feuilles nous en donnent des extraits. L'autre jour, un article de 20 lignes contenait au moins dix mensonges. Je l'ai relu par plaisir. C'est le journal le plus menteur.

Dites bien des choses pour moi à Maisonnette. Il doit trouver votre frère un bien grand homme. En général, les esprits faux s'admirent entre eux. Le peu que je vois du *National* dans la *Gazette de Berlin* me plaît infiniment].

Je relis l'allemand. Si j'étais resté ici j'allais donner un coup de collier, comme dit M. Clermont-Tonnerre, et me mettre en état de comprendre la prose. Nous avons vingt gazettes allemandes ; quelle masse de niaiseries ! Ils prennent au sérieux les *Mémoires de M. Maximilien de Robespierre*. N'est-ce pas M. Malitourne qui les a fabriqués? Mais, comme ces pauvres Allemands pensent très difficilement, ils traduisent beaucoup. Ils prennent de grands lambeaux du *National*.

Le froid me donne mon rhumatisme dans les entrailles ; [ce qui est bien pis que d'avoir manqué la ✠]. Ces douleurs internes me rendent morose. Le soir, je vais dans une maison intime, où l'on ne parle que la langue de Schiller. — J'ai perdu hier, à quatre heures du matin, Mlle Hunger, qui chante aussi bien qu'une Française très forte ; elle est admirablement jolie, elle a des idées, vingt-trois ou vingt-quatre ans ; elle a connu tous les diplomates ; mais elle est trop forte en mathématiques ; j'ai voulu lui persuader que 48 = 25 ; ce qui n'a point été admis ; elle a préféré un grand maigre de vingt-cinq ans ; hier elle nous a quittés pour Rome. — Que d'histoires dans le genre de celles de Sismondi durant le douzième siècle ! [Mais je n'ai pas de courrier extraordinaire].

A propos, Clara m'ayant écrit une lettre avec les noms propres, *Lubert* au lieu de *Bertlu*, on en a pris copie ; je me suis plaint, et les lettres m'arrivent intactes depuis huit jours. L'intelligence est si chère, qu'en mettant des Bertlu au lieu de Lubert, on peut tout raconter.

Clara me disait grossièrement : *Votre* roman, au lieu du *Rouge* ; on en a conclu que l'homme avait fait un roman ; ce qui a beaucoup intéressé la partie femelle du pouvoir.

[Mais revenons ; toutes petites animosités rapportées par Sismondi, mais aussi chaque jour une ressource nouvelle, une tentative absurde, si vous voulez, mais hardie, un caractère absolument semblable à un Achille du Moyen-Age, fou, singulier, mais agissant. Par exemple, donnant à ses subordonnés qui se distinguent, un grade supérieur au sien propre. La généreuse indignation du brave Dupont de l'Eure, paraît dans un autre personnage, M. Courge. L'énergie de Danton dans un prêtre marié. En tout, 3 personnages dont je vous enverrai le portrait moral. Vices et vertus, tout est l'opposé de MM. Thiers, Berryer et autres grands hommes de Paris. Une ignorance, entre autres choses, une ignorance à faire plaisir ! Un homme de ce parti, me parlant en confidence, me disait : « Eh bien ! les Allemands sont-ils entrés à Varsovie ? » Allemands ou Russes, c'est pour lui la même chose, mais il donnerait la moitié de son argent comptant pour le succès de ce qu'il aime. En feraient-ils autant vos beaux fils de Paris ? Vous rappelez-vous ce sauvage qui devant Sertorius, je crois, étendit une peau de bœuf par terre et posa le pied en divers endroits de la peau. Tout le reste s'élevait. Il n'y avait de dompté et de fixé au sol que la partie exactement sous son pied. On remettait les emblêmes aimés aussitôt que le pied se levait pour aller en avant ou de côté. C'est une école de hardiesse ; c'est surtout fort amusant pour le petit pays. Tandis que votre grande Galimafrée de Paris fait bâiller, et pour peu que l'on ait le feu sacré dont parlait Nap[oléon], donne envie de vomir.]

Ce qui se passe est éminemment dramatique, curieux, intéressant pour les acteurs, qui en disent de belles [de *your brother*] ! N'avez-vous jamais lu les *épîtres dédicatoires* de certaines nouvelles de Bandello ? Rien ne peint mieux la façon d'être de ce beau pays vers 1510. J'aime mieux ces petits morceaux naïfs que toutes les généralités des animaux tels que Sismondi, Roscoé, Guinguené, qui songe à faire une jolie phrase au lieu de songer à peindre d'une façon ressemblante. Plusieurs petits événements [*of those days*] ressemblent aux petites choses, extrêmement importantes pour les acteurs, que raconte Bandello. Les résultats sont imperceptibles ; un homme après six mois de soins, parvient [à émettre ½ once d'une petite liqueur visqueuse] ; qu'importe au genre humain ? Rien assurément ; mais pour lui c'est

le bonheur, c'est la vie. [Cette comparaison de c.....n (comme dit Clara) me semble parfaitement adaptée à mes héros.]

Je vous envoie ci-joint l'adresse de la véritable eau de Cologne, que j'ai enfin retrouvée et qui fait mes délices. C'est exactement celle que vous m'envoyâtes dans mes beaux jours, et qui eut l'honneur de laver... les genoux de Madame G[azzani]. Je dirai comme Hector, quand reverrons-nous des femmes de cette beauté-là ?

Dominique m'écrit qu'il est fort incertain sur la route qu'il doit prendre : tout chemin mène à Rome ; mais les brigands, monsieur ? Ils sont capables de lui sauter au cou et de lui dire : nous vous aimons. Et ce sot empesé, [M. Regime (1)] peut le blâmer. Ce sot doit avoir une humeur de chien. [On exècre et méprise Guizot, dont on le regarde comme le second volume.] Sa petite vanité, mécontente de tout, dira à votre ami : « Monsieur, allez à votre poste et n'en bougez. » — Voilà ma seule crainte. [J'ai écrit à Apo. qui lira ma lettre, comme il m'a fait donner la croix, mais enfin j'ai sacrifié une feuille de papier. C'est le héros de la réserve ; moi, je n'en ai guère ; dès qu'il me connaîtra, il m'aimera comme Guizot m'a aimé.]

J'attends le successeur avec la plus vive impatience, je compte trouver le printemps ; mais, irai-je le chercher en passant par Gênes, où je m'embarquerais, ou tout bonnement par Venise, Ferrare, Bologne ? Hélas ! monsieur, comment traverser les insurgés de Viterbe et des environs de Civita-Castellana ? Comment passe-t-on de Bologne à Florence ? Voilà la question. Si le passage est intercepté, me voilà rejeté à Ancône, Foligno, Spolette, Narni et.... Au diable les révoltés. Chaque jour on répand une nouvelle contradictoire. C'est comme la retraite de Russie ; il était convenu que nous ne faisions pas retraite ; loin de là, monsieur, *un mouvement de flanc*. Notre plus grande crainte était toujours de mettre en colère M. Daru. Si vous rencontrez M. Balthazar Marchant, sous-intendant militaire à Niort, faites-vous raconter la scène qu'il lui fit pour avoir passé à droite plutôt qu'à gauche.

Eh bien, M. Régime, qui aura de l'humeur, peut être aussi raisonnable que M. Daru. Tant il y a qu'hier j'étais résolu d'aller gagner Gênes et Milan ; aujourd'hui le raisonnable l'emporte ; j'irai droit devant moi par Ferrare, Bologne et Florence, si je puis. Là, si j'y arrive, je puis m'embarquer à Livourne pour Fiumicino, même pour

(1) Le Comte de Sainte-Aulaire (Cf. plus loin lettre du 16 mars).

Terracine, si le Saint-Père est à Bénévent, avec Régime. — Que ne puis-je vous développer mes histoires ! Je suis convaincu que lorsque Dominique arrivera à la ville éternelle, on lui demandera trente-six francs pour les frais du culte. Ils n'ont pas le sou, jugez du zèle qu'ils trouvent.

[Je prendrai grandement mon mal en patience, si je puis prendre l'appartement du grand peintre Schnetz et aller deux fois par mois faire une promenade de 28 lieues. Avec M. de Latour-Maubourg, j'aurais trouvé bienveillance extrême. Je tremble de m'abattre, comme on dit, dans un *globule*, piqué de ce qu'on ne l'écoute pas. J'espère qu'Apo. m'écrira et qu'après tout, au bout de 6 mois, il sera remplacé par un homme capable.]

Moi, homme capable, je leur dirais : « Voici un petit bout de concordat en soixante articles, signez-le-moi, je vous le payerai dix mille francs par article. Voici dix évêques raisonnables, nommez-m'en deux cardinaux ; donnez des bulles aux autres, je vous les paye cent louis pièce.» Cela dit sans phrase, on toperait en trente-six heures.

[Aussitôt l'arrivée si désirée de mon successeur, j'écrirai au charmant Koreff pour le supplier de me recommander à son envoyé à R[ome]. Que je serais heureux de trouver quelque bonne tête avec qui échanger mes notions et rectifier mes calculs.

Apo. a-t-il trouvé le temps de donner la ✠ à M. Tomazin ? Compliments à Dela ✠, quand vous le verrez. Je suis enchanté de lui avoir fait injustice il y a 3 ans.

Si j'avais le temps, je raconterais en détails, à Mme Azur, un voyage de 36 heures dans une petite ville voisine. Elle comprendra, ce qui est beaucoup (*illisible*), que tout le monde ne soit parfait comme la rue Bleue. Si le hasard vous pousse chez Mme Ancilla, remerciez-la d'une lettre de 4 pages qui ce matin a fait mon bonheur. Vous m'imiterez en écrivant, trop vite, 7 à 8 mots essentiels *illisibles*.]

Ceci est un bavardage inutile, destiné à vous payer vos bonnes lettres de nouvelles.

513. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Trieste, le 24 février 1831.

Ne pouvant vous parler de toutes choses, parlons musique. — Les premiers jours du printemps rendent cette ville charmante. Le pavé des rues est le plus beau de l'Europe : de grandes pierres taillées d'un pied de large et de deux, trois, quatre de long, la pluie lave ce pavé ; impossibilité de la boue.

Décidément Bellini n'est qu'une sorte de Gluck ; sa musique n'est qu'un récitatif obligé, et encore il n'y a rien de piquant dans son orchestre ; pas de chant. Quand il veut faire quelque chose de chantant, il tombe dans la contredanse ou dans le chant d'église.

La grande prérogative de cette musique est de secouer les gens insensibles à la musique de Cimarosa et qui cependant sont émus par la musique militaire qui passe dans la rue. C'est ce que j'ai vu clairement hier, dans l'épaisse personne du banquier G. C'est un homme *presque* sensible aux beaux-arts ; il m'a soutenu avec une sorte d'emportement, lui homme impassible, que la *Straniera*, que l'on *criait* à nos oreilles depuis une heure, était un chef-d'œuvre ; il avait raison pour lui : les chants divins des *Cantatrici villane*, que nous avions la semaine dernière, l'ennuient complètement. J'admirais devant M. G. le chant sur ces paroles : *Signor D. Marco, signor governatore, deh ! senza sposo non mi lasciate.* Tout cela n'est que de la petite musique, dit-il avec mépris.

Bellini est donc fait pour *agrandir* l'empire de la musique, comme les estampes coloriées, que l'on fabrique pour les paysans, agrandissent l'empire de la peinture ; mais ce sont de tristes recrues que celles-là.

La pauvre mademoiselle Hunger, qui a les meilleures façons et avec laquelle je joue à un certain jeu nommé le *onze et demi*, a une voix étendue et belle à Lyon ou Marseille. Mais, pour moi, elle manque de *douceur* et de velouté. Par conséquent, le plaisir manque à l'appel. Pour des Allemands, c'est une voix encore fort douce. Elle a fort bien chanté le *Pirate* de Bellini ; mais la *Straniera* (c'est l'exécrable roman

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

de M. d'Arlincourt, celui où se trouve Agnès de Méranie) est remplie de cris si inhumains, que cette pauvre fille maigre est obligée de prendre un jour de repos, après chaque réprésentation.

Les Italiens, *en fait d'arts*, voulant du nouveau, Bellini se joue partout et les belles dames l'appellent : *Il mio Bellini.* — On parle de Rossini exactement comme on parlait de Cimarosa à Milan, en 1815. Admiration immense, mais sous la condition qu'on ne le jouera pas. Il est la ressource des théâtres de troisième ordre. — Le journal de Previdali, à Milan, donne la statistique de tout ce matériel de la musique. Combien cela m'eût intéressé en 1820 ! Actuellement, j'ai bon goût, c'est-à-dire une *difficulté de sentir*. Je crois que vous vous plaignez du même mal.

Nous avons ici un ballet délicieux pendant la première demi heure ; il s'appelle *Guillaume Tell*, singulier sujet. A Venise, on donne la *Muette de Portici*, avec Masaniello-Bonoldi et une plate musique de M. Pavesi. La jeune fille qui joue le rôle du fils de Tell vaudrait cent mille francs au théâtre de Paris, qui saurait l'enlever à ce pays-ci. Elle est pour la *mimiquerie* ce qu'était Léontine Fay. Mademoiselle... n'a que dix ans, tout au plus ; elle est admirablement jolie, avec de grands traits, de façon qu'elle n'enlaidira pas en devenant potable. Nous n'avons pas de mime aussi beau que Gessler et aussi bon acteur que Guillaume Tell. Je tâcherai de me procurer les noms de tous ces grands hommes. — Je vous quitte ; il n'y a pas une *cheminée* dans ce port de mer, comme disait le général d'A[rlincourt], de Villers-Cotterets, et je gèle.

Je ne vous dis rien de ce qui remplit ma tête et même mon *Keur*. [Dites-moi tout, mais renoncez aux syllabes des noms. Une lettre de Clara a fourni des idées, pour 15 jours, *to those* qui l'ont lue before me.]

[Mille tendresses à l'excellent Docteur Edwards, au Cte de Barral] Trieste a changé de face depuis lui ; trois magnifiques rues alignées le long de la mer ; des maisons énormes, fort hautes et cependant à trois étages seulement, mais pas le moindre ornement d'architecture. Quand ce pays a fait fortune vers 1818, l'architecture n'était pas à la mode. [Rien absolument de nouveau pour Dom[inique]. Si M^ette^ ne lui a jamais parlé de Civita, tâchez de persuader à Apo. qu'il faut faire un petit cadeau à ses amis, mérité ou non, quand, soi-même, on gagne un quine. Quand on meurt d'envie de dire *some what* et qu'on ne peut pas, on ne sait que dire, on ne peut parler. Trouvez bon que je finisse par cet aphorisme. Présentez mes respects à Mme d'Argout

et à Mme Baltedat. Que fait l'excellent Tourangin ? Dites-lui que je lui ai volé une page du *Rouge*. On profite à approcher les hommes judicieux.

Apparemment on ne veut pas donner avis à Dominique avant d'avoir l'exequatur de *my friend* Barastin.].

514. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Trieste, le 28 *février* 1831.

Vos lettres me font vivre. J'attends M. Lev. avec la plus grande impatience. Par où passera... ? L'ennemi est en forces sur une montagne vers la patrie de Pie VI. Je vois bien en noir ; votre pauvre frère (2) me fait bien de la peine. Tâchez de soutenir le courage d'Apoll. Qu'au moins il fasse une bonne figure. C'est qu'exactement il n'y a là ni Frédéric II, ni Mazarin.

Puisque notre protecteur Apo. a les lettres, j'espère qu'il me donnera ce qu'ont obtenu MM. Dubois et Jouffroy, qui n'ont pas publié 12 vol. et n'ont pas 48 ans.

Que devient Clara ? Je pense que c'est lui qui écrira mon ordonnance Ce métier va donner la *phtisie* à son esprit. Il aurait trouvé de la *vigueur*, au contraire, dans le voyage *continu* en Europe. J'espère que M. d'Arg[out] aura eu la bonté de me recommander à S. Ex. M. Régime. Si cette bonne tête pense à moi, sa pensée doit être de la couleur de celle de M. Guizot. On fait de bien mauvaises plaisanteries sur *your brother*.

Je crains de paraître indiscret à M. le chef de bureau décacheteur de mon Ministre. Qui décachète chez Apo ?

Rien de plus commode pour votre serviteur que d'écrire sous l'enveloppe ministérielle. 4 ou 5 fois la semaine la rue Neuve-des-Capucines envoie des paquets à R[ome]. Une fois là, je vous suivrai d'une façon moins ennuyeuse pour vous.

Je présente une pétition à Mme Azur. Je voudrais bien que M.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Le Roi Louis-Philippe.

Schnetz m'envoyât par la poste à R[ome], une recommandation pour mon hôtesse, viâ Gregoriana. Une recommandation fait tout en ce pays-là, et ôte la méfiance qui, comme vous le savez mieux que moi, paralyse le Romain à la vue d'un étranger.

Mon excellent si obligeant M. Manni est mort. Perte immense dans la présente circonstance.

Je vais tâcher de ne parler de rien en présence de la face de Régime. A ses yeux, tout doit être imprudent ou grossier. Ecrivez à votre dévoué,

A. LEPRINCE DE VILLERS.

Daignez faire jeter ce mot à la poste. Je vous enverrai une lettre de change de 150 fr. payable le 1er Mai. Daignez me commander un fauteuil comme celui de Mme Girard, chez M. P. A. Deville, je crois, rue St-Guillaume.

Ecrivez-moi, poste restante, dans la Ville Eternelle. 12 heures après l'arrivée de M. L. je serai en route. J'ai brûlé une lettre que je vous adressais, ce que je n'aurais pas fait si *my father* m'avait laissé le domaine de Claix qu'il avait reçu de son père. Le bavardage ci-joint est du br. de Congo. Vos lettres arriveront bien mieux à Rome. Que devient M. de la Marti[ne] ? De quel parti est-il ? Quel nouveau poème a-t-il composé ? Présentez-lui mes compliments empressés.

515. — C. (1)

A MADAME VIRGINIE ANCELOT, A PARIS

Trieste, le 1er *Mars* 1831.

Vos beaux yeux me rendent bien malheureux, en ne m'écrivant pas. « Toutes les femmes de mes amis, se reconnaissent dans ma dernière rapsodie (2) ». Grand Dieu ! Est-ce que jamais j'ai monté à votre fenêtre par une échelle ? — Je l'ai souvent désiré sans doute, mais enfin, je vous en conjure devant Dieu, est-ce que j'ai jamais eu cette

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) *Le Rouge et le Noir.*

audace ? — On craint tout, on croit tout quand on bâille si loin de vous ; de grâce, dites-moi si vous êtes piquée comme Mathilde ou comme Rénal. J'espère que Saint-Germain-l'Auxerrois (1) vous aura fait une telle peur, que vous serez revenue aux sentiments naturels.

Mes espions me disent que vous avez fait une grande promotion d'amis. Osent-ils faire des plaisanteries *réellement mauvaises*, comme celles qui ont déshonoré quelqu'un de la place du Carrousel ?

Je ne crois au mérite qu'autant qu'il est prouvé par le ridicule ; il n'y a d'exception que pour vous. Mais, grand Dieu ! que de gens de mérite à Paris depuis un certain temps ! Il me semble que tout est possible dans ce beau pays, excepté tromper les gens sur le *fond du cœur*. Ne tremblez pas, aimable amie, il ne s'agit que des hommes. Depuis 1814, les deux partis ont été également hypocrites ; comment espérer tromper tous ces hommes qui avaient quinze ans en 1814 ?

On m'écrit de Paris qu'il faut, moi aussi, tromper et ne pas dire que je m'ennuie, et cela sous peine de passer pour un homme léger, jamais content de rien, etc., etc. Hélas ! je passerai tout simplement pour un homme pauvre. Sans doute, si mon père ne s'était pas ruiné, je serais ou à vos pieds ou dans la véritable Italie. Si vous voulez que je prenne en patience la raison continue des bons Allemands, au milieu desquels on m'a fait la faveur de me placer, écrivez-moi tous les mois. Envoyez votre lettre à M. Colomb, [nº 35, rue Godot-de-Mauroy] et dix jours après je serai heureux. Ne perdez pas de vue que je suis réduit à la lecture de notre amie la *Quotidienne* et de la *Gazette de France*. Celle-ci ne m'a semblé amusante qu'aujourd'hui ; il y a un article, payé par mon libraire, qui dit que M. de Stendhal n'est pas un sot. Mais, est-ce qu'il y a encore quelqu'un à Paris qui s'occupe de lire ?

Avez-vous vu le *Napoléon* de l'Odéon ? J'avais prédit, en 1826, qu'un tel drame serait fait, et qu'avant dix ans il se trouverait une circonstance politique pour le jouer. — Et puis, on me refuse la qualité de bonne tête ! Ce grand malheur me vient du manque de gravité.

Imitez-moi, aimable amie ou charmante ennemie, parlez-moi de vous avec des détails infinis. Si j'avais pu, je vous aurais parlé de ce qui m'entoure, mais M. A[ncelot] vous expliquera comme quoi il n'y pas moyen.

(1) Le 24 février 1831, à propos d'un service célébré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, pour l'anniversaire de l'assassinat du duc de Berri, en 1820, le peuple entre tumultueusement dans l'église et la dévaste de fond en comble. (R. C.).

De quel parti êtes-vous, belle ennemie, dans le présent quart d'heure? On dit que vous autres ultras vous faites semblant pour tout de raisonner juste ? Est-il possible ? Je profiterais de cette belle disposition, vous liriez dans mon cœur et vous verriez qu'il vous adore. Avez-vous eu une belle peur quand les ennemis de l'autel sont venus tâter celui de Saint-Roch ? — Daignez m'écrire une bien longue lettre. Je demeure chez M. Colomb, numéro 35, rue Godot-de-Mauroy. Mes respects à madame la baronne Gérard, à madame de Mirbel ; des respects plus tendres à madame Mély-Janin, à madame Heim. En un mot, faites qu'on n'oublie pas ma grosse personne.

[GAILLARD].

516. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Trieste, le 1er *Mars* 1831.

(*Archives de Madame Azur.* — Nous rirons en 1835, en buvant de l'eau-de-vie, que nous allumerons avec ce papier). [N° 2. Le n° 1, en réponse à votre lettre du 17 dernier.]

« Préparez-vous à rire, monsieur le duc de Castries, un homme qui n'a pas une terre de Montfleury ose avoir un avis. » Remarquez qu'ordinairement les bons gentilshommes qui ont un Montfleury n'ont pas signé officiellement à Frascati, Cologne et Besançon.

Mon frère Dominique (2) m'écrit une longue lettre ; il dit : « Je n'ai pas été surpris de tout l'événement de Saint-Germain-l'Auxerrois ; je m'y attendais depuis la stupide destitution de M. Pons de l'Hérault ; je condamnerais l'homme qui l'a proposée à *copier deux fois de sa main* la vie de Côme, duc de Toscane, celui qui conquit Sienne. Quoi ! dans le même mois, renvoyer le grand citoyen, destituer M. Pons de l'Hérault, et recevoir Sa Grandeur l'archevêque de Paris ! » — Holà ! Les gens qu'A[polli] voit chaque jour n'ont réellement de bon que la protection. Que votre envie s'apprête à rire !

Dominique ne serait nullement embarrassé d'être président du con-

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Beyle lui-même.

seil des ministres. Savez-vous pourquoi ? — Il serait sincère et il a son plan fait d'avance ; il ne désire que la gloire. Il prendrait pour collègues MM. Odilon Barrot, de Tracy, Dunoyer, préfet de l'Allier, Pons, préfet de Paris, et il rendrait le grand citoyen à la garde nationale. Il présenterait une loi électorale en deux articles ; trois jours après, la Chambre ne l'adoptant pas, il la dissoudrait. Il porterait les armées à deux lieues de la frontière.

Voulez-vous savoir d'où vient le malaise des gens raisonnables ? On vous fait payer un dîner, et puis on ne vous le donne pas. Avec votre budget extraordinaire, on vous fait payer la liberté, et puis [*by fear of Europe*,] on ne vous la donne pas. Rien de plus bête que ce goujon offert à un peuple souverainement méfiant, et méfiant à bon titre, car depuis 1814, libéraux comme ultras, tout le monde a impudemment menti à la tribune.

[Vous faites payer un budget extraordinaire, et en Belgique, vous vous couvrez de farine, et vous arrêtez MM. Blanqui, Ploque et Cie, quand l'alibi est prouvé, clair comme le jour, en 24 heures ; vous souffrez que mon ami Félix Faure insulte pendant 15 jours de suite tout ce qui pense et a vingt-cinq ans. Mais, me direz-vous, il plaît aux hommes qui rentrent chez eux pour prendre des chaussons de laine, quand le temps se met au froid. — D'accord. — Ces gens sont les plus riches. — D'accord. — Les plus nombreux. — Peut-être, etc. Mais ils toussent au lieu de parler ; ils rentrent chez eux dès qu'il y a tapage dans la rue. Moi, Président du Conseil, je regarderais ces gens-là comme des mineurs sous tutelle. Je ne ferais rien d'injuste à leur égard ; mais je ne m'occuperais pas plus de leurs paroles, de leurs gémissements que des beaux discours prononcés dans Charenton sous la direction de notre ami Pothey].

Les gens au pouvoir haïssent les gens qui impriment. Si vous voulez oublier cette maxime si sage, vous verrez dans le *Commentaire de l'esprit des Lois*, par mon ami M. Destutt, que la richesse se protège assez elle-même, excepté quand il y a tapage dans la rue.

Ma loi électorale qui empêcherait d'avoir la croix, si A[polli] la connaissait, dit : Tout Français payant cent cinquante francs et âgé de vingt-cinq ans élit sept cent cinquante députés, pris parmi les Français âgés de vingt-cinq ans et payant cent cinquante francs. Les pairs sont nommés à vie par le King, parmi les dix mille Français les plus riches ; ils sont trois cents. Plus, chaque département en nomme un pour dix ans. Les négociants de Bordeaux, Lyon, Marseille,

nomment, en outre, douze députés spéciaux. Les intellectuels, si odieux à M. Humblot-Conté, nomment de même douze députés. Les six plus anciens capitaines d'infanterie, les six plus anciens lieutenants, les six plus anciens sous-lieutenants, les trois plus anciens colonels, les trois plus anciens chefs de bataillon, le plus ancien général de division sont de droit membres de la Chambre des députés. Ceci évite les dissolutions à main armée, pratiquées par feu Cromwell, par feu Napoléon, tentées au Jeu-de-Paume, etc., etc.

Mes douze maires de Paris librement élus, je serais insolent, et, à la première occasion, ferais guillotiner, après de bons jugements bien réguliers, tout homme qui aurait *réellement* tenté de renverser l'ordre. Savez-vous pourquoi je serais ferme ? C'est que je veux être pendu si j'ai une arrière-pensée. J'aurais donné, dans un journal, en arrivant au ministère, l'état de ma fortune, j'aurais promis de ne jamais porter de croix.

Tous les Kings of England ont toujours trahi les ministères whigs. De là la vanterie de M. Guizot qu'un ministère whig ne dure jamais plus d'un an en Angleterre. — [Je n'ai pas d'écritoire commode ; j'ai froid. *I don't write* le Journal *of my life.*] Gardez-moi le chiffon actuel, où mieux donnez-le à Mme Azur qui a beaucoup d'ordre et peu de papier.

[M. Thouvenel m'a volé mon idée : 2+2=5 ; 2+2=4. Le milieu arrive et dit : 2+2=4 ½ et cela à la barbe de MM. Blanqui, Poque et Cie, injustement mis à l'ombre pendant 3 semaines, à la barbe de M. Pons de l'Hérault. Entre oui et non, il n'y a de milieu que le cul parterre. *All this make me though full upon a letter fron the count de* Willcotner. La caque sent toujours le hareng. Il suffirait d'être de bonne foi. La seule chose impossible en France après, je le répète, 16 ans d'hypocrisie des deux côtés, c'est de tromper sur le fond du cœur. De là, l'amour *for* Dupont de l'Eure et le *great* cit[oyen]. Vous ne les aimez pas, vous, M. le baron de Montfleury, et cependant vous ne direz pas que ce sont des gens à *seconda fine*, à but secret. Ils désirent la gloire et 6000 fr. de rente pour manger. Sous ce rapport, Dominique est comme eux. Etre réimprimé en 1900 ; 6000 fr. à Lutèce ; loin de Lutèce, 15.000 et la ✠. Plus, si l'on veut être généreux, le secret de b....r, *à jour fixe*, 3 fois par an. Je fais la cour à une femme ; quand je vois approcher le moment de mon bonheur, je commence à avoir peur de n'être prêt qu'à la seconde réception. A la 3e, je suis passable.]

517. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Trieste, 3 *Mars* 1831.

Enfin, mon cher ami, nous avons la dissolution !!! Je suis parfaitement content, rien ne me manque. Toutes nos démarches pour la ✠ auprès du jeune Mi. sont probablement flambées, mais je m'en f... Dans un si grand jour tout intérêt disparaît. La dissolution portera à l'Intérieur quelque homme raisonnable et s'il veut relever la ✠, accordée à des conducteurs de Baleine, il faut qu'il la donne à MM. Béranger, Thiers, Mignet, Dubois, Artaud, Beyle. Comme je l'ai écrit à Apo., jamais je ne la lui ai demandée pour le Con[sul]. Il se peut que M. de Pontécoulant soit l'homme raisonnable. Je voulais vous écrire ce mot pour vous dire qu'on me fait à Trieste des politesses admirables. Est-ce que le M. serait raisonnable envers Dominique ? Ce qui me semble plus probable, c'est qu'à Lutèce on attend l'ex [equatur] *of the* Pape, avant d'annoncer ce changement. Mais, nouvel embarras, car la Ville Eternelle..... Si vous savez quelque chose, dites-le-moi. Il faudra que les B[ureau]x des Capucines prennent un parti. Il y aura loisir pendant l'élection générale.

518. — E. (2)

AU MÊME

Trieste, *le* 16 *mars* 1831.

Enfin, cher ami, ce matin j'ai reçu la lettre de voyage, dont voici copie.

Paris, *le* 5 *mars* 1831.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer que le Roi a jugé utile au bien de son service de vous nommer Consul de France à Civita-

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Vecchia, et que S. M. par la même ordonnance, en date du 5 de ce mois, a désigné pour vous remplacer M. Levasseur, qui se dispose à se rendre prochainement à Trieste. Vous voudrez bien, toutefois, Monsieur, ne pas quitter ce poste avant l'arrivée de votre successeur, et sans lui avoir fait la remise régulière des papiers de la chancellerie du Consulat. Je vous préviens en même temps, Monsieur, que je vais envoyer votre brevet à l'ambassadeur du Roi à Rome, en l'invitant à vous le transmettre directement à Civita-Vecchia, aussitôt que, par ses soins, il aura été revêtu de l'exequatur du gouvernement pontifical. Sa Majesté ne doute pas du zèle, etc.

H. SEBASTIANI.

Pas un mot des appointements ; sans doute, ils sont barbarement réduits à 10,000 francs ; sur quoi il faut entretenir un Chancelier. La Chancellerie rend 475 francs, au plus.

Maintenant M. de Laire S^te^-Au m'aimera comme M. Zotgui m'a aimé. La rancune d'auteur se fera sentir. L'*Histoire de la Fronde* est fort modérée comme les écrits politiques du Zotgui.

Mais l'influence de l'excellent Apolli[naire] me semble suffisante pour que Laire Ste (1) ne me *fasse pas de mal.* Il passera là un an, tout au plus. Un gouvernement à bon marché aura à Rome un envoyé avec 30,000 francs et un Consul général pour les Etats Romains, avec 8,000 francs. L'essentiel, comme vous l'aurez vu, si vos occupations vous ont permis de parcourir la lettre au grand peintre, (2) l'essentiel est que Laire S^te^[que nous appelons Régime (c'est éminemment un homme de l'ancien régime)] me permette de passer à Rome le carnaval et quinze jours par mois, pendant le reste de l'année, excepté dans les grandes chaleurs. M. Dumoret, consul à Ancône jadis, passait six mois à Rome. [D'où est venu le retard ? Probablement on a voulu avoir l'exequatur de M... On m'a écrit de Vienne la nomination il y a un mois et plus.]

Civita-Vecchia, malheureusement, est un peu révolté ; j'aurai bien à souffrir du mauvais esprit des habitants. On chassera les plus égarés. Je pense qu'on se sera assuré d'avance de l'exequatur de Dominique. On a une dent bien longue contre tout animal écrivant. Pourquoi écrire?

(1) Le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur à Rome.
(2) M. Horace Vernet.

Si tous les imprimeurs étaient chapeliers ou tailleurs de pierre, nous serions plus tranquilles. [Mais enfin, *in the walk*, on fait un pompeux éloge de MM. Capellani, de Bernetti passé pape et ministre. Je suis enchanté et étonné de ce que M. Apolli. a fait pour moi. Je ne désespère nullement de la ✠. Tôt ou tard un Ministre sensé la donnera à MM. Artaud, Mignet, Beyle. Tous les consuls un peu propres l'ont ici. Nous sommes 20 en ce lieu ; mais celui de France a le second rang quand il est croisé ; autrement tous les croisés passent avant. Le Russe est couvert de ✠.]

[Je vous prie d'engager] (1) Apollinaire de me recommander à M. Régime, s'il est encore à Paris. « Ce pauvre diable, dira-t-il, est tombé. « Permettez-lui de se consoler en admirant les ruines de la ville éter- « nelle. Lui-même est une ruine, quarante-huit ans d'âge et triste « débris de la campagne de Russie et de dix autres, Vienne, Berlin, etc. » Mais je réfléchis : Régime a, cependant, dû être jeune une fois Par exemple, en 1800, quand j'étais dragon, que diable était-il, lui ? [Il ne peut être absolument le contemporain des héros d'Ancilla... Reçu votre lettre du 6, admirable.]

519. — E.

A M. LE COMTE D'ARGOUT

Trieste, le 17 *mars* 1831.

Monsieur et cher ami,

Le 5 mars dernier, j'ai perdu le tiers de mon petit avoir, j'ai été nommé consul à Civita-Vecchia. Pourriez-vous écrire à M. de Sainte-Aulaire, pour qu'il *ne me fasse pas de mal.*

Vous savez, Monsieur, qu'un jour, M. Guizot était fort bien pour moi, deux jours après il était indifférent, vingt-quatre heures plus tard hostile.

Donc j'ai *un ennemi* dans la société doctrinaire. On a toujours permis au consul de Civita-Vecchia d'avoir un pied à terre à Rome. La tempête me poussa en 1817, à Civita-Vecchia. Cela est un peu plus grand que Saint-Cloud et la fièvre y règne deux mois de l'année. Il

(1) Beyle a écrit : Priez.

n'y a que 14 lieues de ce beau port de mer à Rome. Aussitôt l'arrivée à Trieste de M. Levasseur, mon successeur, je partirai pour Rome. M. le comte Sébastiani m'annonce qu'il envoie mon brevet à l'ambassadeur du roi, à Rome, avec prière de me le transmettre directement à Civita-Vecchia, aussitôt qu'il aura été revêtu de l'exequatur du gouvernement pontifical.

Si nous pouvons obtenir que M. de Sainte-Aulaire ne me fasse pas de mal, ce sera un grand point. Au bout de quelques mois, nous pouvons avoir un chargé d'affaires non doctrinaire, non hostile à mon chétif individu. M. de Latour-Maubourg, par exemple, eût été excellent pour moi ; il n'est point écrivain et écrivain dans le genre emphatique.

Je vous remercie sincèrement de ce que vous avez fait pour la ✠. Je vous demande votre bienveillance auprès du successeur, qui peut-être ne tiendra pas au *Globe*, dont j'ai eu le tort de me moquer.

Je lis vos œuvres avec grand plaisir dans le *Moniteur*.

Je vous félicite de la croix donnée à ce pauvre diable de Corréard et autres naufragés.

Agréez mes remerciements et mes respects.

H. BEYLE (1)

520. — C. (2)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Trieste, le 17 *mars* 1831.

Grand merci de votre lettre du 6 mars. Je compte partir pour Civita-Vecchia dès que mon successeur, M. Levasseur, sera arrivé. Mais, par où passer ? Du côté de Ferrare, je serais pillé et volé au moins. Je vous en conterais de belles ! — Comme j'aime à courir, j'irai à Milan, et de là je m'embarquerai à Gênes pour Ostie. — Civita-Vecchia est place frontière. — Les mauvais sujets sont à Viterbe et Ponte-Félice (ainsi nommé à cause de Sixte-Quint), sur le Tibre, en avant de Cita-

(1) Lettre publiée, avec fac-simile des dernières lignes, de la date et de la signature, adressée au Comte d'Argout, ministre du commerce et datée du 17 mars 1831, dans le catalogue de la vente Bovet, N° 814. Charavay 1884.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Castellana. Remarquez que ces coquins interceptent toutes les routes dont je pourrais me servir : celle d'Ancône et Foligno, celle de Forli, celle de Perugia ; sans cela je m'embarquerais pour Ancône.

J'écris à A[pollinaire] et à Mme d'A[rgout] pour les supplier de prier [Régime] de ne pas me faire de mal. La cause qui a tout gâté pour moi, dans l'esprit de M. Guizot, dira à Régime que je suis un impie, un homme qui prend la liberté au sérieux, etc., etc. Régime sera là deux ou trois mois ; mais il peut me nuire.

Je suis comme Besan., je crois que nos Cons. vont courir un beau risque. Votre frère est faux. Le peuple qui n'est pas facile à duper va voir qu'il est bien un Louis XVI, etc. Première faute immense [n'avoir pas pendu Polignac et Peyronnet.]

Actuellement on pourrait sauver la boutique en exigeant cent francs de l'électeur et cent francs de l'éligible ; on fait le contraire ; donc, culbute. — N'allez pas dire cela à A[pollinaire] ; la reine Marie-Thérèse voyait dans celui qui lui annonçait la révolte la *cause* de la révolte.

La *similitude* de mon respectable chef M[ignet] me semble une niaiserie. — Similitude : si Delacroix, Clara, vous, moi, le grand Frédéric, nous jouons à cache-cache dans le bois de Boulogne, en juin 1820 ; si, dix ans plus tard, en juin 1831, nous jouons au même jeu, dans le même lieu, nous emploierons les mêmes ruses pour nous cacher, les mêmes finesses pour découvrir la cachette des autres. D'où vient cela ? — Belle finesse : *Nos caractères n'ont pas changé.*

L'aristocratie est sans énergie, sans fidélité à sa parole, pleine de faussetés qu'elle appelle finesses, comme en 1791. — Votre frère est comme Louis XVI. Hélas ! excepté nos amis, les ministres sont faibles : ils haïssent la vérité, l'énergie.

Comment voulez-vous que deux cent mille Julien Sorel, qui peuplent la France, et qui ont l'exemple de l'avancement du tambour duc de Bellune, du sous-officier Augereau, de tous les clercs de procureurs devenus sénateurs et comtes de l'Empire, ne renversent pas les niais susnommés ? Les *doctrinaires* n'ont pas la *vertu* des Girondins. Les Julien Sorel ont lu le livre de M. de Tracy sur Montesquieu : voilà deux grandes différences. Peut-être la terreur sera-t-elle moins sanguinaire ; mais souvenez-vous du 3 septembre ; le peuple, en marchant à l'ennemi, ne voulait pas laisser *derrière lui* des abbés pour égorger ses femmes. Voilà un coup de terreur qui est à craindre le lendemain du commencement de la guerre. Le jeu d'échecs se ressemble toujours

dans ses événements généraux, parce que la *reine* et la *tour* ont toujours les mêmes propriétés. — Donnez à Guizot le génie de Mozart, à votre frère la fermeté de Frédéric II, et la similitude de notre ami s'évanouit. Sa pensée se réduit à dire que les aristocrates et le King n'ont rien appris : d'accord.

DUPELLÉE.

521. — A.

AU COMTE SÉBASTIANI, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Trieste, 31 *Mars* 1831.

Monsieur le Comte,

J'ai reçu le 16 mars dernier la lettre par laquelle votre Excellence me fait connaître que S. M. (1) a jugé utile au bien de son service de me nommer consul à Civita-Vecchia. Votre Excellence veut bien ajouter que, dans le cas où une occasion favorable se présenterait, elle voudrait bien faire valoir mes anciens services auprès de S. M.

J'ai 14 ans et 7 mois de service, non compris les campagnes, et toujours à l'étranger. J'ai été intendant à Sagan et à Brunswik. J'ai vu et administré les étrangers à Milan, Berlin, Moskou, etc. J'ai fait avoir à l'armée de Moskou en retraite, la seule distribution de pain qui, je crois, lui ait été faite. M. le comte Daru, alors ministre secrétaire d'Etat, daigna me remercier au nom du général en chef.

La chute de Trieste à Civita-Vecchia est sensible.

J'ai remis le service du consulat de Trieste à M. Levasseur le 30 mars dernier.

La voie de mer était la plus facile pour me rendre de Trieste à Ancône, que nous savions devoir ne pas tenir, et, de là, à Civita-Vecchia. J'ai préféré la voie de terre, pensant que peut-être à Civita-Vecchia je trouverais un chiffre que je n'avais pas à Trieste. Je suis autorisé à croire qu'à la poste on prenait extrait des lettres par moi écrites ou reçues. Les autorités ont été sensibles à un compliment mérité que

(1) Sa Majesté (Louis-Philippe).

je leur adressais à la fin de la dépêche qui transmettait à Votre Excellence seize états de commerce annuels et trimestriels.

J'aurai l'honneur d'adresser un rapport à Votre Excellence, aussitôt mon arrivée à Florence.

Je suis, etc. H. BEYLE.

522. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 11 *avril* 1831.

Je vous écris uniquement pour vous donner signe de vie, et d'une mauvaise vie. Le 26 mars, en sortant du plus bel appartement du monde, palazzo Colonna, où j'avais dîné avec Horace Vernet, sa femme, son père et sa fille (tout cela m'avait enflammé sans doute), j'ai trouvé, dans la rue, qui ? — La Tramontana, laquelle m'a donné un rhume abominable qui dure encore aujourd'hui. En même temps, la Tramontana me vola ma bourse avec douze napoléons ; quel bonheur que cela ne me soit pas arrivé à mes autres voyages ! — Tout cela n'était rien ; j'ai voulu prendre de l'eau de sureau chaude, pour transpirer ; j'oubliais que l'eau chaude, le soir, me donne cette fameuse névralgie dans le ventre, qui me fait jurer. Elle est venue, la coquine, cependant pas jusqu'au jurement, mais bien forte pourtant pendant quatre jours.

Si forte, que je n'étais séparé que par une petite porte mal fermée, de la plus jolie femme de ce pays. Je l'ai entendue crier toutes les nuits ; c'était pour une espèce de névralgie, mais agréable. Elle jette de petits cris, par intervalles, pendant trois quarts d'heure ; elle n'est mariée que depuis deux mois. — Une chose a coupé court à mon imagination : La chaise p[ercée] est à côté du lit. Le premier jour j'ai entendu son mari [qui se déshabillait avec elle] faire une p[étarade] abominable sur cette chaise [percée]. Ils sont fort pauvres ; il y a sept orphelins ; tout cela rit si fort, que j'en suis étourdi, mais cependant heureux.

Malgré les quatorze pour cent de retenue (2), je me ruine. Demain

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) La pénurie du Trésor avait obligé le gouvernement à exercer une retenue temporaire sur le traitement de tous ses agents. (R. C.).

la fête du pays me coûtera vingt-cinq francs d'illumination. Un homme comme moi, ou plutôt comme mon habit, doit mettre des torches et non des lampions. Un homme comme moi ne peut loger que sur la grande place, dans un appartement provisoire, à six francs cinquante centimes par jour. En Toscane, on peut encore économiser, mais parmi ces barbares africains-ci, on n'estime que la dépense, et la dépense *actuelle*. Vous seriez Montmorency, avec le grand cordon, qu'on vous abandonne pour le premier Rothschild qui fera de la dépense ; ils sont accoutumés à voir tant de grandeurs déchues !

[J'ai écrit à Clara sur le fond du sac. Il est propre à fonder. Quel géant serait Clara ! L'ignorance, bêtise, stupidité des *hauts sur cravate* passent ce que j'en croyais à Paris. Là ils n'ont pas d'affaires. *The soldiers are very voorthy of their general, your* frère. Ne perdez pas patience pour la ✠. Hélas ! le temps me fait peur pour cet objet. Je vois désunion. Le pauvre Apolli s'en ira au moment où il se croira le plus ferme.

Mille choses à Mme Azur et à M. Schnetz dont je suivrai les bons conseils. *I cannot say* les détails. Figurez-vous Arlequin, préfet de Paris, un jour de bagarre ; mais, Arlequin avec de la gravité dans le caractère. Voilà un côté. De l'autre, 4 fats observant leurs cravates.

Avez-vous reçu le mandat de 150 fr. ?]

Demandez à Colomb l'adresse de mes correspondants à Marseille ; figurez-vous, pour tout, que je l'habite ; j'en suis à trois pas [et pour rien].

523. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 18 *avril* 1831.

Cher ami, je suis à Civita-Vecchia depuis hier 17. Aujourd'hui j'ai pris la gestion du consulat. Demain je vais à Rome voir où en est l'*exequatur* de Dominique. Ceci est un village de sept mille quatre cents habitants, ressemblant réellement beaucoup à Saint-Cloud.

Je fais attendre le bateau à vapeur le *Sully*, pour vous écrire. J'ai

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

passé cinq jours à Florence, sans avoir le temps de monter à la galerie ou au palais Pitti. J'ai voulu faire le métier en conscience, et sans en compromettre les nombreuses convenances. Le résultat a été quatre dépêches adressées à S. E. Si vous voyez M. Mi..., tâchez de lire l'historique de tout ce qui vient de se passer en Toscane.

Facevano a chi avevano più paura. Voilà ce que m'a dit un homme du peuple plein de bon sens.

Je [veux] faire le métier en conscience ; malheureusement il me semble qu'il faut le faire *autrement.* — Nos agents s'*isolent* et ne voient rien.

Comment ne dites-vous pas à M. de G..., disais-je à un de vos amis, M. C....., ce que vous me dites là ? — Cela lui déplairait et nous serions moins bien ensemble. — Ces messieurs ne voient que l'excellentissime compagnie. Moi, j'ai appris mille choses en voiturin. Je viens de voyager avec un homme sage, prudent, qui s'éloigne avec ses fils. Les deux premiers jours ont été à la méfiance ; ensuite sont venues les meilleures anecdotes.

[Mille tendresses à Clara, Delacroix et *tutti quanti.* N'oubliez pas Mme Azur. Aussitôt l'exequatur, je ferai venir des livres et mon fauteuil de Paris. Commandez-le rue St-Guillaume, couvert en cuir noir ou obscur. Voici un bon de 150 fr. Mes lettres de Rome porteront la date de Naples, et toujours un mois en arrière. Les lettres d'ici seront datées *Abeille* ou Ab., un mois en arrière. Rappelez-moi au souvenir d'Apolli. et de Mme d'Arg[out] et de l'excellent Tourangin.

524. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 21 *Avril* 1831.

Soleil tous les jours ; j'en suis déjà à désirer la pluie comme chose agréable. On n'a pas le mauvais temps ici ; des nuages amenés par le siroco et accompagnés sur terre de rafales de vent. En un mot, climat à souhait, bien supérieur à celui de Trieste ; mais M. Guglielmi, qui

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

a cinq millions, se couche, ainsi que sa famille, à une heure de nuit. (1) [Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est, à vous, ancien habitant du pays.]

Après l'entrée heureuse de ces habitants du Nord, qui ont apaisé la Révolution, deux des fonctionnaires de ce pays se sont mis à dénoncer tout ce qui a figure humaine, et par conséquent les autres fonctionnaires, des gens qui ont des appointements superbes pour eux, quarante écus (deux cent vingt francs) par mois. Ces dénonciations ont été reçues comme sauvant l'Etat par les trois [Labourdonnaye] du pays : MM. Bernetti (2), Guerrieri et Gregorio. — Mais ce pays a un immense avantage sur tous les autres despotismes ; la première place s'y tire au sort, de temps en temps, et les gens qui ont les grandes places ont tous passé par les petites. Voilà donc nos dénoncés qui trottinent vers Naples ; chacun fait agir le petit neveu d'un cardinal ; ils se justifient et reviennent dans leur trou avec la peur mortelle d'être jetés en prison pour quinze ou vingt ans, si jamais le [Labourdonnaye] a un instant de courage. Dans le moment actuel [le Labourdonnaye] est absolument comme un blaireau ; c'est une venette si forte, que je ne puis en trouver la cause que dans une lâcheté immense et la conscience d'avoir fait du mal à tout le monde.

[La seule consolation qu'ils pouvaient avoir, c'est de duper Régime. Cela est réellement trop fort. Les subalternes en font des gorges chaudes. Je me figure quelquefois les collègues d'Apolli. raisonnnant creux sur les lettres de Régime. Cela doit être, dans un genre plus élevé, de la force des vaisseaux à la rota de ma dernière lettre. Dominique doit-il dire un peu la vérité en écrivant à Lutèce ? Il s'est déterminé pour oui, car enfin il peut y avoir in *these offices* quelque Clara Gazul qui, comme M. de Reyneval, sera patron dans 10 ans. En lisant *my letters* au bout de 2 ou 3 ans et les comparant à celles de Régime, on verra. Mon mépris est sans bornes, ni limites. — Grand Dieu ! quelle différence avec Daru ! J'ai donc fabriqué 3 ou 4 dissertations pleines de faits, c'est du jus de faits. Je m'attends à quelque phrase désobligeante. J'ai prié M. Hérard de savoir où l'on aimait ce genre. J'ai entrevu une ou deux lettres de Régime. Chaque page se réduisait

(1) C'est-à-dire après le coucher du soleil.

(2) Le cardinal Bernetti, mort à Fermo, le 21 mars 1852 ; il y était né le 29 décembre 1779. Le pape Léon XII, après l'avoir fait cardinal le 8 octobre 1826, le nomma *segretario di stato*. Au moment de sa mort, le cardinal Bernetti était vice-chancelier de la Sainte Eglise romaine. (R. C.).

à 6 lignes, et encore quelles lignes ! Ces gens-là s'isolent. Tout est là. Ce qui est public dans un pays, ils le savent 15 jours après. On craint de lui déplaire en n'étant pas *ultra*.

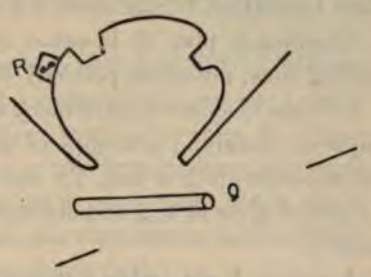
J'ai eu la visite de Constantin à qui j'ai fait boire de fameux vin de Bordeaux. Nous avons de tout, c'est absolument comme Marseille. Le quintal coûte 3 fr. 5 sous. Je déplairai à vos opinions de droite, mais la vérité est que *the Mob* ne veut plus du genre actuel dans toute la ligne de Bologne, Rinimi, Ancône, Spoletta. La chose va beaucoup plus mal que *a month ago*. Tous les gens dénoncés (exemple mon trou) craignent que le Labourdonnaye ne les campe en prison. Toute leur vie, ils auront cette crainte. Vous savez ce que valent les promesses en ce pays. Constantin m'a confirmé dans toutes ces idées; il y a 36 heures qu'il était chez M. Imbert. Il m'a dit que non seulement Mandiar, mais aussi Coquainder, ont trahi. Vous êtes injustes envers la bravoure *of those people* à Paris. Voyez dans Mignet, comme quoi, lors du meurtre de Dillon, trois corps d'armée f... le camp rondement. La guerre est une habitude. Si vous coupez toujours vos blés au mois de mars, en pourrez-vous conclure qu'ils sont de nature à ne jamais porter d'épis ? Les gens qui ne sont pas sensibles au raisonnement ont les faits de Raab-e-Malviera Selaretz. Mais je m'en moque, cette bêtise s'usera comme une autre dans la tête des sages Parisiens. Quand ils ne pourront plus faire de phrases nouvelles sur la lâcheté italienne comparée à la bravoure polonaise, ils s'apercevront qu'ils nagent dans le vide. Chaque jour, ou plutôt chaque nuit, produit plusieurs cadavres sur la ligne que je vous ai tracée ci-dessus.] [*If the ted* [eschi] *go pat* tout recommence. Si les amis d'Apo. avaient l'ombre de l'ombre d'une K...ouille, ils diraient : *Recipé* 5000 Gaulois ; mêlez avec 5000 ted. et distribuez le tout sur la partie malade. Nous n'avons pas le sou..., pas l'ombre de sou, nous vendons nos amphithéoges ou emphitéries. Est-ce un *a* ? est-ce un *e* ? Nous *send out of service* nos carabiniers, nous voulons remettre les sbires. A quoi les populations répondent qu'elles piqueront les sbires comme autant de fricandeaux. En un mot, le bal masqué est complet.

La nature injuste me retient malade depuis 20 jours ; je me suis levé à 4 heures. Sans cette faiblesse corporelle, je serais à Naples (Rome), où j'ai trouvé le plus fin de mes anciens amis, qui est comme l'homme gris : il sait tout. Le métier où Fiori a placé Dominique a-t-il toujours été aussi ridicule ? Les lettres de M. "Kolincourt", que je lisais quelquefois du temps de Daru, me prouvent le contraire. Savez-vous que dans

les archives de Dominique, il y a toute la correspondance de ce genre depuis 1764 ? Il lit tout cela.]

C'était le 15 la fête du pays ; là a paru l'Italie ; on aurait dit une ville de soixante mille âmes. Lyon n'a jamais eu un feu d'artifice comme celui du second jour, ni une illumination comme celle d'hier.

[Le port est rond en q. Il y a un fanal bâti par feu M. Trajan. Sur la plate-forme R, il y avait *nine* officiers *of french* marine présentés par Dominique au cardinal Galeffi, qui les a reçus avec une distinction remarquée de toute la ville. Il les a fait asseoir, le premier jour, et les a accompagnés jusqu'à la porte de son salon. Chose admirable, et qui n'a été faite pour personne. Hier, il a retenu longtemps Dominique auprès de lui et lui a raconté sa vie. Les deux points, dans le carré R, figurent un bon petit vieillard, avec des yeux vifs et une vieille redingote rouge, garnie d'un très petit gilet fort usé. L'autre avait un bel habit bleu, avec une broderie de 18 lignes de large, ni plus ni moins, qui coûte 250 fr. Il y avait là les 30 ou 40 plus jolies femmes mises comme à Paris, avec cette exception qu'elles sont de toutes couleurs. Comprenez-vous cela, Mme Azur ? Oui, car vos jolis pieds, que j'aime malgré vous, ont foulé le sol de la *via* Condotti. Je mourais de peur de me réenrhumer. Peu à peu, je me suis éloigné de ce personnage simple, poli et bonhomme, et je suis revenu me tapir dans ma redingote.]



L'illumination, la joute sur l'eau, les coups de canon toutes les cinq minutes formaient un ensemble très joli. Notre terrasse était élevée de cinquante pieds et dominait les barques, chacune garnie de deux falots. La tour élevée par Trajan, refaite par Urbain VIII, je crois, était surtout admirable, — Bernin avait l'art de rendre les fortifications jolies au moyen de beaucoup de cordons de pierre de taille ; les lampions marquaient tous ces cordons-là. Mais je suis fatigué. Adieu.]

Les *tedeschi* répandent tous les quinze jours, régulièrement, la nouvelle d'une bagarre complète sur le quai de la Mégisserie. Les libéraux, qui nous abhorrent, n'oubliez jamais cela, en sont ravis.

[Tout Naples a cru, pendant 6 jours, que le 1er mai la Garde Natio-

nale rassemblée avait crié comme la veille de sa dissolution par Charles X. Enfin, par grâce, par hasard, je lis, le 17, le journal du 2. C'est le *Courrier* que je trouve mal écrit et bien intentionné comme de coutume.]

Ce chien de Kolon a tant d'occupations [qu'il ne m'a pas encore abonné à deux ou trois journaux un peu plus propres]. Je le maudis tous les matins. O mes amis, il n'est plus d'amis !

Combien le plus vil bouquin que vous rejetez sur les quais, pour quinze sous, me serait précieux dans ce coin de l'Afrique !

[Je vais louer un appartement avec Constantin, prendre un domestique en commun ; cela me sera moins dispendieux que le séjour dans les auberges de bon ton. En cas de maladie, nous nous soignerons. Le grand hiver et le grand été sont impossibles ici ; mon prédécesseur filait.]

A propos, le dit arriva à Rome avec un million *de votre temps* ; il a réduit cela à trente ou quarante mille francs de capital ; il s'appelle le comte de Tufières ; il a une figure superbe, absolument comme C[olomb], encore mieux s'il est possible, plus grand et l'âge du Comte S[iméon]. Je ne trouve personne d'assez emphatiquement bête, dans notre société, pour vous donner une idée de son esprit : un bourgeois de Lyon enrichi et fait baron ; portant toujours aux nues tout ce qui lui appartient ; sa hauteur lui avait concilié une haine générale et sans exception.

[Le 2, j'ai été malade et n'ai pu écrire. Si vous voyez le docteur Edwards, dites-lui combien je le regrette.]

Réparation à C[olomb], j'ai reçu ou plutôt j'ai vu les neuf premiers numéros du *National*.

[En mettant par Huningue, tout arrive 2 jours plus tôt, lettres et journaux. *This country* est plus disposé au bal que *the day* de l'entrée des Ted. Ils n'ont plus le sou, absolument plus le sou. Ils vendent tout le vendable. Ils vont renvoyer les gendarmes, la seule et unique force. Ce bruit met en fureur ce corps puissant. Si j'avais un copiste de confiance, je vous enverrais un historique de 9 pages que j'envoie à mon maître par le même bateau.

Je souffre beaucoup depuis le 26 et écris aujourd'hui le 28. Et cela dans le plus beau climat. Quelle loterie que toutes les choses de la vie. Je vais décidément faire ménage à R[ome] avec Constantin. Mille choses à Dela ✠. J'ai vu son tableau dans les journaux. Qu'en pensez-vous ? Je n'écris pas à Clara par faiblesse.]

525. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS.

Rome, le 26 *Avril* 1831.

Dominique a l'exequatur. Que ne puis-je vous tout dire ! Les Français sont exécrés, les Autrichiens haïs. Le discours du général Lamarque ne dit pas toute la vérité ; les niaiseries sont incroyables. Je ne puis être explicite, et encore moins plaisant, m'enveloppant dans les nuages de l'abstrait. Le malheur de nos agents est de vivre *isolés*. Ils ne voient que des gens de très bonne compagnie, par conséquent *étiolés*. [Constantin m'a dit un mot vrai que je vous ai raconté.]

J'ai à Civita-Vecchia trois fois par mois le bateau à vapeur ; vous recevrez quelques lettres de Marseille. Tout fait événement ici ; ce qu'a obtenu Dominique a occupé pendant quatre jours la ville des Césars ; on y lit tous les journaux ; la correspondance va le mieux du monde. Un courrier extraordinaire vous porte ma trop insignifiante épître ; ce n'est pas faute de matière. — Un seul homme *habet lumina*, le cardinal Micara (2). Un autre est excellent, un cœur vraiment rare, mais pas l'intelligence d'un sous-préfet, Bernetti, [un m^gnore^ Marini]. Le reste est incroyable. [Mon M. de Belleyme a tourné casaque ; on est encore à savoir où il ira.]

Mettez sur l'adresse de vos lettres : *par Huningue*. Avec ces deux mots, les lettres arrivent trois jours plus tôt. [Les bateaux à vapeur de M. Bazin arrivent à Marseille 3 fois par mois.] Je prie Colomb de m'envoyer [par M. Bazin] mes livres et mes manuscrits. [Envoyez-moi le fauteuil couvert de cuir noir et pour un derrière aussi conséquent que le vôtre. Avez-vous reçu ma traite de 150 fr. ? Colomb] vous remettra le surplus. [L'emballage devra être fait par M. le tapissier. Avez-vous eu ou non un petit branle-bas ? Mille choses à La ✠, à Clara, à Ancilla, et à Mme Azur. Je vous en dirai plus long par la vapeur.]

Pas l'ombre de société à Civita-Vecchia ; nous y sommes adorés du bas-peuple, car feu Napoléon y dépensait quinze mille francs par

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Général de l'ordre des capucins.

semaine. [Ce trou est réellement plus laid que Saint-Cloud. Mais papa s'est ruiné !]

Baron DORMANT.

526. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Civita-Vecchia, le 15 *mai* 1831.

Malgré l'imprudence, je vous dirai une bouffonnerie déjà ancienne, mais vérissime. Contez-la à mon père *Di Fiore*. (Songez combien je l'ai moins vu qu'Apolli.)

Il y avait disette abominable dans tout l'Etat. Arrivent à Civita-Vecchia, quatre vaisseaux chargés de blés d'Odessa. Au lieu de les envoyer faire quarantaine à Gênes, le gouverneur les fait mettre à *la Rota* (on jette une ancre ; le vaisseau s'y attache avec une corde et tourne, selon le vent, *rota*, autour de l'ancre). Le gouverneur écrit au ministre ces précieuses paroles :

« Les quatre bâtiments chargés de blé sont arrivés. Ils ont passé à « Constantinople ; leur patente est donc des plus *sporche* (douteuses). « Mais vu la disette, je les ai mis à la *Rota*, et je prends la hardiesse « d'envoyer un courrier à V. E., pour lui demander des ordres. »

Réponse : « J'ai reçu votre courrier, etc., etc. Puisque les quatre « vaisseaux sont à la *Rota*, nous attendrons la décision de ce très « saint tribunal (2). »

N'est-ce pas Arlequin ministre ?

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Le célèbre tribunal de la *Rota*, à Rome, est composé de douze prélats de différentes nations catholiques, revêtus du titre d'auditeurs (R. C.).

527. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS.

Rome, le 6 *Juin* 1831.

Je souffre toujours. Savez-vous que vers le 20 mai les ambassadeurs des *five* grandes puissances se sont réunis pour demander au pape des modifications dans sa façon de gouverner ? — Par exemple : les laïques admissibles à tous les emplois d'administration ; un conseil d'Etat à Rome, composé d'un tiers de cardinaux et de deux tiers de laïques ; l'abolition des jugements dits *économiques* (bouffons à force d'être injustes).

Que n'ai-je la force de vous peindre les cardinaux et leurs dialogues ! Ils étaient résolus de refuser, disaient-ils ; mais ils sont haïs de leurs soldats, de leurs sujets, n'ont pas le sou, pas de crédit. Le 1er Juin, il y a eu une notification du ci-devant *Belleyme*, qui établit, pour le gouvernement des quatre légations, un corps de quatre laïques pour chacune ; et l'on m'assure que les choix sont bons ; il y a un M. Paolucci qu'on regarde comme le premier homme des Marches.

Belleyme ne veut pas publier cet étrange arrêté dans le *Diario* ; il espère une [*war*] entre l'Autriche et la France, pour la Belgique et le Simplon. Cependant l'arrêté s'exécute. Sans cela, de Foligno à Pesaro, Rimini et Bologne, on recommencerait le jour du départ des Autrichiens. Ces messieurs annoncent le dit départ pour le dix juin. Je n'y conçois rien. Enfin voilà l'Autriche qui porte le pape à donner cet exécrable exemple ; on gagne quelque chose à se révolter.

Vous jugez de l'état moral de Rome, qui se trouve entre le zist et le zest. — Sa Sainteté n'a pas osé aller à la procession d'avant-hier, de peur d'être enlevée par les libéraux ; elle en avait été avertie par une lettre anonyme.

La liste des concessions ou changements court les cafés. Le mal, c'est qu'on peut choisir les plus mauvais sujets des laïques. C'est M. de Lutzow, ambassadeur d'Autriche, qui a proposé au pape de donner [ainsi sa] démission. C'est ainsi que le prince Eugène, en 1810, porta la parole pour le divorce de Joséphine.

(1) Original : Collection de M. P. A. Chéramy.

[Hier soir, à Livourne, on croyait à la guerre.

Les 10, 20, 30 du mois, le bateau à vapeur part de Marseille. Adressez vos lettres à M. G... du Ministère des Affaires-Etrangères. Mettez une enveloppe affranchie. Le tout, quand vous aurez la charité de m'écrire, les 6, 16 et 25 du mois. En 4 jours, votre lettre est à Marseille et, 4 jours après, ici. J'ai reçu votre lettre du 18, mais tard. Envoyez-moi la moitié des lettres par Marseille. Je suis fort content de Régime et lui de moi.

Mille tendresses à Mme Azur.]

528. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Rome, dimanche, 12 *juin* [1831].

Les douleurs se calment un peu, cher ami. Je souffrais depuis le 26 Avril. On dit que le gouvernement *of* (*illisible*) accepte la dernière réforme. Cette réforme ne plaît pas à tout le monde. J'ai reçu la lettre de Clara et celle de Mlle Mamouth (2). La faiblesse de l'animal est grande. Il a souffert ferme, surtout du 15 mai au 11 juin. Donnez de mes nouvelles au petit nombre de curieux. Adieu.

Comte CHANGE.

529. — E. (3)

AU MÊME

Rome, le 30 *juin* 1831.

L'opium a suspendu les douleurs plutôt qu'il ne m'a guéri ; je suis très faible. J'ai passé plusieurs fois six jours avec un verre de limonade.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Mlle Duvaucel, belle-fille de Cuvier.

(3) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

J'ai eu une inflammation d'estomac me donnant horreur pour tout. Je n'ai pas de grandes douleurs depuis le 15 juin. — [J'ai reçu les 3 colis, la cravate, la ceinture. Mille grâces.] Dissolution complète et sans remède chez vos amis. Si j'avais un secrétaire, je vous en dirais long. Le malade ne peut vivre. Mille tendresses à nos amis. Qu'ils me voient faible et non froid.

Baron RELGUIR.

530. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Rome*], 4 *Juillet* [1831].

Cette lettre ira de Rome à Toulon en 45 heures, malheureusement je suis faible. Les Autrichiens évacuent le 15 prochain, mais nulle concession pour les natifs du pays. Cependant, ça ne peut pas aller. Le premier ministre (2) vient de donner pour 700 mille écus, à 5,37, la ferme des Sels et Tabacs. Les Tabacs seuls rapportent ordinairement 1200 mille écus. C'est un pillage complet. Le maître de céans (3) est absolument lige de M. de Metter[nich). Le maître a fort bonne mine. Il ressemble, trait pour trait, au Général [Rivaut de la Raffinière] qui commandait à [Rome] et anciennement à Brunswick. L'air ennuyé. Le 16, 24 heures après le départ, la révolte recommença. Nous avons ici M. de St-Priest, d'Espagne, duc d'Almanbaza, je crois ; il est l'ambassadeur d'Henri V. Je vous envoie des lettres originales pour vous montrer la dissolution.

Comte de CHABLIS.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Bernetti.
(3) Le pape.

531. — C.

A MONSIEUR DE FIORE, A PARIS.

Rome, le 5 *Juillet* 1831.

Malgré mon menton en avant, je suis au mieux, cher ami, avec mon chef d'ici. Voici un rouleau pour faire votre pâtisserie, plus deux Cenci, par le divin Giovita Garavaglia. Le tout vous est porté par M. Horace Vernet, qui, en trente-six heures, va de mon trou à Toulon. Choisissez celle des deux qui vous dit le plus ; envoyez l'autre à mademoiselle Julie Berlinghieri.

Le grand secret de ce pays est que les *tedeschi* s'en vont tout à fait le 15 juillet, ce qui sera annoncé à la Chambre le 22 ; mais le 16 la révolte recommence. Du reste, le pillage est sans bornes ni pudeur. Le cardinal Nettiber (1) donne la ferme des tabacs et sels pour sept cent mille écus ; elle en rend douze cent mille ordinairement. N'allez pas me croire imprudent ; je frémis en formant ces caractères. Sans l'occasion des Pâques (2), je n'écrirais pas de telles horreurs. C'est absolument la dissolution.

Le maître d'ici a une fort bonne figure ; j'ai reçu sa bénédiction il y a un quart d'heure. Il a l'air surtout ennuyé ; tout à fait lige à M. de Metternich.

L'ambassadeur d'Henri V ici est M. de Saint-Priest qui était en Espagne et que Ferdinand VII a fait duc d'Almanzara ou quelque chose comme cela.

Ma santé revient, mais lentement. Grand Dieu ! quel séjour que celui de Grotta-Ferrata ! dix mille rossignols et les plus beaux arbres ; deux lacs incroyables, une forêt où je veux monter ; — mais il y a les brigands. Malheureusement j'étais trop faible, mon esprit seul admirait ce divin pain de sucre, au milieu de la plaine, nommé la montagne d'Albano. Le cœur était mort et tout à la douleur physique.

Je ne sais ce que je vous écris ; je fais mon métier, qui donne mille

(1) Bernetti.

(2) Il s'agit sans doute ici des Pâques qu'en Italie on renouvelle assez généralement vers la Pentecôte.

tracas au moment de l'expédition d'un *Sphinx* ; c'est le nom de l'admirable bateau à vapeur qui emporte le petit cardinal d'Isoard.

Adieu, cher ami, je vous aime tendrement. Dites à M. Dijon (1) que tout va en bouillie, tout tombe, tout languit ; c'est une maladie de langueur. Les chefs sont niais et ne veulent pas d'avis. Dominique ferait des rapports superbes. Mademoiselle Sophie lui a fait conseiller de *s'abstenir*.

532. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

[*Rome*], 7 *Juillet* [1831].

Ma santé se rétablit lentement. J'ai acheté fort cher le Budget et des notes. Je vous enverrai ce fatras par Marseille. J'ai reçu toutes les commissions dont s'est chargée la complaisance de Colomb, excepté la ceinture. Nous ne pensons qu'aux élections. Il semble que Dalmatie les voyant tourner un peu à gauche, se brouille avec Casimir Périer. Nous brûlons de curiosité. Envoyez-nous un mot sur les élections. Sont-elles Casimir ? Sont-elles Laffitte ? Beaucoup d'hommes nouveaux, je pense. On annonce le choléra morbus à Vienne, à Trieste. On craint pour Ancône. Permettra-t-on la force de *Sivigaglia* ?

Clara a-t-elle accompagné Apoll ? Je le voudrais, c'est un joli spectacle. Si vous voyez Fiori, engagez-le à faire demander à l'Hôtel des Princes, rue Richelieu, à M. Horace Vernet, un paquet que lui porte ce grand peintre. Les Autrichiens évacuent le 15 juillet.

533. — I. (3)

AU BARON DE MARESTE

[*Rome*], 19 *Juillet* [1831].

Si vous avez la patience de lire la lettre à M. Riedwer, elle contient vérité. La chaleur m'accable d'autant plus que je suis encore faible

(1) Le comte Molé.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(3) Collection de M. P.-A. Cheramy.

de la maladie et affaibli par une diable d'*aqua santa* que je bois. La danse recommence à Forli, Spoletti, Bologne, Rimini. Nous ne connaissons encore que 81 noms de députés. MM. Jou. et Labare nous ont bien étonnés. A tout prendre, le nombre de noms nouveaux me fait croire que cette Chambre sera moins « *Dupine* » que l'autre. Après tout, ce serait une tyrannie que de vouloir forcer un pays à être plus libre, plus généreux qu'il ne le veut. Je vous envoie des fragments (1), car vous êtes capable de me croire exagérant. Régime est fort poli et fort bon pour votre serviteur. Si vous savez le nom de la terre de M. Rœderer, substituez-le à la rue St-Honoré et jetez à la poste. Bien des choses à Mme Azur et à Mlle Clara. A-t-elle suivi Apoll ?

MARTIN.

Le tableau des Moissonneurs de M. Léopold Robert n'avait eu ici aucun succès. Je ne l'ai pas vu et sens quelque peine à le croire supérieur à Schnetz. Qu'en pensez-vous ?

(1) *Fragments calligraphiés joints à la lettre* : I. « Les Autrichiens sont partis de Rimini dans la nuit du 9 au 10, et 500 hommes de troupes pontificales, de diverses armes, y sont arrivés. Quelques jeunes gens du parti libéral, piqués des railleries du parti contraire, rassemblèrent une foule de leurs amis et, le soir, parcoururent les rues, sans armes, en chantant des airs patriotiques. Lorsqu'ils arrivèrent près de la demeure du colonel qu'ils voulaient, disaient-ils applaudir, soit que la sentinelle n'ait pas crié : Qui vive ! , soit que ceux-ci n'aient pas entendu, la sentinelle tira sur eux, et, au même instant, plusieurs coups de fusil partirent des fenêtres du colonel. La foule se dispersa aussitôt, en laissant 4 blessés dont l'un l'est mortellement. »

I. CHOSES SÛRES ET VUES PAR MOI.

Mécontentement sensible causé par la non-arrivée de l'amnistie.

Effervescence pour ainsi dire palpable.

EVÉNEMENTS REGARDÉS COMME CERTAINS PAR LES GENS SAGES.

Tout porte à croire au retour des Autrichiens, qui pour revenir, excitent aux yeux des moins clairvoyants les troubles que l'on voit éclater à Rimini. Le soir du 11, lorsque les troupes papales remplaçaient les Autrichiens, 200 jeunes gens se sont réunis, criant : Vive l'Union ! Vive la Liberté ! Ils se sont présentés à la garde, qui a crié : Qui vive! La réponse a déplu à la sentinelle qui a tiré. Le feu s'est augmenté. Il y a eu un jeune homme tué, plusieurs blessés. Le lendemain, des canons sur la place n'ont pu rétablir encore la tranquillité.

ON DIT

Que tout est à la guerre.

Que Varsovie est tombée.

Que S. S. a formellement déclaré ne vouloir rien accorder de ce qu'elle avait promis. Les têtes se ressentent de tous ces cancans.

534. — C.

A MADAME LA MARQUISE DE... HENRIQUINQUISTE EXALTÉE, A PARIS. (1)

Civita-Vecchia, le 11 *août* 1831.

Memorandum.

Pour ne pas vous exposer à prendre des vessies pour des lanternes, examinez au fond du cœur, chère amie, si les idées suivantes ne se trouvent pas vraies avec le temps :

1° L'Enfant du miracle n'aurait de chances réelles qu'autant qu'il se ferait protestant. Le mot *jésuite* est un croquemitaine dont ce peuple aura toujours peur. Pilez ensemble trente Sémonville, cinquante Talleyrand, deux Robespierre et trois bourreaux, et vous aurez fait la pommade qu'on appelle l'*ordre de Jésus*. Toujours l'imagination française aura peur du petit pot où sera cette pommade.

2° La révolution de 1688, à Londres, fut faite par la *noblesse* ; le hasard a voulu que celle de 1830 fût faite par le peuple (Si Charles X n'eût pas dissous la garde nationale, l'aristocratie profitait de la révolution.) MM. Guizot, Dupin et compagnie veulent ramener 1830 à n'être qu'un 1688 : la presse jusqu'ici a empêché cet escamotage. Je crois vous avoir écrit, il y a six mois, que *mon frère* ne pouvait se soutenir que par l'émétique salutaire qu'on appelle *guerre* ; mais il y a une répugnance invincible.

3° Vérité (pour amener laquelle les deux premières ont été écrites) : — Rien ne sera plus triste que la vie des nobles et des riches qui, de *bonne foi et sérieusement* vont prendre à cœur la cause de l'Enfant du miracle. Rien de plus gai et de meilleur ton (c'est-à-dire de plus confortable pour l'unique passion des Français, la vanité) que de se jeter au plus fort de ce parti, mais sans y attacher son cœur le moins du monde. Il faut prendre cela comme une partie de billard qu'il serait agréable de gagner ; mais cette partie se gagnera-t-elle ?

4° En 1745, je crois, à Culloden, le parti battu par l'aristocratie de Londres, en 1688, *cinquante-sept ans auparavant*, fut sur le point

(1) Mme A. de Rubempré ?

de remonter sur sa bête ; depuis, les romans de Walter Scott vous ont montré que les Stuarts avaient une portion du peuple pour eux. Quoi qu'on dise de la *Vendée*, les nobles et les prêtres n'ont pour eux que les nobles et les prêtres, ils ont contre eux la presse, moyen rapide.

Je crains qu'il n'y ait d'ici à dix ans, peut-être d'ici à deux ans, un *trois septembre* effroyable.

Ce grand crime commis deux mois après sera oublié. Les peureux qui auront survécu se détacheront peu à peu de l'Enfant du miracle, et tout finira comme les Stuarts, par un *prétendant* ivrogne, cocufié par un Alfieri. Ainsi l'Enfant du miracle sera perdu par les fautes du parti Guizot. — Gardez ce papier deux ans, pour voir, si, par hasard, je devine ce grand logogriphe.

Baron RAISINET.

535. — C.

A MONSIEUR DE FIORE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 14 *septembre* 1831.

Une occasion se présente à l'improviste. Voici des nouvelles. De Pérouse à Bologne, le pays est tombé dans un état singulier ; c'est le triomphe de la force d'inertie. Tout se fait au nom du pape et contre sa volonté. Il y a deux cent soixante-dix écus dans le trésor pontifical à Rome. Le pape a une armée de deux mille cinq cents hommes vers Pesaro ; mille hommes, anciens soldats qui ont pris part à la révolte, sont prêts à recommencer ; le reste ne songe qu'à déserter. Un détachement, parti deux cent cinquante hommes de Rome, est arrivé quatre-vingts à Pesaro.

M. Horace Vernet vous a-t-il remis deux Cenci (1) ? Cette belle fille vous a-t-elle plu ?

J'ai une amie qui a trente-six ans, de la fortune et un nom ; elle est *henriquinquiste* folle ; je lui ai fait passer la note ci-jointe. Etes-vous de l'avis du baron Raisin, qui craint fort un trois septembre ?

Voici l'époque où vous allez être libre ; comment occuperez-vous

(1) Portrait de Béatrix Cenci, d'après le Guide.

vos matinées ? Voilà, ce me semble, la grande question. Je ne l'ai pas résolue pour moi ; que ferai-je cet hiver ?

De ma fenêtre j'ai une vue et un air admirables. Je jette dans la mer les grappes d'un excellent raisin, qu'on nous apporte de l'île de Giglio à vingt lieues ; je la vois de ma croisée. La belle digue et les deux tours qui défendent l'entrée du port sont l'ouvrage de Trajan.

M. de Saint-Aulaire me traite avec beaucoup de politesse ; je vais à Rome quand je veux. Mais cependant, au fond, il faut se tenir à son poste. Or que faire dans ce poste ?

Rome est triste. Il y avait quatre mille étrangers qui dépensaient quarante mille francs par jour, et cette somme tombait sur le peuple en petits paquets de vingt ou trente sous. Je crois qu'il n'y a pas maintenant cinq cents étrangers, et encore tous artistes, pauvres, gueux, économes ; au moins, plus de riches familles anglaises.

Il y a ici un savant qui a une belle âme ; il parle le grec comme vous le napolitain ; il fait des fouilles et déterre des vases étrusques ou grecs, et des tombeaux.

Je vois en noir les choses de France. Envoyez quatre ou cinq mille francs en Amérique ; vous les ferez revenir dans dix ans avec peu de perte. Si le 3 septembre vous chasse de Paris, vous irez à Lausanne ou à Vevey, ville d'une propreté charmante. — Je vais rabâcher. Prenez un commis qui, quatre fois la semaine, viendra chez vous de midi à deux heures. Ecrivez l'histoire de ce qui se passait dans votre cœur, quand votre maîtresse vous nourrissait de confitures à Genlis, sans avoir l'air d'y songer. Après avoir dicté trois fois, les faits vous arriveront en foule ; vous *revivrez*.

L'ENNUYÉ.

536. — C.

A M. SALVAGNIOLI, POÈTE ET AVOCAT, A FLORENCE

Civita-Vecchia, le ... octobre 1831.

Je voudrais bien, aimable compatriote de Boccace, ne pas choquer votre vanité nationale. On me comble de politesses à Florence ; pourquoi offenser une ville si aimable ? D'un autre côté, si je ne dis pas la vérité, je tombe dans le genre plat et faux.

Donc, en demandant bien pardon à votre vanité italienne, j'oserai dire qu'il me semble qu'il y a une condition essentielle pour faire du beau style italien : c'est de ne présenter qu'une idée, deux tout au plus dans une immense page italienne, telles que celles de l'*Anthologie*. Délayez donc infiniment les pages que je vous envoie, en les traduisant ; d'une page, faites-en quatre.

Autrement vous serez inintelligible pour des lecteurs un peu accoutumés au style verbeux, où l'auteur caresse la paresse du lecteur en prenant soin de tout expliquer.

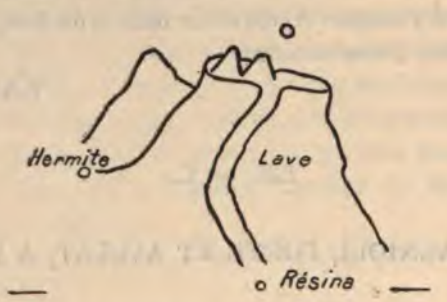
Effacez ou, pour mieux dire, ne traduisez pas ce qui vous semblera faux. Diminuez la saillie de ce qui vous semblera exagéré. En un mot, plaidez la cause du *Rouge* (1), comme vous le voudrez ; ceci n'est qu'un mémoire fourni par le procureur à l'habile avocat.

537. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS (2)

[*Naples, le*] 14 *janvier* 1832.

Cher ami, je vous écris de la Speranzella. Comprenez-vous ? La Speranzella, derrière Toledo, à laquelle on monte par la Trinita degli



Spagnuoli. Je pense sans cesse à vous depuis que je suis ici, ce qui fait que je vous écris sans avoir rien à vous dire.

(1) *Le Rouge et le Noir.*

(2) Lettre mutilée par Colomb ; rétablie dans le texte original. (Voir *Soirées du Stendhal club*, p. 253).

L'image ci-jointe est la cause de ma venue; figurez-vous une lave de huit à dix pieds de large qui sort exactement du bord du ci-devant cratère (lequel est plein, ce qui annonce une grande *irruption*, disent les Vésuvistes). Cette lave fait deux toises par minute ; son cours a six ou sept cents toises. Si elle continuait toujours de la même ardeur, elle menacerait *Resina*, mais elle se calme tous les jours. Hier donc, à deux heures, je suis arrivé à la source de la lave et y suis resté tout ébaubi d'admiration, jusqu'à deux heures de nuit. Il y avait là, pour commencer par rang d'utilité, un polisson qui vendait du vin et des pommes, qu'il faisait cuire sur le bord de la lave. Ce polisson a fait mon bonheur. Il y avait le Prince Charles, celui que l'on dit fils d'un Anglais, parce qu'il est moins énormément rond que le King et ses autres frères. Il faisait imprimer des morceaux de lave comme on imprime des oublies, avec des moules de bois, et à tout moment les moules prenaient feu. On aurait pu faire de très beaux bustes colossaux avec cette lave. Cela coûterait le prix du moule en bois ou en plâtre, et les bustes seraient éternels. Les chambellans du prince empêchaient les curieux de rester à l'endroit vers lequel son Altesse Royale roulait ses pas impérieux. Rien de plus ridicule qu'un chambellan à cette hauteur. Le prince changeant de place à tout moment, j'ai bravé le chambellan, sans y songer, et le prince a été très honnête pour les Français. J'étais là avec M. de Jussieu, de l'Institut, mon ami ; c'est un esprit fin et dégoûté de tout comme Fontenelle ; il me tient pour fou.

Sur le cratère il y a un petit pain de sucre, qui jette des pierres rouges toutes les cinq minutes. M. de Jussieu a voulu y aller et s'est joliment écorché les mains et les chevilles en parcourant une plaine composée de filigranes de lave qui se brisent sous les pieds. La montée est abominable ; c'est mille pieds de cendre, avec une pente de quarante-cinq degrés, tout juste. Sans cesse le pied sur lequel on s'appuie pour monter recule. Dans ma colère, j'ai fait cinq ou six plans pour rendre ce chemin commode avec mille écus. Par exemple, des troncs de sapin mis au bout les uns des autres et un fauteuil glissant sur ce plan incliné et remorqué, comme aux montagnes russes, par une petite machine à vapeur. Le roi de Naples acquerrait un nom européen avec cette belle invention.

A propos, on est fort content de l'idée qu'a eue ce jeune avare de nommer M. San Angelo ministre de l'intérieur. Le San Angelo est un brasseur d'affaires, sans trop d'idée du juste et de l'injuste, un Dar-

gout, qui a été préfet en deux ou trois endroits ; on se loue de lui à Foggia.

J'avais deux projets : être prudent et écrire lisiblement. En vérité, parlant à vous, je ne puis. Cette lettre attendra le bateau à vapeur. J'ai passé six heures au charmant bal de M. de Latour-Maubourg, où le roi était, et je vous assure le moins fat, le moins affecté de tous les porteurs d'uniformes qui se trouvaient là. Il a fait ma conquête. Il ne marche pas, il *roule*, comme Louis XVI, dit-on. Avec cela et garni d'énormes éperons, il veut danser. Mais qui n'a pas des prétentions ? Celles du King ne s'étendent pas au-delà de danser, comme vous allez voir.

Il avait engagé mademoiselle de Laferronays, la cadette, qui rougissait jusqu'aux épaules de danser avec un roi. Ces épaules étaient à deux pieds de mes yeux. Le roi a dit : « Ah ! mon Dieu, mademoiselle, je vous ai engagée, croyant que c'était une contredanse, et c'est une galope ; je ne sais pas cette danse.— J'ai dansé bien rarement la galope, a dit la demoiselle, prononçant à peine. Ils avaient l'air fort embarrassés. Enfin le roi a dit : « Voilà le premier couple qui est parti qui ne s'en tire pas trop bien, espérons que nous ne nous en tirerons pas plus mal », et le bon sire s'est mis à sauter; il est fort gros, fort grand, fort timide ; vous jugez comment il s'en est tiré. Ses éperons, surtout, le gênaient horriblement.

Cela est vrai dans tous les sens ; il se ruine pour son armée. Il a huit mille Suisses qui font peur à l'armée et l'armée fait peur aux citoyens. Figurez-vous qu'un colonel suisse (souvent marchand drapier ou épicier ruiné à Fribourg) reçoit à Naples six mille ducats, plus le tour du bâton sur l'habillement et les rations. J'ai écrit quatre pages sur l'état actuel politique ; elles vous ennuieraient. Ce qui est incroyable, incompréhensible, contradictoire avec les mœurs du dix-neuvième siècle, c'est qu'on prétend que ce grand jeune homme, qui a le derrière si gros, a de la *fermeté*. Je ne veux pas dire de la bravoure, chose si inutile à un roi ; il a la force d'avoir une volonté et d'y tenir. Si cela se confirme, c'est mon héros. Commençant ainsi a vingt-deux ans, il sera roi d'Europe à cinquante. On le dit peu puissant, ce qui ne l'empêche pas de parler constamment à une anglaise à la mine pointue; le mari, véritable aristocrate, est ravi. Pour combler sa joie, le prince Charles fait la cour à la sœur de sa femme. Ce prince Charles est un fat sans figure, comme le prince héréditaire de Bavière, qui vient en Italie se former le cœur et l'esprit, est un fat avec figure.

M. de Latour-Maubourg a fait ma conquête ; c'est un homme raisonnable, chose bien rare dans ce métier, je vous le jure. Avez-vous lu une note de M. Chateaubriand dans ses *Discours historiques* ? Mettez quatre dièzes à ce qu'il révèle et vous n'y serez pas encore. On ne vit qu'avec les *ultras* d'un pays qui, encore, pour vous faire la cour, vous cachent, ou s'abstiennent de parler devant vous de tout ce qui peut vous choquer. Dominique en sait plus au bout de deux jours, en parlant à ses négociants, que ces beaux messieurs qui sont ici depuis deux ans. Leur ignorance est au point de ne pas distinguer les uniformes ; ils prennent un chambellan pour un maréchal de camp.

Madame la princesse ou duchesse Tricasi passe à Naples pour la plus jolie. Toutes ces dames sont duchesses. Madame Tricasi a l'air piqué d'une beauté française qui ne fait pas assez d'effet (la physionomie de madame de Marcellus-Forbin, si vous voulez). Je préfère madame la duchesse de Fondi. Madame la princesse Scatella ou Catella, mariée depuis cinq ans, n'a pas encore d'amant ; c'est une rare beauté qui ressemble à une figure de cire. Quant à moi, je préfère à tout une marquise sicilienne, blonde, vraie figure normande, dont personne n'a pu me dire le nom. J'ai revu tout cela à deux bals du Casino des nobles, vià Toledo, vis-à-vis le palais du prince Dentice. La duchesse Corsi est leste, vive, alerte comme une Française : la sublime ..... a l'air de mademoiselle Mars, il y a trente ans, dans les *Araminte*. Mademoiselle de Laferronays l'aînée ressemble à M. de Chateaubriand ; on lui donne beaucoup d'esprit, du génie. Ce n'est peut-être que l'*étiquette* faite demoiselle. En dansant, et elle danse beaucoup, elle a l'air d'accomplir un devoir de diplomatie.

La société à Naples fait *masse*. Ce n'est pas comme à Rome, où la broderie à l'air d'emporter l'étoffe, où les étrangers ont l'air de faire le monde, dans lequel quelques Romains apparaissent par-ci par-là. Il y a ici quatre-vingts femmes dont je puis vous copier les noms dans mon journal et que l'on trouve partout. Souvent leur amant ne leur parle pas dans le monde. Napoléon a réformé les mœurs ici comme à Milan. On ne cite plus, comme ayant plusieurs amants à la fois, que des dames qui ont passé leur jeunesse en Sicile, pendant que Napoléon civilisait l'Italie. La tristesse protestante qui infecte Paris se fait sentir ici dans la société Acton, que je n'ai point vue. Naples est plus remuant et plus criard que jamais. Le contraste est épouvantable entre Toledo plus vivant que la rue Vivienne (car ici on ne *passe* pas, on *demeure* dans la rue), et la sombre Rome.

La mosaïque découverte il y a deux mois à Pompeï est réellement ce qu'on a trouvé de plus beau en peinture antique. C'est un objet d'art presque au niveau de l'*Apollon*, non pour la beauté, mais pour la curiosité. C'est une bataille ; un roi barbare sur son char va être pris par des guerriers portant casques et piques. Un barbare se fait tuer pour sauver son roi, lequel roi, sur son char, a une mine des plus effarées. Ces personnages sont à peu près de grandeur naturelle. On empêche de dessiner et même d'écrire devant ce chef-d'œuvre.

(1) *Bolo*[*gna*] était amoureuse depuis vingt ans d'un amant qui s'est trouvé impuissant ; par dépit, elle cherche à se donner à un autre homme un peu bête, qu'elle croit sincèrement aimer. De là ses folies. Elle peut trouver sept à huit ans de bien-être avec cet animal à deux têtes. Que dites-vous de la mine de l'amant impuissant, qui ne veut ni faire, ni laisser faire ?

Un paysan faisait un trou à Misène ; avant-hier il a trouvé deux têtes de marbre, que j'ai achetées ; j'ai gagné à cette loterie. J'avais reconnu les beaux yeux de Tibère. Croiriez-vous que ce coquin est fort rare ? Il a cependant régné vingt-deux ans, je crois, et sur cent vingt millions de *sujets*. Enfin, mon buste vient, pour le mérite, immédiatement après les chefs-d'œuvre ; il me coûte quatre piastres, et on l'estime cent au moins. L'un des meilleurs sculpteurs de Rome, mon ami intime (il aime le *beau*, comme moi, avec passion, folie, bêtise), M. Vogelsberg s'occupe à faire un nez à mon buste. Si je crève, la circonstance *unique* de ma mort, me donnant de l'audace, vous recevrez ce buste *sans frais* et le ferez arriver chez M. Dijon (2).

Avez-vous eu votre liberté au 1er Janvier ? C'est une grande épreuve; nous le sentîmes tous en 1814. Comment vous en tirez-vous ? Dictez-vous à une jeune femme de chambre l'histoire sincère de votre vie de *Paglietta*, à Naples ? Plus, votre conspiration pour livrer le port de Naples aux Anglais, de concert avec madame de Belmonte ; plus, la vente des boutons avec l'empreinte de Saint-Pierre ; plus, l'arrivée à Genlis avec dix-huit sous, et enfin la délicieuse histoire des présents de *confitures*.

Je m'amuse à écrire les jolis moments de ma vie (3) ensuite, je ferai

(1) Ce paragraphe fait allusion à l'état politique de la Romagne dans laquelle il y avait beaucoup d'effervescence. Le pape, l'Autriche, les libéraux, s'observaient avec anxiété. Quelques-unes des lettres précédentes et des suivantes donnent le mot de l'énigme. (R. C.). Voir : *Farges, Stendhal diplomate*, passim.

(2) Le comte Molé.

(3) *Vie de Henri Brulart.*

probablement comme avec un plat de cerises, j'écrirai aussi les mauvais moments, les torts que j'ai eus et ce malheur que j'ai eu de déplaire toujours aux personnes auxquelles je voulais trop plaire, comme il vient de m'arriver à Naples, avec madame des Joberts (née à Bruxelles). Bien entendu, je ne songeais pas à l'amour ; ses yeux étaient doux et me plaisaient, et le contour du profil ressemblait à madame de Castellane. Hélas ! comme auprès de la Giudita (1), j'ai vu un président Pellot m'enlever toutes les préférences. Ne dites pas mon voyage à ces chers amis, qui me font rayer des listes de la croix. Je pense qu'en invoquant l'oubli la petite jalousie s'éteindra. Dites : Il devient vieux, il se rouille. Ne sortez pas de là.

Savez-vous mon chagrin réel : comment lirez-vous cette lettre ? Combien faudra-t-il de bésicles ? Enfin, lisez un peu tous les dimanches, quand vous n'aurez rien à faire. On se fiche de nous de la façon la plus plaisante ; mais *sempre benedicere dei Domini Priori.*

Croyez que je vous suis tendrement attaché.

A.-L. FEBURIER.

Aimeriez-vous des vues de Naples au *simple trait* ? Cela aide et *ne gâte pas* la mémoire. Comprenez-vous ce *ne gâte pas* ; il dit plus qu'il n'est gros. Ces vues au trait ont deux pieds de long sur douze ou quinze pouces de hauteur. Je vous enverrai mon exemplaire, autour d'un bâton, si vous en êtes digne. J'ai vu deux têtes antiques de terre cuite chez M. San Angelo (à Corso di Napoli), le nouveau ministre en un mot. Ah ! que ne puis-je les voler pour vous ou pour moi !

538. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS.

De chez moi (*Civita-Vecchia*), 28 *février* 1832.

Lisez, si ce jour-là vous en avez envie, cher ami, et puis renvoyez à M. Colomb (par la poste) ; mon agent général loge n° 35 rue Godot-de-Mauroy.

(1) Madame Pasta.

En écrivant à M. Rœderer, j'ai pensé que c'était un homme de 1780, plaçant sans doute le bon ton à trouver que l'autorité (qui donne les grâces et pensions) a toujours raison. Je n'ai pas voulu prendre de la couleur noire sur ma palette. Vous qui avez eu l'honneur insigne, le seul vrai, d'être condamné à mort (1), ajoutez du noir. Hier et le 26, on voulait faire tomber des têtes ; j'aurai peut-être à ajouter quelque chose avant de cacheter.

Le 21, à Forli, à la tombée de la nuit, les soldats se sont mis à tuer tout ce qu'il y avait dans la rue. Le plaisant, c'est qu'il n'y a eu que des ultras de tués. Entre autres, un ultra, célèbre usurier, qui, depuis trente ans, ne manquait pas les litanies de la Madonna del Fuoco. Ses neveux, ne le voyant point rentrer, ont osé, à minuit, au milieu des coups de fusil des corps de garde, aller à la recherche de l'oncle avare ; ils l'ont trouvé au dépôt des cadavres, à la municipalité, tout nu et ayant à côté de lui sept à huit lettres de change à lui appartenant, que les voleurs d'habits avaient laissé là, comme inutiles paperasses. Tout le nœud de la comédie, c'est que M. Albani a imprimé et écrit à Rome que, effrayé de la colère des bourgeois le 21 ou plutôt et *au plus tôt* le 22, il avait appelé les Autrichiens, tandis que la proclamation du brave Hongrois Radetsky est imprimée dans les journaux de Milan ou de Modène, le 20 ou le 21, au plus tard. Or il y a cinquante lieues au moins de Forli à Milan.

Pourquoi diable aussi *proclamer* ? Le duc de Modène, lui-même, s'est senti obligé à faire un journal ultra, tant l'opinion s'occupe de politique. Aussi, adieu la musique ! Ces indignes Romains, qui applaudissent Bellini, viennent de siffler les *Cantatrici villane*, que le pauvre vieux Fioravanti, âgé de soixante-dix-neuf ans, avait fortifiées d'instrumentation. Le pauvre vieillard était présent à l'orchestre. Je n'ai pas eu le chagrin d'être là. Depuis un mois, comme vous comprenez bien, je suis comme Actentirkoff, *à mon poste*.

Nettiber (2) est comme un ancien ministre se faisant ultra pour rester. Albani, qui a trois fois plus d'esprit et d'activité, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, est Villèle. Lambruschini est la Bourdonnaye, l'homme aux catégories, formes aimables, accoutumé aux *reinesse* (3) et Louis XVI placé au dogat par le hasard.

(1) Voir le *Rouge et le Noir*, chap. XXXVIII. Di Fiore est le prototype d'Altamira.

(2) Le cardinal Bernetti.

(3) Remises, ajournements.

Avez-vous reçu, cher ami, une lettre énorme ? mais j'écrivais de la Speranzella ; j'ai espéré que le lieu de la scène soutiendrait votre attention. Au reste, il se peut que vous n'ayez pas pu lire ; je suis arrivé à ce point de décadence, que, dès que je cherche à former des caractères passables, je suis absurde. Vous saurez que j'ai un chagrin ; tous les secrétaires d'ambassade et consuls me font des compliments de condoléance, sur ce qu'un *homme de ma portée* n'a pas une certaine chose (ce n'est pas la vérole que je veux dire). Indiquez-moi un moyen de prouver que je ne suis pas malheureux d'une chose à laquelle, si j'étais seul, je ne penserais pas une fois par mois. L'essentiel est d'aller à Livourne, dans trois ou quatre ans. L'âme est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente ; le pauvre diable d'employé, qui n'obtient ou ne *refuse* pas de l'avancement, marche à la destitution.

Que si j'étais évêque ou seulement inamovible référendaire à la Cour des comptes, mon égoïsme ne vous parlerait pas de moi pendant deux pages.

Notre position est amusante depuis quinze jours ; chaque quart d'heure peut tout changer. Je vous écris à trois heures du matin ; le courrier que j'attends à huit peut bouleverser toutes les données. Y a-t-il eu débarquement à Ancône ? (1) La citadelle a-t-elle résisté comme Manuel résista pour se faire *empoigner* et chasser de la Chambre ? M'arrive-t-il deux mille hommes ici ? Je les attends depuis quinze jours.

Pesaro est ivre de joie ; *idem* à Pérouse, Spoletto ; le voisinage du *tricolore* les rend folles.

539. — C.

A MADAME *** A PARIS.

Civita-Vecchia, le 4 mars 1832.

On m'a conté dernièrement le début dans la vie d'un jeune Dauphinois ; cela n'a rien de bien intéressant, mais j'y ai trouvé quelque

(1) Le débarquement des Français à Ancône avait eu lieu le 23 février.

analogie avec l'histoire de ma jeunesse, et j'ai pensé, ma chère amie, que ce récit pourrait vous amuser un instant ; si je me suis trompé, ne me le dites pas.

Paul Sergar était né à Valence, en Dauphiné, d'un médecin qui savait le grec, et passait sa vie à lire les auteurs fameux plus qu'à soigner ses malades. Ce père avait beaucoup d'esprit et du véritable ; il lui venait des idées nouvelles sur la plupart des choses dont on parle. Il avait trois maisons dans Valence et un domaine à Tain, qui ensemble lui valaient bien une douzaine de mille livres de rente.

M. le docteur Sergar avait adoré son fils Paul durant ses premières années. Il passait des journées entières à répondre aux questions que l'enfant lui adressait sur tout. Mais il s'était remarié à une femme belle et méchante, qui lui avait donné deux petites filles. Cette femme mit tant de soin et d'esprit à calomnier Paul auprès de son père, qu'il devint le plus malheureux des hommes.

L'enfance, qui est restée une époque de bonheur dans le midi de la France, où les convenances n'empoisonnent pas encore la vie, fut un temps d'extrême malheur pour Paul ; de quinze à dix-huit ans, il fut peut-être un des êtres de France le plus à plaindre. Il avait un caractère passionné et ombrageux ; son imagination se monta au tragique et augmenta beaucoup son malheur.

Vers seize ans, il eut la bonne idée d'étudier le droit ; il demanda d'aller à Paris prendre ses grades. Les amis de son père lui firent honte de la manière dont il traitait ce fils, qui passait pour le plus joli garçon de Valence. Les femmes prirent parti pour lui ; Madame Sergar craignit qu'on n'ouvrît les yeux à son mari, et enfin elle consentit à promettre une pension de dix-huit cents francs à ce pauvre jeune homme, qui s'embarqua pour Paris, désespérant presque de la vie et se demandant quelquefois s'il ne ferait pas mieux de finir une destinée si triste par un coup de pistolet.

Paul était recommandé à Paris à M. Barthélemy, ami intime de son père et qui connaissait fort bien sa famille.

« Il faut réussir, mon cher Paul, lui dit M. Barthélemy ; ce qu'il y aurait de pire pour vous, ce serait d'être obligé de retourner à Valence. Ne vous figurez pas que vous êtes venu à Paris pour vous amuser ; vous y êtes venu pour conquérir quatre mille livres de rente, c'est-à-dire l'indépendance. Je vous avouerai que je tremble que votre belle-mère ne retarde souvent le payement de votre pension.» — Monsieur, j'aimerais mieux mourir que de retourner à Valence, répondit Paul ;

jugez de ma reconnaissance et de l'extrême exactitude que je mettrai à suivre vos conseils. »

Voilà tout ce que je sais sur Paul Sergar, et c'est bien peu pour ma curiosité.

540. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 11 *Juin* 1832.

J'ai reçu votre lettre du 28 avril. J'ai écrit plusieurs fois l'année dernière à vous, à L[olot] (2), à ce pauvre Lambert, à de Barral ; pas de réponse. Je croyais que vous, en particulier, la correspondance vous ennuyait ; rien de plus naturel : deux hommes de cinquante ans se sont tout dit sur tout ; ils ne désirent pas les mêmes choses en politique; de là, ennui d'écrire. Rien de plus raisonnable et de moins offensant : c'est l'approche de la vieillesse, la sensibilité se retire.

En réponse à votre lettre du 28 avril, j'avais écrit une page que je viens de déchirer. — Pour me réduire aux choses personnelles : je commence à faire mon nid, je ne pense pas plus à Paris qu'à Babylone. — Colomb m'écrit le 23 mai que mon neveu (3) sera envoyé non chez Jacques le Songeur mais chez Dulcinée de Toboso ; il prendra cela fort raisonnablement. Cependant si l'on y met les formes et que l'on consulte le chef, le voyage ne pourra guère avoir lieu avant l'hiver. Quelle joie pour les amis de Paris ! Non seulement on ne lui a pas donné la croix, mais encore on le fait voyager. Si ce jeune homme a réellement du cœur, il tâchera de prendre la chose raisonnablement. Ce pays-là sera nouveau pour lui ; il suivra les conseils du grand M[érimée] dans l'étude de la littérature espagnole. Quant à moi, mes connaissances en peinture ont triplé depuis un an ; j'ai étudié un à un tous les tableaux qui sont à Rome ; je vois parfaitement le mouvement d'ascension du talent de Raphaël, dont j'ai écrit la vie (4) :

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Barot. Cf. *Souvenirs d'egotisme*, passim.

(3) Beyle parle de lui-même, et de son déplacement en Angleterre ou en Espagne, projeté par le ministère.

(4) Cf. *Mélanges d'art et de littérature*. 1867.

mois. Mettez une de vos lettres à la poste, adressée à Rome. Envoyez la seconde, sous enveloppe affranchie, à MM. Bazin, propriétaires du *Sully*, rue Canebière, à Marseille ; la 3e à la poste, la 4e à M. Bazin. On passe au vinaigre les lettres. Quelquefois, on met la feuille du milieu d'une lettre dans une autre. Une maison de Naples a perdu 36.000 fr. de traites. Les journaux (la *Gazette*, la *Quotidienne*) arrivent jaunis par le vinaigre. Un Anglais, homme d'un vrai mérite, me prête les *Galignani* 15 jours après leur départ de Paris. C'est là ma meilleure source d'informations. Je reçois, tantôt en 4 jours, tantôt en un mois, tout ce qu'on envoie pour moi à MM. Bazin, à Marseille. Avez-vous reçu, il y a un an, le *Monti*, adressé à M. Bérenger Labaume, n° 10, rue de la Darse, à Marseille ? Que devient cet homme aimable ? Que devient le grand Buchon ?]

SIMON.

[Mille tendresses à M. Lolot. Demandez-lui s'il a reçu une longue lettre de moi, en décembre 31. — *Idem* à Barral.]

541. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 12 *Juin* 1832.

Ennuyeux comme la peste ! J'espère, cher ami, que le choléra n'est plus qu'ennuyeux, comme éternel lieu commun des sots. — Mon cœur a saigné en apprenant la perte immense que vient d'éprouver notre bienfaiteur (1) commun. C'est pour moi le seul souvenir tragique de cette affaire fâcheuse pour l'humanité. Mais comment aussi, à la première certitude du danger *réel* (je ne parle pas des bavardages de la société), comment ne pas envoyer à Marseille ce qui nous est cher ?

Je pense que vous ne vous êtes pas plus ennuyé pendant le mois d'avril que l'on ne s'ennuie pendant une bataille. Vous étiez transformé, m'a-t-on dit, en pharmacie ambulante. Ici, nous n'avons jamais cru les journaux. L'esprit examinant les degrés de probabilité, le cœur sent moins. Nous n'avons songé au danger qu'à l'arrivée des lettres

(1) Il s'agit de la mort de madame de Champlâtreux, fille du Comte Molé (R. C.).

Quand je ne suis pas ici, je me tiens à la Riccia, à trois lieues de Rome, sur la route de Naples. Là, un aubergiste loge et nourrit vingt ou trente curieux, moyennant six paoli ou trois francs trente centimes par jour, le déjeuner non compris ; en une demi-heure on va à Albano. — On vient de compléter quatre promenades charmantes qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, les *Galeries* ; sa Sainteté y va souvent.

La ville d'Albano nous fournit deux maisons où l'on passe la soirée, et avec lesquelles on fait des pique-niques. — Le siroco est absolument insupportable pour moi, à Rome, du 10 juin aux premières pluies. Par exemple, aujourd'hui 11, je sens le premier siroco de l'année ; mais, comme je suis à Civita-Vecchia, la mer le rend supportable.

A Rome, je loge avec l'excellent Constantin (1), dans un appartement dont trois pièces sur huit ont été arrangées à la française par feu Mme C[andellori], la maîtresse de feu le cardinal L[ante]. Cet appartement est à deux pas du palais Caetani ; les trois princes de ce nom sont mes meilleurs amis. Leur mère, ancienne amie de Paul-Louis Courier, me donnait une occasion charmante de bavarder le soir ; mais elle a une maladie [de femme] depuis trois mois ; elle est à peine hors de danger. — Il y a bal ou grand dîner trois fois par mois chez notre ambassadeur, admirablement poli et ingénieux. Il y a soirée quatre fois par mois chez M. Horace [Vernet, à la Villa Medici] ; c'est Paris à Rome, et j'y vais peu.

Mon amour pour l'aristocratie m'a fait faire connaissance avec une princesse napolitaine et une marquise romaine où je vais quatre fois la semaine. Tous les deux jours je vais expédier mes affaires de vive voix chez [le] chef. — Si le hasard m'avait fait aide de camp d'un tel homme à dix-huit ans, au lieu du général Michaud, je serais bien plus poli. Mes atômes crochus ne se sont pas accrochés avec le reste de la famille de ce chevalier français. — Ma mission à Ancône m'a beaucoup intéressé, je viens de déchirer une page là-dessus.

Je fais toujours le Cicerone à quelques Français, parmi lesquels M. Adrien de Jussieu m'a fort convenu, ainsi que M. Giraud (de Chaillot). Voilà ma vie. Ecrivez-moi ce qu'on dit, pense et fait à Paris.

[Mille tendresses à nos amis. Je commence à ignorer beaucoup ce qu'on fait à Paris. On nous vole 15 ou 20 numéros du *Journal* chaque

(1) Le célèbre peintre sur porcelaine qui a copié si admirablement Raphaël. (R. C.).

Si j'avais un courrier, je vous écrirais dix pages ; tout est comique, les détails comme l'ensemble. Mais hélas ! un détail, pour être intelligible et surtout comique, exige dix pages. Je ne puis vous donner que du burlesque en *quintessence*, qui est ce que je vous dirais, comme la quinine est au quina. Malheureusement la désaffectation augmente chaque mois. Rien ne se passe naturellement, simplement, raisonnablement. Rabelais est appelé à délibérer sur chaque détail et ordonne ce qu'il y a de plus bouffon. Les employés meurent de faim à la lettre ; ils doivent chez le boulanger, l'épicier, et voilà qu'on leur demande officiellement de contribuer à un emprunt ; même dans les moments prospères, ils n'auraient pas donné trente mille francs dans tout l'Etat. Il n'y a que trois remèdes ; aucun des trois ne sera visible à Paris, pendant cette année bissextile 1832. Premièrement : faire tomber trois cents *caput*, non pas au hasard, mais avec l'apparence et les formes de la justice, prenant les cinq ou six réellement plus enragés, dans chaque population ; mais la force, et plus encore l'apparence de la justice ! Où prendre ces drogues ? — Deuxième remède : huit garnisons de cinq cents hommes et six de mille hommes ; plus, une colonne mobile de six mille hommes de troupes sages, disciplinées, bien conduites, moitié Gaulois, moitié gens du Nord. Mais où est le cardinal de Richelieu pour organiser une telle mesure ? — Reste donc, pour la troisième alternative, des concessions ; or nous n'en voulons point faire.

Exactement comme le Sénat de Venise en 1798. Nous nous confions à la Providence ; ceci est à la lettre. L'an passé, Paris devait être englouti le 4 novembre. Le courrier arrivé le 14 n'ayant rien apporté on attendit autre chose. « Si nous faisons des concessions réelles, disent les gros bonnets, nous sommes perdus à jamais ; si l'on nous conquiert, nous sommes des martyrs, et nous pouvons ressusciter, comme après Napoléon. » Chacun est roi dans sa petite sphère ; voilà ce qui caractérise la république de Maroc. Le sous-lieutenant a une sphère moins étendue que le lieutenant ; mais il se moque parfaitement du lieutenant, du capitaine, etc., etc. Du reste, tous comptent fermement sur un miracle ; si ce n'est pour le 4 novembre, comme l'an passé, ce sera pour un autre jour. Tous ne sont fermes que dans un point : pas de concessions. Du reste, pas le sou, absolument comme Louis XVI après MM. de Calonne et de Loménie.

On va faire dix ou douze cardinaux ; si vous songez à cette place pour vous, pressez-vous. Tout ce que je vous écris là est bien froid et

bien pâle. Des faits, morbleu ! des faits ! mais comment les envoyer ? Mon cœur saigne de tant de malheurs.

L'incertitude de la durée gâte le port où vous avez jeté ma barque. S'il y avait certitude, je planterais quelques arbres. Tout vient à ravir ; on donne douze cents artichauts pour vingt-et-un sous, vingt-cinq figues pour un sou. — Les habitants sont bien plus heureux que les Anglais ; ils mangent du pain fort blanc, ils ont d'excellente viande, du vin à discrétion, ils font l'amour et crient comme des Napolitains (quatre mille sur sept mille cinq cents sont natifs de Torre del Greco.

DURAND.

542. — E.

A M. HENRI DUPUY.

Civita-Vecchia, le 23 *juin* 1832.

Je suis extrêmement sensible, Monsieur, à votre offre obligeante. J'ai pris la résolution de ne rien publier tant que je serai employé par le gouvernement. Mon style est malheureusement arrangé de façon à blesser les balivernes, que plusieurs coteries veulent faire passer pour des vérités.

Dans le temps, j'ai eu le malheur de blesser la coterie du *Globe*. Les coteries actuelles, dont j'ignore jusqu'au nom, mais qui, sans doute, veulent faire fortune, comme le *Globe*, nuiraient par leurs articles à la petite portion de tranquille considération qui doit environner un agent du gouvernement.

Si nous devions entrer en arrangement, je ne vous dissimulerais pas un obstacle terrible : je ne suis pas un charlatan, je ne puis pas promettre à un éditeur, *un seul article* de journal.

Si jamais je change de dessein, j'aurai l'honneur, Monsieur, de vous en prévenir. L'action du roman est à Dresde en 1813. Avant de traiter avec toute autre personne, j'aurai l'honneur de vous prévenir, mais je compte me taire huit ou dix ans.

Agréez, Monsieur, les assurances de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur.

H. BEYLE.

P S — Si vous rencontrez cet homme de tant d'esprit, M***, je vous prie de lui dire que bien souvent je regrette sa piquante conversation (1).

543. — I. (2)

A MADAME CUVIER, AU JARDIN DU ROI
PARIS.

Civita-Vecchia, le 1er *Juillet* 1832.

Comment, Madame, exprimer dignement la part que je prends au douloureux événement qui met l'Europe en deuil ? Comment espérer alléger une douleur si juste ? Du moins, elle est partagée et par moi, Madame, autant que par aucun des admirateurs de M. Cuvier. Il nous a quittés à l'âge qu'aurait Napoléon ; je rapproche ces deux noms parce que la douleur que m'a donnée la fatale annonce du journal m'a rappelé ce regret profond, mêlé d'admiration, que je sentis en 1821.

Je n'oublierai jamais, Madame, les lettres pressantes que M. Cuvier voulut bien signer, dans des tems où il fallait être un peu... pour parvenir. Je n'oublie pas non plus l'aimable secrétaire dont la grosse plume écrivait ses lettres. Cette plume m'a donné depuis de bien bons avis. Je n'écris pas à Paris parce que je désire y être oublié et finir ma vie dans mon petit port. Mais j'aurais été trop malheureux, Madame, si vous n'aviez pas su la part réelle que je prends à votre juste douleur.

BEYLE.

544. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS

Rome, le 28 *Juillet* 1832.

Avis de chien enragé.

Un des plus grands talents de Rome dans le genre scélérat, c'est une madame Bartolozzi. Elle est laide, noire, courte, âgée ; malgré ces

(1) A M. Henri Dupuy, imprimeur-libraire, 14, rue de la Monnaie. Paris.

(2) Lettre publiée pour la première fois, en 1899, dans le *Carnet Historique et littéraire*.

avantages, elle séduit tout le monde. Quelque noire intrigue tramée par elle, bien entendu, l'avait jetée en prison, il y a deux ou trois ans. Là, sous les verrous, aidée de son fils et de deux abbés, elle se mit à fabriquer de faux *bons* sur la caisse de Rome. Elle contrefaisait parfaitement la signature du cardinal Pedicini. Elle amassa ainsi huit ou dix mille francs ; ensuite se fit un ordre de liberté. Elle persuada à un nommé Poli, ex-portier de M. de Celles, de partir pour Livourne avec sa femme et le passeport servit pour elle. Madame Bartolozzi a été à Livourne, Lucques, Modène, où elle a séduit ce tyranneau. C'est un talent admirable ; il y aurait huit pages d'anecdotes à écrire. Enfin, accompagnée de sa fille, aussi laide qu'elle, on dit qu'à Paris elle exploite les *réfugiés* italiens.

N'oubliez pas, quand votre sagacité en trouvera le joint, de parler de ma reconnaissance de M. Dijon (1). Quand je compare sa bonté à la méchanceté de ....., je sens des transports de bienveillance pour le premier. — Que faites-vous aujourd'hui ?

Baron BRISSET.

545. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS.

Rome, le 15 *août* 1832.

Nous assistons au spectacle comique de la peur sous toutes ses formes ; il y a de quoi en dégoûter. Deux ivrognes sont morts cholériques à Florence, autant à Bologne. Les agents nés Français, pour n'être pas soupçonnés de peur, nient le choléra, quoiqu'il existe dans leur résidence ; ce qui tend à discréditer nos nouvelles auprès des gens du pays.

Hier, j'ai pensé vivement à vous. Je me trouvais dans la plus grande église de l'inquisition ici et de toutes les inquisitions du monde ; elle était remplie de monde moyen et de beau monde, à ne pas trouver place. Je m'étais glissé dans la saillie de la statue d'un tombeau, et je regardais toutes ces têtes animées par la peur. La mienne était pleine de calculs mathématiques. Si les choses se passent comme à Paris, combien de ces gens-là partiront ! Sur neuf cent mille habitants,

(1) Le Comte Molé.

Paris en a perdu vingt mille, ou deux sur quatre-vingt-dix, ou un sur quarante-cinq. Nous étions bien dix-huit cents dans cette église !

Tout à coup, à la chute du jour, le jacobin, assez bon prédicateur, s'est écrié avec une voix tonnante : « Mes frères, disons un *Pater* et un *Ave* pour le premier d'entre nous qui mourra du choléra. » Les femmes ont crié du haut de leur gosier ; cela ressemblait à un supplice, et je ne l'oublierai point. On a achevé dans les larmes le *Pater* et l'*Ave*.

J'ai envoyé six de mes pages à M. Dijon ; j'ai parlé avec la même sincérité qu'à vous ; le ton de sa lettre semblait m'y autoriser. Mais les âmes qui ont des hôtels sont comme le marbre de la porte, très-polies et très-froides ; — ce sont les révoltes et les assassinats, et non la maladie, qui nous feront danser ici.

546. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS.

Palerme, le 27 *août* 1832.

Courier avait bien raison : c'est par une ou plusieurs catins que la plupart des grandes familles de la noblesse ont fait fortune. Cela est impossible à New-York ; mais on bâille à se rompre la mâchoire à New-York. Voici la famille Farnèse qui fait fortune par une catin, la célèbre Vannozza Farnèse.

Lors de la composition des *Promenades dans Rome*, nous nous sommes souvent entretenus de Paul III ; j'ai du nouveau sur ce vénérable pontife, et je t'en fais part. Alexandre Farnèse monta sur le trône, comme tu sais, le 12 octobre 1534, à l'âge de soixante-huit ans, et mourut le 10 novembre 1549.

Je prends quelques-unes des aventures de cet homme aimable dans un manuscrit moitié en patois napolitain et moitié en mauvais italien, et dont le principal mérite est la naïveté. Les récits que j'y trouve sont de ceux que les historiens graves font profession de mépriser. Toutefois, leur dirais-je, que nous importe aujourd'hui un interdit lancé contre les Vénitiens, ou l'histoire d'un des cent traités de paix signés par la cour de Rome avec Naples ? tandis qu'on voit avec intérêt la façon de se venger d'un rival ou de plaire à une femme, en usage au seizième siècle. J'ai lu ce manuscrit comme un roman ; mais il est

incroyablement difficile à traduire, et ce n'est pas une petite affaire que de le réduire à une forme décente.

Il y a de tout, même de la magie. Il faut convenir que cet Alexandre Farnèse fut un des hommes les plus heureux du seizième siècle. *Heureux selon le monde* ne manque pas de répéter, à plusieurs reprises, notre auteur napolitain, qui me semble un homme de cour, devenu dévot en prenant de l'âge. Outre le péché d'indécence, dans lequel il tombe assez souvent, sa narration est obscurcie par une foule de raisonnements inintelligibles, pour la plupart, empruntés à Platon. C'était l'esprit du temps ; qui nous dit que le nôtre ne semblera pas aussi ridicule dans trois siècles ?

J'abrège infiniment cette histoire scandaleuse qui, dans l'original, n'a pas moins de quatre cent quatre-vingts pages in-4°. L'auteur explique beaucoup de faits par la magie ; il est naïf et croit ce qu'il raconte ; mais je ne conseillerais pas au lecteur de l'imiter en ce point. Il ne faut chercher ici ni la gravité ni la certitude historiques, mais des habitudes et des usages, suivant lesquels on cherchait le bonheur en Italie, vers l'an 1515, à l'époque où ce beau pays comptait parmi ses citoyens l'Arioste, Machiavel, Raphaël, Michel Ange, le Corrège, le Titien et tant d'autres.

Quelques personnes prendront peut-être la liberté de croire que cette civilisation-là valait celle qui fait notre orgueil au dix-neuvième siècle. Mais nous avons de plus deux bien belles choses : la décence et l'hypocrisie.

Il y aurait, du reste, une grande ignorance à juger les actions des contemporains de Raphaël d'après la morale et surtout la façon de sentir d'aujourd'hui. Au seizième siècle, on mettait moins d'importance à donner et à recevoir la mort. La vie *toute seule*, séparée des choses qui la rendent heureuse, n'était pas estimée une propriété si importante. Avant de plaindre l'homme qui la perdait, on examinait le degré de bonheur dont cet homme jouissait ; et, dans ce calcul, les femmes tenaient une place bien plus grande que de nos jours : il n'y avait point de honte à faire tout pour elles. La vanité et le *qu'en dira-t-on* naissaient à peine ; et, par exemple, on ne prenait point au sérieux les honneurs décernés par les princes ; l'opinion ne les chargeait point d'assigner les rangs dans la société ; lorsque Charles-Quint fit le Titien comte, personne n'y prit garde, et le Titien lui-même eût préféré un diamant de cinquante sequins. J'achèverai le tableau en rappelant qu'on avait alors une sensibilité extrême pour la poésie, et que la

moindre phrase, contenant un peu d'esprit, faisait, pendant une année entière, l'entretien de la ville de Rome. De là tant d'épigrammes célèbres qui, aujourd'hui, paraissent dénuées de sel : le monde était jeune.

Notre pruderie n'a pas la plus petite idée de la civilisation qui, à cette époque, a régné dans le royaume de Naples et à Rome. Il faudrait un courage bien brutal pour oser l'expliquer d'une façon claire. Mais, par compensation, toutes nos vertus *momières* eussent semblé complètement ridicules aux contemporains de l'Arioste et de Raphaël; c'est qu'alors on n'estimait dans un homme que ce qui lui est personnel, et ce n'était pas une qualité personnelle que d'être comme tout le monde ; on voit que les sots n'avaient pas de ressource.

Extrait de la préface de l'auteur napolitain.

« Sur la fin de mon séjour à Rome, époque de ma vie bien heureuse, *selon le monde*, le hasard m'ayant procuré la faveur de ce qu'il y avait de plus grand et de plus aimable, mon oreille fut mise en possession de certaines vérités curieuses ; de façon que maintenant, du sein de ma retraite, je puis donner au monde l'explication de ce qu'on a appelé le *génie familier* d'Alexandre Farnèse. Toutefois, l'illustration des choses anciennes ne devant point faire oublier le juste soin de la sécurité présente, mes paroles seront pondérées de façon à n'être comprises en entier que par les intelligents. Quant aux circonstances délicates et qui passent la portée naturelle des esprits, je n'ai aucun scrupule ; tandis que les sages sentiront et goûteront l'importance des choses, le vulgaire s'étonnera de leur importance et doutera. Qu'importe ? Le vulgaire n'est-il pas fait pour douter de tout et pour tout ignorer ? Que connaît-il avec certitude, au-delà du nombre de ducats qu'il a dans sa poche ? »

On ne saurait contester qu'avant le pontificat de Paul III quelques membres de la famille Farnèse n'aient vécu noblement et contracté des alliances avec certaines familles nobles, soit d'Orvietto, soit des bords de la Fiora, petit fleuve qui, à diverses époques, a fait la séparation de la Toscane et des Etats du pape.

Ranuccio Farnèse, gentilhomme d'une très médiocre fortune, en vivant par économie, dans sa terre, loin de la capitale, eut plusieurs enfants. Je ne parlerai ici que de trois d'entre eux, savoir : Pierre-Louis, Julie et Jeanne, si connue depuis sous le nom de Vannozza.

Pierre-Louis se maria avec Giovannella Gaetano, de l'illustre famille qui a donné à l'Eglise le fameux pape Boniface VIII, mort en 1303. On dit que de ce mariage naquit Alexandre, mais on prétendait à Rome, lorsque les grandes qualités de ce jeune homme commencèrent à le faire distinguer, que son père véritable avait été Jean Bozzuteo, gentilhomme napolitain : tout Rome savait qu'il était favori de la signora Gaetano

Julie se maria aussi à Rome, à un gentilhomme, mais assez pauvre. Vannozza, la cadette, venait souvent de son village pour passer plusieurs semaines à Rome, soit dans la maison de son frère, soit dans celle de sa sœur. Elle croissait en beauté et en grâces et devint bientôt la merveille de cette capitale du monde et l'origine de l'étonnante fortune de sa famille. Aucune femme, soit parmi la noblesse, soit dans la bourgeoisie, soit parmi ce monde infini de nobles courtisanes, dont la beauté et la richesse firent toujours l'admiration des étrangers, ne put jamais soutenir la moindre comparaison avec Vannozza. Et, quand bien même elle eût été tout à fait dénuée de cette divine beauté, si calme, si noble, si saisissante, qui la fit la reine de Rome pendant tant d'années, et l'on peut dire sans exagération jusqu'au moment de sa mort, elle eût été une des femmes les plus recherchées à cause de cet *aimable volcan* d'idées nouvelles et brillantes que lui fournissait l'imagination la plus féconde et la plus joyeuse qui fut jamais.

Etant encore jeune fille et du temps qu'elle venait à Rome, de la campagne, seulement pour passer le temps du carnaval et voir les *moccoletti* (1), elle habitait chez son frère Pierre-Louis, qui possédait alors une assez pauvre maison vers l'arc des Portugais, au bord du Tibre. Elle inventait les parties de plaisir les plus singulières, les plus divertissantes et qui le lendemain, lorsque la renommée les racontait dans Rome, donnaient le désir aux courtisans les plus heureux, aux cardinaux les plus puissants, d'être admis dans la société de ce petit gentilhomme. J'ai encore ouï parler, dans ma jeunesse, d'une partie de plaisir qui eut lieu la nuit, sur les eaux du Tibre ; c'était pendant les grandes chaleurs de l'été, quelques jours après la Saint-Pierre. Sur le minuit, la société de Pierre-Louis monta dans des barques par un beau clair de lune. Après avoir joué sur les eaux, descendu et remonté

(1) Petites bougies que chacun porte en courant dans le Corso, le soir du mardi-gras. Chacun cherche à éteindre le *moccolo* de son voisin ; c'est un des spectacles les plus bizarres et les plus gais. (R. C.).

le Tibre, les barques allèrent se ranger le long de la Longara, dans un lieu que le Janicule couvrait de son ombre et où les rayons de la lune ne pénétraient point. Deux barques s'éloignèrent des autres et tirèrent un petit feu d'artifice fort agréable. Après le feu on but d'excellents vins et on prit des glaces, plusieurs mêlaient leurs glaces dans le vin.

La lune, dans son cours, étant venue à illuminer même cet endroit de la *Longara*, Vannozza qui se balançait avec grâce à la pointe d'une des barques, tomba à l'eau, et dans le moment où toute la société s'alarmait de cet accident, changeant de vêtements avec une promptitude incroyable, elle parut dans l'eau vêtue en naïade. Après qu'on eut admiré ses grâces sous ce costume, elle récita, au grand enchantement de tous, une pièce de vers de Carletto, qui passait alors pour le premier poète de Rome. Ces vers, fort élégants, étaient des compliments pour la plupart des membres de la société, et adressaient des plaisanteries satiriques à quelques autres, ce qui fit beaucoup rire. Vannozza nageait fort bien, et en récitant ses vers, s'appuyait avec grâce sur deux corbeilles de fleurs, du milieu desquelles elle semblait sortir. Ces fleurs étaient fixées sur de grosses masses de liège, de façon que la jeune fille ne courait en apparence aucun danger ; mais les ondes du Tibre sont traîtresses et semées de tourbillons. Comme Vannozza achevait de réciter son idylle, les deux corbeilles de fleurs s'éloignèrent peu à peu des barques et commençaient à être entraînées dans un mouvement circulaire, lorsqu'un jeune abbé qui passait pour l'amant favori de Vannozza se jeta à l'eau tout habillé et bientôt la charmante naïade fut en sûreté dans une barque. Comme l'on s'inquiétait fort de cet accident arrivé à une personne si charmante, Vannozza improvisa un sonnet dans lequel elle disait à ses amis qu'ils avaient tort de s'alarmer, que l'on savait bien qu'*une naïade ne pouvait se noyer* (1).

Le lendemain tout Rome retentit des récits de cette nuit délicieuse ; plusieurs soutenaient que le péril couru par Vannozza n'avait pas été réel et que tout était préparé entre elle et son amant pour lui donner occasion de réciter le charmant sonnet de la naïade.

Rodéric Lenzuoli, neveu du pape régnant, Calixte III, jeune homme qui brillait fort en ce temps à la cour de son oncle, improvisa un sonnet dans lequel il faisait parler le Tibre ; le fleuve s'écriait : « Qu'il n'avait

(1) Cet esprit si peu surprenant faisait un plaisir infini, et l'on peut juger du ravissement où les inventions si plaisantes de l'Arioste jetaient ses heureux contemporains. (R. C.).

pas eu de moment plus glorieux depuis celui où il vit déposer sur ses bords Rémus et Romulus. » La fin de ce sonnet est encore dans la mémoire de tous, à cause de la séduisante description que le Tibre fait des membres de la jeune fille qu'il avait eu le bonheur de serrer un instant dans son sein. Ce fut à cette occasion que Rodéric connut Vannozza. Bientôt il abandonne pour elle toutes ses autres maîtresses ; il en avait de deux sortes ; celles dont il obtenait les bontés par amour, car c'était un fort agréable cavalier, rempli de courage, de bizarreries et fort digne de commander à une ville telle que Rome ; celles auprès desquelles, nouvelles Danaé, les difficultés étaient aplanies par la pluie d'or. Rodéric dépensait des sommes énormes, son oncle ne le laissant jamais manquer d'argent. Bientôt après, en 1456, il fut créé cardinal; il eut la charge de vice-chancelier de l'Eglise, l'une des mieux rétribuées de Rome ; il y réunit plusieurs riches bénéfices et il passait pour le cardinal le plus opulent de cette cour si resplendissante de richesses et de luxe. Le peuple romain, toujours enclin à la satire, ne jugeait de l'importance d'un homme que par sa dépense et la hardiesse de ses actions.

Le cardinal Rodéric était tellement épris de Vannozza Farnèse qu'il cessa toutes ses autres pratiques d'amour, et Rome fut amusée par le désespoir de plusieurs dames illustres. Cet événement fournit durant quelques mois aux satires du fameux Marforio (1). Le cardinal fit la fortune de tous les parents de Vannozza qui ne manquèrent pas de fermer les yeux sur tout ce que Rome savait, et qui faisait leur honte. Rodéric avait commencé par exiler au fond de la Lombardie, au moyen d'un petit évêché de deux ou trois mille écus de rente, l'abbé qui s'était jeté dans le Tibre pour sauver Vannozza.

De ces amours, réprouvées par notre sainte religion, naquirent beaucoup d'enfants. Laissant de côté ceux qui moururent jeunes, nous ne noterons ici que François, César, Loffredo et Lucrèce, élevés tous par leur père au milieu du luxe et des grandeurs et comme s'ils eussent appartenu aux princes les plus puissants.

Pendant que le cardinal Rodéric passait toutes ses journées dans la maison de Pierre-Louis, il y vit naître Alexandre, fils de Giovanella Gaetano ; cet enfant partagea tout le luxe de l'éducation de ses cousins ; il eut tout l'esprit de sa tante Vannozza et fit des progrès éton-

(1) Statue sur laquelle on attachait des sonnets satiriques, ordinairement en forme de dialogue avec Pasquin. (R. C.).

nants dans les lettres grecques et latines ; il était cité comme le jeune prince le plus savant de Rome ; mais, à peine arrivé à la première jeunesse, il laissa de côté tous les bons auteurs pour s'abandonner aux appâts décevants de la volupté la plus effrénée. A vingt ans, il eut une charge à la cour du cardinal Rodéric, et l'on peut juger de quelle faveur il y jouit, étant neveu de Vannozza, pour laquelle la passion du vice-chancelier semblait s'accroître tous les jours.

Il faut être juste ; un jeune homme de cet âge, qui a été élevé comme le sont les fils des rois et qui a joui dans son enfance de tous les honneurs que, dans les écoles, on accorde aux plus savants, ne doit guère connaître la modération, surtout quand le ciel lui a accordé une rare beauté, ce dont la postérité pourra juger par sa statue, qui est restée dans Rome et dans le lieu le plus honorable (1), comme nous le dirons en son temps. Alexandre étant fort téméraire, fut plusieurs fois surpris par des maris irrités ; il ne put sauver sa vie qu'en se défendant à coups de dague et de poignard ; plusieurs fois il fut blessé. Alors, comme il fallait surtout que de telles choses ne parvinssent pas à la connaissance du saint pontife Innocent VIII, qui occupait la chaire de Saint-Pierre, le cardinal Rodéric lui donnait quelque mission hors de Rome. Alexandre fut le héros de beaucoup d'aventures dont on parle encore de temps en temps à Rome, et qui, dans ma jeunesse, étaient dans la bouche de tout le monde ; il eut des aventures innombrables et surtout périlleuses ; là où les autres s'arrêtaient comme devant chose impossible, lui espérait et entreprenait. Il ne redoutait qu'une chose au monde : la justice inexorable du saint pape Innocent VIII, qui régna de 1484 à 1491. Alexandre avait près de trente ans lorsque la rage et la jalousie lui firent oublier la crainte que lui inspirait le pape, et le portèrent à une action qui augmenta de beaucoup la puissance dont il jouissait dans Rome, mais qui fut généralement abhorrée des gens pieux.

Je reprendrai les choses d'un peu loin. Alexandre, se promenant à cheval, à deux lieues de Rome, au milieu de la plaine solitaire qui s'étend du côté de Tivoli, s'arrêta pour examiner des fouilles qu'il faisait faire par cinq ou six paysans venus de l'Aquila ; il vit passer une jeune femme, appartenant à une famille noble de Rome et qui s'en allait dans son carrosse à Tivoli, escortée par trois hommes armés.

(1) C'est la statue du tombeau de Paul III, au fond de la tribune de l'église de Saint-Pierre ; ce sublime monument est de Giacomo della Porta. (R. C.).

Alexandre Farnèse fut tellement frappé de sa beauté, qu'il n'hésita pas à attaquer l'escorte. « Arrêtez, cria-t-il au cocher, ces chevaux m'appartiennent, et vous me les avez volés ! » A ces mots, les trois hommes de l'escorte le chargèrent. Alexandre seul était bien armé, les deux domestiques qui le suivaient n'avaient qu'une épée fort courte et prirent bientôt la fuite ; Alexandre se vit sur le point d'être tué. « A moi, braves Aquilans ! » s'écria-t-il. Les ouvriers sortirent de leur fouille, au moment où il était entouré par les trois hommes armés. Ce qui le mettait en fureur, ce n'était pas son danger personnel : depuis un moment, le cocher le voyant occupé, avait mis ses chevaux au galop et s'éloignait rapidement. « Courez après le carrosse, dit Alexandre aux deux plus braves des Aquilans, et tuez un des chevaux. »

Son bonheur voulut que l'ordre qu'il adressait seulement à deux de ses ouvriers fût entendu à demi par tous. Deux se détachèrent après le carrosse, et les autres, qui n'avaient pour armes que leurs pioches, attaquèrent avec furie les chevaux des trois hommes armés qui en voulaient à la vie du jeune Farnèse ; il blessa mortellement l'un d'eux ; les deux autres tombèrent de cheval et s'enfuirent à pied. Alexandre avait reçu plusieurs blessures légères, ce qui ne l'empêcha pas de courir après la dame. Elle était profondément évanouie ; il la fit transporter à travers champs, à une petite villette qu'il possédait à deux lieues de distance, sur la route de Palestrine. Là il vécut parfaitement heureux pendant un mois, personne dans Rome, à l'exception du cardinal Rodéric, ne sachant ce qu'il était devenu.

Le jour du crime, Alexandre avait eu la prudence de donner six sequins à chacun des ouvriers d'Aquila, en leur ordonnant de partir à l'instant pour Tivoli et de rentrer dans le royaume de Naples, par Rio Freddo, en se gardant bien d'aller chercher leurs outils à la fouille. Au moyen de cet ordre, fidèlement exécuté, le crime resta secret pendant assez longtemps ; mais enfin il parvint aux oreilles du pape. Le cardinal Rodéric ne voulut pas passer pour être l'auteur de l'enlèvement, d'autant mieux que, quelques mois auparavant, il s'était rendu coupable d'un crime semblable et, quoi que Vannozza pût faire pour ce neveu chéri, il fut mis au château Saint-Ange.

Innocent VIII ordonna au gouverneur de Rome de suivre ce procès avec activité. Le gouverneur fit mettre en prison tous les domestiques d'Alexandre. C'étaient des hommes d'élite, qui, d'abord refusèrent de parler ; mais la *question* leur fit dire la vérité ; le gouvernement sut par eux que les ouvriers de la fouille, seuls témoins du fait,

étaient d'Aquila ; il y envoya des sbires déguisés, qui enivrèrent ces paysans, et, sous divers prétextes, les engagèrent à passer la frontière voisine et à entrer dans les Etats du pape ; ils y furent aussitôt arrêtés ; on les interrogea, et, après plusieurs mois, le procès étant fait et parfait, Alexandre, toujours sévèrement gardé au château Saint-Ange, courait des dangers sérieux. Alors le cardinal Rodéric et Pierre Marzano, parent des Farnèse, parvinrent à faire remettre une corde à Alexandre. Avec cette corde, il eut le courage de descendre du haut du château Saint-Ange, où était sa chambre, jusque dans les fossés. La corde avait bien trois cents pieds de long, elle était d'un poids énorme.

Tout le monde sait que le château Saint-Ange, où l'on gardait Alexandre, est une immense tour ronde, qui fut jadis le tombeau de l'empereur Adrien. Le mur antique est construit avec d'énormes blocs de pierre ; l'architecte moderne l'a continué avec des briques, de façon que le haut de cette tour se trouve élevé de quelques centaines de pieds au-dessus du sol.

On a construit plusieurs bâtiments sur la plate-forme de la tour, qui est très vaste ; un de ces bâtiments est le palais du gouverneur. Vis-à-vis s'élève la prison, dont toutes les fenêtres auraient une vue magnifique sur la campagne de Rome, si on ne les avait masquées avec des abat-jour.

Il faut te contenter aujourd'hui de cet échantillon de la jeunesse de Paul III, car je n'ai ni le temps ni le courage de te continuer son histoire (1).

547. — C.

A MONSIEUR LE COMTE .....

Aquila (2), *le* 18 *octobre* 1832.

Puisque vous le désirez, je mets par écrit ce que j'ai eu l'honneur de vous dire hier soir.

(1) En 1838, Beyle reproduisit cet épisode dans la *Chartreuse de Parme*, en l'attribuant au héros de son roman, Fabrice del Dongo. (A. P.)

(2) Ville du royaume des Deux-Siciles, dans l'Abbruzze-Ultérieure. Il y a lieu toutefois de penser que cette lettre a été écrite de Rome. (R. C.).

La grande occupation des femmes de province, en France, c'est de lire des romans. Les mœurs sont fort pures en France, dans les petites villes ; chaque femme surveille sa voisine et Dieu sait qu'il n'y eut jamais de police mieux faite. Un homme ne peut pas aller six fois dans une maison où se trouve une jeune femme sans que tout le voisinage ne soit en émoi, et les punitions infligées par cette police si vigilante sont terribles. Une malheureuse femme, habitant une ville de France au-dessous de vingt mille âmes, et qui *a fait parler d'elle* (ce sont les termes sacramentels consacrés par la *pruderie provinciale*), n'est plus engagée à aucun des bals qui se donnent dans sa petite ville. Si elle trouve le moyen de pénétrer dans la salle de bal, les femmes affectent de ne pas lui adresser la parole ; la honte, le mépris, la douleur éprouvés sont excessifs. Or, le caractère français peut tout supporter, excepté le mépris exprimé en public, et l'on voit, chaque année, quelqu'une de ces malheureuses femmes de province, que l'amour a un peu compromises aux yeux de leurs voisines, mettre fin, par le *suicide*, à une existence désormais insupportable. Celles qui ont moins de fermeté se contentent d'aller vivre à la campagne, et, de leur vie, ne reparaissent aux bals du carnaval.

On a vu des maris, plus indulgents que le public de leur petite ville, combler de marques de considération et d'affection leurs femmes, que les bavardes et les bigotes de l'endroit s'obstinaient à déclarer coupables. Ces bons maris ont essayé de retirer leurs femmes de la campagne ; ils ont voulu les produire dans les promenades publiques ; à l'instant toutes les femmes ont déserté le côté de la promenade où la malheureuse proscrite prenait l'air avec son mari.

Telles sont les mœurs que les gouvernements de Louis XVIII et de Charles X ont données à la province en France. Ces princes, surtout le premier, quoique fort mal partagés pour la galanterie (il passait pour y être peu propre), avaient beaucoup de grâce, aimaient les femmes, savaient leur parler, et étaient bien éloignés de la sotte pruderie qui, sous leur règne, est venue attrister la France. On peut dire que Napoléon a fondé cette ennuyeuse pruderie, et que la *congrégation* l'a fixée dans les mœurs de la province. Elle a mis partout la délation et l'espionnage. Ses chefs ont voulu connaître le nom du journal qui était lu dans chaque maison de chaque petite ville de France, et ils y sont parvenus. Ils ont voulu savoir les visites qu'on y recevait pendant chaque journée, et ils l'ont su ; et tout cela sans frais, sans dépenses aucunes, uniquement par l'espionnage volontaire.

Voilà les mœurs nouvelles, pour la France, qu'a voulu peindre M. le Barbier, l'auteur de *Séduction et Repentir*. Mais, avant d'arriver à l'analyse de cet ouvrage, je dois faire remarquer une autre conséquence des habitudes morales de la France, de ses *mœurs*, telles qu'elles se sont établies de 1806 à 1832 ; on peut dire qu'elles sont entièrement inconnues à l'étranger, qui cherche encore des images de la société française dans les contes de Marmontel ou dans les romans de madame de Genlis.

Tout est changé du tout au tout en France. On trouvera un tableau fidèle des mœurs des villes de province, avant la Révolution, non pas dans les contes *musqués* de M. de Marmontel, mais dans le charmant petit roman du baron de Bezenval, intitulé le *Spleen*. On y verra combien, avant 1789, on s'amusait en France. Toutes les histoires de la vie de Napoléon commencent par la description de l'existence agréable qu'il avait à Valence (en Dauphiné), quand il était lieutenant d'artillerie au régiment en garnison dans cette petite ville. On y trouvait trois ou quatre maisons ouvertes tous les soirs. Rien de semblable aujourd'hui ; tout est triste et guindé dans les villes de six à huit mille âmes ; l'étranger y est aussi embarrassé de ses soirées qu'en Angleterre. Les hommes ont pris le goût de la chasse et de l'agriculture, et leurs pauvres moitiés, ne pouvant faire des romans, se consolent en en lisant.

De là l'immense consommation de romans qui a lieu en France. Il n'est guère de femmes de province qui ne lisent leurs cinq ou six volumes par mois ; beaucoup en lisent quinze ou vingt ; et l'on ne trouve pas de petite ville qui n'ait deux ou trois cabinets de lecture. Là on loue des romans à un sou par volume et par jour. Quand le roman est de quelque auteur célèbre, il rapporte deux et quelquefois trois sous par jour au cabinet littéraire. S'il y a des gravures de Tony Johannot, le dessinateur à la mode, et qui a, dans le fait, un talent bien original, et si le roman est bien prôné dans tous les journaux, le maître du cabinet littéraire coupe en deux chaque volume du roman, et chaque moitié se loue trois sous par jour. Mais, pour obtenir cette marque de succès, il est indispensable que le livre soit imprimé sous format in-octavo.

L'ouvrage dont je vais vous rendre compte a obtenu l'honneur des trois sous, et, qui plus est, d'être ainsi écartelé.

Toutes les femmes de France lisent des romans, mais toutes n'ont pas le même degré d'éducation. De là la distinction qui s'est établie

entre le roman pour les *femmes de chambre* (je demande pardon de la crudité de ce mot, inventé, je crois, par les libraires), et le roman des *salons*.

Le roman pour les femmes de chambre est, en général, imprimé sous format in-12, et chez M. *Pigoreau*. C'est un libraire de Paris, qui, avant la crise commerciale de 1831, avait gagné un demi-million à faire pleurer les beaux yeux de province. Car, malgré cette dénomination méprisante de roman *pour les femmes de chambre*, le roman *Pigoreau* in-12, où le héros est toujours parfait, d'une beauté ravissante, fait *au tour*, et avec de grands yeux à *fleur de tête*, est beaucoup plus lu en province que le roman in-8 édité par M. Levavasseur, ou par M. Gosselin, et dont l'auteur cherche le mérite littéraire.

Il y a tel auteur qui a fait quatre-vingts volumes de romans, imprimés à Paris, et dont le nom est dans toutes les bouches à Toulouse, Marseille, Bayonne, Agen, et que personne absolument ne connaît à Paris. Tel est, par exemple, M. le baron de la Mothe-Langon, auteur du roman intitulé *M. le Préfet*, et de vingt autres. MM. Victor Ducange, Paul de Kock, etc., seraient aussi inconnus à Paris que M. le baron de la Mothe-Langon, s'ils ne prenaient le parti de faire des drames et mélodrames avec leurs romans.

A Paris, à Rouen, et dans quelques villes du Nord de la France, plus civilisées que celles du Midi, le roman de femme de chambre ne passe jamais au salon. Rien ne semble plus fade à Paris que ces héros toujours parfaits, que ces femmes malheureuses, innocentes et persécutées des romans de femmes de chambre.

La province lit bien quelquefois le roman de bonne compagnie, le roman in-8 ; mais, en général, elle ne le comprend pas tout entier. Elle le lit plutôt pour accomplir un devoir que pour se donner un plaisir.

Walter Scott et M. Manzoni ont seuls fait exception ; les ouvrages de ces grands poètes ont été lus également en province et à Paris ; avec cette exception, pourtant, que Paris s'ennuie des premiers volumes de Walter Scott, remplis de détails trop circonstanciés et trop peu animés. Ces détails, au contraire, charment la province. Paris s'est un peu ennuyé des détails que donne M. Manzoni sur la peste de 1628 à Milan, et les *Untori* ; la province, au contraire, en a frémi.

Sir Walter Scott a peut-être eu en France environ deux cents imitateurs ; tous les ouvrages de ces auteurs ont été lus ; quelques-uns même ont eu plusieurs éditions et sont parvenus à se faire lire à Paris.

Dans les romans de femmes de chambre, peu importe que les événements soient absurdes, calculés à point nommé pour faire briller le héros ; en un mot, ce qu'on appelle, par dérision, *romanesques*. Les petites bourgeoises de province ne demandent que des scènes extraordinaires, qui les mettent tout en larmes ; peu importent les moyens qui les amènent.

Les dames de Paris, au contraire, qui consomment les in-8, sont sévères en diable pour les événements *extraordinaires*. Dès qu'un événement à l'air d'être amené à point pour faire briller le héros, elles jettent le livre, et l'auteur est ridicule à leurs yeux.

C'est à cause de ces deux exigences opposées qu'il est si difficile de faire un roman qui soit lu à la fois dans la chambre des bourgeoises de province et dans les salons de Paris.

Tel était, en 1830, l'état du public par rapport au roman. Le génie de Walter Scott avait mis le moyen âge à la mode ; on était sûr du succès en employant deux pages à décrire la vue que l'on avait de la fenêtre de la chambre où était le héros ; deux autres pages à reproduire son habillement, et encore deux pages à représenter la forme du fauteuil sur lequel il était posé. M. le Barbier, fatigué de tout ce moyen âge, de l'ogive et des vêtements du quinzième siècle, osa raconter une aventure qui a lieu en 1830, et laisser le lecteur dans une ignorance complète sur la forme de la robe que portent mesdames d'Espagne et Saint-Ange, ses deux héroïnes, car ce roman en a deux, contre toutes les règles suivies jusqu'ici.

L'auteur a osé bien plus : il a osé prendre le caractère de la femme de Paris, qui n'aime son amant qu'autant *qu'elle se croit tous les matins sur le point de le perdre*. Tel est l'effet produit par l'immense vanité qui est devenue, à peu près, la seule passion de cette ville, où l'on a tant d'esprit. Ailleurs, un amant peut se faire aimer en protestant de l'ardeur de sa passion, de sa fidélité, et prouvant à sa belle ces louables qualités. A Paris, plus il persuade qu'il est fixé à jamais, qu'il *adore*, plus il se ruine dans l'esprit de sa maîtresse. Voilà une chose que les Allemands ne croiront jamais ; mais j'ai bien peur cependant, que M. le Barbier n'ait été peintre fidèle. La vie des Allemands est *contemplative* et *imaginative*. La morale, aux yeux des belles, la morale qui résulte du livre de M. le Barbier, est celle-ci : « Jeune homme qui voulez être aimé dans une civilisation où la vanité est devenue, sinon la passion, du moins le *sentiment* de tous les instants, chaque matin per-

suadez, avec politesse, à la femme qui, la veille, était votre maîtresse adorée, que vous êtes sur le point de la quitter.

Ce nouveau système, s'il prend jamais, va renouveler tout le dialogue de l'amour. En général, jusqu'au moment de la prétendue découverte de M. le Barbier, quand un amant ne savait que dire à sa belle, quand il était sur le point de s'ennuyer, il se rejetait vivement dans la protestation des sentiments les plus vifs, dans l'extase, dans les transports de bonheur, etc., etc. M. le Barbier veut démontrer aux pauvres amants que ces propos qu'ils croyaient sans conséquence sont leur ruine. Suivant cet auteur, quand un amant s'ennuie auprès de sa maîtresse, ce qui, à toute force, peut arriver quelquefois dans ce siècle si moral, si hypocrite, si ennuyeux, ce qu'il a de mieux à faire c'est tout simplement de ne pas nier son ennui ; c'est un accident, c'est un malheur tout comme un autre.

Ceci paraîtra tout simple en Italie, le *naturel* dans les façons, dans les discours, y étant le *beau idéal* ; mais en France, pays affecté, ce sera une grande innovation.

548. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 5 *novembre* 1832.

Quoi ! vous avez le courage d'affronter Neptune ! Je suis charmé de cette idée. Naples vaut tout à fait la peine d'être revue. N'allez pas vous attendre à revoir votre ville de 1799 ; tout est nouveau. Songez que le Code Napoléon y règle tout. Je vous accompagnerai, je vous irai voir. A quoi bon, penserez-vous ? à bavarder. Je suis presque étranger à Paris ; vous me décrirez la continuation de la rue Vivienne.

Je suis au mieux avec mon chef, qui vient de demander pour moi un ornement que l'on ne porte pas sur la tête, mais ailleurs. La femme de mon chef aime la miniature, et moi je peins à l'huile ; ainsi je n'ai pas trop réussi à ses yeux ; mais elle m'a promis, une fois arrivée à Paris, où elle se rend, de parler en ma faveur à M. Victor (1). Au reste,

(1) De Broglie.

je suis bien, certainement, mais je crève d'ennui ; le vrai métier de l'animal est d'écrire un roman dans un grenier.

Mais quand passerez-vous ? Quel dommage de ne pas passer à cette heure ! Débarquer à Gênes, et venir se rembarquer à Livourne, pour éviter les maudites quarantaines. Figurez-vous, pas un jour de pluie depuis six mois ; un soleil admirable, aujourd'hui 5 novembre. Les bœufs, à la campagne meurent de faim ; mais enfin je ne suis pas le Père Eternel Jupiter Pluvius, et je n'ai pas un mouton. Nous voyons passer un monde fou dans notre lanterne magique de Rome.

J'ai passé dernièrement la soirée avec M. le duc de Duras, qui allait partir avec M. C..... nouveau pair, dont la femme est comme lord Kinesaitseter. Cela passe pour de l'esprit vers la rue de Babylone. Il y avait deux dames Grant fort bien, Madame de Ludolf, envoyée de Naples, assourdie à Rome, au palais Farnèse, par les cloches de l'église de la Mort, qui, à partir du 2 novembre, sonnent neuf jours, presque sans discontinuer. Dans le fond du salon, placez trois ou quatre princes ou ducs, parmi lesquels j'ai choisi mes amis, fidèle aux devoirs de ma haute naissance. Mais, cher ami, pourquoi me gênerais-je ; j'ai quarante-cinq ans sonnés ; je suis peut-être encore ici pour huit ou dix ans.

Adieu, mon chèr père, je meurs de sommeil ; j'ai fait seize lieues et quinze lettres. — J'ai congé d'un mois ; j'en userai peut-être en mai ; mais chut ! on me l'ôterait.

PERINER.

549. — C.

A M. LEVAVASSEUR, LIBRAIRE A PARIS

Civita-Vecchia, le 11 *novembre* 1832.

Je suis véritablement touché, monsieur, de la lettre aimable que vous avez pris la peine de m'écrire. Je ne suis pas liant de ma nature ; les hommes m'ennuient pour la plupart. Par conséquent, beaucoup de gens seraient charmés de répéter : « Il ne s'occupe pas de son métier ; voyez, il a le temps d'écrire des fadaises ». Que serait-ce, si dans ces fadaises il y avait de petites plaisanteries occasionnelles sur les niaiseries utiles aux gens puissants ? Que dirait votre ami le *Journal des*

Débats ? Il est permis de tout dire, pourvu que vous ne parliez ni de ceci, ni de cela, ni de cette autre chose encore, ce qui tend à nous faire recommencer la littérature de l'Empire.

J'ai donc fait un roman dont le style est, j'espère, moins haché que celui du *Rouge*, deux gros volumes ou trois petits. Si la littérature pouvait me donner trois mille francs par an, je vous enverrais le *Chasseur vert* (1); car je préfère le plaisir d'écrire des folies à celui de porter un habit brodé qui coûte huit cents francs.

J'ai acheté très cher de vieux manuscrits en encre jaunie, qui datent du seizième et du dix-septième siècle. Ils contiennent en demi-patois du temps, mais que j'entends fort bien, des historiettes de quatre-vingts pages chacune et presque tout à fait tragiques. J'appellerai cela *Historiettes Romaines* (2). Il n'y a rien de croustilleux comme dans Tallemant des Réaux ; cela est plus sombre et plus intéressant. Quoique l'amour y joue un grand rôle aux yeux d'un homme d'esprit, ces historiettes seraient l'utile complément de l'histoire d'Italie aux seizième et dix-septième siècles. Ce sont ces mœurs qui ont enfanté les Raphaël et les Michel-Ange, que l'on prétend si niaisement recommencer avec des académies et des écoles des beaux-arts. On oublie qu'il faut une âme hardie pour conduire le pinceau le plus habile, et l'on n'arrive qu'à de pauvres diables, condamnés à faire la cour à un chef de bureau pour avoir la commande d'un tableau.

Mais pardon, monsieur, je m'égare, j'imite trop Pindare. Ne montrez pas ma lettre aux demi-sots, et croyez que je serais charmé de vous donner un ouvrage que, par votre talent, vous placeriez rapidement sous les yeux des bons juges, ce qui m'a toujours manqué.

J'écris maintenant un livre qui peut être une grande sottise ; c'est *Mes Confessions* (3), au style près, comme Jean-Jacques Rousseau, avec plus de franchise. J'ai commencé par la campagne de Russie en 1812; j'étais en colère de toutes les platitudes de M. de Ségur, qui, lui, veut voler le grand cordon de la Légion d'honneur. A côté de la campagne de Russie et de la cour de l'Empereur, il y a les amours de l'auteur ; c'est un beau contraste. (Beau ici veut dire grand). Peut-être la franchise de ce manuscrit le rendra-t-il trop ennuyeux pour être publié.

(1) Lucien Leuwen.
(2) *Chroniques Italiennes.*
(3) *Vie de Henri Brulard.*

On me dit que vous annoncez un *Nouveau roman de M. de Stendhal.* A la bonne heure ; si donc je fais un héritage de trois mille francs de rente, je vous enverrai le *Chasseur vert*, qui sera tout fier d'avoir été annoncé pendant deux ou trois ans. Ce roman peut aussi s'appeler *les Bois de Prémol*, si cela vous convient mieux. Voilà, monsieur, tout ce que je puis faire de littéraire en ce moment.

550. — C.

A MADEMOISELLE S. DUVAUCEL, A PARIS

Rome, le 12 *janvier* 1833.

Je réponds tout de suite, mademoiselle, aux aimables reproches que vous m'adressiez le 30 novembre. Votre M*** n'est pas arrivé aujourd'hui ; je ne l'ai pas encore vu. Je suis tout à fait Italien. Je compte ne revoir Paris que quand je serai destitué. Un homme de sens, un nommé Boileau, a dit :

Que George vive ici, puisque George y sait vivre.

Votre politesse parisienne est devenue un jeu d'échecs, qui demande une attention continue. Et les Français ne sont pas assez amusants. Pour être admis dans les salons de madame la duchesse du Maine à Sceaux (1710), à la bonne heure. Il y avait là de *l'esprit* et de *l'amour.* Dans l'absence de ces deux aimables façons de passer la soirée, le jeu ne vaut pas la chandelle.

Il faut aujourd'hui une certaine impudence comme votre ami de Salvandy, et le specatcle seul de cette effronterie de laquais m'est insupportable. Je crois qu'il n'y a pas d'envie dans mon fait ; je me suis souvent examiné sévèrement là-dessus. Je ne voudrais pas être ni M. de Salvandy ni M. Viennet.

551. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Rome, le 20 *janvier* 1833.

Cher ami, je deviens plus stupide chaque jour ; je ne trouve personne pour faire de ces parties de volant, qu'on appelle *avoir de l'esprit*. Partant, plus d'imprudence. J'espère, avec le temps, être aussi bête que mon prédécesseur. Vous voyez bien que je ne compromettrai pas votre sage protection. L'amour est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente ; vous croyez que je vous parle de ma cervelle, pas du tout ; je parle de ma place ; si l'on ne songe pas à me récompenser, d'autres songeront à solliciter la place, etc.

Je faisais de temps à autre, quelque partie de volant avec M. de Saint-Aulaire; après lui, il faut laisser la raquette, plus d'idée exprimée à demi-mot.

« Si vous aviez une fille, qui voudriez-vous qu'elle fût : madame la duchesse de Lavallière ou Ninon de l'Enclos ? » J'ai répondu bravement : « Ninon ».

Comment M. Dijon prend-il la vie ? Est-il encore *ammareggiato* par le souvenir du triste choléra ?

Je voulais commencer ma lettre par cette question : « Comment vous trouvez-vous de la liberté ? » — Mais j'ai craint votre machiavélisme : « Le coquin va me parler de sa place ». Voyez l'effet de votre haute sagesse ; elle rend les gens secs et égoïstes malgré eux. Ceci est sérieux et s'applique, suivant moi, à toute la société de Paris.

Quand comptez-vous revoir Naples ? Une fois à Nice, on prend un vetturino, pour la délicieuse route de la Corniche; c'est voyager sur la tablette de votre cheminée ; la mer est le parquet, la glace est la crête de l'Apennin ; des auberges très passables et pas l'ombre d'un brigand.

552. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*, 7 *février* 1833].

Je viens de suivre vos avis. J'ai écrit à Apolli. pour le prévenir. Mais les convenances lui permettront-elles de parler à Iro (2). Je ne voudrais pas pour tout au monde être importun. « Pardonnez ce reste d'une illustre fortune », dit une des princesses de Racine. Si vous voyez Apolli, dites-lui de ne pas se gêner. Moi-même je ne voudrais rien demander à M. Cuvier. Je sens parfaitement, que, peut-être, il ne se soucie pas de parler au terrible *Iro*. J'ai lu le discours du *King of England* ; l'émancipation y est. Ce discours a coûté 800 francs à Galignani.

COTTONET.

553. — C.

A ROMAIN COLOMB A PARIS (3)

[*Civita-Vecchia*], 25 *février* [1833].

Cher et bon ami,

Je te remercie de ta bonne lettre du 9. C'est un compte rendu superbe.

Depuis que je t'ai écrit, je n'ai été occupé que de 40es (4). C'est pour le coup que je suis entré dans le métier. Il y a eu onze ou douze mémoires et notes officielles. Enfin, depuis quinze jours, nos pauvres bateaux peuvent entrer en libre pratique. Le caisse que tu m'envoyes eût coûté quatre ou cinq écus de cinq fr. 9 s. pour les *sciorinatori* ou examinateurs chargés de faire évaporer le choléra.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Au Roi.

(3) Lettre « massacrée, dans l'édition de 1855 » (Aug. Cordier); rétablie ici dans son texte original. *Collection de M. C. Stryienski.*

(4) Quarantaines.

La pension de 700 fr. à Mme P. L. (1) continue et continuera tant que je serai le camarade de Cicéron. Les 300 fr. étaient un petit cadeau.

L'amitié descend et ne remonte pas ; j'aime tendrement Clara, son talent m'enchante. Il est à peu près le seul avec Béranger. Que dit Fleurs (2) du voyage de Dominique (3) ? Trente ou quarante jours à Paris coûtent 14 francs par jour, car on est à demi-solde. D'un autre côté, l'ennui étouffe ce pauvre garçon ; il était cent fois plus heureux n° 71 ; il lui aurait fallu cinquante louis de rente de plus et non pas dix mille francs à manger bêtement, par exemple en voitures qu'il faut avoir ici de certains jours. Enfin il meurt d'ennui ; mais il est bien avec tout le monde sauf la petite envie de société, mais qui marque peu dans un pays non littéraire.

Fleurs viendra-t-il voir Rome ? Tâche que je le sache avant, je m'y trouverai et j'aurai un grand plaisir, mais j'espère peu. Quoi de plus curieux cependant que Naples après trente-trois ans de changement ! Probablement si mon nouveau chef est aussi admirable de complaisance que le précédent, je pourrai accompagner Fleurs, je ne dis pas à Naples où il n'aura que faire de moi, mais à Florence, Vitterbe, Sienne, Cornetto, Tarquinies, admirable par les tombeaux du ch. (4) Manzi. Les hommes peints ont trois pieds de haut, on distingue l'expression des traits pendant six mois, l'air ensuite gâte un peu. Cela semble fait par un élève du Dominiquin, et cela a 3.000 ans au moins, peut-être 3.005 ans. Je deviens antiquaire en diable. Cependant, il me reste encore un peu de logique, je ne regarde pas comme vrai ce qui convient à mon système. Les détails que tu me donnes sur MM. Blan m'intéressent. Compliments à ceux à qui tu parles, c'est-à-dire pas au Procureur, eût-il dix fois 80.000 francs.

554. — C.

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Civita-Vecchia, le 20 *mars* 1833.

. . . . . .

On a beaucoup parlé des vases étrusques, nous avons plusieurs

(1) Mme Périer-Lagrange, sœur de Beyle.
(2) Di Fiore.
(3) Dominique (Beyle lui-même).
(4) Chevalier.

ouvrages sur cette matière ; mais la plupart des auteurs se sont attachés de préférence à écrire sur les beautés de leur dessin, leurs sujets mythologiques, leur antiquité et leur provenance. Cette dernière question surtout a été l'objet de nombreuses et savantes recherches et a soulevé des discussions infinies parmi les savants.

Quelques-uns prétendent que les plus beaux de ces vases ont été importés de la Grèce en Etrurie, en appuyant cette opinion sur leur style, les sujets qu'ils représentent, presque tous tirés de la mythologie grecque, ainsi que leurs inscriptions. D'autres, au contraire, soutiennent qu'ils ont été faits dans l'Etrurie, selon les principes de l'école grecque, établie à Tarquinies par les peintres grecs, qu'y conduisit Démarate de Corinthe, l'an 94 de la fondation de Rome, ou 660 ans avant l'ère chrétienne.

Toutes ces questions peuvent bien avoir de l'intérêt pour l'archéologie, satisfaire la curiosité des savants et peut-être un jour, à l'aide de nouvelles découvertes, établir avec quelque fondement l'histoire de la peinture en Italie dans les temps anciens. Mais il me paraît qu'il y a une autre question d'une utilité plus immédiate pour la société en général, et qui cependant n'a pas été traitée jusqu'à présent, comme elle aurait dû l'être et avec tous les développements dont elle était susceptible. Je veux parler des formes de ces vases, de leur précision, de leur justesse dans le contour et de la position de leurs anses.

Les Etrusques, sous ce rapport, ont surpassé et laissé bien en arrière toutes les autres nations, tant antiques que modernes. Ils possédaient le grand secret de joindre l'utile à l'agréable.

Nous avons, il est vrai, des auteurs qui ont parlé des formes des vases étrusques et qui nous en ont donné des planches ; mais ils ne leur ont pas donné toute l'importance qu'elles pouvaient mériter. D'ailleurs, on découvre tous les jours de nouvelles formes, qui, si elles étaient imitées, pourraient être d'une véritable utilité pour les usages communs de la vie autant qu'agréables à la vue.

Il serait à souhaiter que non seulement chaque Etat de l'Europe, mais même chaque province pût avoir une collection de vases étrusques aussi complète que possible, pour servir de modèle aux fabriques de poterie.

Il existe dans plusieurs villes d'Italie différentes collections de vases étrusques ; mais une des plus complètes, surtout sous le rapport des formes, est, sans contredit, celle qu'on voit à Civita-Vecchia,

dans le cabinet de l'excellent Donato Bucci (1). On y trouve des formes récemment découvertes, d'une élégance parfaite et qu'on chercherait vainement dans les musées des grandes capitales, composés à si grands frais. Si le cœur t'en dit, donne-moi tes ordres.

555. — C. (2)

A M. DI FIORE [A PARIS]

M. KOL (3) est prié de lire au dit seigneur la présente.

Rome, 28 *mars* 1833.

Plaisirs de pédant.

J'ai découvert des récits d'anecdotes de votre pays et de celui-ci. Quelques-unes de ces histoires, *écrites par des contemporains*, ont cent pages. Une seule de ces historiettes est connue à Paris : c'est la mort de Béatrix Cenci. Beaucoup de ces récits n'ont que cinq ou six pages. En un mot, ce sont des historiettes comme celles de Tallemant des Réaux. Excepté les anecdotes napolitaines, le héros finit ordinairement par être décapité, comme la pauvre Cenci, qui, de plus, avait couché pendant six mois avec son père. Chaque volume in-folio m'a coûté de quatre-vingt-dix à cent vingt francs, et j'en ai douze. Voilà encore que je laisserai par testament à M. Dijon J'ai découvert beaucoup de ces choses moi-même, par un travail *physique*, dans des archives où les volumes déposés sur les tables étaient recouverts d'une poussière devenue *solide* par le tassement et épaisse comme trois écus. L'archiviste, auquel je faisais des présents, devait me montrer tout cela ; mais en général, il s'en allait après m'avoir enfermé à clef et revenait à l'*Ave Maria*.

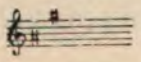
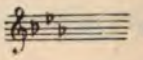
A chaque fois, ma chemise était gris foncé, et presque toujours j'avais mal aux yeux. J'ai découvert des *Confessions* comme celles de

(1) Ami de Beyle. Voir sa lettre à Colomb (1858) (*Soirées du Stendhal-club*, pp. 235-248).

(2) Original : Collection de M. C. Stryienski. Lettre mutilée dans l'édition de 1855 tome II pp. 206-208, tant au point de vue de la date et du destinataire, que du texte, rétabli ici dans son intégralité. Voir *Soirées du Stendhal-club*, p. 252.

(3) Colomb, qui de ce fait, s'est attribué la lettre.

Rousseau, écrites par un jeune abbé, bâtard de grande maison, du temps de l'entrée de la reine Christine de Suède, 1655. Il avoue à Venise des lâchetés insignes ; il n'a que la vanité de la haute naissance ; mais il a tout le faux esprit de 1655. Don Ruggiero est aujourd'hui ce que M. de Châteaubriand sera en 1940, impatientant. Dans le récit d'un meurtre, il ne dit pas : Le soleil se levait, mais « *Déjà l'aurore aux doigts de rose* ». Cela traduit serait-il intéressant ? — La naïveté est extrême, c'est l'essentiel. Il y a cent pages de Don Ruggiero, de dix-huit mois à dix-huit ans, que l'on peut réduire à dix ; cela peint admirablement la politesse espagnole qui régnait ici vers 1630. Le père du bâtard est tué en duel ; ses trois frères, infiniment nobles, délibèrent sur la somme qu'il faut allouer à sa mère, bonne bourgeoise entretenue par don Gregorio qui vient d'être tué. Cette délibération est pompeuse ; on finit par lui faire une pension à condition qu'elle habitera Naples. où quelques années don Ruggiero va la voir. Il décrit le nombre et la façon des plats qu'elle lui donne à dîner.— La seule copie des *Confessions* trop spirituelles de don Ruggiero m'a coûté 150 francs. J'ai donc trois ou quatre volumes in-8 d'anecdotes séparées ; ce sont des récits de cent pages chacun, traduits d'après mes douze volumes reliés à dos rouge ; plus ce que je pourrai tirer des *Confessions*. Elles n'ont ni commencement ni fin, et forment cependant trois volumes et demi in-folio mince.

Tout cela est très orthodoxe et n'exige pas l'inamovible dans le plan des trois fois mi (?), mais *non ne e cosi del romango*. C'est pour la liberté de penser, comme le *Rouge* ; cela ne cherche point à choquer, mais est sévère pour la *Kanaille*.— Les *Bois de Prémol*, c'est le titre, consistent déjà dans quatre volumes in-folio, proprement reliés comme les *Anecdotes*. Je donnerai d'abord à M. Levavasseur les *Anecdotes*, il y en a de délicieuses. C'est l'original, un v. qui forme douze ou quinze volumes in-folio mince. Je commencerai par une livraison de deux volumes. Je voudrais pouvoir soumettre le manuscrit français à M. Dijon et à Mme Lanc. (1) ; il ne me coûte en rien de mettre quatre dièzes à la clef  ou trois bémols  et j'aimerais mieux ne pas choquer, pour la forme, les gens à carrosse.

Tout cela est parfaitement vrai, sincère, original. Les deux volumes d'anecdotes napolitaines sont remplis de mots du pays qui vous rap-

(1) Mme Ancelot.

pelleront le *stile paglietta*. Je tâcherai de faire comme pour les cerises ; je servirai les plus belles dans les deux premiers volumes, les bonnes dans les deux seconds et les communes dans les deux derniers. Quand le héros est décapité, cela finit ordinairement par : Et hier on dit la messe pour lui à *la Madone del Giardino*. Rien donc de plus vrai, de plus sincère, de plus contemporain. — J'ai pris dans cent volumes ; j'ai négligé la valeur de vingt volumes *purement historiques* ; j'ai cherché ce qui me plaît, comme peignant le cœur humain. La jeunesse de Paul III (Farnèse) par exemple, est divine ; celle de Urbain VIII (en cent quatre-vingts pages) fort bien. Demandez à M. Kol. si cela lui plaira. Il n'y a jamais de scandale que malgré l'auteur. Il y a peut-être cent auteurs différents. Le style de la traduction est simple comme celui des originaux, il n'y a jamais de prétention à la phrase noble ; on a voulu prendre le style des *causes célèbres*. J'ai ajouté de petites notices d'après l'excellent abbé Muratori. Voilà ce que je fais, de six à onze heures le soir, à Civita-Vecchia.

Je déposerai l'original italien, et souvent mauvais italien, dans un cabinet littéraire (1) ; chacun pourra voir que ce n'est pas inventé. Si M. Dijon est curieux de ces anticailles, je puis lui en envoyer un volume ou deux. Quelle différence de M. Dijon à D'Argout chez lequel j'ai passé trois cents soirées en ma vie, cherchant à amuser des buses qui m'en ont voulu parce que le 10 août je leur dis : 1° L'hérédité tombera ; 2° Darg. sera ministre.

Quand vous n'aurez rien à dire à des gens d'esprit, consultez-les sur le succès de ces histoires naïves, écrites de 1450 à 1700 et fidèlement traduites. M. Delecluze des *Débats* me disait : Vous auriez fait fortune si vous n'aviez pas manqué d'*industrie*. Le coin de la bouche ironique me nuit toujours (ces sots de *Komis* croient que je me moque d'eux).

Mais je veux avoir quelques onces d'industrie.

(1) Ces manuscrits ont été acquis par la Bibliothèque Nationale, le 31 mai 1851. Cf. C. Stryienski. — *L'Alambic de Stendhal*. — *Revue Bleue*, n° du 18 janvier 1908. (A. P.

556. — C. (1)

A MADAME SOFIA A PIETRA-SANTA (TOSCANE)

Ecrit le 20 *avril. R*[*ome*] 11 *avril* [1833] (2).

J'ai reçu, mon cher ange, votre lettre de Pietra-Santa du 1er avril. Je trouve que vous m'écrivez peu. Eh bien donc, nous ne serons qu'amis. Je vous renvoie, en ce cas là, un papier qui ne signifie plus rien. — Pour me consoler, donnez-moi mille détails. D'abord, quand M. B. faisait la cour à Sophie, jusqu'où est arrivé son bonheur ?

S'est-il aperçu de la naissance du penchant que Sophie a pour le marquis Greppi ?

Est-ce que je connais ce marquis ? Est-il plus beau que moi, j'ai peine à le croire ?

Quand l'avez-vous vu pour la première fois ? Vient-il tous les jours et à quelle heure ? De quel pays est-il ?

Pourquoi dites-vous que vous serez malheureuse ? Le seul malheur est de mener une vie ennuyeuse. Sans vouloir vous offenser, car vous savez combien je vous suis attaché, il me semble que la vie que vous menez depuis deux ans peut être souvent ennuyeuse. A supposer tout ce qu'il y a de mieux, c'est la vie d'une femme de trente-cinq ans, et vous avez encore beaucoup de belles années avant cette époque de raison. Mais vous avez besoin d'un mari tel que l'homme de Vignano.

En un mot, chère amie, donnez-moi mille et mille détails. Moi, dans mon chagrin, je me console avec les mesdemoiselles Pauline, comme celle qui se baignait dans la Seine cet été, vous souvient-il, dans la lettre d'Alfred que vous avez lue ? Mais c'est de la monnaie d'argent ou même de billon quand je la compare à ce qu'était pour moi la vue de la jolie jambe de Sophie !

J'ai passé quinze jours à Abeille (3) bien près de vous, le bateau aurait pu, en dix-huit heures me mettre à Livourne. Mais quand je voyais partir le *Henry IV*, et que cette idée me venait, je songeais

(1) Original : Collection de M. C. Stryienski. Lettre mutilée dans l'édition de 1855 (voir *Soirées du Stendhal-club*, pp. 253-254). Rétablie ici dans le texte original.

(2) Ma lettre arrivera mardi ou mercredi prochain, vers le 24. J'ai adouci ce brouillon et ai rendu la lettre plus amicale. (H. B.).

(3) Civita-Vecchia.

aux droits de M. B. Ce que je crains, c'est que vous ne m'écriviez pas souvent. Vous connaissez ma discrétion, parlez-moi donc à cœur ouvert.

Ma dernière visite a peut-être été moins agréable que celle de Vignano, parce qu'à Vignano vous me parliez à cœur ouvert de tout et même des idées du matrimonio *with Fra*. Tandis qu'à la visite de février, vous me faisiez un demi-mystère de vos disputes avec B. Or, en amour comme en amitié, dès qu'il y a défiance, ou seulement réserve chez l'un des deux, l'autre est paralysé à moitié, pour peu qu'il soit timide et délicat.

557. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 30 *avril* 1833.

Votre bonne lettre que j'ai reçue il y a deux heures, a déjà modifié ma résolution jusqu'à ce point. Si je vais à Paris, je n'y passerai que trente jours, j'irai vingt-cinq fois au spectacle. Je n'irai que dans le salon de madame de Tracy ; je ferai l'immense effort de ne pas avoir tout l'esprit que vous dites, et l'effort ne sera pas pénible : l'idée de la malveillance me glace.

D'un autre côté, la vie s'avance, le demi-siècle est déjà passé ; faut-il se laisser mourir d'ennui par excès de prudence ? J'ai un congé d'un mois depuis six mois ; je comptais, comme tout le monde, le faire allonger ; j'y renonce. De plus, à Naples habite une jolie et aimable femme ; je vais lui écrire pour lui demander si elle veut de mon congé ; si elle accepte, je n'irai pas vous voir : quoique j'aie soif d'une conversation, qui soit autre chose qu'une cérémonie. Il ne m'est plus donné d'entendre un mot qui me surprenne ; je comptais pouvoir vivre de *beau* pour tout potage, cela m'est impossible ; deux ans de ce régime me mettent aux abois. Je viens de me tenir à quatre pour vous parler avec tout le bon sens mathématique ; un mois de séjour à Paris me rendra la respiration libre pour une année. Vous savez que je suis peu liant ; certainement, en un mois, je ne pourrais pas, même le voulant, bavarder dans quelque salon dangereux. J'irai une fois, par devoir, dans le salon de mon colonel ancien, qui oublie une parole qu'il m'avait

donnée, à moi, ne lui demandant rien. Vous savez que Canova prétendait être un grand peintre ; sans être un Canova, je prétends connaître mieux qu'aucun Français le pays où je vis ; mais cela, je ne l'ai jamais dit à personne. Avec cinq pensions de cinq mille francs, quinze de trois mille francs, on ne trouverait plus de montagnes ; mais il faudrait un avancement régulier. L'homme de trois mille francs, à moins de sujet grave de mécontentement, serait sûr d'arriver à cinq mille francs. Ajoutez, si vous voulez, une pension de quarante mille francs pour le chef, et tout va à merveille. Mais cela vaut-il cette dépense ? — Je ne suis qu'un ouvrier, j'exécute. C'est à M. Dijon, s'il revient, à voir si l'ouvrage vaut cent dix mille francs.

On monte chez une fille, on s'en sert, et ensuite, sous prétexte qu'on a été fort aimable, on ne lui donne pas les cinq francs, indispensables pour sa subsistance ; l'on veut avoir du crédit parmi les filles, et l'on osera accuser Dominique de manquer de *criterio* (1). Je puis développer par une heure de conversation les lignes précédentes.

J'ai laissé passer huit jours, je suis toujours de la même opinion ; pardon si je vous ennuie. La vie est si courte à mon âge, qu'il ne faut cependant pas se priver de tout plaisir, parce qu'il peut y avoir un petit, tout petit danger. Je vais à Lutèce pour voir les rues, les étalages de bouquinistes et tous les théâtres renouvelés avec leurs pièces et acteurs depuis trente mois. — Dînez-vous toujours chez les Provençaux ? Quand même l'amour ou plutôt l'amitié ornée de plaisirs me retiendrait, je ne ferais pas un bon échange ; la masse des idées a besoin d'être remuée. Songez que tout ce que j'entends depuis trente mois me semble ridicule, ou pour mieux dire plat. Je dors tellement pendant ces diables de conversations, qui font mon pain quotidien, que quelquefois il m'arrive de dire des niaiseries plus fortes que celles de mes partners, et qui les scandalisent.

Adieu, cher ami, je crains bien de vous avoir scandalisé par ma raison qui doit vous sembler déraisonnable. Songez que l'anecdote est trop longue à écrire et d'ailleurs ne convient pas. Si vous me défendiez absolument de bouger, il me semble, dans ce moment, que j'aurais la force d'adhérer au rocher comme l'huître ; mais alors à quoi penser pendant les longs mois de l'hiver prochain ?

Jules PARDESSUS.

(1) Jugement, bon sens.

558. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS.

Rome, le 1er *Mai* 1833.

Chère et aimable Jules, je vous aime toujours à la folie ; je pense fort souvent à vous ; mais depuis dix-huit mois je n'écris plus. Quand j'écris ou parle à des Français, je vois toujours que j'ai blessé une des deux mille convenances qui règnent despotiquement à Paris et même à Saint-Denis. Par exemple, comment vous raconter la vie que nous menons ? — Napoléon nous a rendu la vie bien dure à nous, gens de 1833. Les dames de ce pays élevées dans l'école d'Aversa et dans celle de Milan, espèces de succursales de Madame Campan, prétendent à la plus haute estime. Cependant tous les étrangers établis à Rome depuis un an ont une maison dans laquelle ils vont deux fois par jour, de huit heures à minuit et demi, par exemple.Ces dames se persuadent que personne ne le sait. En 1739, comme vous le verrez dans de Brosses (1), elles en faisaient gloire.

Il n'y a d'affreux ici que les mois de juillet et d'août. A onze heures du soir, figurez-vous un salon immense, sans lampes, toutes les fenêtres ouvertes et chacun occupant la moitié d'un canapé. Cette vie n'est pas sans douceur, mais elle tend à ôter aux gens appuyés sur les canapés les trois quarts du peu d'esprit que le ciel leur donna. Le *dolce far niente* saisit ici par tous les pores ; écrire une lettre est une grande affaire ; j'ai pris la plume dans un transport d'amour pour vous. Tâchez, aimable Jules, d'avoir un pareil transport ; écrivez-moi, à Marseille, chez M. Bazin, propriétaire du bateau à vapeur. Mais M. Bazin, en homme prudent, ne reçoit que les lettres affranchies.

Les Français qui viennent ici crèvent d'ennui ; ils s'imaginent que les alouettes leur tomberont toutes rôties. Il faut, au contraire, un talent du diable, absolument celui de *Julien* (2). Pardon de citer cet

(1) *Lettres écrites d'Italie* de 1739 à 1740, par le président de Brosses.
(2) Du *Rouge et Noir*.

auteur. Il faut toujours avoir l'air de mépriser et de quitter les descendants de César et de Cicéron.

Mille amitiés.

Baron PATAULT.

P.-S. — Mille tendresses à monsieur votre frère. Où est-il ? Dans le Midi, je suppose. — Ma folie aime sa sagesse.

559. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS.

Paris, le 11 *octobre* 1833.

Chère et aimable Jules, je n'ai pas le temps de lire à Paris, encore moins d'écrire. J'emporterai le rouleau, je lirai, j'écrirai, et vous renverrai le tout en janvier ou février. — Je n'ai jamais perdu de papiers ; la crainte de perdre m'est cependant venue en voyant ce beau rouleau. Je le mettrai dans une caisse avec toutes les belles choses que j'achète à Paris.

Ne vous excusez pas tant d'écrire pour acheter des billets de spectacle. Madame la princesse de Craon, fille de madame du Cayla, et princesse, a publié un livre moral pour ajouter aux dix mille francs avec lesquels elle et son mari sont obligés de vivre. Songez au douloureux contraste de s'appeler *princesse*, de ne voir que des gens à trente ou soixante mille francs de rente, et d'habiter une horrible petite maison à la campagne ! Il est vrai que la coterie noble s'est mise à louer ce livre médiocre, et qu'il a failli avoir le prix de six mille francs à l'Institut, au lieu de la *Morale progressive* de madame Necker. Si cette Genevoise avait eu un peu de délicatesse, elle eût mis ces six billets de mille francs dans une enveloppe, et les eût envoyés à la princesse.

En vous adressant le manuscrit, en janvier ou février, j'y joindrai des lettres pour deux ou trois libraires qui m'ont demandé un manuscrit. Il faudra que M. Gaulthier invoque le génie d'un procureur normand, pour ne pas se laisser tromper par les promesses de MM. les libraires.

Compliments et respects à qui de droit.

FLAVIEN.

560. — I. (1)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES.

[*Sept.* 1833]. *Paris, le* 22 *octobre* 1833.

à lire à Londres,

le premier dimanche de novembre.

Problème. Trouver un homme d'esprit pour faire un article sur l'*Amour*.

On voudrait un article sur l'*Amour* dans l'*Edinburgh Rewiew* ou le *Quarterly*. Le sujet est fort décent. Il est facile de faire un article qui ne choquera en rien le *Cant*. Le difficile est de trouver un *Reviewer* qui *comprenne* le livre.

Ce livre est une monographie de la maladie nommée *Amour*, c'est un traité de *médecine morale*. Rien ne s'adresse aux sens. Le langage est sévère et philosophique, précisément pour éloigner les idées voluptueuses ou d'idylle, que le titre pourrait suggérer à quelque jeune lecteur.

BOHAIRE

libraire (2).

561. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A ST-DENIS.

Paris, le 18 *novembre* 1833.

Chère amie,

Je suis de retour de la campagne depuis peu de jours. J'ai trouvé vos aimables lettres. Je voulais vous répondre en quatre pages ; le temps manquant, mieux vaut un mot d'amitié que rien. J'attends une audience de sa Majesté et je pars le lendemain.

Je vous aime avec une tendresse qui s'accroît tous les jours. Si je

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Ce prospectus, bien que signé du nom de l'éditeur de la 2e édition de l'*Amour*, est de la main de Stendhal. (A. P.).

restais, je finirais par vous baiser la main avec passion, et vous prendriez un air sévère. Adieu.

ALFRED DE CH.

562. (1)

A MONSIEUR RABOT

PREMIER (*illisible*) (2) DU CONSULAT DE FRANCE A CIVITA-VECCHIA

Hôtel Giancinta, 11 *janvier* [1834].

Avez-vous lu, Monsieur, la vie de Descartes ? Ayant l'occasion, comme vous, de quitter un instant la vie dissipée, il se mit à examiner les 40 ou 50 choses qu'il regardait comme des vérités. Il s'aperçut que ces vérités prétendues n'étaient que des balivernes à la mode.

Votre séjour à Civ. peut vous apporter le même genre d'utilité. Examinez les balivernes que le charlatanisme Parisien fait passer pour des vérités. Vous trouverez un vol. intitulé *de l'Esprit*, qui pourra vous aider à apercevoir la fausseté des 3/4 des choses que les charlatans de Paris appellent vraies.

Vous savez, Monsieur, qu'il entre dans nos conventions que vous pourrez passer cinq jours par mois à Rome. Vous aurez à copier au Bureau, pendant cinq ou six heures, soit des pièces officielles, soit des notes sur le pays. Ne parlez jamais de ce que vous aurez copié, n'en parlez ni à Paris, ni ici. Du reste, que vous travailliez au Bureau de 8 h. à 2 ou de 10 h. à 4, cela est indifférent. Quelquefois les jours de départ du Bateau à vapeur, il pourra être utile que vous veniez au Bureau avant 10 heures. Il faut vous arranger avec M. (*en blanc*) pour que l'un de vous deux se trouve au Bureau de 9 h. à 4 ou 5.

Si un marin ou un voyageur a affaire au Bureau, il convient qu'il trouve quelqu'un.

Je ne pense pas que vous puissiez tenir à l'ennui d'une petite ville plus de 2 ou 3 mois. Si vous imitez Descartes, ce ne sera pas du temps perdu.

Vous pourriez passer à Rome du 2 au 11 février, le carnaval finit le 11.

(1) Collection Henri Cordier.

(2) Commis ou employé.

Vous pourrez vous lier avec l'excellent M. Manzi et apprendre les antiquités, et l'histoire *probable* des tombeaux de Cornetto. Vous pourriez apprendre par cœur 8 pages de Goldoni.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

[paraphe].

Présentez mes compliments à M. et à Madame Lucas.

563. — A.

AU DUC DE BROGLIE

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Civita-Vecchia, le 22 février 1834.

Monsieur le duc, en exécution de l'article 6 de l'ordonnance du 24 août 1833, j'ai l'honneur de solliciter l'agrément de Votre Excellence en faveur de M. Lysimaque Tavernier-Caftangin (1), que je présente pour la place de chancelier du consulat de Civita-Vecchia. M. Tavernier reçoit 1.056 francs environ ; ce qui est fort peu. Les bons commis marchands de Civita-Vecchia gagnent de 13 à 1.400 francs. M. Tavernier se paye en considération.

Plusieurs considérations m'ont engagé à différer un peu la désignation de M. Lysimaque Tavernier. M. Tavernier, qui croit tout savoir et tout mériter, ne sait pas faire les comptes avec la marine, et retarde toujours d'un mois ou deux la confection des états que je dois au ministère. Comme j'ai une mauvaise écriture, cela me gêne. D'un autre côté, donner un successeur à M. Tavernier, c'était lui faire une peine mortelle. J'ai craint une résolution tragique. M. Tavernier est fort obligeant pour les Français que les bateaux à vapeur amènent à Civita-Vecchia, et dont les passeports sont sans cesse un objet de litige avec la police du pays. Ces considérations m'ont fait passer sur l'inconvénient de compter avec la marine.

M. L. Tavernier, petit-fils de M. Tavernier, consul de France à

(1) Voir *Comment a vécu Stendhal*, p. 58 ; Chuquet : *Stendhal-Beyle*, pp. 532-533 Lettre de Donato Bucci : *Soirées du Stendhal-club*, pp. 235-248.

Salonique vers 1798, a exercé gratuitement les fonctions de chancelier auprès de M. le baron de Vaux, mon prédécesseur. M. de Vaux, qui lui avait donné un remplaçant quelque temps avant mon arrivée, me donna le conseil de ne pas l'employer, me disant que je m'en repentirais fort. M. Tavernier reçoit quinze écus par mois, et je paye son logement. J'aimerais mieux payer davantage un agent plus habile et moins inquiet. Je crois M. Tavernier irréprochable sous le rapport de la probité. M. le comte de Saint-Aulaire a bien voulu adresser à Votre Excellence plusieurs demandes en faveur de M. Tavernier. Son Excellence M. le marquis de Latour-Maubourg écrira probablement dans le même sens.

Je ne pourrais trouver un homme capable pour le remplacer, un homme qui aurait, par exemple, la moitié de l'exactitude et des connaissances de M. Poggi, de Livourne, à moins de 13 à 1.400 francs.

Je suis avec respect, Monsieur le Duc, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur

DE BEYLE.

564. — C.

A M. J. TASCHEREAU

DIRECTEUR DE LA REVUE RÉTROSPECTIVE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 26 *mars* 1834.

Monsieur,

Vos Mémoires de *Tallemant* intéressent fort en moi la curiosité historique. Mais faites, je vous en prie, une note dans le troisième ou quatrième volume, sur la valeur de cent livres en 1500-1550, en 1600-1650, en 1700-1750, en 1800-1834.

Quand je vois dans des Mémoires de 1650 : le Roi acheta madame de Moret pour trente mille écus, je me dis: c'est à peu près quatre-vingt-dix mille francs ; mais là s'arrête mon imagination ; ces quatre-vingt-dix mille francs de 1650, combien feraient-ils en 1834 ?

Cela est peut-être dans l'histoire de la Monnaie ou dans le comte Garnier ; mais un pauvre exilé comme votre serviteur n'a point tant de livres et ne sait où chercher cette évaluation de cent livres en 1600, en 1700, etc.

Anciennement, non seulement la livre de pain et de viande valait moins, mais l'homme de vingt-cinq ans n'avait pas besoin de la même quantité de choses nécessaires seulement à la vanité. Si cette dernière considération n'est pas mise en ligne de compte, l'évaluation des trente mille écus payés pour madame de Moret par Henri IV n'est plus exacte.

Je vous offre mes services, Monsieur, pour les affaires de commerce que vous pouvez avoir à Civita-Vecchia ou à Ancône. Auriez-vous besoin d'alun, par hasard, ou de douelles pour tonneaux ? Mille compliments.

H. BEYLE.

565. — (1)

A M. SAMUEL JESI

Rome, le 1er *avril* 1834.

Monsieur et cher ami,

Permettez que je vous recommande M. Busche, avec lequel j'ai fait la campagne de Moscou. M. Busche a été préfet, maintenant il aime et cultive les arts. C'est un des Français qui a le mieux jugé et connu les belles choses que Raphaël et Michel Ange ont laissées à Rome. M. Busche possède à Paris toutes les gravures célèbres de l'école d'Italie : il aime et apprécie le dessin. Il comprendra votre belle estampe de la Madone de Fra Bartolomeo, avec les pierres idéales sur la tête de St Etienne. Faites voir à M. Busche votre dessin de Léon X.

Présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à Monsieur et Madame T. J'ai écrit à Paris pour *une petite pompe*, dont j'ai l'honneur de parler à Madame. Ce petit meuble arrivera dans six semaines et je l'enverrai à Livourne en prévenant Madame. Mille choses à M. Salvagnoli. Mes respects à Mademoiselle votre sœur. Monsieur croyez-moi

Tout à vous.

HENRY BEYLE.

(1) H. Cordier. *Stendhal et ses amis*, pp. 42-43.

566. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS.

Civita-Vecchia, le 4 Mai 1834.

J'ai lu le *Lieutenant*, chère et aimable amie. Il faudra le recopier en entier et vous figurer que vous traduisez un livre en allemand. Le langage, suivant moi, est horriblement noble et emphatique ; je l'ai cruellement barbouillé. Il faut ne pas avoir de paresse ; car, enfin, vous n'écrivez que pour écrire : c'est pour vous un amusement. Donc, mettre en dialogue toute la fin du deuxième cahier, Versailles, Hélène, Sophie, les comédies de société. — Tout cela est lourd en récit. Le dénoûment est plat. Olivier a l'air de chasser aux millions ; chose admirable dans la réalité, parce que le spectateur se dit : Je dînerais chez cet homme-là.

Infâme dans la lecture. — J'ai indiqué un autre dénoûment. — Comme vous voyez, j'ai été fidèle à nos conventions ; nul ménagement pour l'amour-propre. — Il faut moins de *de* dans les noms, et ne pas désigner vos personnages par leurs noms de baptême. Est-ce qu'en parlant de Crozet, vous dites *Louis* ? — Vous dites Crozet ou vous devez le dire.

Il faut effacer dans chaque chapitre au moins cinquante superlatifs. Ne jamais dire : La passion brûlante d'Olivier « pour Hélène ».

Le pauvre romancier doit tâcher de faire croire à la *passion brûlante*, mais ne jamais la nommer : cela est contre la pudeur.

Songez que parmi les gens riches il n'y a plus de passion, excepté pour la vanité blessée.

Si vous dites : *La passion qui le dévorait*, vous tombez dans le roman pour femmes de chambre, imprimé in-12 par M. Pigoreau. Mais pour les femmes de chambre, le *Lieutenant* n'a pas assez de cadavres, d'enlèvements, et autres choses naturelles dans les romans du père Pigoreau.

LEUWEN

ou

L'Elève chassé de l'Ecole Polytechnique (1).

(1) L'un des titres donnés à un roman de Beyle inachevé, publié d'abord en 1855 sous le titre de *Le Chasseur vert*, et en 1894 par M. de Mitty, sous le titre de *Lucien Leuwen*. (Dentu).

J'adopterais ce titre. Cela explique l'amitié ou la liaison d'Olivier pour Edmond. Le caractère d'*Edmond*, ou l'*académicien futur*, est ce qu'il y a de plus neuf dans le *Lieutenant*. Le fond des chapitres est vrai ; mais les superlatifs de feu M. Desmazures gâtent tout. Racontez-moi cela comme si vous m'écriviez. Lisez la *Marianne* de Marivaux, et *Quinze cent soixante-douze* de M. Mérimée, comme on prend une médecine noire, pour vous guérir du Phébus de province. En décrivant un homme, une femme, un site, songez toujours à quelqu'un, à quelque chose de réel.

Je suis tout plein du *Lieutenant* que je viens de finir. Mais comment vous renvoyer ce manuscrit ? Il faut une occasion. Où la prendre ? Je vais chercher.

Ecrivez-moi une lettre remplie de noms propres. — Le retour d'un congé est un moment bien triste ; je pourrais faire trois pages, pas trop mauvaises, sur ce thème. On se dit : Vais-je vivre, vais-je vieillir loin de ma patrie ? ou de *la* patrie ? cela est plus à la mode. Je passe toutes les soirées chez une marquise de dix-neuf ans, qui croit avoir de l'amitié pour votre serviteur. Quant à moi, elle est comme un bon canapé, bien commode. Hélas ! rien de plus, je n'ai pas davantage ; et, ce qui est bien pis, je ne désire pas davantage.

567. — C.

A M. GEORGES DE LAFAYETTE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 26 *mai* 1834.

Permettez-moi, Monsieur, de vous présenter l'expression d'une douleur générale en France, mais qui doit être surtout éprouvée par les personnes qui ont eu l'honneur d'être connues de votre illustre père. (1).

Le caractère le plus pur de la Révolution vient de disparaître. Comme les peuples aiment ce qui est amusant, autant et plus que ce qui est utile, je m'imagine que ce grand homme sera placé par la postérité immédiatement après Napoléon et avant Mirabeau, qui mourut vendu et ne fut la cause immédiate d'aucun événement.

(1) Mort à Paris, le 20 Mai 1834.

Il serait utile de publier une notice, sans blâme ni louange, qui présenterait :

1° L'état de la fortune du général Lafayette à l'âge de seize ans ;

2° L'état de ce qu'il laisse à soixante-dix-sept ans ;

3° La date exacte de tous les événements de sa vie de famille, comme de sa vie politique.

Oserai-je vous prier, Monsieur, de présenter mes hommages respectueux à madame et à mesdemoiselles de Lafayette, et d'agréer avec bonté mes vœux pour votre bonheur ?

568. — A.

AU COMTE DE RIGNY SUR TAVERNIER

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Civita-Vecchia, 7 *juin* 1834.

Monsieur le Comte, Votre Excellence par sa lettre du 19 mai a daigné approuver la désignation que j'avais faite de M. Lysimaque Tavernier-Caftangin pour la place de chancelier du consulat de Civita-Vecchia.

Le 5 juin, M. Lysimaque Tavernier m'a remis sa démission de la place de chancelier. Conformément à l'article 20 de l'ordonnance du 24 août 1833, je viens d'accepter cette démission.

J'espère pouvoir présenter à l'approbation de Votre Excellence d'ici à un mois la nomination d'un nouveau chancelier. En attendant je ferai moi-même le travail de la chancellerie.

Je me suis empressé d'écrire à ce sujet à son Excellence M. le marquis de Latour-Maubourg, ambassadeur du roi près le Saint-Siège.

569. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Rome, le 13 *juillet* 1834.

Cher Ami,

M. de Lav[al] est actuellement à Naples ; je viens de lui envoyer votre lettre en propre original. C'est un homme juste. M. Lysimaque Tavernier m'a fait cent noirceurs depuis 2 mois ; il a voulu me brouiller avec S. Ex., mais après beaucoup d'inquiétudes, j'ai eu le dessus. M. de Lav. m'a écrit : « Il n'est pas raisonnable que vous résidiez à Civ-[ita-Vecchia] ». Le Lysimaque est noir, méchant, visionnaire et malheureux. M. de Vaux, mon prédécesseur, chez qui il était surnuméraire sans appointements, l'avait chassé. Je le pris, contre l'avis du dit de Vaux, parce qu'il avait l'air moins stupide que M. Baldrini qui tenait l'emploi.

Je propose à Son Ex. M. de Lav. d'aller résider à Abeille. Par cette chaleur (29 degrés à *Méro*) et l'odeur qui règne à Abeille, ce n'est pas drôle.

Vous m'avez rendu un fort grand service dont je ne saurais trop vous rendre grâce, surtout vous souffrant, ce qui donne de l'éloignement pour l'écritoire. J'agis fort prudemment, du moins avec toute la prudence compatible avec mon caractère.

Le journal républicain de Marseille a imprimé que j'étais un homme énorme, qu'on voyait toujours sur le port d'Abeille. Figurez-vous qu'il n'y a pas au dit Abeille un seul négociant français.

Cette ville, située comme St-Cloud, en supposant que Boulogne et le côté droit de la Seine soient la mer, a 7500 habitants, dont 7000 pêcheurs napolitains, 450 petits bourgeois, 6 ou 8 bourgeois pouvant sans gêne, donner à dîner, 2 sont millionnaires. Vous n'avez pas d'idée de l'état de barbarie sauvage de cette ville. Les bateaux à vapeur arrivent à midi ; je suis toujours à ma fenêtre.

Je suis la première belle chose que voient les étrangers. Je ne refuse la porte à personne comme bien vous l'entendez ; mais, voyant ce pays

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

abominable, les arrivants prennent la poste et s'enfuient à Rome. Dans mon dernier séjour de 23 jours, je n'ai eu qu'une visite, celle d'un M. de Fernel, ami de M. de Chateaubriand, qui a fait des vers pour le tombeau de sa fille, il y a deux ans. Le plus fort de ma besogne est la diversion d'Ancône, Sinigullia, Rimini, Bologne. L'homme souverainement raisonnable, auquel j'envoie votre lettre, le sent bien. A chaque instant (8 ou 10 fois par mois) je dois avoir des communications avec lui. Au lieu d'écrire, je vais le matin à l'ambassade, et en deux mots tout se fait. 4 fois la semaine, j'y vais le soir ; on m'invite à d[îner] une fois la semaine. Voilà, ce me semble, ce qu'on appelle être bien avec son colonel. Il n'y a pas matière à écrire au Ministère. J'ai sué sang et eau pour écrire 27 lettres en 1834. Je me suis conformé aux avis que M. Flo. me donna devant Lo. Que diable voulez-vous de plus ? M. Aguados (?) a, ce me semble, de la bonté pour moi. Après cela, mille chemins ouverts y conduisent toujours, et c'est vivre en lapin que d'y songer sans cesse. M. Feburier m'a dit de la part de Clara qu'elle sera à Marseille à la fin d'août. J'irai l'attendre à C[ivita]. En 30 heures le *St-Winifride* conduit de Marseille à Livourne ; en 18 heures, le *Sully*, *l'Océan*, *le Henri IV* portent de Livourne à Civ. En 7 heures, on est à R[ome]. En 24 heures et pour peu, (27 ou 37 fr.) on va de Naples à Palerme. Tant de sots ont dit ou pensé que l'It[alie] est belle ; Clara doit prouver le contraire au monde.

Nous avons 29 degrés, et vous savez que la moindre anecdote demande 3 pages ; aussi je finis platement. Ce sera une simple lettre de remerciements. Je me gronde depuis un mois de ne pas vous répondre par des anecdotes. On a la colique ; plus de musique, encore moins de peinture et de tous les arts en *ure*. Le Romain est incapable de comprendre un livre imprimé à Paris. J'ai apporté 4 vol.in-18 de Balza[c]; il a fallu six semaines aux plus lisards pour en venir à bout. Nap[oléon] a donné des mœurs à ce pays. Elles ont le même amant pendant 10 ans ; mais l'esprit français manquant pour tenir lieu des polissonneries que le P^t^ de Brosses raconte, il n'y a rien ; on bâille. Quelle maladie avez-vous ? Il me semble qu'à 50 ans, le voyage est excellent pour tout. Je ne conçois pas qu'à 50 ans, on habite hors de l'Italie. Je choisirais Naples. Mme Durand vous dit mille choses. Que deviennent l'abbé Malin (?) Montesquieu et Royer-C[ollar]d ?

Roger DURAND.

570. — S.

AL NOBIL UOMO IL SIGNOR CONTE CINI,
Santa Lucia, Napoli.

Rome, 26 *août* 1834.

Cher et aimable ami,

Je veux d'abord vous remercier des journées aimables que nous avons passées à Guzano. Rome est si chaude, le soir surtout, que je repars pour Albano. Il n'y a rien de nouveau qu'une quarantaine mise sur les provenances de Toscane et de France. Ainsi je crains bien pour les envois que Mme la comtesse P... pourrait faire à Civita-Vecchia. J'ai passé trois fois chez *Don Michele* sans le trouver, ainsi je ne puis vous donner des nouvelles de *D. Fi* (1). J'ai appris des détails qui confirment toujours plus ma défiance en matière d'argent.

J'espère que votre voyage aura été heureux. Vous ne le serez jamais autant que le désire votre dévoué

DE BEYLE.

Mme la comtesse Julie prend-elle soin de son estomac ? Conjurez-la de ma part de ne pas me prendre pour un médecin pédant. Mais sans la santé, il n'est pas de bonheur.

(1) Don Michele et Don Filippo Caetani, dont il est constamment question dans cette correspondance. C'est à Don Filippo que Beyle léguait ses livres, dans son testament du 8 juin 1836. En 1832, il logeait à deux pas du palais Caetani (un palais du XVIe siècle, puissant et sombre, dans une rue étroite, via delle Bottighe oscure ; c'est un des plus riches palais de Rome); « les trois princes de ce nom, écrivait-il, sont mes meilleurs amis. Leur mère, ancienne amie de Paul-Louis Courier, me donnait une occasion charmante de bavarder le soir » (lettre du 11 juin 1832). Beyle les voyait souvent et avec plaisir. Aujourd'hui encore son souvenir est resté vivant chez le fils et la fille de Don Michele, qui ont souvent entendu leur père citer les traits d'esprit ou les boutades de Beyle.

La famille des Caetani est une des plus anciennes de Rome ; Boniface VIII était un Caetani. Ralliés au gouvernement italien, ils ont conservé autorité et fortune. Le duc de Sermonetta actuel fut maire de Rome. Sa sœur, la comtesse Lovatelli, a le salon le plus littéraire et le plus savant de Rome ; elle est elle-même membre de l'Académie des Lincei.

Il y avait dans cette famille une tradition d'esprit et de culture, chose assez rare à Rome ; Stendhal y trouva donc à qui causer. — Après Stendhal, Balzac y fut reçu. Il dédiait les *Parents Pauvres* à ce même « Don Michele Angelo Cajetani, prince de Teano » Taine, plus tard, devait y trouver l'hospitalité. (Note que je dois à la complaisance de mon ami Paul Arbelet). (C. S.)

Adresse de la réponse, si vous avez le temps d'en faire : Palazzo Conti, Piazza Minerva.

571. — S.

AL NOBIL UOMO IL SIGNOR CONTE CINI,
Santa Lucia, Napoli.

Albano, 5 *sept.* [1834].

J'ai à vous remercier, mon cher Comte, de votre très aimable lettre. C'est avec le plus vif plaisir que j'ai appris que l'estomac de votre aimable compagne de voyage se conduisait bien. Je vous remercie des curieux détails que vous me donnez sur l'éruption d'Ottajano. Cela donnera du sombre au jeune avare de Velle. Le jour de la fête de S. E. le Cardinal Pacca, il a dit la messe et distribué les fameuses dots : quatre venant d'une pieuse personne et deux de M. le maire.

M. de Ta. m'a assuré pour la seconde fois que la demande de dot à laquelle s'intéresse Mme la comtesse Ci. est enregistrée à Saint-Louis. On lit à côté ces grands mots : *recommandé par M. A. de Ta.* Si le dit M. de Ta. est encore ici l'année prochaine, à l'époque de la distribution des dots, le succès est assuré ; s'il a un successeur, je le séduirai et je demanderai à Mme la comtesse Ci. le secours de deux ou trois paroles aimables.

Le Cardinal Ber[utti] a envoyé quatre gendarmes pour chasser du palais Magnanelli un prêtre ou monsignore qui ne voulait pas céder la place à la banque d'Escompte. On avait donné 800 éc. à ce monsignore pour s'en aller le 1er septembre, et il ne voulut partir que le 30. Je n'ai rien appris sur la grande question : les billets Jouffroy auront-ils un *cours forcé* ?

S. A. D. Carlos et le général Rodil jouent à la gatta cieca (1) comme nous à Genzano, mais ils sont moins gais. D'ailleurs ils n'ont remporté aucun avantage réel l'un sur l'autre, malgré les fréquents mensonges des deux partis. J'ai des nouvelles du 25 août de Paris. La France n'interviendra pas pour le moment. 4.000 Portugais dont 3.500 étrangers entrent en Espagne et vont en Biscaye jouer à la gatta cieca. La

(1) A la « chatte aveugle », jeu probablement de colin-maillard.

révolte des Druses de Syrie contre le vice-roi d'Egypte est apaisée. La *Gazette d'Augsbourg* est vendue et ment. Les Druses se battaient pour ne pas voir leurs impôts augmenter, absolument comme les Biscayens. Le Guipuscoa paye 11.000 francs et M. Torino demandera à cette petite province 500.000 francs au moins.

L'Espagne, au lieu de payer la moitié de sa dette, n'en payera probablement que le quart. S. M. Ferd. VII a signé pour 700 millions de francs et en a reçu 63, ou signé pour 600 et reçu 70.

L'Angleterre, la France ont une dette, mais l'Angleterre doit à des Anglais, la France à des Français ; l'Espagne doit à des étrangers, voilà pourquoi elle ne payera que le quart. D. Pedro fait tout ce que demande le parti cardinal. D. Miguel a couché le 3 septembre à Viterbe, on l'attendait à Rome le 4, mais la fête de Santa Rosa l'a peut-être retenu à Viterbe. Il s'est conduit à Gênes comme un porc. Je viens de recevoir de [illisible] une lettre qui porte la date du 22 août. Elle dit : Je reviens à Rome d'ici à peu de jours, ce qui m'ennuie extrêmement ; pourtant il faut que je le fasse. La vie que je mène ici est trop agitée pour mon physique... Si à Rome mes affaires domestiques ne prennent pas un pli plus raisonnable, adieu à Rome. Saluez-moi tous mes amis, particulièrement les Ci...

Ne vous gênez point pour me répondre, cher et aimable ami. Je retourne à Rome le 8 ou le 9 septembre. J'ai trouvé hier la chaleur de Rome supportable. Je n'ai pas eu le temps de voir Monsignor et B.

Comment trouvez-vous mon français ? n'est-ce pas bien pour une plume anglaise ? Farewell, my dear friend.

GEORGE SIMPLE.

J'apprends que la fête de Pie di Grotta sera splendide, vous aurez la garde nationale. Mais comment va l'estomac de Mme C.? L'humidité qui tombe à 24 heures est bien dangereuse.

Soyez assez bon pour présenter mes respects à Mme la princesse Torella, au duc son fils et à l'angélique Angélique.

Quelle volupté pour Don Filippo !!

Par le bateau du 3 septembre, Mlle Louise V[ernet] est partie pour Lucques avec son père ; il va faire le portrait du duc, et D. Fi. (1) dîne deux fois la semaine chez ce jeune duc : quelle recommandation aux yeux de Mlle !...

(1) Don Filippo, D. Fi — toujours Don Filippo Caetani.

572. — S.

AU COMTE CINI, A NAPLES.

A[*lbano*], 7 *septembre* [1834].

Cher et aimable Comte

Votre dernière lettre est allée à Civita-Vecchia ; si vous êtes encore assez bon pour m'écrire, adressez-les Palazzo Conti, Minerva [à Rome].

Ce que vous me dites de l'estomac de l'aimable comtesse Julia me fait le plus vif plaisir. Ses promenades au serein me perçaient le cœur. Mais à 20 ans le plaisir de monter à cheval fait croire qu'on est immortel. Encore la mort n'est pas grand'chose, mais la douleur !

Voici un mot que je reçois de Civita-Vecchia et qui dit qu'il n'est arrivé aucun paquet à votre adresse. S'il vient, faut-il l'envoyer à Naples ? Si vous devez revenir le 25 septembre, il me semble que ce n'est pas la peine, car la quarantaine de 10 jours a dérangé les bateaux à vapeur. Peut-être courront-ils entre Gênes et Naples sans quarantaine.

Au lieu de transcrire les petites nouvelles de Rome je vous envoie la lettre (1). De même pour 2 mots de l'aimable D. Fil, qui écrit le 1er qu'il partira dans 10 jours par terre, s'arrêtant à Florence 2 jours, ce qui veut dire 6.

(1) *Voici la lettre que Stendhal communique à son correspondant, après en avoir rayé les deux premiers paragraphes* :

« Cher ami, je voudrais bien vous écrire, il fait froid, mais comme je transpire en vous écrivant, je ne puis vous le dire. La chaleur a une ténacité extraordinaire. J'ai vu il y a peu de jours M. de [illisible], il m'a dit qu'il n'y avait rien qui solliciât votre présence, que vous faisiez bien de chercher à vous garantir de la fièvre.

« Je voudrais bien vous dire quelque bruit d'ici, il n'y en a d'autre que, hier, on disait que D. Carlos était pris, les journaux de ce matin n'en disent rien.

« D. Miguel est arrivé ici, il est chez Martign. en attendant un appartement au palais Barberini, il a été reçu par le Saint-Père en souverain, il lui a envoyé au-devant des dragons, puis il l'a reçu dans son antichambre avec 10 cardinaux. D. Miguel lui a fait un compliment en portugais. Lauro Dio qui est revenu avec lui faisait l'interprète ; le pape lui a fait demander s'il parlait ou français ou latin, il a répondu qu'il ne savait que le portugais.

« Toute la famille est bien et vous envoie ses amitiés, et moi je vous réitère l'assurance de la sincérité de la mienne. Adieu, cher ami, ne vous ennuyez pas plus qu'on ne le fait à Albano. Adieu, il fait uno caldo bugiarono comme on dit ici. Tout à vous.

« MARTINI ».

On joue toujours à la gatta cieca, en Navarre, la reine va être obligée de se jeter dans les bras du parti Mina.

On vous aura appris que Mme Letitia [Bonaparte] est morte le 5 septembre, on ne dit rien encore de son testament. Elle aurait dû donner la propriété aux enfants les plus jeunes de Jérôme et de Lucien, et ne laisser à ces fous que la simple jouissance. Du reste quel beau caractère ! Où est la reine, en Europe, dont le moral se soit élevé à cette hauteur ? Rien de nouveau sur la Caisse d'Escompte. L'embarras de changer en pièces d'or les verghe [lingots] d'or avant le 15 octobre ne doit pas être mince. Je suis comme mon ami de Naples, je vois tout cela bien en noir. Je voudrais que cet ami eût une terre de 30.000 écus en Suisse, ou du moins en Toscane, vers Lucques, pour avoir du pain en cas de tourmente. Les Jacobins furieux mettraient un impôt terrible sur les cent plus riches des villes et couperaient la tête aux 8 ou 10 plus riches pour amener la confiscation. Quod Deus avertat.

Mille compliments à Mme la Comtesse. J'espère qu'elle aura été contente de la fête de Pie di Grotta. Tolède vis-à-vis les Fiorentini est comme les rues Vivienne, Richelieu et St-Honoré à Paris. Je recommande à Mme Julia la tête de Scipion en bronze aux Studj, le Jeune Berger apprenant à jouer de la flûte du Cabinet secret, et le tableau derrière le maître-autel à San Martino.

Jusques à quand jouera-t-on D. Giovanni de Mozart à San-Carlo ? Vers le 15 octobre je pourrai aller passer 8 jours à Naples uniquement pour revoir Don Giovanni et Mlle Angélique. Ne lui dites pas cela. Mais demandez au prince Tori jusques à quand on donnera D.Giovanni. Mes lettres de Paris du 27 août ne disent rien.

J'espère que les enfants se portent bien.

HORACE SMITH.

573. — C. (1)

A ROMAIN COLOMB, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 10 *septembre* 1834.

Y a-t-il rien de plus plat que le ton goguenard quand il manque d'esprit ? Feuilleton du 22 août. Rien de plus bête que l'emphase litté-

(1) Original : Collection de M. C. Stryienski. Lettre mutilée dans l'édition de 1855, rétablie ici dans son texte original.

raire d'un fat qui n'a pas une idée : article d'un M. Nisard du 29 août ! M. Edgar te remercie beaucoup. Le Général arrive par Huningue et en même temps que les *Débats*. Mais pour Dieu ! qu'ils achètent un Louvel en mars ou en janvier.

Jamais, ou du moins depuis vingt ans, il n'y a eu de chaleur égale à celle que nous éprouvons depuis le commencement de Juin. Le 5 septembre, vingt-huit et demi ou vingt-neuf degrés.

Je commence à être bien las du métier, et j'envie bien profondément l'homme qui, à cinquante ans, a cinq mille francs de rente. Que sert à un homme qui n'aime pas la chasse d'être dans un pays fécond en lièvres et perdrix ? Que sert de pouvoir jouer le deuxième rôle à Abeille, si le bavardage important, l'air *important*, la façon grave de parler des occupations du matin et de la correspondance du dernier courrier, sont mon *horreur* ? Rien ne me semble bête, au monde, comme la gravité.

Voici donc 2 commissions. Tâche de vendre ma place 4.000 fr. à quelqu'un. Fais-moi des annonces dans les *Débats* afin que je puisse vendre mes manuscrits si jamais j'ai le bonheur de le pouvoir. Annonce pour mon argent l'*Histoire de la Peinture en Italie*, la *Vie de Rossini* (ce grand homme, l'unique après toi et moi, se meurt, dit-on, à Bologne), le *Rouge et le Noir*, les *Vies de Haydn, Mozart et Metastase*. Enfin, ce que tu voudras, pourvu que les gens à voiture, les gens qui peuvent me lire, s'ennuyant à la campagne, leur journal leur montre une annonce.

Je te dirai qu'il n'y a pas de triste famille anglaise, visitant Rome, qui ne lise les *Promenades;* chez le ministre-cardinal, le jour de la Saint-Pierre, au feu d'artifice, on m'en a parlé sans me connaître. Ces bêtes trouvent que cela manque de gravité. Mais que je serais heureux, à un quatrième étage, en en faisant un pareil, si j'avais du pain ! Quelle perspective de ne plus voir les gens d'esprit de Paris, que deux ou trois fois avant de mourir !

Hier, j'ai été à un dîner charmant, le plus beau lieu des environs ; des arbres, un vent frais et trente-trois convives, qui se trouvaient honorés de la présence d'un consul. Mais pas une idée fine ou forte. Mourrai-je étouffé par les bêtes ? Il y a grande apparence. Je suis aimé, considéré, j'ai eu le meilleur morceau d'un poisson de quatorze livres, le meilleur de son genre ; j'avais un excellent cheval, qui a fait cinq milles et demi en trois quarts d'heure ; mais je crève d'ennui. Le soir en rentrant, j'ai eu les 2 abominables articles du journal Edgar.

Grand Dieu, peut-on être plus bête ! J'ai lu le Dante jusqu'à une heure du matin ; mais je le sais par cœur, ou, du moins, en lisant un vers, je me rappelle celui qui suit.

Achète-moi le *Belgium Manners* de Mad. Troloppe. Baudry te donnera pour 5 ou 6 francs ces 2 volumes in-12, annoncés 7 fr.50. Tu mettras cela dans la caisse du mois de Janvier ou Avril affranchie place de la Madeleine, grand bureau, moyennant 5 centimes la feuille. Adresse à M. Bazin.

Pas un malade, avec cette énorme chaleur, c'est l'humide qui donne les fièvres.

574. — S.

AU COMTE CINI

Civita-Vecchia, le 27 *sept.* [1834].

Mon cher Comte.

Je n'ai pas reçu lasc. pa. (1) et c'est tant mieux, le paquet ne pouvait pas aller sur la diligence, et vous savez que modestement je voyage toujours en diligence. Vos papiers pèsent 70 livres et doivent payer en tout à la Douane 5 écus 60.

Je dois bien des remerciements à vous et à l'aimable Comtesse pour le bon accueil que vous avez bien voulu me faire à Cast. Gand. (2). Je pense que Mariette suit avec scrupule le régime prescrit par le vrai philosophe Carb. J'ai suivi l'indication qu'il m'a donnée. Je demande aux paysans : Combien avez-vous eu d'enfants. On me répond : 9, et 6 sont au ciel. Je comprends que le bon air et l'exercice ne suffisent pas.

J'ai dîné chez les Caet. (3). J'ai vu l'appartement que le colonel (4) se fait arranger ; quant à D. Philippe sa chambre est si commode et si bien adaptée à ses idées que je trouve qu'il a grandement raison de ne pas vouloir changer. Je serais heureux si Castel Gand. n'était qu'à 8 ou 10 milles de Civita-Vecchia ; deux ou trois fois la semaine, j'irais passer la soirée avec la belle Comtesse et perdre une partie d'échecs

(1) Laissez-passer.
(2) Castel Gandolfo.
(3) Caetani.
(4) Don Michele Caetani, frère de Filippo. — Voir la lettre I.

avec son savant frère qui en sait mille fois plus que moi. La soirée est la partie difficile dans la vie de campagne. J'ai une ressource de plus que la Comtesse, je lis, mais les soirs on n'a pas l'envie de lire et d'ailleurs on se fatigue les yeux. Nous devions avoir une troupe comique, mais, tous les arrangements pris, elle a manqué de parole. Nous avons eu un ténor qui devait chanter à Rome avec la De B. au théâtre Alibert, mais pour ne pas porter dommage à l'admirable compagnie de Valle on les a renvoyés. Je passe donc mes soirées à regarder la mer, en regrettant de n'être pas marié à une jolie femme. Un de nos enfants serait toujours un peu malade, j'appellerais M. Carb. et cela m'amuserait.

M. le Cardinal Gamberini a dit à quelqu'un : Voyez-vous mon crucifix, il y a I. N. R. I., cela veut dire Io Non Rinascero In eterno.

Il y a eu une panique à Civita-Vecchia. On craignait une augmentation d'un tiers sur les tissus et autres objets. Jamais la Douane n'a eu autant de ballots que lundi dernier. Les Juifs de Rome, arrivés en poste dimanche, avaient donné l'alarme. Ils ont envoyé leurs tissus en *transit* à la foire de Viterbe. Les brigands ont *dédouané*.

Adieu, cher Comte, mes respects à votre belle compagne. Mes salutations au joueur d'échecs.

A. L. CAPELLO.

575. — A.

AU COMTE DE RIGNY SUR TAVERNIER.

Civita-Vecchia, le 28 octobre 1834.

Monsieur le Comte, M. Lysimaque Tavernier-Caftangin m'a remis le 5 juin dernier sa démission de la place de chancelier du consulat de Civita-Vecchia. J'ai accepté cette démission. J'ai toujours sur la capacité de M. Tavernier l'opinion que j'ai eu l'honneur d'exposer à Votre Excellence au commencement de cette année. Chez M. le baron de Vaux mon prédécesseur, M. Tavernier n'avait pas d'appointements. M. de Vaux fut obligé de l'éloigner de son bureau. A mon arrivée, M. de Vaux me donna plusieurs fois le conseil de ne pas employer M. Tavernier. J'ai eu le tort de ne pas suivre cet avis. M. Tavernier me demanda à travailler cinq ans chez moi sans appointements ; ce que

je ne trouvai pas convenable ; je fixai les siens à quinze écus par mois. Il me remercia avec larmes.

Je découvris bientôt que M. Tavernier avait un caractère inquiet ; il cherchait à me brouiller avec tout le monde.

Quelque temps après sa démission du 5 juin, M. Tavernier m'a prié de la considérer comme non avenue, et je l'ai autorisé à reprendre ses fonctions de chancelier jusqu'à nouvel ordre. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence par ce bateau à vapeur la comptabilité de M. Tavernier pendant les deux premiers trimestres de 1834. J'enverrai bientôt l'aperçu des dépenses de la chancellerie du consulat de Civita-Vecchia pour 1835.

576. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 1er *Novembre* 1834.

Cet été, en mourant de chaleur, je me suis dit plus de cent fois : Que je suis heureux que la meilleure des fleurs (1) n'ait pas suivi mon avis ! Comment vous y êtes-vous pris pour ne pas suer à mourir ?

J'oublie tout ce qui n'est pas raisonnable, même l'orthographe. A chaque voyage, je suis obligé de réapprendre les belles manières de Paris. Par exemple, voici un problème que je ne résous pas : puis-je envoyer à Madame la comtesse K... trois ou quatre vases noirs (qui valent vingt-sept francs), et que j'ai trouvés dans ma fouille ? Dans le cas de *oui*, voici une lettre en style de voyageur ; car je n'ose plaisanter avec une femme glacée, sans doute, par les manières du faubourg Saint-Germain. A cause de ces manières, ma lettre m'a pesé à écrire, et probablement elle pèsera le double à qui la lira. Ces prétendues belles manières *diminuent* donc le peu de plaisir qui reste encore, en 1834, sur cette planète refroidissante ; elles sont donc éminemment *immorales*.

La vertu, c'est augmenter le bonheur ; le vice augmente le malheur. Tout le reste n'est qu'hypocrisie ou ânerie bourgeoise. Il faut toujours saisir l'occasion d'instruire la jeunesse.

Par mon testament, je donne mon buste de Tibère (dont la gloire

(1) C'est son ami qu'il désigne ainsi.

croît tous les jours) à M. le comte Molé. Mes yeux sont accoutumés à ce buste ; il ne me cause plus qu'un petit plaisir de vanité, quand un étranger vient le voir et me fait offrir de l'acheter. *L'ho comprato*, moi-même, quatre écus du paysan. Par cette raison, y aurait-il moyen honnête de le faire accepter à M. Molé, moi vivant ? Je l'aimerais bien mieux chez cet homme aimable, que je n'ai vu, *que pour le remercier*, que chez moi. Sa conduite fait un si singulier contraste avec celle de M. Guizot, que ma reconnaissance augmente chaque jour. D'ailleurs, qui sait où je mourrai, et si mon domestique ne volera pas le buste en jetant le testament au feu ?

Je vous le répète, et votre sagacité l'aura vu vingt fois, avec un Italien j'agis naturellement ; avec un Français, la délicatesse parisienne me boucle entièrement ; je devrais la savoir à mon âge, et je l'ignore absolument.

Quand je l'apprends, elle me semble souvent le comble du ridicule ; mais enfin, c'est comme la langue d'un pays, il faut la parler, ou renoncer à être compris.

Je crève d'ennui ; je ne puis faire la conversation avec personne ; je voudrais une place de quatre mille francs à Paris. Ma vraie place était d'être aux gages de Marc-Michel Rey, libraire hollandais, qui me donnerait quatre mille francs par an pour un ou deux volumes in-octavo. C'est là le seul travail qui ne me semble pas ridicule. Quoi ! vieillir à Civita-Vecchia ! ou même à Rome ! *J'ai tant vu le soleil* !

Je sais bien qu'il y a du ridicule à se plaindre toujours ; mais peut-on se plaindre trop haut de n'être pas né avec quatre mille francs de rente? (Mon père avait douze ou quinze mille francs de rente, et s'est ruiné en 1818). Quelle perspective de vivre et de m'éteindre ici, ne pouvant parler que d'argent et de chasse ! Aujourd'hui, 1er novembre, il fait un soleil magnifique, et beaucoup trop chaud pour se promener sous ses rayons. Je viens de rencontrer le plus aimable des hommes de Civita-Vecchia ; il m'a appris ce que dessus, sur le soleil, et puis nous n'avons su que nous dire. — J'ai été réveillé à trois heures et demie du matin par un courrier que j'ai expédié à midi pour Livourne, par le bateau à vapeur. J'ai couru à la messe, j'ai déjeuné avec du thé, et me voilà tout pantois. — Ma fenêtre est soixante pieds au-dessus de la mer, et je jette dans cette mer les fragments de papier qui restent sur la table, après avoir fait une enveloppe. — Que de caractères froids, que de géomètres seraient heureux, ou du moins, tranquilles et satisfaits à ma place ! Mais mon âme, à moi, est un feu qui souffre s'il ne flambe

pas. Il me faut trois ou quatre pieds cubes d'idées nouvelles par jour, comme il faut du charbon à un bateau à vapeur.

Il y a cent fois plus de passion ici qu'en France ; les intrigues profondes et abominables pour gagner deux cents francs sont fréquentes. Les femmes de Rome agissent sans cesse en présence de la mort. Cet été, dans la rue *in Lucina*, une jeune femme, qui avait la jambe fort bien faite, ma foi, est tombée morte à mes pieds d'un coup de couteau dans le cou. Elle voulait quitter son amant.

Une jeune fille disait à un de mes amis : « Si l'entrepreneur de bateaux avec lequel je suis sait que je suis venue chez toi, la première fois qu'il va à *Fiumicino*, il me donne un coup de couteau et me pousse dans le Tibre. » Rien de plus exact, et cependant elle vient chez mon ami. Ce maître de bateaux a déjà eu deux ou trois fois le malheur que ses maîtresses sont tombées de son bateau dans le fleuve.

Mais tout cela ne vaut pas les idées nouvelles que je trouverais chez Madame de Ka...., si j'y allais vingt fois de suite ; le mardi chez madame Ancelot, le mercredi chez Gérard, le samedi chez M. Cuvier, trois soupers par semaine au Café Anglais, et je suis au courant de ce qui se dit à Paris. J'ai aussi les salons de M. Joseph Bernard, l'ami de Béranger, ceux de Madame Curial, etc. ; avec cela, pour parler comme M. Hugo, j'ai une *fenêtre ouverte* sur la vie, et toute la matinée je travaille avec plaisir à mon in-octavo, qui peut-être ne vaut rien. M. Guizot devrait me nommer professeur de l'histoire des beaux-arts (peinture, sculpture, architecture et musique) avec cinq mille francs. Rien ne relèverait mieux le goût français qui tend sans cesse au tableau de genre et au vaudeville (cela tient à la vanité et à l'amour du *piquant*). Chaque année, je donnerais des idées saines à deux cents jeunes gens, dont plusieurs destinés à avoir des salons dans Paris vers 1850. Je serais piquant et instructif, je tâcherais de ne pas paraître fou aux gens sages. N'est-ce pas là l'impression que mes livres ont faite sur M. le comte d'H....

M. Ampère fils, professeur au Collège de France, avec cinq mille francs, et qui est à Rome, m'a promis sa voix pour la chaire d'histoire des beaux-arts. Actuellement, trouvez-moi un ministre *ami*.

J'espère quelquefois qu'en approchant de votre âge je deviendrai sage comme vous. J'ai dans moi une âme qui est folle. Je serais heureux, logé avec vous au quatrième étage du cercle votre voisin, et servi par un des domestiques du dit cercle.

Le roi de Bavière, qui est venu visiter nos tombeaux de Tarquinies,

n'a pas donné une baïoque d'étrenne. Moi, je donne cinq paules (cinquante-cinq sous) à l'homme qui fait un quart de lieue et ouvre les portes de ces tombeaux. Le même roi de Bavière a demandé des œufs sur le plat, à la porte de Monterone ; il en a mangé six ; on lui a demandé quarante-cinq sous ; un aide de camp, furieux, a jeté trente-cinq sous sur la table, jurant que, *per Dio*, il ne donnerait pas davantage.

Votre roi de Naples, qui n'a que vingt-trois ans, était à Rome cet hiver, et donnait deux paules d'étrenne au custode du musée Borghèse, qui a dix-huit salles et quatre cents tableaux. Moi, je donne trois paules.

Sa Majesté don Miguel donne seize écus (quatre-vingt-deux francs) à chaque fille des rues, et il en use beaucoup et de toutes façons.

577. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 4 Novembre 1834.

Tu as beau dire, mon cher ami, je puis affirmer que je n'ai aucun scrupule d'écrire un mauvais livre, bien convaincu que, cinq ou six ans après l'impression, s'il est mauvais, l'épicier en aura consommé les feuilles à envelopper le raisin de Corinthe vendu aux enfants. Une autre raison m'empêche depuis dix ans d'écrire beaucoup de choses, la crainte que quelque cuistre indiscret ne se moque de moi en les lisant. Mais, grâce à Dieu, on m'avertit de tous côtés, que mon écriture devient si mauvaise, qu'il est impossible de la lire. Elle est arrivée à l'état de *chiffre*, me dit-on, et, dernièrement, en écrivant à M. Hérard, mon banquier, ma lettre était accompagnée d'une copie de la main d'un de mes employés.

Je suis devenu si sujet à distraction, que souvent j'oublie la fin de ma phrase avant d'y être arrivé. D'autres fois, j'écris de nuit, sans lumière, comme dans ce moment. Enfin, j'ai écrit horriblement vite douze ou quinze volumes in-octavo, que M. de Stendhal a imprimés. Tout cela fait qu'à cinquante-et-un ans j'ai une écriture illisible. La vergogne de voir un indiscret lire dans mon âme en lisant mes papiers, m'empêche, depuis l'âge de raison, ou plutôt pour moi de passion, d'écrire ce que je sens, ou plutôt les aspects sous lesquels je vois les

choses, *aspects* qui sembleront peut-être amusants au lecteur, si, par hasard, il a une âme mélancolique et folle comme la mienne.

L'expérience, mais seulement depuis un an ou deux, m'apprend que je ne cours pas le danger d'être compris, par une troisième raison que je dirais en grec, si je savais l'écrire :

Comme les Béotiens, je tends mes filets *trop haut*.

578. — S.

AL NOBIL UOMO IL SIGNOR CONTE CINI

Palazzo Cini, Piazzia di Pietra (1), *Roma.*

Civita-Vecchia, le 4 novembre [1834].

Excusez, mon cher Comte, si je vous adresse aussi tard les explications que je vous ai promises sur le drap. Anciennement le drap payait un droit de 3 ½ écus par aune. Maintenant il ne paye plus que trois pauls par aune environ ; il faut 3 aunes pour faire un manteau, dont l'épargne sur le droit à payer, en achetant le drap à Civita-Vecchia, ne serait que 9 pauls.

Mais les marchands romains ne payent qu'environ 2 pauls par aune au moyen de certains cadeaux. Civita-Vecchia n'a pas de bon tailleur. Quand on veut avoir un bon manteau, il faut aller au *Ghetto* et demander la maison *Cave Rondi.*

Parler à M. Rondi *lui-même* et demander du drap de la maison *Le Jeune Vincent* expressément fabriqué *pour manteau*. Ce drap peut se vendre à Rome 22 fr. l'aune.

J'espère que la santé de Mme la Comtesse se trouve bien de ce temps si beau, et que vous en profiterez pour tuer force alouettes. Ici on a tué trois sangliers magnifiques.

Un voyageur m'a raconté ce matin que M. Beugnot a épousé une Anglaise âgée et est avec sa femme à Alger. Voilà, en vérité, tout ce

(1) Au centre de Rome, non loin du Corso, la place est bordée d'un côté par la grandiose colonnade du temple de Neptune, où se trouvait en ce temps la douane. Tous les voyageurs venaient là, à leur entrée dans Rome.

que je sais de nouveau ; je ne vous parle pas de mon sincère attachement pour vous et toute votre maison, ce n'est plus chose nouvelle.

Croyez-moi tout à vous,

DE BEYLE.

Bien des choses à D. Philippe et à M. Annibal.

Nous allons entreprendre des fouilles superbes après la première pluie.

579. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS.

Civita-Vecchia, le 8 *Novembre* 1834.

Seriez-vous assez bonne, aimable amie, pour faire retirer le *Lieutenant* ? M. Colomb m'écrit qu'il n'y comprend rien et que personne ne le réclame. Je suis bien sûr de vous avoir écrit ; ma lettre aura fini dans la pipe d'un caporal autrichien.

Que si vous avez vu le *Lieutenant*, vous aurez dit : N'est-ce que çà. Il valait bien la peine d'attendre un an !... C'est que réellement il n'y a qu'à mettre : Amenez-moi mon cheval, au lieu de : *Approchez avec mon coursier*. En vous préparant tous les matins par la lecture de vingt pages de *Marianne* de Marivaux, vous comprendrez les avantages qu'il y a à décrire juste les mouvements du cœur humain. Ne faites point vos personnages trop riches, et faites faire quelque petite gaucherie à votre héros, parce qu'enfin nous autres héros, nous faisons des gaucheries. Nous courons ; un plat homme marche à grand peine, et encore avec une canne ; c'est pour cela qu'il ne tombe pas.

Ecrivez-moi une lettre de huit pages ; envoyez-la à M. Colomb, qui l'expédiera à M. Bazin, directeur du bateau à vapeur à Marseille. De cette manière, on évite la route d'Huningue, ou de Chambéry à Rome.

Beaucoup de noms propres, de grâce, et les petites aventures de la société dans les châteaux. C'est là, ce me semble, que l'on fabrique le plus de maris trompés.

Pourquoi n'y a-t-il pas un journal de Paris racontant qu'un chat est tombé d'une gouttière dans la rue Dumartroy ? Ces grands benêts de journaux politiques ne descendent à l'anecdote que quand il y a du sang ; c'est ainsi que j'ai lu l'aventure ; je connais le mari et la femme. Quel était le héros auteur indirect de tout ce désordre ?

Quand aurez-vous un petit salon bien chaud, au quatrième étage, rue de Hanovre, et moi dans ce salon de sept à huit le soir, bavardant avec quelques amis intimes, qui sachent ne rien prendre au sérieux, hors l'amitié et l'amour ? Tout le reste n'est qu'une mauvaise plaisanterie. En attendant le matériel du salon préparez le personnel. Comment va le personnel de Madame la députée de Saint-Denis ?

580. — S.

AU COMTE CINI.

Civita-Vecchia, le 14 *novembre* [1834].

Il y a huit ou dix jours, mon cher comte, que j'ai reçu deux paquets d'arrow-root. J'apprends par notre ami Annibal que cet arrow-root vous est destiné.

Lundi prochain, à deux heures moins un quart, envoyez un de vos domestiques hors de la porte *Cavalegieri* sur la route de Civita-Vecchia, à 200 pas hors de la porte, je lui remettrai ces deux paquets.

Je ne prends pas de *lasciar passare*. Rome est menteuse, elle dirait bientôt qu'à chaque voyage je fais pour 1.000 écus de contrebande.

Mille compliments à l'aimable Comtesse.

N'oubliez pas d'envoyer un domestique lundi prochain *à* 200 *pas en dehors* de la porte *Cavalegieri*. Je passerai entre 2 et 3 h. ½. Je lui remettrai les 2 paquets d'arrow-root.

Et j'aurai le plaisir de vous voir le soir.

Tout à vous,

DURAND.

581. — C.

A M. SAINTE-BEUVE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 21 *décembre* 1834. (Soleil] superbe. Je travaille la fenêtre ouverte.)

Vous avez su bien avant moi, mon cher monsieur, que notre ami J.-J. Ampère s'est tiré, leste et pimpant, d'un joli péril bien propre

et bien vif. Le 12 décembre, par la plus belle lune, le *Henri IV* a eu la folie de raser le mont Argentaco à la distance de quarante mètres. Il est vrai que le canal entre ce mont et l'île de Giglio n'a que huit milles de largeur. Le malheureux bateau a touché sur une *secca* où il n'y a que trois pieds d'eau. Il en est résulté un trou énorme par lequel l'eau est entrée et a éteint les chaudières. Heureusement le bateau a pu se soutenir jusqu'au rivage, sans quoi il fallait se battre et s'emparer des deux ou trois petites chaloupes. Que je hais le caractère gascon et hâbleur ! c'est celui du capitaine du *Henri IV* qui, depuis la perte de son navire, est triomphant et plus hâbleur que jamais. La folie de cet homme m'a forcé à écrire des paperasses infinies. Il faut constater, constater. Peut-être l'assurance de Marseille ne voudra pas payer les quatre-vingts, plus quarante, ou cent vingt mille francs, valeur du bateau. On renonce à le repêcher. Je ne conçois pas qu'on laisse à quarante pieds dans l'eau une machine qui a coûté quatre-vingt mille francs.

Ampère m'a écrit le 14 de Porto-Triola, à six mille de l'écueil fatal. Il m'engage à vous écrire, Monsieur, sa lettre m'arrive le 21 ; un voyageur l'a oubliée quatre jours.

Je saisis l'occasion d'écrire à un homme que je voudrais voir, c'est ce qui ne m'arrive presque jamais. Je ne parle jamais de notre chère littérature sans être un Ovide : *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.* Je reçois la *Revue des Deux-Mondes*, et la *Rétrospective* et l'*Edinburgh Review*. Ah ! monsieur, quels styles ! et par compensation quelle absence d'idées ! M. Loeve-Weymar me console, et cette fois-ci M. Magnin, quoi qu'il dise : Le siècle *progresse* ! Quel joli mot qui rime avec graisse ! Mais enfin il y a des idées. Si vous voyez M. Magnin et que vous n'ayez rien de mieux à dire, rappelez-moi à son souvenir. Mais demandez-lui pourquoi il invente *progresse* et fait usage de *hiératique* et autres mots grecs que Dieu confonde ! Il faut laisser ces pauvres ressources à ces hommes de génie qui n'ont pas une idée.

Rome et moi nous ne connaissons la littérature française que par l'édition de Bruxelles. Je vis comme si j'étais à Bornéo. Je n'ai pas vu encore *Volupté*, que j'ai pourtant demandé deux fois à Livourne. Mais un abîme nous sépare, car je crois qu'il y a un *God* : il est méchant et malfaisant. Je serai bien étonné après ma mort si je le trouve, et s'il m'accorde la parole, je lui en dirai de belles. S'il existait, et *juste*, je ne me conduirais pas autrement. Je gagnerai donc à son existence, car il me payera pour avoir agi de la façon qui m'a procuré le plus de

plaisir. Mais ne parlons plus, monsieur, de ce qui me sépare de vous. Si jamais vous voulez venir coucher deux mois ou deux ans dans mon appartement à Civita-Vecchia, vous règnerez sur mes bouquins et sur la plus belle mer du monde, *Tyrrhenum*. Je fais des fouilles et j'ai des vases noirs qui ont 2700 ans, à ce qu'ils disent. Je doute là comme ailleurs. Ampère vous dira que j'ai mis mes économies à acheter le droit de faire des copies dans les archives gardées ici avec une jalousie... par la raison toute simple que les possesseurs ne savent pas lire. J'ai donc huit volumes in-folio, mais la page écrite d'un seul côté, d'anecdotes parfaitement vraies, écrites par les contemporains en demi-jargon. Quand je serai de nouveau pauvre diable, vivant au quatrième étage, je traduirai cela *fidèlement*. La fidélité, suivant moi, en fait tout le mérite. Toute cette narration est pour amener cette question : Comment intituler ce recueil ? *Historiettes romaines* fidèlement traduites des récits écrits par les contemporains (1400 à 1650). Mais peut-on dire *historiette* d'un récit tragique ?

Je ne vous oblige point, monsieur, à une réponse. Vous direz votre avis à notre naufragé. J'ai écrit un roman intitulé l'*Orange de Malte* (1). Le héros, fils d'un banquier riche, puis ruiné, est sous-lieutenant à Nancy, puis secrétaire intime d'un ministre à Paris. Cela est écrit comme le Code civil. J'ai horreur de la phrase à la Chateaubriand. Si nous vieillissons, vous et moi, monsieur, nous verrons les ouvrages à la Sand offerts à dix sous le volume comme les romans *fashionables* de Colman à Londres et personne n'en voudra. Alors on les emportera au Canada, et, le provincial aimant l'emphase, on trouvera trente ou trente-six francs des cent volumes.

L'Italie n'est plus comme je l'ai admirée en 1815. Elle est amoureuse d'une chose qu'elle n'a pas. Les beaux-arts pour lesquels seuls elle est faite ne sont plus qu'un pis-aller. Elle est profondément humiliée dans son amour-propre *excessif* de ne pas avoir une robe lilas comme ses sœurs aînées, la France, l'Espagne, le Portugal. Mais si elle l'avait, elle ne pourrait la porter. Avant tout, il faudrait vingt ans de la verge de fer d'un Frédéric II, faisant pendre les assassins et emprisonner les voleurs. Un jeune voleur, protégé par moi, avait été condamné à trois ans de galères ici. Il a dit : *Apoplexie à la Madone* : *Accidente alla Madonna*, et il a été condamné à vingt ans de galères. Dans Rome seulement, il y a deux cents assassins, on trouve deux

(1) Titre abandonné, de *Lucien Leuwen*.

cents cadavres dans les rues (?) ; on guillotine, on fusille par derrière un homme le premier jour de carnaval et deux ou trois le reste de l'année. Nos messieurs Lucas pourraient voir le bel effet de la suppression de la peine de mort. Je me suis fait raconter par des *assassins* le monologue qui a précédé le crime. La galère où l'on vit fort gaiement n'est rien ; la peine de mort les effraye excessivement, car ils croient fermement en la Madone, et en Dieu par amour pour la Madone, comme son beau-frère. Engagez le naufragé à vous conter l'histoire sous le secret de ce condamné pour lequel j'ai obtenu les lieux d'aisance. Salut et estime.

Adolphe de SEYSSEL.

P.-S. — Compliments à MM. Victor Hugo, Magnin, Lœve-Weymar, Taschereau. Dites bien que les étrangers comprennent le style de Voltaire et de Rollin et rien du tout à M. de S... Ceci est à la lettre. La longueur de mon bavardage vous prouve, monsieur, tout le plaisir que j'aurais à vous consulter. Quel admirable style que celui de Tallemant des Réaux ! Supposez cela traduit par MM. de la *Revue des Deux-Mondes*.

582. — C.

A M. LE DOCTEUR PRÉVOST, A GENÈVE

Rome, le 8 *mars* 1835.

Monsieur,

Je suis rempli de reconnaissance pour les bons avis que vous me donnâtes en décembre 1833. (J'ai la goutte et la gravelle, je suis fort gros, excessivement nerveux, et j'ai cinquante ans). Vous me prescrivites le vin de Colchique et la privation absolue d'acides.

En rentrant ici, on me proposa un mariage (1), je renvoyai le grand traitement, je me contentai de me priver entièrement d'acides. Je prends trois fois la semaine, pendant six mois de l'année, du bicarbonate de soude ou de potasse. Je rends des graviers parfaitement arrondis, comme par le frottement ; c'est, je pense, l'effet du bicarbonate. Au lieu de peser cinq grains, ces graviers ne sont pas d'un quart de grain et ne produisent aucune douleur. Je rends deux ou

(1) Voir *Comment a vécu Stendhal*, pp. 58-60.

trois grains (poids) de graviers chaque semaine, en deux cents morceaux ronds. Je me prive entièrement de café depuis dix-huit mois, les douleurs d'entrailles ont presque entièrement cessé. Elles n'ont pas été au point de me faire jurer depuis la suppression du café. Quand je reprends du café, la douleur revient dans les entrailles et surtout à trois pouces à gauche du nombril. Je déjeune avec du thé et du beurre. Je bois peu de vin ; quand je bois du vin de Champagne, le lendemain je me sens beaucoup plus gai et moins nerveux. Depuis décembre 1833 je n'ai pas pris six grains de vinaigre ou d'acide de citron. Je me porte fort bien, ce dont je vous remercie. N'y a-t-il rien à faire ? S'il n'y a rien à faire, je vous prie sincèrement, Monsieur, de ne pas vous donner la peine de me répondre ; j'aime mieux que vous soulagiez un malade de plus. Je dîne tous les jours avec cet homme judicieux et bon, M. Abraham Constantin, et nous parlons souvent de votre humanité et du soin avec lequel vous écoutez les malades.

Je suis, Monsieur, avec la plus sincère reconnaissance, votre très dévoué serviteur.

H. BEYLE.

583. — C.

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Rome, le 21 *mars* 1835.

Cher ami, le bureau a dit à M. L.... : M. Beyle nous prend-il pour des bêtes ? — Or, une fois qu'un sot pense qu'on se moque de lui, de quoi n'est-il pas capable ? J'ai eu beau répondre :

Crois-tu d'un tel forfait Manco Capac capable ?

Quel emplâtre appliquer à cette diable de blessure ? Tant que M. Dijon sera là, ils ne lui présenteront rien d'hostile à signer ; mais lui parti, ma colique recommencera. Réfléchis à cela. — Je m'hébête tout à fait ici. Comment m'amuserai-je quand je serai vieux, si je laisse mourir la bougie qui éclaire la lanterne magique ? Cette raison, qu'un épicier ne comprendrait pas, quoiqu'il s'agisse de bougie, est ce qui me touche le plus. Je prends le tour pédantesque.

Si M. Dijon n'est pas à cheval, ce serait peut-être le moment de lui offrir le *Tibère*, que je brûle de lui transférer. Je suis vraiment heureux d'avoir trouvé, dans le cruel empereur, un moyen, non de m'acquitter, mais de témoigner ma reconnaissance. On vient chez moi trois ou quatre fois par mois, pour voir les beaux yeux de Tibère. Il a une circonstance qu'on regarde comme unique et qui intéresse les savants, d'ailleurs si insensibles au *beau* ; il y a indication de moustaches et de favoris naissants. Avait-il pris cet usage en Grèce, car rien de semblable à Rome. Si je voulais, j'aurais quinze visites par mois ; mais cette gloire est ennuyeuse. Ce buste sera très-célèbre dans dix ans.

M. d'Houdetot m'a demandé de nouveaux vases étrusques. En avril, je vais voir remuer la terre et je choisirai les moins chers et les plus beaux, deux conditions difficiles à réunir, à peu près comme la pauvreté et l'envie de dire à M. Public des choses non plates.

J'ai de singulières anecdotes sur la Russie, que je dicterai dès que j'aurai un scribe. En revanche, la justice règne en Prusse, et il y a une différence énorme entre la Pologne russe et la Pologne prussienne. Un paysan russe, avec la terre à laquelle il est attaché, vaut six cents francs. Ainsi quand tu lis : L'empereur à donné au général un tel mille paysans, lis six cent mille francs.

584. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Rome, le 24 *mars* 1835.

Votre M. de M... part demain pour Naples, et peut-être pour Constantinople, par le bateau napolitain. Il est fort aimable et n'a pas manqué d'acheter beaucoup d'antiquités, comme font tous les gens riches. Ces messieurs partent toujours de ce principe irréfragable : avoir de l'argent pour acheter des statues, c'est une raison pour s'y connaître.

Je m'occupe beaucoup des tombeaux de Tarquinies, à trois lieues de mon trou. Nous creusons dans ce *Père-Lachaise;* quand on trouve un tombeau intact (ce qui arrive une fois sur cent), on jouit, pendant

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

une heure, de la vue du grand homme mort, revêtu de tous ses ornements, une couronne d'or sur le crâne ; les feuilles de laurier en or sont bien plus légères que du papier. Bientôt tout tombe en poussière très humide, presque en boue, et l'on est réduit à pêcher, avec une épingle, les feuilles de laurier dans cette boue. Cela a trois mille ans au moins, et rejette vivement la pensée au temps où les poésies d'Homère étaient dans l'état de notre Bible.

Les arts sont f.... ! bis f.... ! Le seul Tanerani fait de petites jolies choses, sans énergie. La *Médée* de M. Lemoine est bien. — J'ai beaucoup vu M. Gudin-Marine qui part à la fin du mois.

Mille tendresses à [MM. Delécluze, Lolot, Barral, madame Ancelot et le bon Tourangin. Mille tendresses à Fiori. Je serais le dernier des hommes si je ne pensais pas à lui]. (1)

CHOMONT.

585. — I. (2)

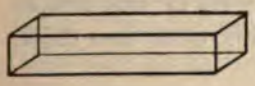
AU BARON DE MARESTE A PARIS

Civita-Vecchia, 1er *avril* [1835].

M. Gudin (Marines) vous parlera de nos admirables découvertes en *Art Etrusque* et en grec. Remarquez bien ce point.

M. Colomb (35 Godot de Mauroy) que vous connaissez peut-être, a la bonté d'acheter pour moi, chez Baudry, plusieurs romans de Walter-Scott annoncés à cinq francs, un de mes amis, M. Féburier, les obtient pour 4 fr. 50. Pourriez-vous envoyer par la poste audit Colomb un mot qu'il montrera audit Baudry ? A la vue de ces sacrés caractères, le Baudry lâchera chaque volume à 4 fr. 50.

Je viens d'assister à la plus admirable découverte : un sarcophage quadrilatère, huit pieds de long, quatre scènes d'un fait tragique *à nous inconnu* et apparemment célèbre parmi les Etrusques, fort bien sculptées sur les quatre faces. C'est le plus bel échantillon de l'art étrusque. Cela est contemporain d'Homère, peut-être antérieur, et vaut deux mille écus. Le gouvernement le ferait estimer



(1) Colomb a ajouté, à cette lettre, deux paragraphes qui appartiennent à celle du 1er Avril 1835.

(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

trois cents et payerait Dieu sait quand ? De là, nécessité du secret. M. Marzi a deux mille arpents, sur lesquels il a acheté le droit de fouille. Il cède son droit moyennant le tiers des produits. Cette mine est vierge ; on n'a commencé à l'exploiter qu'en 1823. Mille compliments.

Ch^er de CUTENDRE.

586. — C.

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Rome, le 9 *avril* 1835. — *Temps infâme.*

Mon chef ici paraît fort content de Dominique (1). Le premier secrétaire pense que ledit chef me donnera une lettre très favorable. Il trouve que Dominique n'a qu'un seul péché à se reprocher : le peu de résidence. Comme il a vu deux fois Civita-Vecchia, il est tout disposé à excuser ce péché. Le premier secrétaire m'a dit : Mais que peut-on vous reprocher ? Je n'ai pas fait la confidence des *choses curieuses* : je les ignore.

Une conversation de deux heures avec l'ambassade, moins le patron, a été on ne peut plus rassurante. Le patron est malade ; ainsi je ne pourrai lui demander la lettre que vers le 15 avril. Satisfera-t-elle Monseigneur, la regardera-t-il comme *bastante*, pour paralyser les effets de l'idée qu'ont les commis que je me suis moqué d'eux ?

De plus, il se trouvait là un bon et aimable attaché, qui a passé quinze jours à Gibraltar et qui m'a juré que ledit Gibraltar vaut cent Civita-Vecchia. Donc, si l'on ne peut pas avoir *Two Thousand* (2) à Lutèce, je demande Gibraltar, qu'on t'offrait à demi il y a trois mois et que je refusai alors.

Peut-être les commis désirent-ils Civita-Vecchia pour quelque poitrinaire de leurs amis. Le castor poursuivi et serré de trop près, se coupe la queue d'un coup de dent, et les chasseurs, ayant leur objet, le laissent tranquille.

Mais avant tout deux mille quatre cents francs à Lutèce. A l'ambassade, on m'a dit : Dominique a-t-il volé ? A-t-il assassiné ? A-t-il

(1) Beyle lui-même.

(2) Deux mille.

non résidé ? — Nous répondrons *non* aux deux premières accusations et l'on excusera la troisième.

Qu'est-ce que mon chef d'ici devrait écrire pour Dominique, à ton avis ?

M. C... n'est point à Marseille, mais j'ai des lettres aujourd'hui ; on y a peur du choléra qui est à Padoue et à Bergame.

HOR. DE CLUNY.

587. — C.

A M. DI FIORE (1)

Civita-Vecchia... [*avril*] 1835.

Ennuyeux comme la peste.

Je touche ici à la barbarie, j'ai la goutte et la gravelle, et je suis fort gros, excessivement nerveux et j'ai cinquante-deux ans ! Ah ! si j'avais su en 1814, mon père ruiné, je me serais fait arracheur de dents, avocat, juge, etc., etc. Je suis si abasourdi de m'ennuyer à ce point que je ne désire rien, je suis noir ; vous comprendrez l'excès de mon marasme quand je vous avouerai que je lis les annonces de la *Quotidienne* ! en être réduit à ce régime, m'assomme ! j'ignore tout dans ce séjour enchanté...

Le seul malheur est de mener une vie ennuyeuse...

Ah ! que n'ai-je une chaumière ou quinze cents francs dans la rue Saint-Roch ! Je suis bien, certainement, mais je crève d'ennui. Le vrai métier de l'animal est d'écrire un roman dans un grenier, car je préfère le plaisir d'écrire des folies à celui de porter un habit brodé qui coûte huit cents francs. Je vais à Rome quand je veux, mais cependant, au fond, il faut tenir à son poste. Or, que faire dans ce poste ? J'y deviens plus stupide chaque jour ; je ne trouve personne pour faire ces parties de volants qui s'appellent avoir de l'esprit. Je suis arrivé à ce point de décadence que dès que je cherche à former

(1) Et non à R. Colomb, comme l'indique par erreur M. Aug. Cordier (*Comment a vécu Stendhal*, p. 51) car Beyle tutoyait Colomb, ce qu'il ne fait pas ici. De plus plusieurs paragraphes de cette lettre, supprimés ici, ne sont que la répétition de lettres de 1831, 1833, 1834 et 1835 ; il y a double emploi évident. (A. P.).

des caractères possibles, je suis absurde ; dans l'abominable absence d'idées où je végète, je ressasse toujours les mêmes données.

Pas l'ombre de société, et Dominique doit dire qu'il s'amuse et est enchanté de sa place ! Car l'on m'écrit de Paris qu'il faut, moi aussi, tromper et ne pas dire que je m'ennuie, et cela sous peine de passer pour un homme léger, jamais content de rien. Aussi, viens-je d'écrire à madame Azur que je n'écrirais plus, mais pour garder ma place.... Etre obligé de trembler pour la conservation d'une place où l'on crève d'ennui !

Voyez donc si l'on ne pourrait pas avoir two thousand (2,000 fr.) à Lutèce ; une chambre au midi et au cinquième. La petite chambre avec cinq francs de revenu et cinq francs gagnés par un roman, serait le bonheur suprême. Je suis fait pour vivre avec deux bougies et une écritoire, et maintenant en vous écrivant je suis heureux ainsi. Mais je m'ennuie dans mon nid d'hirondelle !

Adieu, j'ai envie de me pendre, et de tout quitter pour une chambre au cinquième étage, rue Richepanse.

L'ennuyé, Baron DORMANT.

588. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Rome, le 15 *avril* 1835.

Il est inutile, dites-vous, grand philosophe, de lui chercher *une chambre au midi et au cinquième* ; ce sont les propres mots de votre lettre. Ce sont aussi les mêmes mots dont se servait Paul-Louis Courier, dans cette fameuse promenade de quatre heures, le mardi gras, tête-à-tête avec moi, et qui se termina par un dîner chez Biffi, qu'il trouva trop cher, ce qui me donna beaucoup d'orgueil ; il fut tué huit jours après. Mais l'orgueil ne vint pas de la mort de ce grand homme, mais de voir qu'il partageait des faiblesses abominables, que le courant de la conversation me porta, ce jour-là, à lui confier ; et comme il les partageait, leur récit ne l'ennuyait point. « Je ne crois pas que la position de Dominique soit mauvaise ». Tant pis ! mille fois tant pis !

La petite chambre, avec cinq francs de revenu et cinq francs gagnés par les *Bois de Prémol* (1) serait le bonheur suprême.

Il n'y a pas de musique à Rome. Quatre années de solitude, avec des buses savantes, qui répondent après avoir pensé un quart d'heure, m'assomment, quoique chaque année de cette solitude ait été payée, d'abord onze mille francs, et maintenant depuis les ordonnances de M. Victor (2) sur les chanceliers, neuf mille huit cents francs seulement.

J'ai adoré, et j'adore encore, du moins je le crois, une femme nommée mille ans. La passion a été une folie de 1814 à 1821. J'ai obtenu en mariage sa sœur aînée, nommée Rome ; c'est un mérite grave, sévère, sans musique ; je la connais exactement et à fond ; il n'y a plus rien d'exalté ni de romanesque entre nous après quatre années de matrimonio ; je l'abandonnerais avec plaisir pour Mademoiselle Valence, de laquelle on dit beaucoup de bien ; mais le caractère d'une jeune fille est un problème. Si, au lieu d'une anguille, je trouve, en plongeant la main dans le sac fermé, que je n'ai saisi qu'un serpent ! — Je n'ai pas voulu me marier, il y a un an, à une grande jeune fille qui alors me voulait du bien, à cause du beau-père qui, amoureux de la *furia francese*, prétendait vivre avec moi.

589. — C.

[AU DUC DE BROGLIE]
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Civita-Vecchia, le 15 *avril* 1835.

Monsieur le duc,

Dans la crainte d'encourir le reproche de négligence, je prends la liberté de représenter au ministère que je n'ai point reçu une lettre écrite, à ce qu'il paraît, dans le courant de février dernier, et relative à la résidence à Civita-Vecchia. Aussitôt que j'aurai reçu cette lettre, je m'empresserai d'adresser au ministère l'enveloppe qui pourra constater le jour de la réception et les explications qui sont dues.

(1) L'un des titres abandonnés de *Lucien Leuwen*.

(2) Le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères.

Aujourd'hui je me bornerai à représenter que depuis mon retour de Paris, en 1833, après un congé, je n'ai jamais été éloigné de Civita-Vecchia de plus de sept heures de marche. Quant aux absences, en été, le terrible *aria cattiva* de cette côte m'y obligeait. M. le comte de Saint-Aulaire, qui est actuellement à Paris, m'a vu atteint d'une maladie mortelle, fruit de l'*aria cattiva*. Le bruit de ma mort ayant couru un mois après à Rome, M. de Saint-Aulaire chargea M. B... de se rendre à Civita-Vecchia pour mettre les scellés sur mes papiers. M. B... allait partir, quand arriva une lettre signée de moi. M. le comte de Saint-Aulaire eut la bonté de m'engager lui-même à aller passer un mois dans le bon air d'Albano.

Cette même année, M. le baron Devaux, mon prédécesseur, qui, contre son usage, était venu à Civita-Vecchia, fut atteint par la terrible fièvre de l'*aria cattiva*. Madame Devaux et ses domestiques eurent également cette fièvre dans les montagnes de la Talfa.

Chaque année j'ai eu la fièvre et les maladies nerveuses qui en sont la suite ; et en 1833, venant en congé à Paris, j'y ai été malade un mois, quoique étant parti de Civita-Vecchia dès le commencement d'août ; j'ai consulté à Paris MM. Chomel et Koreff.

J'ose espérer de répondre par des faits faciles à prouver, comme ceux-ci, aux accusations portées par des personnes dont la mauvaise volonté est prouvée par des dénonciations antérieures ou par des voyageurs peu réfléchis. La plupart des voyageurs se montrent fort mécontents de payer cinquante-deux sous le visa de leur passeport et objectent que l'on ne paye rien à l'ambassade à Rome. Les voyageurs restent dans le bureau et ne passent que rarement dans une petite pièce où l'on m'apporte les passeports à signer. Les voyageurs, encore aigris par le paiement des cinquante-deux sous, partent de là pour dire qu'ils n'ont point vu le consul.

Je suis avec respect, etc.

590. — C.

A M. DE FIORE A PARIS

Civita-Vecchia, le 28 *avril* 1835.

Cher ami, voici vingt-cinq jours que je m'ennuie dans mon nid d'hirondelle. — Je parlais souvent de vous avec M. T... Que diable

a-t-il ? Ce n'est plus le même homme, c'est au point que, la physionomie antique manquant, il a été obligé de se nommer la première fois que je l'ai vu. Il a fait emplette d'une fort jolie statue, grande comme cette feuille de papier ; c'est une femme assise qui veut faire lire un enfant de quatre ans et qui s'appuie contre ses genoux.

Si Colomb vous trouve chez vous, priez-le, bon ami, de vous déchiffrer deux immenses lettres qui m'ont fatigué la main. Lues ou non lues, faites-y mettre un cachet et à la petite poste.

Vous ai-je parlé dans quelque autre lettre des beaux yeux de madame de Biron que je voyais chez M. le marquis de M.... Ce sont ces dames qui ont dit à M. de Praslin (1), mon ami, de me présenter. Si j'avais eu vingt ans de moins ou du sang royal dans les veines, j'aurais cherché à donner de l'émotion à ces beaux yeux. Mais que votre méchanceté n'en voie pas une dans ce que je dis du sang royal ; ce n'est qu'une supposition malveillante basée sur le rang.

Un des êtres les plus comiques de notre hiver a été la fille du général Moreau, qui a eu cent dix mille francs de dot. C'est pourquoi elle ne marche et n'agit que par ressort. Aucune véritable duchesse n'est poupée à ce point.

L'ancien prince de L... (amant de madame la duchesse de Berry, avant M. de M....) achetait des tableaux et n'avait pas une idée. En fait de jeunes gens de bonne maison, ce qui vaut le mieux, sans aucun doute, c'est le roi de Naples. Il a été élevé comme Louis XIII par une mère qui voulait la régence. Le pauvre enfant copiait le gros missel avec lequel on dit la messe. On dit qu'il ne sait pas précisément où est la Pologne ; mais ce qui est bien rare dans la classe noble et même partout, il a la force de vouloir : moi, je voudrais vous plaire.

Nous l'avons échappé belle ! M. Dijon a failli arriver ; mes yeux auraient revu vos charmes et ma charmante mauvaise compagnie du *Café Anglais*. Là seulement, je trouve du naturel.

Je voudrais aller à Livourne, où j'ai été nommé, si jamais l'actuel s'en va. Cet actuel a quarante mille francs de rente et il a fait six tragédies qu'il brûle de voir jouer aux Français. Quel succès n'eût-il pas eu en 1754 ! Alors l'imitation fade et élégante de Racine était une nouveauté et plaisait.

J'ai découvert, le 14 avril, à six cents pas de la ville, un Apollon de dix-huit ans, mais pas de tête, pas de bras. Un genou est sublime et

(1) Le Comte Edgard de Praslin, attaché à l'ambassade de France à Rome (R. C.)

me semble de l'antique. Six hommes, à vingt-trois sous, font l'affaire ; ils sont Napolitains, bons, honnêtes, sans coups de couteau. A vingt lieues autour de Rome, vous ne trouveriez pas un homme assez dupe pour travailler à la terre ; il vaut bien mieux être frère lai d'un couvent de capucins.

Je ne croyais jamais arriver à la troisième page, tant j'ai peur d'ennuyer un homme qui se promène aux galeries de l'Opéra, au lieu d'entretenir à trois cents francs mademoiselle C..., la divine C... qui m'a pris en grippe et me parle toujours de mon ventre ; fille sublime !

A Rome, on me parlait de mes ouvrages, et en quels termes, grands dieux ! — N'avez-vous pas connu le petit S... ? Il est jésuite en diable, et vend assez bien des tableaux à l'huile, qui montrent les Calabres et la Sicile ; mais il n'y a pas d'air. Si le père est votre ami, comme j'en ai quelque idée, dites-lui que son fils voit tous les matins chez lui MM. de Ludre, duc de Rohan, Girardin, lesquels non seulement admiraient, mais encore achetaient.

La fille assassinée (1), rue *in Lucina*, est venue tomber à deux pieds de l'endroit où j'étais. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la belle couleur du sang sur de beaux bas bien fins. Et ensuite, mon Dieu, comme c'est vite fait ! qu'on est heureux de partir ainsi ! Deux cents spectateurs qui sont accourus étaient consternés ; toutes les mâchoires tombaient et ils étaient pâles. Sur trente assassins, on en pend un, et au bout de quatre ans.

Dictez au grand navigateur (M. Colomb) ce que vous aurez appris sur la formation du ministère actuel ; restera-t-il après les Chambres ? Dans quel sens se feront les élections ? Le même, je suppose.— Comment va votre gouvernante, qui a l'esprit de me trouver bête ?

Baron BOUTONET.

(1) Voir la lettre du 1er Novembre 1834.

591. — A.

A M. LE DUC DE BROGLIE

Ministre-Secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères.

Cevita-Vecchia, le 10 *juillet* 1835.

Monsieur le duc,

Je prie Votre Excellence de me permettre de la distraire un instant des graves intérêts qui l'occupent habituellement, pour appeler son attention sur moi.

J'ai cinquante-deux ans d'âge et vingt-huit ans de services. Dernièrement, quand Sa Sainteté est venue à Civita-Vecchia, je n'ai pu faire les honneurs du bateau à vapeur *la Méditerranée* sur lequel S. S. a fait une promenade de plusieurs lieues. J'avais la fièvre qui me quitte à peine après un mois de souffrances. Tous les étés, l'air de Civita-Vecchia me donne la fièvre. En 1831, à mon arrivée de Trieste, j'ai débuté par une maladie qu'on a crue mortelle. M. le comte de Saint-Aulaire se souviendrait peut-être encore qu'il fut question, à Rome, d'envoyer quelqu'un pour mettre les scellés sur mes papiers. Ma santé, déjà altérée par la retraite de Moskou, me fait désirer d'être employé dans un climat chaud, exempt, s'il se peut, d'*aria cattiva.*

Si quelque consulat d'Espagne, sur la Méditerranée, venait à vaquer, j'oserais prier Votre Excellence d'échanger le poste de Civita-Vecchia pour un poste en Espagne. Comme auditeur, j'ai été intendant en Silésie ; j'ai administré, à Brunswick, de 1807 à 1809, et j'ai quelque expérience de la conduite à tenir parmi des populations plus ou moins hostiles.

Je suis, avec respect, Monsieur le duc, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE.

592 C

A MADAME GAUTIER A GRENOBLE

Rome, le 30 *juillet* 1835.

Chère amie, je reçois votre lettre du 12 juillet. Je fais bonne mine contre mauvais jeu ; je souffre encore beaucoup, mais plus au point de jurer. Pour le public, je me porte bien. Je suis ravi d'apprendre que votre santé est parfaite ; on vit fort bien, quand on est femme, soixante-dix ou soixante-quinze ans. Que d'années devant vous peut-être ! Je vous fais compliment de la passion que sent votre fils. Peu importe l'objet, c'est une passion. Il réfléchira ; ses espérances déçues lui apprendront à connaître les hommes, ce sera un véritable progrès.

Je vous dirai, en termes de négociant, que je *confirme ma dernière.*

Pourquoi avec votre esprit ne vous feriez-vous pas quelque chose d'analogue à l'existence de madame Récamier ? Elle est pauvre ; son esprit consiste à casser le nez à chacun avec l'encensoir, et à tâcher d'être utile à chacun de ses amis. Par exemple, dès que M. Mérimée a été connu, elle a voulu le voir dans son salon et lui a offert un emploi convenable dans la diplomatie d'alors, sous M. le duc de Laval (1).

593 (3)

AU BARON DE FORMONT.

Consul général de France à Livourne.

Civita-Vecchia,..... Août 1835.

Le 21 août, une affiche a appris au commerce étonné que les droits à l'entrée des *tissus de laine* de toute nature étaient doublés. La livre de drap payera 6 pauls au lieu de 3 pauls 25, suivant le cours de ce jour. Le doublement des droits sur les draps peut frapper nos manufactures,

(1) Voir F. Chambon. *Notes sur Mérimée*, p. 8.

(2) H. Cordier. *Stendhal et ses amis.* Notes d'un curieux. 1890, pp. 100-103, en note.

en ce sens que les approvisionnements à livrer sont en route pour les Etats de Sa Sainteté ou sur le point d'être mis en route. Les négociants romains s'arrangent pour recevoir leurs draps vers le mois d'octobre, époque du commencement des ventes. Les traites représentant la valeur de ces envois sont payables six mois après la réception de la marchandise.

Le négociant des Etats de Sa Sainteté se trouvant avoir à débourser, au moment où il va recevoir les draps une somme double de celle sur laquelle il avait compté, somme que peut-être il n'a pas, prendra peut-être la parti de laisser les draps pour le compte de la maison de fabrique,afin d'engager cette maison à entrer pour une part quelconque dans le payement de ce droit imprévu. D'autres négociants s'empresseront peut-être de contremander les envois.

On parle d'une augmentation du droit de patente sur les boutiques, d'un droit sur les appartements à louer, enfin d'une augmentation d'un bayoc sur le sel.

Agréez, etc., etc.

H. BEYLE.

594. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Civita-Vecchia, le 27 octobre 1835.

Plus un homme a d'intelligence,
moins il a de sentiment.

Je viens de passer l'été, la saison des chaleurs, sur la montagne volcanique d'Albano, à cinq lieues de Rome. Nous avons eu des orages épouvantables ; les coups de tonnerre semblaient déraciner les maisons, dans lesquelles les habitants terrifiés s'empressaient de s'enfermer.

J'en ai vu, et des plus sages, se jeter à genoux au moment de certains éclats de tonnerre vraiment épouvantables, et dont le bruit semblait sortir de terre.

Un seul homme avait du sang-froid, un petit vicaire, qui a une bouteille de Leyde, au moyen de laquelle il foudroie les fourmis qui se promènent sur son balcon de fer.

Ces orages ont centuplé la dévotion par la terreur ; car les trois quarts de la dévotion ne sont que de la terreur.

Le vicaire, quoique croyant, avait peine à contenir sa curiosité, et se la reprochait presque. Un soir, sur le minuit, nous jouions au pharaon, nous étions bien une vingtaine de personnes autour d'une immense table ; le tonnerre grondait d'une façon étonnante depuis un quart d'heure ; il était entremêlé de bouffées de vent d'une force incroyable sur cette montagne isolée et qui domine la mer, comme tu sais.

Comme minuit achevait de sonner, un coup de vent a ouvert une petite fenêtre mal fermée, brisé les vitres et éteint toutes nos lampes à l'exception d'une seule ; tout le monde se leva, la plupart des femmes se jetèrent à genoux.

Le vicaire me cria : « Un courant électrique ! » En effet, je crus voir comme un trait de flamme bleuâtre qui traversait la petite fenêtre.

« Le péril est passé, ajouta-t-il après deux secondes ; mais il est mieux cependant d'empêcher le courant d'air, car nous sommes *diablement* élevés. »

Comme il s'approchait de la petite fenêtre pour la fermer avec une de ces chaises de cuir antique qui ont le dossier fort élevé : « Ah ! monsieur l'impie, s'écria une vieille femme, qui parle de sa science ! — Impie, impie ! » s'écrièrent à l'envi toutes ces femmes qui étaient à genoux, et avaient commencé les litanies de la Vierge.

Le vicaire et moi nous fermions la fenêtre à grand'peine : les petites vitres étaient cassées, le vent s'engouffrait en nous jetant aux yeux une abominable poussière d'eau.

« Interceptons le courant d'air avant le prochain coup de tonnerre », me disait froidement le vicaire ; nous y réussîmes enfin en décrochant les volets d'une autre fenêtre.

595. — E.

A M. SUTTON-SHARPE, LONDRES (1).

Rome, le 24 *novembre* 1835.

En échange des nouvelles intéressantes que vous me donnez, cher ami, je vous envoie quelques croquis biographiques ; ils vous donneront une idée de la manière dont on traite ici les affaires. D'ailleurs, pendant un voyage en Italie, vous pouvez rencontrer ces individus dans quelques salons, et alors ces renseignements acquerraient un véritable intérêt.

TARTARIE CHINOISE

Principaux honnêtes gens du pays.

Probité. — Talents. — Lumières. — Naissance.

M. Mangacci Vincent était conducteur de fiacre à Rome. Créé chevalier par Pie VII pour avoir affiché les excommunications contre Napoléon à la porte de Saint-Jean-de-Latran, on lui donna en outre la ferme du *macinato* (de la farine), source de gains énormes pour ce *fermier général*. Riche, superbe, *prepotente* (abusant de son crédit), protecteur de cette affreuse canaille, inconnue hors de l'Italie, nommée les *sbirri* ; chef des Transteverins en mars 1831, lors de la révolte de Bologne.

(1) Cette lettre figurait dans la copie fournie par M. Romain Colomb pour les deux volumes de *Correspondance inédite*, désignés sous le titre d'*Œuvres posthumes* dans l'édition des *Œuvres complètes de Stendhal*, publiée par la maison Michel Lévy frères, en 1854-1855. Elle aportit le N° CCCXXI, et était paginée sur l'épreuve : p. 220, 221, 222, 223, 224, 225, t. II.

M. Julien Lemer, chargé par l'éditeur du classement et de la revision de l'œuvre complète, avait lu cette lettre en manuscrit et en épreuve. Surpris de ne plus la retrouver dans les volumes définitifs lors de leur mise en vente, il parvint à trouver, à l'imprimerie Simon Raçon, une épreuve *en première* de ce curieux morceau, criblée de corrections typographiques, qu'il fit encarter et relier dans l'exemplaire de sa bibliothèque. C'est d'après cet exemplaire *unique* que, grâce à l'amabilité de M. Lemer, cette lettre a pu être reproduite intégralement. (C. S. 1892). Nous avons complété cette lettre sur la copie qu'en a faite M. Auguste Cordier. (Collection C. Stryienski). A. P.

M. Massani (Paul), *maestro di casa*, intendant du cardinal Bernetti et maître absolu du cœur de ce ministre, possède un grand nombre d'emplois. Ami intime de Mangacci, qu'il aida jadis à afficher les excommunications, action qui n'était pas réellement périlleuse, mais qui, sans doute, le paraissait beaucoup à leurs yeux.

M. Massani vend les grâces, escamote les adjudications, prélève une part sur le prix des fermes adjugées par le gouvernement. Les sels et les tabacs, qui rendaient douze cent mille écus, ont été adjugés à MM. Torlonia et Cie pour huit cent mille écus. Il est vrai qu'*à monsieur il en rend quelque chose* : on comprend que ce monsieur est Mangacci. M. Massani a rendu des services grands, aux yeux du ministre actuel, en enrôlant les Transteverins et la canaille de toute espèce, lors de la révolte en mars 1831 ; M. Massani était uni à Mangacci, Nuci et Gragzioli le Boulanger.

Cardinal Bernetti, quelque esprit naturel, sans talents administratifs, chargé de dettes qu'il voudrait payer. Son jugement est assez sûr pour voir qu'il en est au commencement de la fin. Le beau sexe est l'objet de ses attentions ; ami du *brio* de la princesse Doria, Bernetti est rusé et fin politique.

Monseigneur Vanicelli Casoni, gouverneur de Rome et directeur général de la police, furieux, arbitraire, sans aucun talent, adonné au vin.

Monseigneur Mattei, imbécile, trésorier général de la *Reverendissima Camera apostolica*. Ne sachant rien absolument en finances et en administration ; entièrement dirigé par deux subalternes, comme tous les grands de cette cour, (les subalternes sont des témoins nécessaires de leurs peccadilles amoureuses, et qui pourraient les perdre).

MM. l'abbé Neri, secrétaire, et Galli, *computista* (à peu près sous-chef de bureau), mènent le trésorier ; ce sont d'adroits fripons. On dit que leur maître s'opposa dernièrement à une volerie sur les tabacs et sels.

Le cardinal Dandini, *Prefetto del buon governo*, — inepte à un haut degré, mené pour toute chose par un simple employé, l'adroit coquin Diamilla.

M. Fabri, sculpteur médiocre de Venise, délateur connu auprès du redoutable tribunal du vicaire; il s'est chargé, conjointement avec sa femme, de garder une des maîtresses du cardinal-vicaire. Ce cardinal va voir sa maîtresse chez Fabri, lequel a obtenu la survivance d'Antoine d'Este, directeur du Musée du Vatican. Fabri est, de plus, espion et délateur au service de l'Autriche.

Le marquis Marini, fils d'un marchand de poisson, dévoué aux jésuites, auteur prétendu de quelques ouvrages faits par des teinturiers, directeur des *catastri* (cadastres), accusé de friponnerie par ses employés. On a reconnu qu'il avait, en effet, volé trois à quatre cent mille écus ; mais l'ancien ministre des finances, feu le cardinal Guerieri, son protecteur et associé pour le vol, a imposé silence aux employés. Ces pauvres diables continuent à soutenir leur dire auprès du pape, mais on ne les écoute pas.

M. Philippe Tomassini de Foligno, anciennement rédacteur des Almanachs de ce pays, maintenant secrétaire général du Camerlingato, lié avec l'ex-jésuite Reggi (ou Rezzi), autre employé du Camerlingato, tous deux grands ennemis de la France et de toute idée libérale. Ils ont eu l'esprit de dominer entièrement les camerlingues Pacca et Galeffi, grands fripons hypocrites. (Je parle de T... et Rezzi) ; ils volent et gouvernent l'Etat à leur volonté, font commerce des rescrits de *privative* (privilèges financiers), ils imposent des *dazzi* (droits) de douane arbitraires ; deux des plus grands et des plus pernicieux coquins d'une administration qui en est remplie.

Le marquis Ugo del Drago (*Bissia, Gentili*), frère du *Maggior d'Uomo* actuel du pape, ennemi de la France et de toute idée généreuse, fut choisi par Léon XII pour directeur de l'imprimerie et de la chalcographie camérale. Il est sans talent aucun, *prepotente*, méchant, sans principes quelconques, touche un fort traitement et gâte tout dans l'administration qui lui est confiée.

M. Paul de Romanis, fils du libraire. Ses services comme espion lui ont valu la noblesse (*fatto cavaliere*). Il a un emploi de délateur en affaires politiques ; outre cela, il est maintenant sous-directeur de l'imprimerie centrale ; il a été appelé là par del Drago, digne acolyte d'un tel coquin.

F. Fumaroli, autre insigne coquin chargé de crimes, a joui d'un immense crédit sous Léon XII ; il faisait partie de la *Camarilla* d'alors, qui imposait des édits tout faits à ce pauvre vieillard le cardinal della Somaglia, en ce temps-là secrétaire d'Etat, pour la forme. M. Fumaroli obtint la ferme de l'octroi (*Dazio di consumo*), ainsi que de grosses sommes de Léon XII ; il les gagnait, assure-t-on, par des crimes ou plutôt, ce me semble, par d'affreuses injustices.

Le comte Vincent Piancini de S..., directeur *del Botto e Registro*, a plusieurs autres emplois : homme à renvoyer bien vite ; jésuite, fripon, ennemi de toute pensée libérale.

Thomas Minardi, bon dessinateur, jésuite, espion, il s'introduit dans les maisons comme maître de dessin ; l'un des grands affidés du cardinal Bernetti et du gouverneur ; il rend de nombreux services à ces messieurs ; un des principaux agents de la haute police du pays ; coquin complet ; un des grands prêtres du culte grec.

M. Minardi, cardinal de V..., eut le talent de s'introduire dans les loges des francs-maçons et ensuite révéla les secrets, s'il y en a, et donna la liste des frères. Dévoué aux jésuites, rusé politique, grand ami et confident du cardinal Bernetti ; du reste, employé supérieur à l'administration *del Botto e Registro*.

Les frères Grazioli, Jacques, présidents du tribunal de commerce, insignes fripons. Jacques, ennemi jusqu'à la fureur de tout sentiment généreux ; ne respirant que des supplices pour les partisans du progrès; entrepreneur de l'éclairage de Rome. Espions politiques, les deux frères fréquentent habituellement le cabinet littéraire de *Cracos al Corso*. Outre les deux frères Grazioli, on rencontre dans ce cabinet l'abbé Fea de Coppi de T..., espion, le comte Melchiorri, l'avocat don D... d'A... de F..., et beaucoup d'autres individus dévoués au gouvernement qui, en récompense des services qu'ils lui rendent, leur donne les moyens de voler impunément.

Voyons maintenant ces coquins en action.

Il existe beaucoup de tribunaux civils et criminels, et l'autocrate suprême en crée *au besoin*. Ce sont de véritables *commissions*, comme celles du cardinal de Richelieu.

L'*Uditore santissimo* est le grand ministre de cette partie de l'administration si funeste au public ; un rescrit santissimo, on interrompt le cours de la justice, on impose silence au bon droit.

L'un des tribunaux les plus pernicieux est le tribunal du commerce, composé de deux imbéciles, et du président Jacques, l'un des voleurs les plus effrontés et les plus adroits, qui en est le président. Son principal moyen de faire de l'argent est de protéger les banqueroutiers frauduleux ; il leur vend, d'abord, un *sauf-conduit*, et ensuite un *provisoire* (une pension alimentaire), jusqu'à la formation *dello stato patrimoniale*, ou bilan définitif de la banqueroute. Par exemple, dans la banqueroute Santangeli et Paccinci, ils ont accordé à ces messieurs un *provisoire* de soixante écus par mois. On calcule que, sans compter ce que les juges obtiennent de cette manière, leurs droits patents absorbent environ le tiers de l'actif de la banqueroute. Les négociants hon-

nètes n'obtiennent justice qu'au moyen de leur crédit particulier ; c'est-à-dire par l'injustice.

C'est encore par le moyen de l'*uditore santissimo* que des familles patriciennes ou d'autres, après s'être ruinées par leurs fortes dépenses, obtiennent un *administrateur*. Elles indiquent ordinairement le sujet qu'elles désirent et qu'on leur accorde toujours. C'est, en général, un cardinal, qui délègue un monsignor avec les plus amples pouvoirs. Ce prélat commence par suspendre toutes les procédures dirigées contre son administré ; il ne paye personne, mais, en revanche, force tout le monde à payer ce qui est dû à son administré ; tout le crédit du cardinal et du prélat est employé à activer les rentrées ; qui pourrait résister à une telle puissance ?

Monsignor Foscolo avait tous les goûts dispendieux ; il fit environ trente mille écus de dettes. Pressé par ses créanciers, il eut recours au pape, qui lui fit cadeau de trois mille écus pour faire un voyage, et, par un rescrit santissimo, il fut défendu aux créanciers d'agir contre la personne sacrée de monseigneur ou contre ses propriétés. Monsignor Nardi, *indice di signatura*, obtint un semblable rescrit santissimo.

Feu monsignor Mauri, de la secrétairerie d'état, vola une grande partie de leurs biens à ses pupilles ; il achetait les juges par des emplois, ou les gagnait au moyen de son crédit ; tout cela a été prouvé par pièces authentiques.

Il est presque inutile d'ajouter que le régime le plus arbitraire règne dans les formes de procéder de tous les tribunaux criminels ; ils ne se font pas faute de perquisitions, de détentions préventives, etc., etc. Le plus infâme de ces tribunaux est, sans contredit, celui du *vicaire*, qui a conservé les formes employées par l'inquisition espagnole. Ainsi, le procès est secret et l'accusé ne peut avoir de défenseur ; on y envoie aux galères, ou on condamne à de fortes amendes ceux qui oublient de faire leurs pâques. Il est vrai qu'avec un protecteur ou, à défaut, avec de l'argent, on parvient souvent à adoucir les rigueurs des terribles juges du tribunal du *vicaire*.

Le cardinal Dandini a chez lui la femme d'un cocher, qu'il fait retenir aux galères pour un léger délit. La moindre affaire de ce genre serait sévèrement punie chez un laïque, à moins, cependant, que le laïque n'eût de puissants protecteurs, auquel cas tout lui est permis.

596. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS

Rome, le 25 *novembre* 1835.

J'ai toujours aimé tendrement le président de Brosses ; pourquoi cela ? je l'ignore. Mais, après Mozart et Cimarosa, c'est peut-être l'homme que j'aime le mieux ; je l'aime presque autant que le Corrège. L'amour est, comme vous le savez, le père des imprudences. Moi, me mêler du livre d'un autre et dans ma position !

Malgré moi, par amour, j'ai donc fait neuf pages de préface (1) ; ensuite le lendemain j'ai corrigé et ajouté une dixième page, qui ne vaut pas grand'chose. Comprendrez-vous, le baron Poitou, qui s'établit à grand bruit dans sa loge aux premières, aux *Français* ? Peut-être cela est-il commun à Paris. Voilà pourquoi je maudis mon exil. J'ai donc envoyé cette préface à M. Levavasseur, et le petit-fils du président la trouvera infâme. Tant mieux, alors tout est fini. Si elle plaît à M. Lavavasseur, s'il peut la faire passer, il l'imprimera en épreuves. Alors, lisez-la et, si vous pouvez, priez M. Dijon de la lire. Corrigez trois genres de fautes : les fautes de bon sens, les fautes de style, les imprudences.

Renvoyez l'épreuve, par vous changée et corrigée, à M. Lavavasseur, et il la placera à la tête de ces charmantes lettres. Si la préface vous ennuie, jetez-la au feu et n'en parlons plus.

Depuis le choléra de Marseille et de Gênes, surtout, je n'ai pas lu un pouce de littérature française ; jugez de ma barbarie et qui pis est de mon ennui.

Je ne voudrais pas de Gibraltar ; l'Anglais morose et ayant besoin de donner un coup de poing au carreau de vitre, pour s'amuser, est ma bête noire. Je ne voudrais rien casser, pas même les sots *Komis*, qui m'ont pris en grippe, mais seulement les oublier.

J'ai tâché de bien écrire, priez Colomb de vous lire ma lettre.

D'Alembert avait la pierre à soixante-quinze ans, et n'osait se faire opérer ; il disait : « Qu'ils sont heureux ceux qui ont du courage ! » Je

(1) Cette préface a paru dans la *Revue de Paris*, en 1836, sous le titre de : *La Comédie est impossible en* 1836. (R. C.). Depuis, elle a été réimprimée à la fin des *Chroniques italiennes*. Edition Lévy, 1855. (A. P.)

dis, moi, qu'ils sont heureux ceux qui ne s'ennuient pas ! Croiriez-vous que je mourrais de joie si j'étais cassé ?

TIMOLÉON DU BOIS.

597. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS.

Rome, le 25 *novembre* 1835.

Tu sais, mon cher ami, quelle immense place l'amour a occupé jadis en Italie ; mais tu ignores peut-être jusqu'à quel point la vengeance fut aussi une des passions favorites des Italiens du seizième siècle. En voici un échantillon qui ne manque pas d'intérêt. L'aventure suivante est de l'année 1546, et je la crois authentique ; malheureusement on n'a pas pu me donner la suite.

Ariberti, noble Milanais, et possesseur de plusieurs villages, avait conçu une haine mortelle contre un homme de la famille Pecchio. Ariberti avait été offensé dans ses biens et plus tard dans son amour.

Pecchio lui fit un procès et le gagna. Pendant le cours du procès, qui dura plusieurs années, Pecchio s'aperçut que la femme d'Ariberti était fort jolie ; il parvint à le lui dire et à s'en faire aimer. Après la perte du procès, Ariberti s'emporta en menaces contre son adversaire. Pecchio apprit que la femme d'Ariberti était étroitement enfermée dans un des châteaux de son mari. Cette femme ne désirait qu'une chose au monde, être délivrée de la tyrannie de celui-ci. En secret, elle avait amassé assez d'argent pour pourvoir à sa subsistance. Le château où elle était enfermée, situé près de Lecco, n'était qu'à une lieue de l'Adda, qui séparait le pays de Venise du Milanais ; une fois sur le territoire Vénitien, la femme d'Ariberti changerait de nom et serait à peu près à l'abri de toutes les poursuites. Dans tous les cas, si elle y était forcée, elle était résolue à entrer dans un couvent à Venise, dont la règle n'était point trop austère dans ces temps-là.

Pecchio avait reçu tous ses aveux pendant la courte liaison qu'il avait eue avec elle. Depuis trois ans qu'elle avait cessé, la tyrannie d'Ariberti était tout à fait devenue intolérable ; il avait pris trois duègnes espagnoles qui, chacune à leur tour, montaient la garde

auprès de sa femme ; cette malheureuse n'était pas même seule durant la nuit : la duègne de garde couchait avec elle.

Une femme de chambre qui, jadis, favorisait les amours de la femme d'Ariberti, n'avait pas été chassée ; mais on l'avait dégradée ; elle était chargée, depuis plusieurs années, de conduire à la pâture, sur les rives de l'Adda, les nombreux troupeaux d'oies qui dépendaient du château où Ariberti faisait garder sa femme. Cet homme singulier et raffiné dans l'art de se venger avait dit à cette femme de chambre :

Je te punis davantage en t'employant ainsi qu'en te renvoyant.

Et comme la malheureuse exprimait le désir d'entrer au service d'un autre maître :

« Essaye, lui dit Ariberti, et moins d'un mois après tu seras morte. »

Pecchio savait toutes ces choses qui avaient fait anecdotes dans Milan, lorsqu'il voulut se venger des menaces qu'Ariberti lui adressait en tous lieux depuis la perte de son procès. Pecchio, qui était parti de chez lui pour aller à la chasse, se déguisa en paysan et vint sur les bords de l'Adda, chercher le troupeau d'oies de son ennemi. S'étant assuré que, ce jour-là, l'ancienne femme de chambre était seule chargée de le garder, il se trouva sur son chemin comme par hasard.

« Grand Dieu ! que vous êtes changée ! lui dit-il ; à peine si je vous aurais reconnue ! »

La femme de chambre fondit en larmes sans répondre.

« Combien j'ai pitié de vos malheurs ! dit Pecchio ; racontez-moi votre histoire, mais allons-nous cacher derrière quelque haie afin de n'être pas aperçus de quelqu'un des espions qui rôdent sans cesse autour du château. »

La femme de chambre raconta ses malheurs et ensuite ceux de sa maîtresse. Si, par hasard, celle-ci adressait la parole ou un simple sourire à son ancienne camériste, la camériste était mise en prison, au pain et à l'eau pour huit jours. Les traitements auxquels la maîtresse était exposée étaient moins durs, en apparence, mais plus cruels en réalité. Ariberti ne lui parlait jamais que sur le ton de la plaisanterie amère.

Pecchio eut l'air de se laisser attendrir par ces récits, qui se prolongeaient infiniment.

« Ah ! monsieur ! si vous êtes chrétien, vous devriez bien sauver cette pauvre femme qu'autrefois vous avez aimée ; si elle reste encore un an dans cet état, elle mourra certainement. Et dire que son bonheur serait parfait si, seulement, elle était à une lieue d'ici ! Elle a une

petite caisse pleine de sequins d'or; elle a, de plus, beaucoup de diamants, comme vous savez.

« Eh bien, je la sauverai », s'écria Pecchio.

A ce moment l'ancienne femme de chambre, maintenant gardeuse d'oies, tomba à ses genoux.

« Je ne crains qu'une chose, dit Pecchio, c'est vos bavardages à vous autres femmes ; toi, ou ta maîtresse, vous parlerez, vous vous confierez à quelqu'un et vous me ferez tuer. »

Après la protestation de la femme de chambre :

« Dans huit jours juste, c'est-à-dire mardi prochain, la lune se renouvelle ; de plus, il y a foire à Lecco ; toute la nuit le chemin sera couvert d'ivrognes chantant à tue-tête ; eh bien ! cette nuit-là, comme dix heures sonneront à la paroisse, je serai sur l'Adda, au bas des jardins du château, près de cet endroit où il y a des mûriers et tant d'orties, par lequel j'entrais autrefois. J'aurai amené moi-même mon bateau du lac de Côme ; il est fort petit, et j'espère n'être point aperçu.

« Mais, Monsieur, il vous faut au moins deux hommes pour retenir les duègnes et leur mettre un bâillon ; songez qu'elles jetteront des cris et vous serez poursuivi sur l'Adda ; les bateliers de mon maître sont tous des jeunes gens qui ont remporté le prix de la *regatta*. D'ailleurs, comment ferai-je pour donner les avis nécessaires à ma pauvre maîtresse ? Je puis bien, par un signal convenu, lui faire entendre que j'ai quelque chose d'intéressant à lui dire ; mais comment m'expliquer? Il se passe quelquefois des mois entiers sans que je puisse lui parler. »

La caméristeне savait pas écrire ; tout semblait se réunir pour contrarier les projets de Pecchio. Enfin il fut convenu que, deux jours après, Pecchi apporterait au même endroit un flacon d'extrait de têtes de pavot, fameux narcotique que l'on préparait alors à Venise. Berta eut peur ; elle craignait que ce ne fût du poison. Pecchio la rassura, et il fut convenu que Berta donnerait une prise de narcotique à deux duègnes, qu'elle parviendrait jusqu'à sa maîtresse, en distribuant quelque argent aux autres domestiques qui détestaient les duègnes, et, qu'enfin, quand elle aurait quelque chose de neuf à apprendre à Pecchio, elle casserait un jeune saule isolé qu'on avait planté au milieu d'une prairie voisine. Pecchio retourna à Milan et Berta ramena ses oies au château d'Ariberti plus tôt que de coutume ; elle voulait chercher l'occasion de parler à sa maîtresse, même avant l'arrivée du narcotique. Le seigneur Pecchio était jeune et passait pour fort inconstant.

Berta, qui ignorait ses projets de vengeance, craignait fort qu'il n'oubliât de venir la voir sur les rives de l'Adda.

Tout réussit fort bien ; à l'aide du narcotique, Berta endormit les duègnes ; elle put se concerter avec sa maîtresse, et, le jour de la foire de Lecco, avec la bourse de sequins que lui avait donnée Pecchio, tous les domestiques du château d'Ariberti s'enivrèrent. Ariberti, lui-même, se trouvait à Milan, pour un grand bal que donnait la signora Arezi, l'une des plus grandes dames du pays.

A l'heure dite, Pecchio se trouva, avec son petit bateau, vis-à-vis une partie abandonnée des jardins du château. Les duègnes n'avaient garde de troubler l'évasion de leur maîtresse. Berta, tout à fait revenue de la peur de les empoisonner, avait mêlé dans leur vin une quantité effroyable de narcotique : elle suivit sa maîtresse sur le petit bateau.

Pecchio trouva, à son grand regret, que la dame Térèsa Ariberti avait conservé ou rallumé une grande passion pour lui, qui ne songeait qu'à se délivrer d'elle. Dès que le bateau fut arrivé sur le territoire vénitien, Pecchio remit la dame à un moine de l'ordre de Saint-François, par lui bien payé, et qui l'attendait dans une petite île voisine de la rive gauche de l'Adda, appartenant aux Vénitiens. Le moine promit de conduire la dame jusqu'à Venise par des chemins détournés. La dame conjurait Pecchio de ne pas l'abandonner, et comme le cavalier faisait la sourde oreille, elle alla jusqu'à lui reprocher de l'avoir enlevée de son château sous la promesse de passer la vie avec elle. Pecchio se hâta de repasser sur la rive milanaise de l'Adda, où il trouva des relais qu'il avait préparés, et qui lui permirent d'arriver, sur les deux heures du matin, au bal de la signora Arezi, où l'une des premières personnes qu'il trouva fut le seigneur Ariberti qui, quoique jeune encore et fort bel homme, ne dansait point, mais se promenait dans le bal, d'un air sombre, comme s'il eût deviné ce qui venait d'arriver à son château.

Le lendemain, il en reçut de tristes nouvelles ; il s'y rendit en toute hâte, fit les recherches les plus exactes, et d'abord ne put rien découvrir. Les duègnes étaient encore à demi mortes et hors d'état de répondre, par l'effet de l'énorme quantité de narcotique que Berta, dans sa colère, leur avait administrée.

Après plusieurs jours de recherches infructueuses, pendant lesquels la colère d'Ariberti devint de la fureur, il trouva, en visitant la chambre d'une des duègnes, une petite bouteille d'une forme singulière. La duègne, interrogée, répondit qu'elle avait trouvé cette bouteille

seulement depuis deux jours, et qu'il lui semblait l'avoir vue entre les mains de Berta. Ariberti la battit à outrance pour la punir de ne pas lui avoir fait part plus tôt de sa découverte.

Lorsque Ariberti, désespéré de n'avoir trouvé aucun indice, revint à Milan, il n'oublia pas d'y apporter la petite bouteille, qu'il se donna la peine d'aller présenter lui-même à tous les apothicaires de la ville. L'un d'eux lui dit d'un air assez singulier que cette bouteille provenait d'une pharmacie célèbre tenue à Venise par un moine grec défroqué. Ariberti comprit que le pharmacien ne disait pas tout ce qu'il savait ; il le menaça, il lui offrit beaucoup d'argent, et enfin l'apothicaire avoua que cette bouteille avait contenu, non pas un poison, mais un narcotique puissant que l'on administrait aux malades dans certains cas désespérés, et que lui-même avait vendu cette bouteille quelques jours auparavant, au signor Pecchio.....

598. — S.

AU COMTE CINI, A ROME

De chez M. L...gano.

[*Paris*] *le mardi gras*, 3 *févr.* [1836] à 10 h.

Cher et aimable Comte,

J'ai su hier que M. L. était à Paris et partait. Toute ma journée du mardi gras a été remplie par une course en voiture avec des fous masqués ; je comptais demain acheter des caricatures et vous écrire une longue lettre. Je vais chez M. L., il m'apprend qu'il part le mercredi des Cendres au matin.

Je n'ai donc que le temps de vous remercier de la charmante lettre que vous m'avez écrite sur le mariage de la princesse Egi.

Voulez-vous encore des caricatures ? Voulez-vous Molière illustré, superbe, en 2 vol., 30 ou 40 fr. ?

Je retournerai vers le mois de mars.

Mille amitiés à M. Annibal à qui je comptais écrire.

Comment vont les Cae. ? Enfin j'ai reçu une lettre de D. F. (1).

(1) Toujours les Caetani, — Don Filippo Caetani.

Mes respects, je vous prie, à la très aimable Comtesse. J'espère que les chaussures de Paris vont bien.

Mille et mille amitiés aux Caetani et à Annibal.

[Adresse :] à M. B., nº 17, rue du Mont-Blanc.

D. GRUFFO PAPERA.

599. — A.

[A M. LE DUC DE BROGLIE]

Ministre des Affaire Etrangères.

[*Civita-Vecchia*], 15 *février* 1836.

Monsieur le Ministre,

Je vais prendre la liberté d'exposer à Votre Excellence les détails d'une demande d'une importance on ne peut moindre.

Il s'agit d'un congé que le retour continuel de la fièvre rend fort désirable pour moi. Un mois après mon arrivée à Civita-Vecchia, en Avril 1831, je fis une maladie mortelle (c'était la fièvre et la gravelle). M. de Saint-Aulaire et M. Périer, secrétaire d'ambassade à Rome, que je cite comme étant peut-être à Paris, me virent mourant. La même maladie m'a attaqué tous les ans à l'époque des premières chaleurs. Je me permettrai un détail, c'est une fièvre d'*aria cattiva* que le quinine guérit ordinairement mais, chez moi, cette fièvre est suivie d'une colique violente avec gravelle ou avec la goutte, et, à cause de cette tendance à l'inflammation, je ne puis prendre de quinine.

L'année passée, quand Sa Sainteté est venue à Civita-Vecchia, j'étais au lit où j'ai passé un mois, et je n'ai pas pu faire les honneurs du bâtiment à vapeur français sur lequel Sa Sainteté a daigné faire une navigation de vingt milles.

J'ai consulté, en 1833, M. Chomel : les remèdes n'ayant produit aucun effet constant, je désirerais prendre un parti avant l'arrivée définitive de la vieillesse. J'ai trente années de services, dont 25 au moins hors des frontières de France.

J'ai à solliciter toute l'indulgence de Votre Excellence pour des détails qui ne sont excusables que parce qu'ils font preuve. Je laisse-

rais la gestion du Consulat à M. Lysimaque Tavernier qui travaille avec moi depuis cinq ans. J'ai aussi un excellent commis, M. Antoine Albert.

Je sollicite des bontés de Votre Excellence un congé de six semaines ou deux mois.

600. — S.

AU COMTE CINI A ROME

Mercredi [*mars* 1836].

Je vous dois mille et mille remerciements, mon cher Comte. Rien ne peut m'intéresser davantage que ce que vous avez la complaisance de me raconter. Oserai-je vous dire que je n'ai point cru qu'un habitant ou natif de [illisible] qui veut voler ou tuer soit assez simple pour ne pas prendre une lampe à pied et 2 ou 3 couteaux.

Rappelez-vous cette reine de Lombardie, femme de Joconde, qui belle et jeune faisait l'amour avec un nain difforme. Quand une femme est fort noble et fort riche, elle prend l'âme seule. Quand on a l'âme desséchée par l'orgueil, un domestique vigoureux que l'on peut appeler par un coup de sonnette vaut mieux que M. Malatesta ou M. de Stal dont tout le monde sait l'histoire et qui d'ailleurs peut bavarder et être cru.

Je donnerais 4 écus pour que Mme C. puisse faire prendre une jolie histoire. Mais si ce mauvais bruit a quelque fondement, la voilà dans la dépendance de ses domestiques. L'horreur d'une telle histoire devrait la faire aller à Paris, où le seul crime est ce qui nuit à quelqu'un, c'est-à-dire tuer ou voler. Quant à s'amuser avec son corps, rien de moins nuisible, surtout quand on est séparée d'avec son mari.

Je vous serais bien obligé si vous consentiez à avoir l'extrême bonté de me tenir au courant.

Probablement que M. Thiers nommera un nouveau préfet de police à Paris, auquel j'écrirai pour votre affaire si cela vous convient.

Mille respects à Mme la Comtesse et autant d'amitiés à D. Fi. et Annibal. M. Guglielmi, l'homme le plus riche de Civita-Vecchia, vient de mourir à Rome pour avoir pris froid en allant solliciter de S. S. une dispense pour marier sa fille à un cousin germain imbécile. Son testa-

ment est un roman absurde selon moi. Mais vous avez lu cela à Rome. Le consul de France à Gênes a gagné 8.000 fr. au pharaon ; c'est ce que je vous souhaite et surtout à moi.

D. GRUFFO PAPERA.

601. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS.

Civita-Vecchia (Etats romains), le 14 mars 1836.

Pardonnez-moi mon silence, mon aimable amie ; si j'eusse voulu forcer le naturel, vous me seriez devenue corvée et devoir. Je n'ai pas écrit deux lettres depuis trois mois. Je trouve que *les convenances* sont une des plus tristes niaiseries, et qu'au moyen de cette invention des sots, les devoirs que le monde impose donnent plus d'ennui et de gêne que ses plaisirs ne donnent de plaisir. Vous écrivant par force, ma lettre eût ennuyé vous et moi : c'est comme faire l'amour par force. Je viens d'avoir l'honneur d'écrire à madame de Tascher, vivant au faubourg Saint-Germain ; peut-être madame de Tascher sera scandalisée de ma lenteur. Trouvez, je vous prie, quelque excuse passable.

Parlons de choses tristes. J'ai admiré votre conduite auprès de madame votre mère ; je vous en félicite de tout mon cœur. Il est admirable de lui avoir voilé ce funeste moment (1). Je donnerais une année de celles que le hasard me destine pour finir ainsi. C'est le plus grand service possible, un service en action et non en paroles. Rappelez-moi au souvenir de mon ancien collègue, M. de la Bergerie, à celui de M. Gaulthier, et de madame... A propos d'anciens amis, je suis bien étonné et encore plus satisfait que M. le M. de... se souvienne encore d'un si petit personnage. Remettez à cet excellent homme le petit mot ci-joint quand vous le verrez. Je ne vous répèterai point l'admirable mort de Madame Laetitia ; j'en dis un mot à madame Tascher. Elle n'a jamais senti, depuis 1815, ce qui avait rapport au rang. C'était une âme digne de Plutarque ; le contraire, c'est-à-dire, d'une princesse ordinaire. L'air de Paris ne lui avait point ôté la *faculté de vouloir*, qui n'existe plus à quarante lieues à la ronde de Notre-Dame. La faculté de vouloir

(1) La mort de M. Rougier de la Bergerie, frère de Madame Gaulthier.

cesse, au Midi, à Valence, Dauphiné. Autour de Paris, on est civilisé, modéré, juste, quelquefois aimable, mais comme une jolie miniature est aimable. Ce qui est le plus antipathique, ce me semble, à ce qui a habité plus de dix ans Paris, c'est l'*énergie* dans tous les genres. Fieschi était abominable ; c'était un homme du bas peuple ; mais il avait plus de faculté de vouloir à lui seul que les cent soixante pairs qui l'ont condamné. Fieschi était l'Italien avec quatre dièses donnés par sa qualité d'insulaire. Je vous conterai, si jamais je vous vois, l'empoisonnement des quatre réformateurs archevêques, exprès envoyés assez récemment en Sardaigne, pour réformer un peu le clergé, à moi raconté par un prêtre, qui trouvait cet empoisonnement fort naturel et même fort juste. Ces messieurs furent empoisonnés à Sartène, et j'ai vu le corps du premier d'entre eux rapporté à Civita-Vecchia par un bâtiment de guerre sarde. M. le cardinal Zurla, un peu savant, très méchant, très gros, encore plus libertin, est allé à Palerme, il y a dix-huit mois, pour réformer un peu les mœurs du clergé de Sicile ; il était ami intime du pape, et a été bravement expédié au moyen d'une tarte. Il est vrai qu'on a appliqué à son corps le nouveau procédé d'embaumement, qui conserve parfaitement, dit-on. Je le suis allé voir avec cette noble comtesse dont je parle à madame la comtesse Tascher. Elle a eu le courage de le prendre par la main dans son cercueil. Le cardinal Zurla y était couché sur le dos, revêtu de ses beaux habits. Les lèvres et les yeux étaient bleus-lapis ; toute la figure retirée et fort triste à voir. Ma dévote amie en a été frappée pendant quinze jours. J'y ai mené ma cousine, madame la comtesse d'Or..., qui, arrivée à la belle église de San Gregorio, sur le mont Celius, n'a pas eu le courage d'aller voir cette horreur. La morale de ceci se réduit à ces mots : Rappelez-vous que Fieschi, c'est l'Italien. A mesure que l'on monte dans les rangs élevés, on trouve des ducs de M..., qui n'ont de caractère que le pistolet à la main, et cela parce qu'il y a une formule pour les duels, et que l'on n'a pas à redouter le *ridicule*. En 1300, tous les Italiens étaient comme Fieschi. Le fameux Benvenuto Cellini qui est venu à Paris en 1540, pour faire la *Diane*, au rez-de-chaussée du Louvre (sous l'horloge, à droite), était un Fieschi. En 1530, Florence fut prise ; de ce moment, *l'énergie* fut pourchassée en Italie.

Réellement j'écris trop mal. C'est que mon plaisir est d'écrire pour les imprimeurs. En écrivant comme vous voyez, j'arrive à vingt-cinq pages en trois ou quatre heures, après quoi je suis mort de fatigue. J'ai écrit dernièrement la *Campagne de Russie*, et la *Cour de Napo-*

léon (1), avec moins de talent et plus de franchise que Rousseau. Je laisse ces confessions à un ami suisse, qui les vendra dix ans après moi, en 1856. Tous les noms sont changés et, d'ailleurs, qui prendra intérêt en 56 à la mémoire de mes protecteurs en 1812, alors acteurs de la comédie ? Peut-être aucun libraire ne voudra se charger, en 1856, d'un manuscrit où j'ai évité l'emphase comme la peste.

J'ai demandé un congé pour juin prochain. Je serais bien content qu'un tiers eût gardé quelque souvenir de nos discussions sur Shakespeare. Mais apparemment que je suis moqueur sans le savoir. Tous mes amis donneraient six francs pour qu'on me jetât sur le nez un verre d'eau sale, quand je sors avec mon bel habit. (2) Cela ne me met nullement en colère. Je ne changerai pas pour les dix ou vingt ans qui me restent encore, quand je devrais être fait officier de la Légion d'honneur. — J'ai demandé le consulat de Carthagène, mais ceci est un secret. Je voudrais voir un peuple qui agit. Ce que je désirerais, ce serait d'échanger ma place de dix mille francs pour celle de monsieur votre beau-frère à la cour des comptes. Ma place ferait la félicité d'un jeune homme à vanité; il pourrait avoir le sixième salon et rang à Rome, et, pour l'amabilité, le troisième ou le deuxième. Vingt princes ou grands d'Espagne affluerait chez le consul de France à Rome ; mais ce diamant est ignoré à Paris et ce serait fort pesant pour moi. — Ecrivez-moi et croyez à tout mon dévouement éternel.

P. S. — Qu'est devenu le roman de Madame ..... ? Ne connaît-elle pas M. Ch..... ou quelque autre homme de lettres qui puisse la prôner ? — Qu'est-ce que Madame la comtesse d'Or...., fille de M. le Comte Daru ? Je n'ai pu deviner son caractère. Avez-vous des nouvelles de Madame la comtesse Curial ? Qu'est-ce que Madame la comtesse B....., femme de M. le comte A.....B ..... et successeur de cet homme d'esprit qui avait peur de tout ? — Dites-moi si un chat est mort dans votre rue. Ce sont les petits détails qui me sont précieux. La société change depuis 1830, et je ne suis pas là pour voir ce changement. J'ai envie de me pendre et de tout quitter pour une chambre au cinquième étage, rue Richepanse.

(1) Le premier de ces ouvrages n'a pas été retrouvé et le second a été publié par M. J. de Mitty, en 1897, sous le titre *Napoléon*, etc. (Edition de la *Revue Blanche*).

(2) Voir *Vie de Henri Brulard*, p. 20.

602. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Rome, le .... mars 1836.

Cher ami, il fait un venticello divin, dont je viens de jouir délicieusement, pendant près de deux heures, sur le Pincio. Je vais prendre du repos, en philosophant un peu avec toi.

Ne trouves-tu pas bien singulier que la France, et surtout en France la bonne compagnie manque précisément de cette passion (l'amour), sur laquelle roule la plus grande partie de la littérature, qui amuse cette bonne compagnie ? — C'est qu'elle a infiniment d'esprit et l'esprit de comprendre cet amour qu'elle ne peut sentir plus d'un jour.

Hier soir, dans une petite réunion, on a traité du *ridicule*. Voici ce qu'en a dit Dominique :

On peut dire que le siècle du ridicule est passé; non pas assurément qu'il n'y ait plus de gens ridicules, mais il n'y aura plus personne pour en rire. Un homme se sera-t-il couvert de ridicule, il se placera aussitôt, par quelque démarche bien *parlante*, parmi les exagérés d'un des deux partis politiques, et, à l'instant, la moitié de la société prétendra qu'il est un petit saint, un homme admirable, calomnié par les exagérés du parti opposé. Le ridicule, du temps de Molière, consistait à ne pas se conformer à un modèle acheté d'avance par toutes les classes. Enoncé d'une façon plus générale, le ridicule consistait à se tromper de chemin pour arriver, à vouloir marcher à un certain bonheur qu'on s'était choisi, et à faire fausse route.

Le rire naissait quand un accident, un homme, une plaisanterie faisaient voir à cet homme qu'il se trompait de chemin. Mais comme la seule passion était la vanité, un homme qui était dans une position à donner de lui une idée désagréable, humiliante, était aussitôt ridicule ; et l'homme qui l'en faisait apercevoir d'une façon imprévue faisait éclater le *rire*.

Lorsque M. l'abbé Sieyès publia sa fameuse brochure : *Qu'est-ce que le tiers état* ? il porta un coup mortel à l'aristocratie de naissance ; mais il créa, sans s'en douter, l'aristocratie littéraire. En 1790, les premières loges du Théâtre-Français étaient remplies de gens qui avaient plus ou moins d'esprit, mais tous avaient lu Molière et l'*Emile* de Rousseau.

La Révolution a jeté dans ces mêmes loges des gens fort riches, fort adroits pour augmenter leur fortune, et conquérir, s'il le faut, une préfecture ou une recette générale ; mais s'ils ouvrent l'*Emile*, ils s'endorment.

Il y a maintenant deux teintes bien marquées dans la société. En prenant la plume pour écrire un livre, il faut choisir : plaire aux hommes dont le père avait acheté une édition de Voltaire et la lisait, ou plaire à toutes les fortunes récentes et à ceux qui travaillent à se faire riches.

603. — C.

A M. FRANÇOIS ARAGO

Directeur de l'Observatoire à Paris.

Civita-Vecchia, le 3 *Avril* 1836.

Monsieur,

Toutes les citations de *sommes d'argent*, dans les histoires des dix-septième et dix-huitième siècles, n'ont aucun sens pour un lecteur de 1836. (1)

Voilà une belle lacune à remplir pour l'*Annuaire*. Il ne suffit pas, ce me semble, de prendre la valeur du marc d'argent aux deux époques. A Paris, moi appartenant à la classe aisée, je ne puis pas revenir à pied en hiver, à dix heures du soir, de la rue de Babylone à la rue Taitbout ; cela semblerait ridicule à la société dans laquelle je vis ; j'aurais la *sensation désagréable* du mépris. A Bordeaux, où je passe l'été, je fais fort bien à pied un trajet semblable ; je n'encours point le mépris. Voilà l'élément *moral* difficile à mettre en équation, et pour lequel j'invoque les lumières de M. Arago ou de ses élèves.

Si l'on suppose exact le relevé suivant :

Le budget du cardinal Fleury, 1726 à 1743, porte le revenu de l'Etat à cent quarante-six millions ; la dépense à cent cinquante-quatre millions : déficit huit millions. Qu'est-ce que cela veut dire en 1836 ?

(1) Voir la lettre adressée à M. Jules Taschereau le 26 mars 1834.

Quelle est la somme qui, en 1836, me donne le même bonheur que cent francs en 1726 ?

Ma position sociale, mes habitudes, sont à peu près celles d'un conseiller au Parlement de 1726.

Je n'ose relire ma lettre, et pour ne pas faire une lettre anonyme je signe la présente.

Je suis, etc. H. BEYLE.

Lecteur assidu de l'*Annuaire*

604. — C. (1)

A ROMAIN COLOMB, A PARIS.

Rome, le 23 *avril* 1836

Après avoir vu périr toute sa famille, son père, sa mère, ses deux frères et sa sœur, Pauline de Montmorin, consumée d'une maladie de langueur, est venue mourir sur cette terre étrangère.

F. A. de Chateaubriand a élevé ce monument à sa mémoire.

Ces 5 médaillons ont 5 pouces de haut chacun et représentent les 5 personnes perdues par P. de Montmorin. Elle est couchée, le bras gauche pendant hors du lit ; on voit un peu le bras droit.

Le Monastère a la fortune de cette famille ; il existe dans la première chapelle à gauche en entrant dans Saint-Louis, laquelle a été restaurée, en 1833, au moyen de mauvaises fresques et de deux magnifiques colonnes antiques. Sous le pavé, on a placé le cœur de M. le duc Annibal d'Estrées, ce pauvre cœur avait attendu 140 ou 130 ans dans la

(1) Collection de M. C. Stryienski. Lettre mutilée, dans l'édition de 1855, par Colomb qui, de plus, y a soudé au commencement, une autre lettre du 28 mai 1841.

sacristie. Vis-à-vis Mlle de Montmorin est le cœur et la personne de M. le Cardinal de Bernis. Cette église fort ornée de marbres est fort laide, parce qu'elle ressemble à nos églises de France. La nef du milieu est fort étroite, comme à Notre-Dame. La 2e chapelle à gauche a d'admirables fresques du Dominiquin, bien conservées. Sainte Cécile distribue ses biens. Elle meurt d'un coup de sabre au cou, elle est portée au ciel. Le bas relief de P. de Montmorin est bien médiocre, il est à gauche dans la chapelle, appliqué contre le mur de la façade de S. Luigi. Tout l'intérieur, fait par des artistes français, est plat, grossier, infâme. Les statues de la façade, par M. Lestage, sont atroces. M. Lestage était apparemment de l'Institut de son temps. Monument dans la première chapelle à gauche, le bas relief est grossier. Catherine de Médicis a donné les sommes avec lesquelles on a bâti cette église, terminée en 1489, six ans après la naissance de Raphaël ; la façade est bien plate, quoique de Giov. della Porta.

605. — A.

[A MONSIEUR THIERS]

Ministre des Affaires Étrangères.

Civita-Vecchia, le 5 *Mai* 1836.

Monsieur le Ministre,

En exécution des ordres de Votre Excellence, en date du 12 mars dernier, je viens de remettre la gestion du Consulat de Civita-Vecchia à M. Galloni d'Istria, élève consul. Je me suis empressé de faire connaître autant qu'il était en moi, à M. d'Istria, le pays et les hommes au milieu desquels il va agir. Je l'ai présenté à M. le Délégat de la province de Civita-Vecchia....

Le soin de ma santé m'oblige à passer encore quelque temps à Civita-Vecchia, après quoi je me rendrai à Paris où j'aurai l'honneur de prendre les ordres de Votre Excellence.

606. — S.

AU COMTE CINI A ROME

Marseille, 16 *mai* [1836].

Mon cher Comte,

Je viens de prendre pour vous un beau Gil Blas qui coûte 18 fr. 50 c., environ 3 écus et demi. Ce paquet arrivera à M. Lysimaque (1) à Civita-Vecchia vers le 24 mai. Là, tâchez de le faire prendre. Présentez, je vous prie, mes respectueux hommages à Mme la comtesse Cini et mes compliments les plus affectueux à D. Fi. et à Annib.

La prospérité de Marseille est tellement croissante que la *malle-poste* est arrêtée d'avance pour 6 jours et les diligences pour 4. J'ai retrouvé un ancien ami qui, avec une complaisance extrême, m'en fait partir le 16 au soir. Je suis à vos ordres à Paris. L'éclipse m'a paru insignifiante ; il fait plus obscur un jour nuageux d'hiver. Cette circonstance a gâté tout à fait l'éclipse pour moi. Passage superbe de Civita-Vecchia à Livourne, 14 heures par le Pharamond. C'est le bâtiment le plus rapide. De Livourne à Gênes, 9 h. ½. De Gênes, après 28 heures de séjour, le passage n'a été que de 22 heures. Les bateaux napolitains, plus commodes, vont plus lentement. Voyage magnifique.

Tout à vous,

DU BOYS.

607. (2)

A M. DI FIORE (3)

[*Rome*], 18 *juin*, *Corpus Domini*, 1836.

Je n'ai pas dîné pendant vingt-six jours, mon noble ami, et les dîners que je fais actuellement méritent bien peu ce respectable nom.

(1) Voir sur M. Lysimaque la lettre de Donato Bucci. (*Soirées du Stendhal-Club*).
(2) Collection Henri Cordier.
(3) N° 10, boulevard des Panoramas, vis-à-vis le passage.

L'appétit manque. La tête est faible, je lis des romans et je pense beaucoup à nos amis, signes de faiblesse. Je me suis traîné à la *Muta di Portici*, qui a le plus grand succès, malgré deux petits inconvénients, il n'y a pas de chanteuse, et ce Masaniello n'a pas de voix du tout. Tout se passe en chœurs, ils chantent avec verve, tant les coquins sont contents de n'être plus des Grecs ou des Romains, mais simplement des canailles de pêcheurs ; comme tels, ils se permettent toutes sortes de lazzis, et même des grossièretés sans lazzis, que le public prend fort bien. Croiriez-vous que ce public en est réduit à ce point d'abjection que deux avocats m'ont demandé si à tout prendre leur *Muette* n'était pas supérieure à celle de Paris ?

Ce pays-ci est perdu. Ils en sont pour les arts, le sens commun et l'art de jouir de la vie, au point où les Arts du dessin en étaient sous Constantin en 300 : on relevait les colonnes des temples, mais on les plaçait à l'envers, la tête en bas.

La grande nouvelle, c'est que le prince de Borghèse manque d'argent. Son frère Camille lui a cependant laissé deux cent vingt-sept mille écus (douze cent mille francs de rente) et des caisses pleines. Un seul Prince n'est pas ruiné, c'est Piombino. Quant à l'argent, tous les autres ont mon caractère : ils n'y pensent jamais que quand ils en manquent. Mais je ne vivrais pas comme eux, ils passent leurs soirées avec sept ou huit amis inférieurs et approuvent tout et vont au Bal chez un ambassadeur ou chez Torlonia, une fois par mois. Ils ne donnent jamais un verre d'eau, de crainte de n'être pas assez magnifiques et aussi par manque d'argent. L'un d'eux me disait hier que la Navarre et le Guipuscoa formaient le tiers de l'Espagne. Sans doute, ces provinces touchent à Gibraltar ; et il ne m'a pas contredit. Adieu, il pleut tous les jours ici et les chaleurs, grâce à Dieu, ne sont pas encore venues. Après quarante jours de séjour, je me suis sauvé de mon trou. Combien nous avons été fous en donnant le goût de la musique à Londres et à Paris. Plus de musique ici, et là, une musique manquant de gens pour l'entendre et électriser les chanteurs. *O varia hominum area o pectora cæca* (1).

(1) Lucrèce. *De rerum natura*, lib. II, 14 : *O miseras hominum menteis ! O pectora cæca.*

608. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A PARIS

Paris, le 15 *septembre* 1836.

Ma chère amie,

Ce matin, à onze heures, mon portier m'a remis une lettre fatale. Je suis bien sensible au profond chagrin où vous êtes plongée (1). D'après ce que vous m'aviez dit des assurances que les médecins vous donnaient, j'étais bien éloigné de prévoir un résultat aussi funeste et surtout aussi prompt. Il faut en revenir à la consolation des paysans : la personne qui vous manque avait fait son temps. Tout ce que la vie donne ordinairement de joies et de peines avait été épuisé par elle. Elle était arrivée à cette époque de l'existence où les peines l'emportent presque sur le peu de plaisirs qui nous restent.

Tout cela est vrai, mais tout cela n'empêche pas les larmes, surtout avec les bons cœurs que vous avez dans votre famille.

Que faites-vous ? Retournez-vous bientôt à Saint-Denis ?

Croyez que je vous aime et que je vous plains bien sincèrement.

609. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A MOUSSY (Marne)

Paris, le 7 *octobre* 1836.

Je me moquerais bien, ma chère amie, que Julie fût *envieuse*, si cela ne nuisait pas à son bonheur. Mais la *vue* du bonheur des autres rapprochée de celle de notre mauvaise position, engendre *subito* du malheur.

Je rentre pour vous écrire ; je suis horriblement pressé et bien fâché de votre absence. Quand revenez-vous ? Je ne partirai qu'en décembre, peut-être en janvier. Envoyez-moi une description exacte

(1) Madame Gaulthier venait de perdre sa mère.

de ce que vous faites ; surtout ne songez jamais aux choses tristes : c'est la vieillesse.

Je voulais remercier madame D... du joli billet qu'elle a pris la peine de m'écrire ; mais le temps, non la volonté, manque. Il faut s'habiller pour un dîner, invité avec des demoiselles qui gagnent quarante francs, toutes les fois qu'elles dansent. Voilà la société la moins triste, par conséquent la meilleure.

Lisez la *Chronique de Paris*, journal du dimanche ; là vous verrez l'avenir. Le moins menteur des journaux de tous les jours, c'est le *Commerce*.

TIMOLÉON BRENET.

610. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

Paris, le 15.... 1836.

Ma belle amie, serez-vous rue Saint-Marcel vendredi, samedi, dimanche, lundi ? Je sollicite votre itinéraire pour ne pas m'exposer à faire cette ennuyeuse route sans rencontrer une heure d'aimable conversation. On est atterré des nouvelles ou de l'absence des nouvelles de Constantine. On m'a dit que sous les Romains, cette Constantine était la capitale d'un nommé Jugurtha qui leur donna bien de l'embarras. Un insigne fripon, nommé Salluste, a écrit une histoire amusante de ce Jugurtha. A Rome, on disait que Salluste avait autant d'esprit que Voltaire.

Donc, donnez-moi, le dimanche, l'itinéraire de la semaine, mais bien clairement.

Mille bonjours. LÉONCE D...

611. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A PARIS

Paris (*dimanche*), *le*..... 1836.

Que votre grippe est longue, ma chère amie ! Je crois que j'ai bien été huit fois chez votre portier ; toujours même réponse. Enfin, diman-

che, madame de Tascher m'a donné de vos nouvelles. Votre tête, si aimable pour nous qui ne voyons que l'extérieur, est si remplie de hautes et fortes pensées, que vous avez peine à la tenir debout. Aussitôt que cette tête sera capable de recevoir un aussi formidable personnage que votre serviteur, faites-le-moi savoir par une lettre d'une ligne, ou laissez un ordre favorable à votre portier.

Est-ce que madame Du.... a été aussi malade que vous ? Faites, je vous prie, à madame Du.... mon compliment de condoléance.

Le roi des bals masqués sera celui que les dames légitimistes donneront au théâtre de Vantadour, en faveur des pauvres de l'ancienne liste civile. Pas de dominos noirs et toutes les femmes costumées, ou au moins en dominos de couleur claire. Quant aux hommes, ils seront parés de leur beauté naturelle. — Huit jours après Pâques, l'*Ecole des Vieillards*, avec mademoiselle Mars et des marquis véritables. — Huit jours plus tard, opéra italien, avec mademoiselle Cinti, le prince Belgiojoso et la troupe de Royaumont.

Il faut que je compte furieusement sur votre léthargie pour vous donner d'aussi vieilles nouvelles ; il y a dix jours, au moins, que je sais tout cela. Je vous dirai de plus belles choses encore quand vous m'aurez donné la permission de vous adorer de près.

CASIMIR.

612. — I (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris, octobre* 1836].

Cher et prudent ami,

J'ai fait en quatorze pages la note demandée par l'obligeant Maisonnette. Je désirerais bien la soumettre à votre prudence. Ces quatorze pages en feraient huit de votre écriture. Quand voudrez-vous subir la lecture ? Voulez-vous que j'aille chez vous ou passer demain à dix heures et demie chez moi ? Je la mettrai au net, je la passerai à Clara et ensuite nous la porterons à Maisonette.

Alexandre COTONET.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

613. (1)

A M. ARNOULD FREMY A PARIS (2)

Paris, le 26 *octobre* 1836.

Je suis très content du livre (3), l'auteur a toujours quelque chose à dire, mais c'est un infâme paresseux.

Si je vous explique cela en détail, vous me prendrez en grippe, je ferai l'article et vous le soumettrai (4).

En fait de style, comme en tout, on ne peut approuver que la route que l'on suit soi-même, car si on la croyait mauvaise, on en prendrait une autre. Juger en ce sens, c'est donner un certificat de ressemblance, rien de plus ; et je suis rempli de méfiance.

Il me semble cependant qu'il y a le style de bonne compagnie qui est, à peu de chose près, celui des lettres de Voltaire ; il y a aussi le style de la démocratie, lequel veut faire effet sur les épiciers devenus millionnaires. Ce style outre tout pour réveiller l'attention desdits épiciers.

Si cela est vrai, voilà une autre question : peut-on écrire pour deux classes, les gens comme il faut, et les épiciers millionnaires ?

Je ne le crois pas. Un roman, désormais, ne pourra donc plaire qu'à la moitié du public lisant.

COTONET.

614. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A MOUSSY (Marne)

Paris, le 1er *novembre* 1836.

Vous dites, ma chère amie, que les sentiments se prouvent par des actions et non par des phrases plus ou moins bien arrangées. Il est une

(1) Communication de M. Alexandre Mouttet à la *Revue Rétrospective*. 1893, tome 18, p. 68.

(2) 13, rue Saint-George. Auteur littéraire et dramatique, a publié des *Souvenirs anecdotiques sur Stendhal* : *Revue de Paris*. 1853.

(3) *Une Fée de Salon*.

(4) Voir lettre de Beyle à M. Stritch à Londres, du 28 novembre 1836.

personne dont vous me parlez dans votre lettre qui, apparemment, ne pense pas ainsi. Des lettres, oui ; mais les actions, où sont-elles ? — Quoi, pas une pauvre petite visite à son amie malade, et cela pendant des mois entiers !

Je suis ravi que ma lettre ait pu distraire un moment madame de Tascher. Elle ferait fort bien de remuer, le mouvement distrait, et, dans tous les cas possibles, c'est un avantage.

Madame Murat (1) est ici, qui n'a qu'une fortune médiocre. Elle a obtenu la permission de passer l'hiver à Paris et paye cher un appartement meublé. Elle en a trouvé plusieurs à six mille francs par mois ; mais quand on est venu à nommer la femme pour qui on cherchait l'appartement, on a demandé sept mille francs ou l'on a fait des difficultés équivalentes. Dernièrement, on a trouvé pour six mille francs un bel appartement rue Ville-l'Evêque. La personne qui loue est madame la comtesse de C...-V... (celle qui a brûlé la cervelle au cheval de son mari). Arrivée au moment critique de dire : *C'est pour madame Murat*, la personne qui traitait a été bien étonnée : « Que ne nommiez-vous plus tôt madame Murat ! pour elle, ce ne sera que cinq mille francs par mois, et je lui laisse tous les petits bijoux qui garnissent les tables ». Madame Murat les refusa, de peur de les voir casser. En un mot, ces dames en sont aux combats de politesse et de bons procédés.

Madame Récamier en est aux petits soins avec mdame de Lipona. Cette dernière était à l'Abbaye-aux-Bois, quand on a annoncé M. Sosthènes de la Rochefoucauld (qui a mis jadis la corde au cou à la statue de l'Empereur, sur la place Vendôme). Madame Récamier a offert de lui faire refuser la porte. « Non pas, a dit madame de Lipona, la statue est remontée à sa place, j'oublie les gens qui l'ont fait tomber. » Cela a été mieux dit, j'étrangle cette belle réponse, digne de Plutarque.

Dites-moi où je pourrai vous rencontrer ; prévenez-moi deux jours à l'avance. Je compte ne partir qu'en décembre.

(1) Caroline Murat, ex-reine de Naples, sœur de l'empereur Napoléon. Elle voyageait sous le nom de comtesse Lipona (anagramme de Napoli) (R. C.).

615. — C.

A MONSIEUR STRITCH A LONDRES

Paris, le 28 *novembre* 1836.

Voici un étrange auteur de roman ! M. Frémy, dans l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre *Une Fée de Salon* (deux volumes in-8) ose dire du mal de son héros. Ce héros, Olivier le Prieur, n'est point du tout un modèle de perfection et de grâces, comme dans un fade roman de femme. Pour des grâces, il n'en a point, et quant aux défauts, le complaisant auteur ne l'a point orné de ces défauts nobles et mélancoliques qui font le secret orgueil d'un homme bien né et que la femme qu'il préfère aime tant à raconter le soir.

Si, du moins, en l'absence de défauts nobles et imités de *René*, Olivier le Prieur avait à nous faire l'aveu de ses inclinations sataniques, bizarres, hors de nature, qui font l'étonnement du lecteur et la gloire du roman allemand, il pourrait encore devenir l'objet de quelque enthousiasme élégant, on pourrait en faire un motif de phrases aimables. Mais M. Frémy nous enlève encore cette dernière ressource ; aucune phrase faite d'avance ne peut s'appliquer à son roman ; il va donner au vulgaire des lecteurs une fatigue étrange et à laquelle ils ne sont guère accoutumés. Ces pauvres lecteurs ne pourront plus se dire en lisant le livre : C'est comme tel roman ou comme tel autre, ce qui facilite notablement le travail de l'intelligence ; ils seront obligés de se faire cette question : Un tel être est-il dans la nature ? Et à supposer qu'il existe quelquefois, fallait-il en faire l'homme heureux d'un roman ? celui sur qui roule tout l'intérêt ?

Une jeune fille, appartenant à une famille très riche de la haute banque, et élevée par un père homme d'esprit, est demandée par une tante qui habite les montagnes du Dauphiné, à cent quarante lieues de Paris. Depuis l'administration de Louis XI, alors Dauphin, et à peu près révolté contre son père, ce pays de Dauphiné est resté une demi-république ; on ne s'y soumet guère aux vérités qui arrivent toutes faites de Paris. Dans ces campagnes, couvertes de neige six mois de l'année, comme on est sans occupation, on s'amuse à faire ses idées, on a le malheur d'être original.

Mademoiselle Berthe de Belsonne prend, auprès de sa tante, la fort

mauvaise habitude d'examiner un peu ce qu'on lui dit et de n'ajouter qu'une foi médiocre aux exagérations de toutes sortes qui forment le *Credo* de la haute société ; mais la nature a donné à mademoiselle Berthe un cœur facile à émouvoir, un esprit qui ne se repose pas paresseusement dans le doute et l'ignorance, une tête vive. Tout cela joint aux idées que lui inspirent les belles solitudes du Dauphiné, la jette dans un défaut de bien mauvais ton, pour une belle demoiselle à qui sa tante laisse une dot d'un million : *Elle a de l'esprit.*

Une conséquence bien naturelle, mais bien fatale, c'est qu'elle n'est point effrayée de reconnaître, d'avouer pour son cousin germain Olivier, un petit jeune homme bien pauvre et, qui plus est, bien étiolé par la pauvreté, qu'elle trouve à Grenoble, secrétaire du général commandant le département.

M. de Belsonne, le père de Berthe, cet homme riche, si bien apparenté, si répandu à Paris, qui a mille moyens de mettre son neveu sur le chemin de la fortune, le voyant timide, pénétré du malheur de sa pauvreté, dépourvu de grâces, se montre fort mauvais parent et accable de duretés ce pauvre diable, lequel a le défaut de se présenter dans un salon avec un habit mal fait et d'y garder un silence triste, ou d'y dire des choses singulières, qui font tache dans la conversation, qui obligent à penser pour y répondre et qui, quelquefois, tendent à jeter le blâme sur des usages reçus dans la société, même sur des actions de gens riches, et enfin arrivent souvent jusqu'à appeler le doute sur l'admiration que l'on doit au gouvernement. Car M. de Belsonne, comme tous les hommes qui veulent faire une belle fortune ou l'augmenter, est *juste-milieu* enragé.

Qu'on juge des opinions de M. de Belsonne, il sollicite presque une recette générale !

Ses deux filles aînées sont richement mariées ; l'une à M...., agent de change célèbre et surtout gastronome habile ; la seconde à quelque chose de plus vulgaire encore, un juge de je ne sais quel tribunal, amateur de tulipes et d'horticulture.

M. de Belsonne, malgré son adoration pour le *convenable*, ne peut s'empêcher de s'ennuyer avec ses gendres et même de les mépriser un peu. Leurs femmes ont d'excellentes manières, mais, peu à peu, comme il n'arrive que trop souvent, ont oublié l'éducation de la maison paternelle et pris les idées et les façons de parler de leurs maris.

M. de Belsonne est malade de la vulgarité de tout ce qui l'entoure dans le magnifique château de Belsonne, qu'il a fait bâtir sur les bords

de la forêt de Fontainebleau, et où il vit avec toute la magnificence d'un homme qui a ajouté un nom de terre à celui reçu de son père, et qui tient à avoir chez lui toute la noblesse des environs. Cette noblesse, injuste parce qu'elle est envieuse, ne voit qu'un nouveau Turcaret dans M. de Belsonne, homme du monde et qui a cent fois plus d'esprit qu'elle.

Ainsi, malgré tous ses avantages et son énorme dépense au château de Belsonne, où l'on joue l'opéra, M. de Belsonne s'ennuie un peu, lorsque, heureusement pour lui, il songe que sa fille Berthe doit être mariée, car elle va avoir dix-sept ans ; il la rappelle du Dauphiné ; elle arrive ; mais tous les personnages qui affluent dans le salon de son père lui semblent des poupées sans idées et assez ennuyeux. Quand son père lui dit : « Je vous marierai comme vos sœurs, et vous serez aussi brillante et aussi heureuse qu'elles, — Dieu m'en garde, répond Berthe ; je veux aimer ou du moins respecter mon mari ; or ces messieurs me font bâiller rien qu'à les voir se promener gravement dans le parterre. A quoi bon me marier ? Mon père, je suis heureuse auprès de vous, tout le monde me comble d'attentions, car on sait que j'ai un million de dot ; continuons à vivre ainsi ».

M. de Belsonne blâme sa fille tout haut ; mais quoi qu'il en dise, cette pensée libre, fière et au fond raisonnable, l'intéresse et lui plaît. Il ne peut se dissimuler que messieurs ses gendres, leurs femmes et tout ce qui les environne ne soient un peu fastidieux, un peu plats, un peu *vulgaires*. Malgré l'horreur que leur fait ce mot fatal, c'est, à proprement parler, leur enfer.

Peu à peu, M. de Belsonne s'attache à sa fille Berthe ; il fait avec elle de longues promenades dans son parc. Il y a beaucoup de choses fines et noblement pensées en cet endroit du roman.

Un M. de Gaulthier, fort riche et appartenant à une des plus nobles familles du faubourg Saint-Germain, est venu voir jouer le *Don Juan* de Mozart, que les filles de M. de Belsonne ont entrepris de chanter, et Dieu sait comme. Ce M. le comte de Gaulthier est le plus honnête homme du monde; simple, sans affectations, il n'a point sur de certains sujets les façons de penser exagérées que sa haute naissance pourrait faire craindre. Il a assez d'esprit pour voir que Berthe est un être fort différent de ses sœurs, un être auquel il serait bien doux d'inspirer un sentiment de préférence, un être auprès duquel il serait impossible de connaître l'ennui, si l'on parvenait à intéresser son cœur. Il est éperdument amoureux ; Berthe répond avec simplicité et sans l'ombre de

l'affectation et de la coquetterie à des sentiments qui l'honorent mais qu'elle ne partage en aucune façon. Aux manières près, qui sont distinguées et fort nobles, M. le comte de Gaulthier avec ses deux cent mille livres de rente, et les portraits de ses aïeux, qui sont allés aux croisades, lui semble aussi insignifiant que son beau-frère, l'agent de change ou que son autre beau-frère, le juge, lequel vient de faire construire une serre qui a coûté quatre-vingt mille francs, et qui en étourdit tout le monde.

On voit que l'auteur connaît le monde et sait le peindre avec vérité et franchise, chose qui me semble un peu plus difficile que de décrire la façon de vivre d'un seigneur anglais du treizième siècle, ou le *passage d'armes, près d'Ashby de la Zouche* (Ivanhoé). Le moindre défaut de ces peintures des habitudes sociales du treizième siècle est une fausseté complète et ridicule. Ces héros, si brusques, si héroïques, si grossiers, si profondément raisonnables de ce siècle de fer, dans lequel la moindre erreur de calcul pouvait être punie de mort, sont remplacés par des êtres factices, tout pétris de la générosité du dix-huitième siècle et dont l'unique affaire semble être d'exagérer la grimace terrible qu'ils doivent faire, lorsqu'ils paraissent revêtus de leurs armures.

Le roman contemporain a cette grande difficulté, qu'il faut faire ressemblant, sous peine de ne trouver de lecteurs que parmi les abonnés des cabinets littéraires de la dernière classe.

M. Frémy a surmonté très heureusement la difficulté de peindre les salons de la très riche bourgeoisie actuelle et le magnifique ennui qui les force à écorcher le *Don Juan* de Mozart. La représentation de ce chef-d'œuvre au château de Belsonne finit par un grand bal qui arrive à l'improviste et rappelle le sourire sur tous les visages, allongés par trois heures de mauvaise musique.

Tout allait au mieux, lorsque vers les onze heures, parut dans le salon un grand jeune homme qui, avec une mine triste et inconnue, osait montrer un habit fait en province et des bottes, au milieu des toilettes les plus fraîches et les plus savantes. Cet inconnu qui n'avait de remarquable que des yeux singuliers, erra quelque temps dans le bal, cherchant M. de Belsonne ; il le trouva à la fin et en fut reçu plus que froidement. Sa mine singulière devint plus sombre encore ; tout le monde le regardait avec étonnement ; l'inconnu qui, quoique fort brave, ainsi qu'il le prouvera que trop, avait le malheur d'être timide, se sauva au jardin. C'était Olivier le Prieur, ce petit cousin, secré-

taire du général commandant à Grenoble. La noble Berthe, indignée du traitement que son père vient d'infliger à un parent, qui n'a d'autre tort que celui d'être pauvre, s'excuse auprès de M. de Gaulthier qui devait danser avec elle le galop suivant et court au jardin. Elle y trouve Olivier, qui la reçoit mal.

« Que venez-vous faire ici ? retournez auprès de ces gens heureux, dont j'ai eu le tort d'approcher.

— Vous souffrez, je le vois, rentrons, nous danserons ensemble.

— Je le vois, ma cousine, vous vous figurez comprendre quelque chose aux impressions d'autrui, au mal que le monde peut me faire ! Mais, si vous compreniez mon cœur, comment insisteriez-vous pour me faire rentrer à ce bal ? Ne voyez-vous pas que j'y suis déplacé ? Qu'ai-je à y faire, moi qui ne suis rien, moi pauvre et bien plus que pauvre, au milieu de ces gens couverts de cordons, qui tous peuvent parler de leur fortune, de leurs chevaux, de leurs titres ! moi je n'ai même pas un habit convenable. Comprenez-vous ce genre de malheur, osez-vous rabaisser jusque-là votre imagination, vous, fille d'un millionnaire et millionnaire vous-même ! Non, laissez-moi, fuyez, laissez-moi seul avec mon malheur.

— Rentrez, je ne danserai qu'avec vous ; toute la soirée, je ne parlerai qu'à vous.

— Non, ce que vous voulez faire là est beaucoup trop pour vous et pour moi ; j'en suis reconnaissant, mais je ne saurais accepter. Songez donc que je n'aurais rien à vous offrir en échange...

— En *échange* ! quel mot ! j'admets tout, Olivier ; j'admets que le monde vous repousse ; mais, dites-moi, est-ce que je n'ai pas toujours été la même pour vous ? Quand vous avez souffert, je suis accourue, quand on vous a attaqué, je vous ai défendu ; vous souffrez, me voici, j'accours.

— Et c'est précisément cette affection qui m'a perdu ; vous voyez devant vous un être indigne de vous parler. Après votre départ de Grenoble, malheureux, abandonné de tous, sans un seul ami au monde, je me suis figuré que je retrouverais un peu de tranquillité auprès de ma protectrice ; j'ai voulu venir à Paris, je n'ai osé vous écrire ; savez-vous à quel accès de bassesse je suis descendu ? J'ai volé six louis dans le secrétaire du général et me voici ».

Les scènes qui suivent cet aveu fatal peuvent compter parmi les plus belles qu'ait présentées le roman moderne. M. Frémy a osé être vrai et il en a été récompensé. Nulle part son style n'est plus simple

et plus touchant ; sa plume trouve toujours le mot vrai, passionné, naturel.

Malgré l'horreur pour le vol et son habit fait à Grenoble, sa cousine finit par l'aimer, par le lui dire la première. Dès qu'elle est enivrée par ce sentiment, le premier qu'elle ait éprouvé, M. le Comte de Gaulthier, avec ses richesses, ses aïeux, son immense considération, ses sentiments honnêtes et doux, paraît à Berthe le plus ennuyeux des hommes. L'être choisi entre tous pour lui donner une existence semblable à celle de ses sœurs ne saurait convenir à un cœur de cette trempe.

« Le bonheur de mes sœurs me fait bâiller et prendre la fortune en horreur », dit-elle un jour à M. de Belsonne, son père, qui lui décrit le genre de vie dont elle jouira lorsqu'elle sera comtesse de Gaulthier.

Berthe proteste qu'elle n'aimera jamais qu'Olivier. M. de Belsonne juge de sa fille par tous les cœurs de femme qu'il voit dans son salon.

« Eh bien, ma fille ; une fois mariée et bien mariée, qui songe à vous interdire les douceurs de l'amitié ? Qui vous empêche de recevoir Olivier ?

— Quoi, mon père ! » s'écrie Berthe. Et elle est pénétrée d'indignation.

Cette fille généreuse porte jusqu'à l'enthousiasme les sentiments nobles et désintéressés, et pourtant Olivier, sans jamais chercher à la séduire, bien au contraire, en lui adresssant toujours des remarques critiques sur ses actions, la fait tomber dans les erreurs les plus étranges ; il est vrai qu'il ne s'épargne pas dans l'occasion, et qu'il périt noblement au moment où il allait assurer le bonheur de son amie. Je ne chercherai point à vous faire entrevoir quelques-unes de ces aventures étranges. Le roman, ce mélange singulier de satire piquante et de tendresse touchante, veut être lu avec curiosité.

Je vais maintenant faire la part de la critique. C'est un inconvénient, quand le style, par sa beauté scintillante, par son esprit de tous les moments, vient se faire remarquer, c'est-à-dire cherche à distraire le lecteur de l'attention qu'il accordait au fond des choses. Au seizième siècle, ces *concetti*, cet esprit dans les mots fit la gloire et la fausse gloire de l'Italie.

Encore aujourd'hui, ce style *impérieux* qui réveille le lecteur malgré lui, est charmant et même nécessaire pour un article de journal ; il fait lire trois pages avec un plaisir vif ; mais il fatigue à la dixième ; c'est un valet chargé d'une commission et qui, au lieu de rapporter nettement ce dont son maître l'a chargé, veut être aimable et jette

de l'obscurité sur ce qu'il doit dire (1). Je conseillerais à M. Frémy d'oser confier ses pensées à un style plus simple. Un homme de la bonne compagnie est sûr de l'attention qu'on lui accorde, il n'a aucun besoin de forcer les nuances pour capter, comme par force, l'attention des personnes qui l'entourent. Sa conversation est absolument le contraire de la conversation du café, où la personne qui parle doit avoir recours à toutes les originalités du monde, plutôt que de laisser languir l'attention ; comme un saltimbanque il doit la réveiller sans cesse ; pour lui aucun contraste n'est trop fort, le pauvre diable doit tout faire afin de raccrocher à chaque instant cette attention qui lui échappe. Le public est accoutumé à ce style fardé, excessif, et il est vrai qu'il faut un grand courage pour oser *être simple*, presque autant que pour oser *être soi*.

Une réflexion devrait encourager M. Frémy dans la carrière où il débute avec éclat : la société que nous voyons passer au bois de Boulogne, dans ces voitures au vernis si brillant, se divise tous les jours davantage en deux classes fort distinctes ; les gens riches dont le père lisait Voltaire vers 1783, et les gens riches qui sont nés avec quarante écus de rente. Ces derniers ont bien plus de savoir-faire et souvent même plus d'esprit ; mais le ciel, parmi tant d'avantages, leur a refusé l'intelligence des *choses littéraires* ; c'est que l'*esprit de conduite* tue l'*esprit*. L'*esprit* blesse souvent le voisin ; dans tous les cas, il fait faire attention à vous, il vous empêche de vous glisser inaperçu dans les belles positions. Un Russe d'infiniment d'esprit ne disait-il pas ces jours passés : *A Paris, l'esprit amusant est en raison inverse de l'argent possédé.*

Il faut choisir : plaire à la bonne compagnie qui goûte le style de M. de Lamennais, ou plaire à ces gens riches qui trouvent toujours quelque obscurité dans les premières scènes des charmantes comédies de M. Scribe, et ne les comprennent bien qu'à la troisième représentation. Autrefois les farces de Piron et de Collé étaient jugées par la meilleure compagnie ; elle n'avait pas peur, celle-là, qui ne songeait pas à son origine, d'applaudir à des choses *basses*, ou dénuées d'esprit. Il faut à chaque instant, répéter cette vieille phrase, qui domine tout dans la littérature actuelle.

Le jour immortel où M. l'abbé Sieyès publia son pamphlet intitulé :

(1) Rappel de la phrase de Mme de Sévigné sur les traductions : Les traductions ressemblent aux messages dont on charge les domestiques.

Qu'est-ce que le tiers-état ? nous sommes à genoux, levons-nous, il croyait attaquer l'aristocratie politique; il créait, sans le savoir, l'aristocratie littéraire. Celle-ci ose encore aimer les phrases simples et les pensées naturelles.

616. — (1)

A M. DE PASTORET.

1826-1836.

[7 lettres avec signature à M. de Pastoret. 10 pages in-4 ou in-8. Deux lettres sont datées par la poste : 18 janvier 1826-1836 ; les autres ne portent aucune date.]

Intéressante correspondance. Dans une lettre il explique qu'il ne peut venir le matin au Luxembourg parce qu'il travaille la nuit.

« Malgré mon obscurité, persécuté par les visites je travaille la nuit. C'est ce qui fait qu'à onze heures je ne suis pas levé. »

Plusieurs lettres sont relatives à une place de bibliothécaire, laissée vacante par le décès de M. Méon, et que Beyle aurait bien voulu obtenir. Il a copié de sa main, une lettre jointe au dossier du vicomte Siméon à M. d'Agoult qui explique qu'il n'a que l'approbation des choix des employés présentés par les conservateurs, MM. A. Rémusat, Dacier et Champollion. Il tient absolument à être fonctionnaire, et une place sur le point d'être vacante aux Archives, celle de M. Tourlet, est sollicitée à nouveau par Beyle ; il ne se montre point exigeant.

« Si la place de M. Tourlet devenait vacante et que l'on voulût bien absolument la donner à l'un de ses deux subordonnés, je prendrais volontiers la place de ce subordonné. Là, comme à Sainte-Geneviève, je prendrais volontiers la queue pour entrer à mon tour. »

(1) *Catalogue Charavay*. 19 décembre 1903.

617. — I. (1)

A MADAME JULES GAULTHIER, A PARIS.

Dimanche matin [1837 ?].

Aimable Jules,

Je ne pourrai peut-être me jeter à vos pieds qu'à 3 heures.

Un ancien rendez-vous d'affaires, pris Dimanche dernier et oublié depuis, ne me permettra peut-être de courir à la rue Duphot qu'à 3 heures.

Mille respects,

TIMOLÉON TISSET.

618. — S.

A MADAME JULES GAULTHIER, A PARIS.

Paris, le 7 janvier 1837.

Ma chère et aimable amie, lundi j'ai promis d'être en ballon. Je serai heureux de paraître chez Mme votre sœur un autre jour. Je ne vous blâme en aucune façon ; mais je trouve que vous vous moquez de votre

très humble serviteur,

TIMOLÉON GAILLARD (2).

619. — I. (3)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*], *mercredi, minuit* [*Janvier* 1837].

J'ai oublié net de vous dire que Clara est venue me voir. Vendredi, à midi, si le temps est beau, nous irons le prendre chez lui. Venez à

(1) Collection de M. Félix Bouvier, auteur de « *Monsieur Jules* ».

(2) Cf. Lettre de cette correspondante, du 25 décembre 1836. *Comment a vécu Stendhal*, p. 153.

(3) Collection de M. P.-A. Cheramy.

11 heures ou à 10 heures me prendre chez moi, puisque c'est votre chemin. Informez-vous des diligences et inventez un bel endroit à aller voir.

COTONET.

620. — I. (1

AU BARON DE MARESTE

S. d.

L'aimable Constantin est engagé pour 3 jours. La partie est donc remise. Je vous chercherai demain.

Tout à vous,

BARON BOUDON.

621. — C.

A MADAME L.....

Paris, le 17 *Mars* 1837.

Madame,

Je résiste depuis quelques jours à l'envie, un peu hasardée, j'en conviens, de vous soumettre une idée parfaitement honnête pour le fond comme pour la forme. Ainsi n'ayez pas peur, et ne craignez pas la réputation de singularité dont je jouis à tort, ce me semble ; ce qui n'empêche point que mon idée ne soit peut-être ridicule.

Il me semble que nous avons tous les deux une route à faire. Cette route est à peu près dans la même direction ; seulement vous allez plus loin que moi. Voudriez-vous accepter un compagnon de voyage, une espèce de majordome, chargé de commander les chevaux de poste, et, au besoin, de les monter ?

Le ridicule, c'est que ce courrier a dépassé de beaucoup l'âge auquel on monte à cheval avec grâce ; son unique mérite serait de vous épargner la peine de parler vous-même aux postillons. Cet écuyer calvaca-

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

dour a un peu peur de vous, sans quoi il vous eût proposé de vive voix, l'association pour le voyage. Le mal, l'inconvénient majeur, c'est que cette association porte un trop beau nom, un nom trop romanesque, qui convient peut-être encore un peu à mon caractère, mais qui fait un disparate cruel avec le nombre des écus que j'ai à dépenser en voyages, avec le nombre des années, etc., etc.

Pesez tout cela dans votre sagesse, Madame, et croyez à l'intérêt que je prendrai toujours, majordome ou non, au voyage d'une femme aimable et douée d'un caractère digne et ferme. Je crois que madame M. connaît mieux le majordome qui se présente qu'il ne se connaît lui-même. Ce n'est donc point un secret pour elle ni pour la belle Clara (1) ; il vaut mieux, ce me semble, que le reste de l'univers l'ignore jamais.

Je suis avec un véritable respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

C. DE SEYSSEL.

âgé de cinquante-trois ans.

RÉPONSE

Il paraît, monsieur, que nous avons des idées analogues sur le style ; j'en juge par le vif plaisir que viennent de me faire les sept premières pages du *Monde comme il est.*

M. Fox disait que le premier plaisir du monde était de jouer et de gagner, le second de jouer et de perdre. Mon goût vif pour la littérature va plus loin ; je trouve que le premier plaisir après celui d'écrire, est celui de lire une critique de bonne foi. Les phrases louangeuses, fussent-elles de Voltaire, ne me semblent donner qu'un plaisir secondaire.

D'après ce beau principe, voici des critiques. Tout au haut de la page 6, je voudrais lire :

« Qu'elle défend à ceux qui l'ignorent ; la peur qu'ils ont de blesser le bel usage devient ridicule... »

A la seizième ligne de la même page 6, je voudrais mettre :

« L'esprit de société est de sa nature casanier ; ce qui ne peut se dire, ce me semble, de l'esprit en général, de l'esprit de Montesquieu, Voltaire », etc.

(1) Mérimée.

Troisième critique. Ce commencement est de l'*Esprit des lois* de la société. J'aimerais mieux commencer par des idées physiques et très claires, par la description des bords de l'Orne que je brûle de voir. Les idées profondes et abstraites mettent, ce me semble, le lecteur sur ses gardes, chose fatale au commencement d'un conte, qui exige toujours un peu de crédulité.

Je respecte trop vos préparatifs de voyage pour ne pas vous supplier, monsieur, de ne m'honorer d'aucune réponse, et j'ai un tel dégoût des autographes que je vous prie de me permettre de vous présenter les sentiments les plus distingués de O'.

622. — S.

AU COMTE CINI, A ROME.

[*Paris*], 29 *mars* [1837].

N° 17.

Vos lettres sont charmantes, mon cher Comte. Rien de plus clair et de plus amusant. Je dicterai un de ces jours une longue lettre, mais un ami partant dans une heure pour Marseille, je veux vous donner signe de vie.

Nous avons eu un temps infâme depuis le 2 septembre jusqu'à ce jour. A cela près, Paris est un séjour divin. Rien ne peut égaler en magnificence le bal des Tuileries. L'enfilade des salons illuminés est longue comme six fois la façade du palais Chigi sur la place.

Quant au prix de la vie :

une chambre superbe avec deux cabinets dans les quartiers à la mode.....	65 fr.
frais de cirages, bottes, etc.....	12
dîner.....	5
déjeuner 2 fr.....	2

Mes amours ressemblent beaucoup à Mme Martini qui était à Rome il y a deux ans et me coûtent 120 fr. par mois. Il est vrai que je ne prétends pas à une fidélité miraculeuse.

Le Salon est plat. Il y a 40 tableaux comme le Tasse de M. Perfetti.

M. Delaroche a un fils. Un de ses médiocres tableaux a été acheté

30.000 francs, ce qui veut dire 20,000, par lord Sutherland, je crois. Mille amitiés aux Caet., à Annibal. Je n'ai point reçu sa lettre. Priez-le d'envoyer sa lettre à M. Lysimaque à Civita-Vecchia. Mes lettres m'arrivent en 7 jours de Civita-Vecchia. Mes respects à Mme la Comtesse. Donnez-moi des nouvelles des aimables enfants. M. Gallois va avoir de l'avancement. Donnez-moi des nouvelles des aimables enfants.

Je prie D. Felippe de leur donner des gâteaux en mon nom.

CAPEVA.

Le mariage est sûr.

Le meilleur journal est celui du *Commerce*.

On vient de publier tous les chefs-d'œuvre de la littérature française en 134 volumes in-18, à 7 sous le volume.

Autre édition à 1 franc.

Voulez-vous une de ces collections ?

623. — S.

AU COMTE CINI, A ROME

[*Paris*], 9 *avril* [1837].

Je vous demande pardon de ne vous avoir pas parlé dans ma dernière lettre de Mme C. Je n'avais pas eu de réponse.

On m'apprend à l'instant que Mme la Comtesse Cini qui logeait rue Saint-Jacques, n° 13, a été inhumée le 2 avril 1837.

Demain je passerai rue Saint-Jacques et je ferai des questions.

Mais je n'ai pas voulu retarder les nouvelles. Je vous écris de chez l'ami que j'avais chargé de découvrir l'adresse de Mme la Comtesse C.

Mille respects à la véritable et aimable Comtesse, à D. Annibal, D. Fili et D. Michel. M. Soult va être ministre.

CAPEVA.

624. — S.

AU COMTE CINI, A ROME...

[*Paris*] *Hôtel Favart, Place des Italiens,*
le 28 *avril* [1837].

Mon cher Comte.

J'étais à la campagne ; à mon retour hier soir j'ai reçu votre lettre. Comment pouvez-vous douter de mon empressement. Je suis allé ce matin à la municipalité du 12e arrondissement, rue Saint-Jacques. Là, j'ai lu sur le registre l'acte de décès de Mme la Comtesse Cini, mariée à M. Canfora. Le décès a eu lieu rue Saint-Jacques, no 13, le 1er je crois. J'ai demandé un extrait mortuaire que j'aurai et vous enverrai dans trois jours. Un monsieur qui loge rue de Londres a déjà pris trois extraits mortuaires. Mme Cini laisse quelques dettes, un créancier s'est présenté chez M. le juge de paix, no 119, rue Saint-Jacques, et a dit que Mme C. lui devait 1.500 francs.

Maintenant cette pauvre femme ne fera plus de folies et ne compromettra plus votre nom.

L'heure de la poste me presse. Je ferai avec plaisir et empressement tout ce que vous voudrez.

Je suis ici chargé d'un grand travail pour le Mi[nistère], il faudra plusieurs mois pour le terminer un peu bien. Nous sommes fort tranquilles, on nous fait des contes sur votre pays, et sans doute on vous fait des contes sur Paris.

Mille choses à nos amis. Je vous écrirai dans trois jours par Civita-Vecchia, mais je mets la présente à la poste.

J'ai lu moi-même l'acte de décès. Mme C. logeait no 13, rue Saint-Jacques. Si M. Canfora veut se charger des dettes, c'est là qu'il faut écrire pour demander les titres.

Mille respects à Mme la Comtesse C. Je n'ai jamais reçu de lettres d'Annibal. Je l'engage à adresser sa lettre à M. Lysimaque à Civita-Vecchia et je me chargerai de toutes les commissions de livres. Ils sont à rien maintenant. Un Voltaire in-8o magnifique, 90 volumes, s'est vendu 160 francs. Il y a une édition à 7 sous le volume, une à 1 franc, une à 4 francs, de tous les chefs-d'œuvre. Mille compliments à M. le

comte de Praslin. Je vais lui écrire. Soyez assez bon pour le prier de donner mon adresse à l'ambassade.

625. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE.

Paris, le 9 *Juin* 1837.

Vous voilà à Lyon, vous bâillez ; c'est l'usage en cette ville.

Entrez dans le vestibule de l'Hôtel de Ville; vous voyez, à gauche, la statue colossale du Rhône, par Coustou. Derrière sont les deux fameuses tables, qui contiennent le discours de Claude au Sénat, pour proposer d'admettre les Gaulois dans le Sénat. Tacite a rapporté ce discours, *Annales* 11. Ceci donne le moyen de vérifier une chose bien curieuse. Tacite n'a pas inventé ce discours ; il n'a fait que *corriger* celui de Claude. La statue colossale du Rhône n'empêche-t-elle pas de lire le discours de Claude ? Voilà la question que je vous fais.

Dans l'article (2), je me moque un peu des Lyonnais ; ils se moqueraient de moi, s'ils prouvaient qu'ils ont éloigné le Rhône colossal et que l'on peut fort bien lire *l'inscription*. Il me faut trois ou quatre anecdotes d'amour, de une page. Relisez vos mémoires.

COTONET.

626. — I. (3)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris, le* 9 *Juin* 1837].

J'ai oublié de vous dire que l'on m'offre un logement, rue Caumartin, nº 8, au 4e. Vous avez été si admirable pour la recherche d'une chambre il y a 6 mois, que je voudrais profiter de vos lumières encore une fois.

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

(2) Beyle s'occupait alors de la composition des *Mémoires d'un Touriste*, dont la 1re édition fut publiée en 1838.

(3) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Mme Bordes, 55 ans, va voir sa fille, directrice des Contributions dans le Midi ; ses devoirs de mère la retiendront 8 ou 10 mois loin de Paris. Ayant ouï parler de mes vertus, elle serait fort aise de m'avoir. Mais elle demande 110 fr. j'irais moi à 80 fr.

A quelle heure, demain lundi, voulez-vous venir rue Caumartin n° 8 ? L'inconvénient, c'est que Mme Bordes sort à midi pour aller acheter des robes. Voulez-vous me prendre, à onze heures, au Café des Anglais, demain ou après-demain, ou essayer de demain vers les 5 heures ? cette dame doit dîner.

Ce soir, je serai au Cercle vers les 11 h. ½.

627. — S.

AU COMTE CINI, A ROME

Paris, le 11 *juillet* 1837.
N° 8, rue Caumartin.

Je dicte à mon secrétaire pour que vous puissiez tout lire.

Mon Cher Comte,

C'est à mon adresse que je vous prie de me donner vos ordres. J'ai reçu des nouvelles de Naples si terribles que je commence à avoir peur pour vous. Montez sur un bateau à vapeur et venez à Marseille avec l'aimable comtesse et vos enfants. Si par malheur le choléra pénétrait dans les Etats Romains, les bateaux à vapeur n'iraient plus à Civita-Vecchia, de peur d'être mis en quarantaine à leur retour de Marseille. Il me semble que vous aviez l'idée, il y a deux ans, de faire un voyage d'agrément ; pourquoi ne pas aller dans ce moment aux bains de Lucques où règne une fraîcheur charmante ? Si, comme je le désire, le choléra ne vient pas à Rome, vous retournerez à votre palais dans deux mois. Songez que vous vous embarquez à Civita-Vecchia à cinq heures du soir et qu'à sept heures du matin le lendemain, après une nuit fort agréable dans votre cabine sur le pont, vous vous réveillez dans le port de Livourne. Là, vous prenez une voiture qui, en moins de quatre heures, vous conduit aux bains de Lucques. Songez qu'il n'y a qu'un remède sûr contre le choléra, ce sont les chevaux de poste. Enfin vous êtes sage et prudent, mais comme on vous parle tous les

jours du choléra, peut-être vous êtes-vous accoutumé à cette idée, et il n'y en a qu'une de raisonnable, aller jouer au pharaon à Lucques. J'engage l'aimable comtesse à mettre trois écus sur le 7. Je vous prie de lire ma lettre à D. Philippe. On dit que M. R... de M... a pris la fièvre et que M. de San Teodoro est venu mourir à Livourne.

J'espère que vous aurez reçu les deux lettres que je vous ai écrites par la poste ; le notaire Girard, rue de la Harpe, nº 29, dit qu'il n'a point reçu le testament de madame Cini. Mais songez qu'on croit que cette madame Cini avait à Rome cent mille écus que son frère lui retient. Tout le monde ne sait pas comme moi qu'elle n'avait pas cent écus. Peut-être les amis qui ont soigné madame Canfora sont des anges de vertu et de probité, mais, si ce sont des intrigants, ils épient les démarches de ce frère si riche qui est à Rome. Pour peu que ce frère ne montre pas une profonde indifférence, ils lui présenteront des lettres de change et billets dûment signés par Madame *Canfora Cini* et s'élevant ensemble à 63,500 francs ou bien à 62,200 francs.

A votre place, puisque l'épicier du nº 13, rue Saint-Jacques, a déclaré que les meubles laissés par madame Cini valaient plus que ce qu'on lui devait, je ne m'occuperais plus de cette affaire.

J'ai donné quatre francs à la personne qui est allée interroger l'épicier, le secrétaire du juge de paix (nº 119, rue Saint-Jacques) et enfin les trois notaires du quartier ; j'avais remis précédemment, je crois, sept francs à la même personne, ce qui fait en tout onze francs que vous me remettrez à Rome dans votre salon vert.

Adieu, cher Comte, faites lire ma lettre à D. Philippe et à Annibal ; quant à Michel, en sa qualité de colonel et de prince, il doit prendre le commandement de Rome quand le choléra aura mis tout le monde en fuite. Bien des choses à Giacobini le volé et à Egiste l'heureux mari. Si vous voyez le comte de Praslin, dites-lui que je m'apprête à lui écrire une lettre charmante dans laquelle je lui raconterai l'histoire de la comtesse d'Aumont, surprise dans un fiacre sur l'esplanade des Invalides, à une heure du matin. Je prie ledit Comte de présenter mes respects à M. et Mme Falconieri qui m'ont donné à dîner à Gênes. J'espère toujours que ce sera M. de Barante qui ira au palais Colonna. Adieu encore une fois.

D. GRUFFO PAPERA.

[A la suite de cette lettre, ce reçu :] *J'ai reçu en deux fois onze francs de M. Beyle pour une demi-douzaine de courses.*

Paris, le 11 *juillet* 1837.

A. BONNAIRE.

628. — C.

A M. ABRAHAM CONSTANTIN (1) A ROME

Paris, le 11 *juillet* 1837.

Cher ami, j'ai été absent pendant six semaines ; à mon retour, j'ouvre votre lettre ; vous devez me croire mort ou bien oublieux, ou bien ni l'un ni l'autre.

Je me souviens fort bien que je voulus vous écrire le jour de l'ouverture de l'exposition ; mais je fus tellement navré par la triste vue d'une médiocrité aussi générale, que je n'en eus pas la force ; je n'aurais voulu accepter, si on me les avait donnés en cadeau, que quelques paysages ; par exemple, la *Vue de Dinan*, par M. Dagnan. Le *Charles Ier* et le *Strafford*, de M. Delaroche ne sont que des tableaux de genre, vus au microscope ; ils ont eu beaucoup de succès dans le grand monde ; c'est qu'il s'est reconnu dans les personnages de M. Delaroche ; ils sont vêtus avec la plus grande recherche, et leurs figures n'annoncent aucune énergie. L'énergie, dans tous les genres, est la bête noire de la bonne compagnie ; elle a été enchantée du salon, parce qu'elle n'y trouvait aucun de ces essais hardis qui annoncent de l'énergie. On veut, toutefois, une certaine élégance et de l'esprit. On a trouvé fort plat le grand tableau de M. Signol, qui, dit-on, cherche à se concilier les suffrages des dévots.

On a trouvé le *Saint-Clair* de M. Flandrin, une chute immense ; après les envieux du Dante, c'était mon jugement de Rome. On n'a pas daigné regarder l'immense tableau de M. Tassy ; on s'est surtout moqué de son portique de restaurateur nouvellement badigeonné. Court a fait de bons portraits. M. Dubuffe peint les duchesses comme si elles étaient des filles ; peut-être ne se trompe-t-il pas. Il a martyrisé la figure du général Athalin, fort ressemblant d'ailleurs ; jamais on n'a appliqué la couleur sur une toile avec plus de négligence : un aveugle, en passant la main, croirait qu'on a voulu peindre des montagnes.

Trois ou quatre Allemands ont paru au Salon ; l'un d'eux, qui s'appelle à peu près Winterhalter, a peint le *Décaméron* ; huit jolies femmes et deux hommes assis sur le gazon, dans une villa, près San

(1) Peintre sur émail. Cf. Lettre de Donato Bucci, *Soirées du Stendhal-club*, p. 236.

Miniato. Cela ressemble à un éventail ; le paysage est fort ressemblant. M. Paturle a acheté cela huit mille francs. On a estimé les trois autres Allemands ; mais leur couleur est trop laide, tout est gris ; il en est de même du *Christ* de M. Scheffer ; cela a l'air d'une esquisse, fort terne et fort grise, de quelque élève de Paul Veronèse. M. le duc d'Orléans a acheté ce tableau pour la chapelle luthérienne de madame la duchesse d'Orléans, aux Tuileries.

Dans ce moment, on est fou de l'école espagnole ; on méprise assez les écoles d'Italie et l'on paye fort cher les tableaux flamands. M. Taylor a déployé en Espagne beaucoup d'adresse et de résolution : à Barcelone, le chef de l'émeute, qui était dans la rue, est venu lui offrir d'acheter pour dix mille francs les tableaux d'une église qu'on allait brûler dans deux heures. Ce chef lui a donné cinquante hommes de l'émeute pour décrocher les tableaux au plus vite. Quand les happes qui tenaient le cadre étaient trop difficiles à briser, on coupait la toile tout près du cadre, et l'on jetait la toile en bas dans l'église. L'homme de l'émeute avait tant d'estime pour M. Taylor que, comme celui-ci voulait le payer, il lui a dit : « Vous savez bien que je n'ai pas le temps de recevoir votre argent ; je reviendrai demain ».

J'ai oublié de vous dire que M. Taylor a rapporté au Louvre cent vingt tableaux espagnols, dont vingt sont des chefs-d'œuvre ; ils sont de Murillo, Velasquez et Cano ; on y trouve une vérité austère. Ces Espagnols sont admirables pour peindre un moine qui a peur de l'enfer ; les plis mêmes de sa robe vous donnent cette idée ; du reste, jamais de beau idéal. Ces tableaux ont coûté un million au roi, qui, dit-on, a voulu donner une gratification de soixante mille francs à M. Taylor qui a refusé.

Quand M. Taylor avait acheté ces tableaux en Espagne, il les faisait emballer dans de la laine et disait à tous les corps de garde qu'il rencontrait que ses ballots contenaient de la laine ; il payait successivement tribut aux christinos et aux carlistes. Arrivé à la frontière, il était obligé de faire sortir ces ballots de laine en contrebande.

M. Taylor raconte que l'on trouve souvent en Espagne des couvents qui contenaient deux cents moines il y a trois ans, mais qui maintenant n'en ont plus que cinquante, encore ces cinquante meurent de faim ; on oublie de leur payer leurs pensions, et ils vendent, sans aucun scrupule, les tableaux de leur église.

M. Aguado, qui maintenant est marquis de las Marismas, a formé une galerie de tableaux dont son portier remet la liste aux personnes

qui ont des billets de M. Aguado. Cette liste annonce : six Corrège, huit Raphaël, etc., c'est-à-dire qu'il n'y a ni Corrège, ni Raphaël, mais huit ou dix tableaux espagnols forts remarquables.

629. — S.

AU COMTE CINI, A ROME

[*Paris*], *rue Caumartin*, *n*° 8, *le* 12 *août* [1837].

Cher Comte,

Je reçois votre lettre du 24 juillet. Je vais m'occuper de trouver un bon avoué et de le charger de la recherche du deuxième testament de madame Canfora.

J'ai un travail qui peut-être m'obligera à voyager. Mais comptez sur moi. Mille compliments à nos amis.

D. GRUFFO PAPERA.

Je suis on ne peut plus sensible, madame la Comtesse, aux dix lignes aimables que vous voulez bien m'adresser. Je ne prends intérêt à Rome qu'à cause des maisons Cini et Caetani. Mais cet intérêt est bien vif. On nous alarme ici par des bruits de maladie. Allez à Lucques pour peu que Rome soit meurtrier. Rappelez mon nom et les gâteaux à vos aimables enfants, et souvenez-vous quelquefois, Madame, du plus respectueux de vos amis.

B.

630. — S.

AU COMTE CINI, A ROME

N° 8, *rue Caumartin* [*Paris*], *le* 28 *septembre* [1837].

Mon cher Comte,

Je suis arrivé il y a six heures de la Bretagne. Votre lettre de Castello m'a fait le plus vif plaisir. J'ai compris dans ce péril combien

profondément je vous suis attaché ainsi qu'à votre aimable famille, à Annibal et aux Caetani. Grâces à Dieu, à l'exception de ce bon Chevreri, aucun homme de mérite n'a péri, mais allez au loin ; gare la recrudescence comme à Paris et à Naples. Je me hâte de vous écrire. L'avocat que j'avais chargé de votre affaire m'a écrit en Bretagne une lettre qui probablement s'est égarée. Envoyez-moi une procuration comme je vous l'avais écrit il y a deux mois. Il faut une procuration bien en règle devant le notaire de l'ambassade de France (je crois), pour pouvoir prendre une expédition du testament de madame Cini, femme Canfora.

On adressera un avis à tous les notaires de Paris et des environs. On leur demandera d'avertir M. [en blanc] avocat, rue [en blanc], n° [en blanc], s'ils ont reçu un testament de madame Canfora. Ces avis coûteront 1 fr. 50 par ligne. Pour six lignes ce sera 9 francs.

Je vous écris à la hâte afin de ne pas perdre de temps.

L'avocat, une fois qu'il aura le testament, vous dira s'il est bon. Si cela est possible, laissez en blanc le nom de l'avocat.

Mes respects à madame Julia. Le journal français qui ment le moins c'est le journal du *Commerce*.

Les élections se feront le 15 novembre et donneront un quart de nouveaux membres.

La reine Victoria est amoureuse de lord S... qui est amoureux de milady C... On l'a envoyé à Madras à trois cent mille francs d'appointements.

Envoyez une procuration bien en règle pour prendre expédition des testaments de madame Cini, femme Canfora.

631. — S.

A SUA ECCELLENZA IL SIGNOR CONTE CINI,
Rome, Etats Romains.

[*Paris*], *rue Caumartin, n°* 8, *le* 10 *octobre* [1837].

Votre lettre, mon cher Comte, me fait le plus vif plaisir. Je demande sans cesse de vos nouvelles à M. Lysimaque ; dans les commencements, il me répondait que vous étiez à Naples, puis il a su que vous

étiez à Castel Gandolfo. Je suis ravi de vous voir loin de Rome, mais où est Castel Cellere ? Comment adresser ma lettre ? Je suis ravi d'apprendre que l'aimable comtesse n'a point été exposée à voir de près toutes les horreurs du choléra. Mais n'oubliez point que souvent le choléra s'y prend à deux fois pour décimer un pays et la seconde fois il s'adresse surtout aux classes élevées. Il faudrait choisir quelque ville de montagne point trop ennuyeuse. Si le choléra revient à Rome, vous pourriez passer à Florence, ou prendre le bateau à vapeur et venir jusqu'à Marseille. Maintenant, il n'y a plus que deux décès cholériques par jour, ce qui veut dire que dans un mois il n'y aura plus de choléra du tout. Cette ville étrangère serait plus amusante que Florence pour l'aimable comtesse.

J'espère que vous aurez lu la lettre que j'ai envoyée à Lysimaque le jour même de mon retour à Paris. Lorsque je partis, je fis parler à un avocat connu par un de ses amis ; il refusa de se charger de cette affaire très peu importante. J'allai chez un second avocat, que je ne trouvai point ; il m'a écrit une lettre pour me dire qu'il fallait absolument une procuration d'une personne intéressée, c'est-à-dire du mari ou du frère.

Ce qui m'est resté de mon cours de droit m'avait donné la même idée et je vous demandai une procuration dans le temps.

La lettre que l'avocat m'a écrite en province ne m'est point parvenue parce que j'ai quitté la ville le jour même que sa lettre a dû y arriver.

Envoyez-moi une procuration qui m'autorise à prendre expédition, chez tous les notaires de France, des testaments que madame Canfora aura pu y faire ou y déposer. Approuvez-vous que l'on fasse insérer dans les journaux un article dont l'objet serait de demander aux notaires de Paris et des environs s'ils ont reçu un testament de Mme Canfora ?

Il me semble que vous pouvez faire cette procuration dans le lieu où vous êtes, faire certifier la signature du notaire par le délégat, envoyer cette pièce au secrétaire d'Etat à Rome par votre homme d'affaires qui la portera ensuite à l'ambassade de France. On m'enverra la procuration, je ferai certifier la signature par le ministre des Affaires étrangères et alors je ferai agir l'avocat (1).

(1) Les douze premiers paragraphes de cette lettre, jusqu'au mot *Commerce*, ont été dictés. La fin et toutes les autres lettres sont de la terrible écriture de Stendhal.

Je suis bien fâché de tous ces retards, mais vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute.

Je ne conçois pas, en vérité, pourquoi l'aimable Don Philippe est resté à Rome; le choléra ne se communique point par le contact, mais dit-on, par les exhalaisons qui sortent du corps des mourants. Quand vous écrirez à Don Philippe, rappelez-lui, je vous en prie, qu'il est à craindre que le choléra ne vienne une seconde fois à Rome ; alors, comme à Berlin, il commencera ses ravages par les gens qui habitent des palais. Il devrait aller à Florence ou profiter de l'occasion pour venir à Paris ; je lui donnerai une chambre dans mon appartement situé à cent pas du boulevard. Mes affaires à Paris n'étant pas encore terminées, je vais être remplacé jusqu'à mon retour à Civita-Vecchia par M. Doumerc ; c'est le plus ancien des élèves consuls, fort joli garçon, comme ils le sont tous. Il a passé quatre ans à Athènes et ensuite dix mois en Hollande. Il m'a dit qu'il comptait aller voir Venise et arriver à Civita-Vecchia vers la Toussaint. Je prends la liberté de vous le recommander. Vous trouverez un jeune homme à petite taille et qui a un ton parfait. Mais je voudrais bien pour vous et non pour M. Doumerc de ne pas vous savoir de sitôt à Rome. Souvent, quinze jours après que le choléra a disparu d'un pays, il attaque les imprudents qui y retournent.

J'ai été bien sensible à la mort de l'excellent Chiaveri ; je l'ai apprise par le *Diario* auquel je me suis abonné pour avoir des nouvelles du petit nombre de Romains qui me sont chers, mais ceux-là je les aime infiniment. Dites-le bien, je vous prie, à notre excellent Annibal. Le devoir l'entraîne auprès de son père, mais ne pourrait-il pas persuader à ce vieillard singulier de quitter Rome lors de la seconde édition de la maladie ?

Si vous avez de l'amitié pour moi, achetez des gâteaux au café et dites aux enfants que c'est M. B. qui les leur envoie.

On pense que les élections amèneront cent nouveaux membres à la Chambre et que le ministère s'adjoindra le maréchal Soult.

Le journal intitulé la *Presse* tire 14,000 exemplaires; le *Siècle*, 11,000; le *Constitutionnel*, 9,000 ; les *Débats*, 8,000. Le moins menteur des journaux, c'est le *Commerce*.

Je commence à trouver bien longue l'absence qui me sépare de mes amis de Rome. Présentez, je vous prie, à l'aimable Comtesse, l'hommage de la plus sincère affection. Ne m'oubliez pas auprès d'Annibal,

de D. Philippe et de D. Michele. Peut-être vous reverrai-je au mois de février.

Adieu, cher Comte, mille et mille amitiés.

V. ALEX. CONSTANT.

Avez-vous reçu une lettre de moi par Civita-Vecchia il y a dix jours ? On n'a plus peur du choléra en France. Il est un peu partout, c'est une nouvelle maladie qui remplace la petite vérole.

632. — I (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*], *dimanche soir* [23 *octobre* 1837].

Je suis ravi de ce que vous m'envoyez, c'est excellent, il y a autant de pensées que de lignes. Je l'insère tel quel.

Donnez-moi bien vite *Marseille* et *Nîmes* (2). Le Musée de Marseille n'est-il pas dans l'église d'un couvent situé près des belles allées de Meillan ? J'aurais besoin de *Marseille et Nîmes* d'ici cinq ou six jours. Me voilà faisant des vœux pour la pluie. Ce soir, il y a le thé chez le docteur Dalmas (27, Luxembourg).

Il est question d'un dîner pour demain au *Rocher*. Sharpe part lundi à minuit. Vous serait-il plus commode de dicter vos excellents musées, à mon discret et excellent copiste (3) ? Il irait chez vous à vos heures. Jamais il ne parle. Une fois la glace rompue et l'ennui de dicter à un inconnu, vous pourriez dicter vos *Mémoires* qui vous feront un nom dans cent ans. Vous les lègueriez au fils de M. Monfrey, ou au libraire qui imprimera l'Almanach Royal en 1878.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Pour les *Mémoires d'un Touriste*.
(3) M. Bonnaire.

633. — S.

AL NOBIL UOMO IL SIGNOR CONTE CINI, PALAZZO CINI, PIAZZA DI PIETRA, ROMA

[*Paris*], 8, *Caumartin*, 28 *novembre* 1837.

Cher et aimable Comte, j'ai remis votre affaire à M. Colomb, monsieur fort entendu. Votre lettre est charmante. Ecrivez-moi, je vous prie, beaucoup de détails. Vous vous en acquittez à ravir. Mille amitiés à Don Fi., Annibal, D. Michel, mes respects à l'aimable Comtesse. Songez à décamper si monsieur choléra revient (1).

(1) Ce mot écrit sur une bande de papier accompagnait une lettre, que voici, de Romain Colomb au Comte Cini :

Paris, le 28 novembre 1837.

Monsieur le Comte,

M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, m'a confié la procuration que vous lui avez adressée à l'effet de :

1° Obtenir une expédition authentique du testament de feu Mme Canfora, déposé et ouvert dans le mois d'avril dernier, en l'étude de Me Morisseau, notaire à Paris, rue Richelieu, n° 60.

2° Rechercher si Mme Canfora n'aurait pas fait de dispositions postérieures au testament ci-dessus.

Je viens de déposer la procuration au ministère des Affaires étrangères, pour faire légaliser la signature du chargé d'affaires de France à Rome ; sous deux jours cette formalité sera remplie. Il faudra alors remettre la procuration à un interprète assermenté pour la faire traduire en français et lui donner le caractère d'authenticité nécessaire. Après ces préliminaires, je me présenterai à M. Morisseau, notaire, pour obtenir une expédition du testament et j'examinerai s'il réunit les conditions légales.

Quant à ce qui concerne la recherche d'un testament qui aurait pu être fait ultérieurement, le meilleur moyen serait, selon moi, d'insérer, dans trois journaux accrédités, un avis à cet égard. Mais puisque vous répugnez, monsieur le Comte, à l'emploi de ce mode, j'écrirai une lettre circulaire à MM. les notaires de Paris et de la Banlieue. Si donc le testament que vous avez intérêt à trouver a été déposé chez l'un de MM. les notaires du département de la Seine, j'espère le découvrir. Si au contraire ce testament était dans l'étude de quelque notaire hors du département de la Seine, le moyen que j'emploie pour le trouver serait insuffisant.

Enfin, monsieur le Comte, vous jugerez si dans le cas où mes démarches n'amèneraient aucun résultat, il ne vous conviendrait pas d'user d'un moyen de publicité dont l'étendue pourrait être plus favorable à mes recherches, celui des journaux. Je pourrais choisir certains journaux d'affaires fort répandus parmi les gens qui s'occupent spécialement d'affaires et qui très probablement ne vont pas à Rome. Je vous prie d'être persuadé que je ne négligerai rien de ce qui pourrait servir vos intérêts.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération,

Monsieur le Comte,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

R. COLOMB.

Chef du bureau de la comptabilité aux messageries royales, rue Notre-Dame-des-Victoires à Paris.

634. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS.

Paris, le 20 *décembre* 1837.

Il ne faut pas montrer du bonbon à un enfant, et puis lui dire : Tu n'en auras pas. Quand je suis auprès de cette dame dont vous me parlez, ma chère Jules, je pense au bonbon, et je ne trouve rien à dire sur autre chose.

Quoique j'écrive indignement, je me permettrai de me plaindre de votre écriture. Je n'ai pu comprendre *ce dont* Madame de Tascher a de l'inquiétude.

J'ai un ami à Pise, je lui écrirai dès que je pourrai me rapeler son nom.

C'est un grand et beau niais, parfaitement honnête et très noble, qui vit magnifiquement d'un emploi superbe de quinze cents francs.

Avertissez-moi quand vous viendrez rue Duphot ; j'y ai passé cinq ou six fois : toujours : « Ces dames sont en campagne. »

Lisez dans le *Journal du Commerce* des 16, 17, 18 et 19 de ce mois, une réfutation allemande de Constantine, traduite par M. O... Cela est sublime, digne de lord Byron. Mille amitiés.

CHAPPUY.

635. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*] *Jeudi* [1837].

Je crains de ne pas vous voir jeudi soir, au cercle, et d'oublier les 3 articles suivants :

1° Quand allez-vous chez Maisonette ?

2° Quand voulez-vous venir déjeuner, à midi, chez Lorres, rue Richelieu ? Je vous paierai à déjeuner et vous viendrez avec Colomb,

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

me servir de témoins, chez un notaire de la place des Pyramides, pour mon mariage.

3° Les 10 volumes de Thibaudeau valent-ils 50 fr. ? C'est ce que m'en demande votre libraire.

636. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*-1837.]

Depuis deux jours, je vis seul avec la fièvre et le rhume. Je ne pourrai être des vôtres demain lundi, je préviens Clara.

J'ai votre billet dont je n'ai pu faire usage. Je le voudrais, samedi prochain, pour Mme et M. Colomb, s'il n'est pas engagé. J'ai lu Hérodien dont je suis fort content. Les folies d'Antoine, fils de Sévère, me plaisent.

COTONET.

637. — C.

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Paris, le 10 *janvier* 1838.

Voici de curieux renseignements que j'ai recueillis hier soir, dans une réunion de gens d'esprit et bien informés de tout ce qui concerne l'Angleterre ; fais-en ton profit et celui des tiens.

Les Anglais ne vivent que d'idées de *rang*. Leur grande affaire, celle à laquelle ils songent dix fois par jour, c'est de tâcher de pénétrer, de se faufiler dans le rang immédiatement supérieur à celui dans lequel ils vivent. C'est uniquement dans ce but qu'ils aiment l'argent.

Devinerait-on ce que viennent de faire sept frères, fils d'un riche négociant qui a six millions ? Chez nous, chacun songerait à ses plaisirs et calculerait, ceux qui songent à l'argent du moins, qu'un jour il aurait une fortune de près de neuf cent mille francs. Que les préoccu-

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

pations des frères anglais sont différentes ! Les six cadets veulent être les *younger brothers* (1) d'une grande famille et supplient leur père de fonder un majorat de cinq millions en faveur du frère aîné.

Le père n'est point étonné ; mais, en homme raisonnable, il les engage à aller, chacun de son côté, dans de petites villes, à trente ou quarante lieues de celle qu'il habite et de là, de lui écrire chacun une lettre, après une semaine de réflexion. Les lettres, contenant la prière en faveur du majorat, arrivèrent le même jour, et le lendemain le père commença les démarches nécessaires pour le fonder. Ce père est mort, et le fils aîné jouit d'une fortune de six millions ; chacun des cadets a sept mille francs de rente.

Le cœur humain éprouve un vif sentiment d'attendrissement quand il voit le pouvoir qui, d'un mot, pourrait le rendre parfaitement heureux, réuni à toutes les apparences de la grâce et de la faiblesse.

De là les folies des Anglais à la vue de leur reine Victoria, sentiment absolument incompréhensible à l'immense majorité des Français. Jugeant d'après ce qui se passe chez nous, ils croient que l'Anglais enthousiaste de la jeune reine est bas et servile, et demande une place.

Pas du tout : cet Anglais est immensément riche et serait bien attrapé si on lui donnait une place de trente mille francs à la poste ou dans les douanes.

Mais, quoique n'ayant aucun espoir, l'Anglais sent que cette jeune fille pourrait changer son rang.

Depuis trente ans, il ne s'agit plus tant du titre de *sir* pour un homme qui donne à sa femme celui de *milady*. Le rang est devenu une chose plus compliquée, plus difficile à atteindre.

Tel lord qui est *marquis* sera malheureux toute sa vie, parce que réellement il n'a pas dans la haute société le rang d'un autre pair qui n'est que *baron*. Ceci serait long à expliquer et pourrait rester inintelligible.

(1) Les frères cadets.

638. — C.

A M. G.... C.... A PARIS (1)

Paris, le 20 *janvier* 1838.

Je vous répèterai, monsieur, ce que lord Byron m'écrivait ; je vous donnerai mon avis, *though unasked* (2). Madame Emilie a eu la bonté de me lire quelques pages de votre *Don Juan*, qui m'a semblé fort bien.

Je vous prie de me permettre de parler avec toute franchise, car je voudrais vous voir un succès égal à votre mérite réel.

Un homme qui s'appelle don Juan ne doit pas avoir des aventures communes. Le don Juan véritable, c'est le maréchal de Rais, c'est Cenci de Rome. Il ne trouve du plaisir aux choses qui font plaisir, qu'autant qu'il brave l'opinion.

Votre entreprise, monsieur, peut d'autant moins réussir que le don Juan de lord Byron n'est qu'un Faublas, auquel les alouettes tombent toutes rôties.

Vous trouverez dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, une analyse du procès de Gilles, maréchal de Rais (3).

La grande réputation de lord Byron et la beauté scintillante de ses vers ont déguisé la faiblesse de son *Don Juan*. Gœthe a donné le diable pour ami au docteur Faust, et avec un si puissant auxiliaire, Faust fait tout ce que nous avons tous fait à vingt ans, il séduit une modiste.

Tâchez, monsieur, de trouver des actions qui portent en elles-mêmes un profond sentiment de bravade pour ce que le commun des hommes respecte.

Je disais à madame Emilie : don Juan vient en France (4). Il se trouvait dans certaine chambre du palais, au moment où, le 5 octobre 1789, le peuple fit irruption dans le château de Versailles. Don Juan

(1) M. G... C... avait communiqué à Beyle le premier chant d'une suite au *Don Juan* de lord Byron, en lui demandant ses observations et ses critiques. Ce chant a paru dans le journal l'*Illustration*, mai 1843. (R. C.)

(2) Quoique non demandé.

(3) Gilles de Laval, maréchal de Rais ou Retz.

(4) Le don Juan auquel Beyle fait allusion, est le duc de Lauzun, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 1er janvier 1794 ; il portait alors le nom de duc de Biron. Ses Mémoires, en un vol. in-8, ont paru en 1822. (R. C.)

y courut le plus grand danger ; il avait un petit pistolet de poche ; un patriote le découvrit dans le réduit où il se tenait caché ; don Juan lui met le canon de son pistolet dans l'oreille et le tue. Il le dépouille, se revêt de ses habits, ressort du cabinet et poussant les cris de la canaille ; peu à peu il gagne la porte du palais et se sauve.

Un portier est assassiné, on lui vole quatre mille cinq cents francs qu'il avait touchés pour les loyers de la grande maison possédée rue Saint-Honoré, par le duc R... Don Juan est pris pour ce voleur ignoble ; il est condamné et consolé par un prêtre hypocrite et par une grande dame catin ; il se fait guillotiner avec beaucoup de courage et de simplicité ; il est dégoûté de *braver* les hommes à force de les mépriser.

Pour monter votre voix au ton convenable, vous pourriez, monsieur, relire l'article *Gilles de Rais*, de la biographie de cet hypocrite de M. Michaud, Cenci et le procès dudit maréchal de Rais.

Servez-vous du français employé dans les traductions de MM. de Port-Royal, publiées vers 1660. Selon eux, on ne doit pas avoir une passion *au* cœur ; ils disent *dans* le cœur. C'est le *Charivari* qui dit *au* cœur. Le *Charivari* est admirable lorsqu'il fait rire, et non par son style prétentieux.

Tous ces raisonnements écrits à la hâte, en sortant de chez madame Emilie, vous montreront, monsieur, combien je désirerais pour vous un beau succès. Soyez sûr que le don Juan de lord Byron n'est qu'un Faublas ; donnez des actions singulières au vôtre.

Agréez, monsieur, l'hommage de nos sentiments les plus distingués.

DURAND-ROBET.

639. — S.

AU COMTE CINI, A ROME

Rue Caumartin, n° 8, le 24 janvier [1838].

Mon cher Comte,

Je n'ai que le temps de vous dire deux mots. M. Colomb m'a envoyé un paquet énorme. Ce sont des quittances et deux testaments je crois de madame Canfora. Mais comment vous les faire parvenir ? Il faut une occasion. Cela est gros comme cent numéros du *Diario*.

Vous ne connaissez pas les prix de Paris. Impossible de rien diminuer. Le moindre avocat dans ce cas eût pris deux cents francs et trois fr. par c. et il y en a vingt je crois. Je tirerai sur vous une lettre de change de la somme de deux cent cinquante francs environ pour débours et honoraires. J'ai la somme exacte dans les papiers. Je remettrai cette traite à M. Flory Herard, qui l'enverra probablement à MM. Laisné, La Rozière et Cie.

Mille tendres amitiés à D. Filipe et D. Michel. Je me recommande au souvenir de la très aimable Comtesse. Je prie D. Filip de donner des gâteaux venant de Paris aux enfants.

J'ai vu M. et Mme de Saint-Aulaire qui se portent bien. Mme de [en blanc], sa fille, a fait une grosse fille. Mlle Vernet (Mme Delaroche) se porte bien et a un fils, mais elle est changée. M. Vernet est toujours le même, et est allé à Constantine et revenu en cinq semaines. Il fait quatre grands tableaux de Constantine. Mes compliments à la famille Potentiani si vous la rencontrez. Nous parlons de vous avec l'aimable comte de Praslin. Mes compliments à M. Falconieri. Son frère va être cardinal, n'est-ce pas ? Mille amitiés.

D. GRUFFO.

640. — S.

AU COMTE CINI, A ROME

Mon cher Comte,

La caisse que nous croyons vous appartenir est arrivée à Civita-Vecchia, on l'a ouverte avec soin. Voici les seuls papiers trouvés dedans. Il n'y a pas de lettre à votre adresse. Cela me semble bien bon marché. Quelque autre personne, sans m'avertir, a-t-elle fait venir une caisse d'objets féminins ?

Mille amitiés.

GRUFFO-PAPERA.

641. — C.

A M. G... C... A PARIS

Paris, le 19 *février* 1838.

Mille excuses du retard, monsieur ; il faut être monté pour lire ces choses-là.

Il y a infiniment d'esprit dans cette imitation ; vous trouverez en marge le détail des observations.

Je vous dirai franchement, monsieur, que pour faire un livre qui ait la chance de trouver quatre mille lecteurs, il faut :

1° Etudier deux ans le français dans les livres composés avant 1700. Je n'excepte que le marquis de Saint-Simon.

2° Etudier la vérité des idées dans Bentham ou dans l'*Esprit* d'Helvétius, et dans cent un volumes de Mémoires Gourville, madame de Motteville, d'Aubigné, etc.

Dans un roman, dès la deuxième page, il faut dire du nouveau, ou, du moins, de l'*individuel* sur le site où se passe l'action.

Dès la sixième page, ou tout au plus la huitième, il faut des aventures.

Les enrichis donnent de l'énergie à la bonne compagnie, comme au onzième siècle les barbares à ce qui restait de Rome. Nous sommes bien loin, de la fadeur du règne de Louis XVI. Alors la façon de conter pouvait l'emporter sur le fond, aujourd'hui c'est le contraire.

Lisez le procès de Gilles de Laval, maréchal de Retz, à la bibliothèque royale ; inventez des aventures de cette énergie. Mille compliments, monsieur.

CAUMARTIN.

642. (1)

A MONSIEUR LE MARQUIS DE CUSTINE

[*Février* 1838] (2).

J'ai été charmé, Monsieur le Marquis, de la *fable du Singe, du chat et du fromage* que M. de Sabran nous a récitée hier. Je l'insérerais avec plaisir dans un *Voyage en France* qu'on imprime en ce moment.

Toutefois cet ouvrage dit, sans ménagements, ce qui semble la vérité à l'auteur. La société de telles idées peut ne pas convenir à M. de Sabran.

Agréez, Monsieur le Marquis, l'hommage des sentiments plus distingués.

H. BEYLE.

Vendredi.

643. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Bordeaux, le 24 *mars* 1838.

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir et a donné la paix à la folle de la maison. L'image du vicomte D..., bâtonné par le G...., est plaisante.

Depuis huit jours, je suis persécuté par la pluie. Par bonheur, j'ai trouvé ici un ami, non pas un ami grave, qui ne rend pas de services, mais un ami gai, qui me fait dîner avec les jolies femmes du pays. Je ne savais pas ce que c'est que le vin de Bordeaux avant ce voyage. On le mêle à un tiers de vin de l'Ermitage, avant de l'envoyer en Angleterre ou ailleurs. Le véritable bordeaux a un bouquet étonnant, et est moins *corsé* que ce que nous connaissons de ce nom.

On me dit ici : « Que feriez-vous avec cette pluie à Bayonne ? ». Il y a tous les soirs un spectacle agréable à l'un des deux théâtres. —

(1) Collection Henri Cordier. Cf. *Stendhal et ses amis*. Notes d'un curieux, p. 105.

(2) Epoque à laquelle on imprimait les *Mémoires d'un Touriste*, dont il est question dans cette lettre.

Excellente auberge, chez *Baron*, sans bruit. Comme j'arrivais à quatre heures du matin, le faquin frappa assez fort. « Ne frappez donc pas ainsi, dit le portier ; cela s'entend au quatrième étage, tout comme ici». Cela me donna une excellente idée de la maison Baron. Il y sent le graillon, parce que la cuisinière a une porte sur l'escalier.

Angoulême est située sur une montagne ; vue superbe de la promenade. Là, les femmes commencent à avoir des yeux divins, des nez dessinés avec hardiesse, sans être trop grands, et des fronts admirables, lisses, sereins, en un mot, la *race ibère* est évidente.

Je m'amuse à faire, c'est-à-dire à écrire le voyage du Midi. Si vos lettres continuent à me tranquilliser, je verrai Toulouse, Montpellier, Avignon et Grenoble.

Les gens de Bordeaux ne sont nullement hypocrites, ils ne songent qu'à la vie physique. M. Ravez s'est remis à faire l'avocat, et gagne beaucoup d'argent. Le P... a retrouvé ici le mépris dont il jouissait avant ses grandeurs; il vit dans un château humide, sur la rivière, à deux heures d'ici. — Beaucoup d'Espagnols riches, qui ornent les églises. Du reste, rien pour les arts, à Bordeaux. — Très jolies filles ; il y en a à deux cents francs, *par bonté*.

Adieu, cher ami, soyez convaincu de mon extrême reconnaissance ; je pense bien souvent à vous et aux deux Espagnoles de douze ans (1).

644. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS

Strasbourg, le 2 *juillet* 1838.

Si j'avais trouvé ici le moindre mot de vous, je serais parti pour Paris ; car mon ardeur voyageuse est bien affaiblie. La goutte est venue à Berne ; elle a sévi à Bâle, où j'ai été emprisonné par elle. J'ai voulu voir ce qui reste de la fameuse *danse des morts*, la cathédrale, les admirables Holbein ; j'ai fait des efforts inouis, suivis d'une journée abominable, dans la diligence de Bâle ici. — La chaleur est venue aujourd'hui après huit jours d'hiver ; je sors, mais c'est tout-à-fait

(1) Les deux filles de la Comtesse de Montijo, la future Impératrice, femme de Napoléon III, et la future duchesse d'Albe.

impossible de monter à la célèbre tour (la plus élevée du monde ; elle a quatre cent trente-sept pieds et demi, et Saint-Pierre de Rome seulement quatre cent vingt-huit).

Ma figure, dans la rue, marchant à l'aide d'une canne et jurant quand le pied gauche heurte à quelque pavé pointu, doit faire rire les Strasbourgeois ; mais je ne suis connu de personne. Donc, je rentrerais à Paris avec le plus grand plaisir ; cependant, je suis si près de la sublime église de Cologne ! Deux jours, et encore par bateau à vapeur ; c'est humide, mais au moins ça ne fatigue pas ! Les commis, aidés de mon naturel imprudent, finiront par me reléguer à Civita-Vecchia ou, ce qui est pis, par me reléguer dans la pauvreté. Jamais je ne verrai Cologne. Moi, j'aime le *beau* ; c'est mon faible, auquel je sacrifie, comme vous le voyez, prudence et santé. Dieu sait ce que fera l'humidité du Rhin !

Demain, 3 juillet, à Bade ; le 5 juillet, je reviens à Kehl, prendre le bateau à vapeur; le 6 on couche à Mayence, à terre, le 7 à Cologne; le 9 je serai à Bruxelles, en faisant vingt-sept lieues par le chemin de fer de Liège audit Bruxelles. Un jour pour les tableaux de Rubens, et le 11 ou le 12 je pars pour Paris.

Le brave Colomb m'écrit qu'à cause de moi, vous n'osez plus aller voir cet homme aimable (1) ; il prend cette excuse de votre paresse au sérieux, comme s'il était question, s'il pouvait être question de mentir, avec un homme qu'on aime sous prétexte qu'il est ministre.

A M. Dijon (2) on dit : « Il est à Cologne et sera à Paris dans huit jours ».

Le degré de comédie que vous croyez, *avec raison*, nécessaire pour les visites, fait qu'elles vous deviennent des corvées, et vous prenez pour prétexte l'incertitude sur ce qu'il faut dire de moi : à M. Dijon, la vérité; au vieux marquis et autres impuissants malveillants : « Il est allé à Grenoble pour affaires d'intérêt, il n'y avait pas paru depuis dix ans ». Que fait au fond à cet homme aimable, qui n'emploie pas cette belle plume que j'ai reçue du ciel, comme vous voyez, que je mange mes treize francs par jour rue Caumartin ou à Cologne ? La malveillance des commis ne peut être augmentée ; donc, etc.

J'ai vu l'admirable Prévost (3) à Genève ; il a voulu venir me faire chez moi une longue visite d'amitié et m'a conseillé Vichy et les sang-

(1-2) Le Comte Molé.

(3) Voir lettre du 8 mars 1835.

sues de temps en temps. De cinquante-cinq à soixante-cinq ans, les hommes gros sont tourmentés par le sang; puis vient la tranquillité, et la vie diminue d'un vingtième tous les ans. Cette visite de ce vrai philosophe m'a fait plaisir au cœur.

Que trouvez-vous d'imprudent dans le *Touriste* (1) ? Plaire aux niais en leur prouvant pendant sept cents pages qu'ils sont des niais est impossible.

645. — C.

A MADAME LA COMTESSE DE TASCHER A PARIS

Paris, le.... juillet 1838.

Madame,

Permettez-moi de vous dire que j'adore votre courage. Je l'ai appris avec un transport de plaisir dont il est peut-être indiscret de vous faire part, mais qui m'a vivement ému. Soyez convaincue, madame, que lorsque le malheur arrive, il n'y a qu'un moyen de lui casser la pointe, c'est de lui opposer le plus vif courage. L'âme jouit de sa force, et la regarde, au lieu de regarder le malheur, et d'en sentir amèrement tous les détails. Il y a du plaisir à avoir la seule qualité qui ne puisse pas être imitée par l'hypocrisie, en ce siècle comédien.

Je m'en veux beaucoup de ma paresse qui, seule, m'a empêché, il y a quelques jours, d'aller chercher M. Maurice qui a eu la bonté de passer chez moi. Seriez-vous assez bonne, madame, pour me dire quand vous recevrez ?

Je vous prie, madame, d'agréer, avec bonté, l'hommage du plus parfait dévouement.

H. B.

P.-S. — Madame, si vous ne connaissez pas Vauvenargues (2), faites-vous lire une quarantaine de ses pensées, le soir, avant de renvoyer le monde.

(1) Les *Mémoires d'un Touriste* qui venaient de paraître.

(2) Vauvenargues était fort goûté par Stendhal. M. Stryienski possède un exemplaire de V. annoté copieusement par Beyle. Voir H. Cordier : *Molière jugé par Stendhal*, p. XL-XLV.

646. — C.

A M. DI FIORE A PASSY-LEZ-PARIS

Paris, le 13 *août* 1838.

Madame veuve Derosne, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de l'Arbre-Sec, vous vendra, moyennant cent francs, gros comme deux œufs, du bois de l'arbre *monesia*, réduit en poudre.

Un capitaine américain, se trouvant sur la côte de l'Amérique du Sud, avec la dyssenterie à bord, se fit aimer des sauvages qui, voyant sans cesse ses gens culottes bas, lui dirent : « En deux jours nous guérirons votre équigage ».

La *monesia* est un astringent qui guérit les coupures. On en fait un secret parce qu'on espère guérir le choléra avec la *monesia*. Alors on ferait beaucoup de bruit et un charlatanisme du diable.

Dans mon ardeur à vous obéir, j'ai pris mon papier du mauvais côté ; ce qui me fait songer au quatrain de Palaprat. Le duc de Vendôme l'enferma à clef dans un cabinet et lui dit : « Tu n'en sortiras que lorsque tu auras fait un quatrain pour mon portrait.

Cinq minutes après, Palaprat cria : « Monseigneur, c'est fait, monseigneur c'est parfait ».

Lecteur, vois ce héros
. . . . . .
. . . . . .
Qui prit la vérole et Barcelone
Toutes deux du mauvais côté.

Le duc avait pris Barcelone en forçant un bastion qu'on croyait inattaquable.

Mais, peut-être, vous connaissez le quatrain.

Tout à vous.

CAUMARTIN.

647. — C.

A MADAME LA COMTESSE DE TASCHER, A St-COME

Paris, le vendredi 24 *août* 1838.

Madame la Comtesse,

Croirez-vous que je fais encore des folies? Madame Du.... m'avait dit que vous étiez à la campagne, dans un château isolé, situé dans un fond, entre deux grandes montagnes, et qu'enfin le lieu était si sauvage que vous aviez peur. J'ai pensé qu'un livre fait par une homme de votre connaissance aurait pour vous un intérêt de curiosité, qui pourrait vous faire oublier un instant le vilain pauvre auquel vous aviez refusé la charité.

Je n'ai pas réfléchi que la personne aimable qui vous donne un concert — chaque soir — n'a pas seize ans.

La présente est donc pour vous prier, madame, d'enfermer à clef le livre (1) dont j'ai pris la liberté de vous faire hommage.

Nous avons un temps affreux à Paris ; hier, pas plus de treize degrés Réaumur. Madame Gaulthier est ici, mais je n'ai pu encore la voir.

C'est une chose étrange que les bayadères : des groupes gracieux comme l'Albane. Le Théâtre des Variétés est tout étonné d'une grâce si pure, et le public grossier de l'après-dîner n'a point de plaisir.

Je lis avec intérêt l'*Histoire de Louis XIII* par un M. Bazin, que l'on dit ultra. — Tout le monde est ravi de l'échec de *Robert Macaire*.

Agréez, madame la comtesse, l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

H. BEYLE.

648. — C.

A M. LE DOCTEUR EDWARDS (2), A PARIS.

Lyon, le 4 *septembre* 1838.

Je vous adresse, mon cher ami, un *remède au suicide*. Je le soumets avec une entière confiance au savant physiologiste dont les profondes

(1) Probablement les *Mémoires d'un Touriste*.

(2) Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, mort à Versailles, en 1842. (R. C.)

études ont toujours pour objet l'amélioration de la condition humaine. J'ai composé ce petit traité pour obtenir un prix de vertu au jugement de l'Académie ; pensez-vous que j'aie quelque chance ?

Je ne crois pas commettre d'indiscrétion en racontant la manière douce et singulière dont j'ai passé la journée hier. Un des hommes les plus recommandables de Paris, avec lequel je suis lié depuis longues années, m'avait chargé de voir un sien ami, dont il craignait que la raison ne fût un peu dérangée. Ce fou prétendu, que je nommerai Lisimon, a été un des hommes de Paris les plus à la mode ; tout-à-coup il éprouva, il y a quinze ou vingt ans, les malheurs à peu près les plus poignants qui puissent affliger un homme. Ce n'étaient pas précisément des malheurs d'argent, car il avait eu quarante mille livres de rente et il resta avec vingt ou vingt-cinq. Il s'éloigna de Paris, en priant son ami, qui est aussi le mien, de surveiller sa fortune.

A peine arrivé à Lyon, j'ai écrit à Lisimon ; la réponse s'est fait longtemps attendre ; elle est enfin arrivée il y a trois jours, et hier matin j'ai pris une voiture qui m'a mené à cinq ou six lieues de Lyon.

En abordant Lisimon, j'ai compris d'abord qu'il était heureux et tranquille. Ce qui est arrivé à ma lettre peint assez bien sa manière d'être ; il reçoit avec tant d'indifférence le très petit nombre de lettres qui lui arrivent par la poste, que le piéton de sa commune a remis au premier dimanche de lui apporter celle que je lui avais écrite.

J'ai trouvé Lisimon établi dans un jardin qui peut avoir cinquante arpents, mais situé d'une façon charmante. Le haut de la propriété est sur une colline assez élevée, couronnée par un petit bois de chênes ; un peu plus bas, en descendant vers la rivière, est la maison. Au-dessous de la maison, il y a un précipice qui peut avoir soixante pieds de profondeur, une sorte de roche Tarpéienne, comme il l'appelle. Au-dessous du rocher, un bois de platanes, et ensuite une prairie fort en pente, qui se termine au Rhône.

Lisimon a fait joindre le nom de sa mère au sien, sur son passeport, et son véritable nom, fort connu, est très rarement prononcé. Il est établi dans ce jardin avec trois servantes, bonnes filles, d'un âge fort canonique. L'ami de Paris lui envoyait six mille francs les premières années ; Lisimon l'a prié de ne lui envoyer que quatre mille francs ; enfin, il a réduit cette somme à douze cents francs ; c'est là-dessus que nous l'avons cru fou.

Cet homme, qui a débuté dans le monde avec une telle réputation d'esprit et qui a marqué par des tours sentant un peu le Don Juan

est devenu un bon campagnard jovial. C'est cette dernière épithète qui m'a le plus étonné ; elle est tout à fait opposée à la théorie qui veut qu'un Don Juan âgé soit morose. J'ai d'abord pensé que Lisimon me faisait l'honneur de jouer un peu la comédie, j'ai redoublé d'attention. Je l'ai trouvé vivant gaiement dans la société de quatre ou cinq chiens, de deux corbeaux qui parlent et d'autant de perroquets. Il a apprivoisé en quelque sorte tous les êtres animés qui vivent sur sa terre ; par exemple, des merles qui venaient manger ses cerises, sous nos yeux, qu'il appelait et qui s'approchaient en sautillant.

D'abord, Lisimon m'a prié de répondre à une foule de questions. « Excusez ma curiosité, me disait-il, avec beaucoup de grâce, elle est affamée ; je suis une sorte de Robinson Crusoé. » J'ai fait des réponses simples et qui n'interrogeaient pas ; il a été sensible à ma délicatesse.

« Il n'est pas juste que j'interroge toujours, m'a-t-il dit tout à coup ; je vous conterai en détail ce que je fais ici, pour peu que cela vous intéresse.

— Au plus haut point, ai-je répondu ; tout homme, ici-bas, est exposé à des malheurs cruels, rien ne peut être plus intéressant que d'apprendre comment on peut parvenir à les oublier ; mais, avant tout, je ne veux pas être indiscret.

— Ne craignez rien à cet égard, a-t-il repris d'un air ouvert, votre regard m'a plu.

Je ne vous cacherai point ce qui est connu de tout ce qui vivait à Paris, il y a une douzaine d'années ; j'ai eu pendant longtemps l'idée de me brûler la cervelle ; mon cœur était plein de haine pour les hommes. J'ai, ce me semble, été retenu à la vie par la vanité ; j'ai pensé, peut-être avec raison, que ma mort, enregistrée dans tous les journaux, serait un beau sujet de triomphe pour tous mes ennemis. La même considération m'a empêché de me retirer dans une île de la mer du Sud, ou tout simplement en Amérique. Je me félicite tous les jours : 1° de ne pas avoir quitté la vie ; 2° d'être resté en France ; de loin, mon imagination échauffée eût exagéré toutes ces choses.

En m'éloignant trop de Paris, la haine serait restée dans mon cœur, tandis que, grâce au ciel, je ne hais personne, pas même M. H..., a-t-il ajouté en souriant. Le premier pas vers la guérison a été de voir que, une année après la vente de mes chevaux et de mes voitures, personne ne songeait plus à moi. Dans mon malheur, je me

Je ne savais comment augmenter leurs gages sans exciter l'attention des voisins, et pourtant je voulais m'attacher ces bonnes filles. Pendant les six mois que dure la vente des fruits, ces demoiselles volent à peu près un louis par semaine. Croiriez-vous qu'il y a des semaines où je vends pour deux cents francs de pêches et de poires ? »

Lisimon connaît tous ses arbres ; les plus distingués ont des noms qui pendent à une branche, attachés à un fil de fer ; il tient note de leur produit. Lisimon a bâti un joli pavillon sur l'extrême bord de la rivière. Ce pavillon n'a pas plus de clef que le reste de la maison, et souvent il a la certitude que des gens, même comme il faut, du voisinage, y pénètrent pendant la nuit.

Un marchand de Lyon tient sa caisse, et jamais, chez lui, il n'a plus de deux cents francs. C'est la plus âgée de ses servantes qui garde l'argent ; quand il en veut, il lui en demande ; quand il n'y en a plus, une des servantes va à Lyon en chercher. Jamais Lisimon ne porte sur lui que quelque monnaie de cuivre pour les pauvres.

« Votre montre ne va pas bien, lui disais-je.

— Il y a deux ans que je ne l'ai montée, me dit-il en souriant. La cloche de midi, que le curé fait sonner tantôt à onze heures et demie, tantôt à midi et demie, règle tout ici. D'ailleurs, je me suis rappelé mes vieilles mathématiques de l'Ecole de Saint-Cyr ; et, comme vous avez pu le remarquer dans tous les coins, même sur les arbres, j'ai construit des cadrans solaires ; la nuit j'ai les constellations. »

Une des choses qui intéressent le plus Lisimon, c'est la biographie des rédacteurs de journaux. Par principe, et, comme il dit, pour ne pas devenir imbécile avant le temps, il change de journal tous les trois mois. Je n'en finirais pas si je voulais noter tous les détails ; ma visite a fini comme celle d'Hippocrate à Démocrite ; je venais pour consoler un fou, et il m'a fait voir qu'en plusieurs cas, c'est moi qui suis fou. Les choses qui me donnent de l'humeur auront pris fin d'ici à douze ans, et moi je me serai vieilli par une colère d'enfant, c'est-à-dire n'amenant aucun résultat. J'ai trouvé un homme, sinon parfaitement heureux, du moins parfaitement exempt de peines, et jouissant, à cinquante-cinq ans, de la santé que les hommes favorisés du hasard ont à quarante.

Je crois que malgré tous ses projets de venir vivre à Paris, avec les quarante mille livres de rente qu'il doit bien avoir en ce moment, jamais il ne se résoudra à quitter ses arbres.

La franchise est allée si loin entre nous que, comme il m'accompagnait sur le chemin de Lyon, j'ai pu lui dire :

« Et si vous épousiez une simple paysanne, sans la sortir de son état ?

— Bravo, bravissimo ! m'a-t-il dit ; vous entrez dans la position ; j'y ai pensé, c'est peut-être le parti que je prendrai, mais vers les cinquante-huit ans. Je veux me retirer du monde, quand mes fils, si j'en ai, auront quinze ou seize ans. J'aurais le cœur percé de fond en comble de les voir devenir des êtres plats ; or, comment et pourquoi ma lignée ferait-elle exception ? Je veux donc les quitter au bon moment. S'ils sont les enfants des amants de ma femme, je serai moins sensible à leurs sottises. »

Lisimon était suivi de ses cinq chiens, et j'ai remarqué que tout le monde le saluait avec respect. Cependant, il est vêtu avec une simplicité que je trouve excessive ; il porte, par exemple, un chapeau d'une vétusté par trop antique.

Voilà l'homme que M. D... me représentait comme le modèle de l'élégance la plus recherchée d'abord, et ensuite de la misanthropie la plus sombre. Il faut convenir qu'il a éprouvé de grands malheurs, et qui m'auraient fait perdre la tête. Il était, dit-on, d'une fatuité incroyable ; il voulait toujours faire effet sur le voisin, ce voisin fût-il un laquais. Il avait la maigreur et la figure d'*Oreste après ses malheurs*, disait Talma, qui fut son ami; c'est aujourd'hui un paysan joufflu et content. Il n'annoncerait pas cinquante ans s'il achetait un chapeau toutes les fois que la pluie a abîmé le sien. Il aime la pluie, il y reste exposé.

« Grâce à Dieu, me disait-il, c'est maintenant le seul malheur qui me réjouisse la vue.

— Mais puisque vous êtes assez bon pour me juger digne d'une aussi grave instruction, chose dont ma reconnaissance sera éternelle, comment pûtes-vous résister dans les premiers moments ?

— Ce qui fait que je vis, c'est que je me représentais, vingt fois par jour, quelle serait la joie des gens que j'appelais alors mes ennemis, quand ils verraient dans le journal l'annonce de ma mort violente, ou quand ils concluraient du silence prolongé sur mon compte que j'avais disparu pour toujours.

Dans ce temps-là, je ne raisonnais, comme vous et moi nous raisonnons actuellement, que dans de certains moments de répit, amenés toujours par le même doute ; c'était quand je calculais combien

il y avait eu de chances favorables pour que ce qui était arrivé n'arrivât pas. Je dessinais partout une mer avec sept issues.

C'était ma manière de figurer mon sort, manière que j'aimais fort, comme inintelligible aux indiscrets. Cette mer, comme je vous le disais, avait sept issues, toutes appuyées sur de bons raisonnements ; une seule conduisait au malheur pour moi ; c'était celle dans laquelle le hasard m'avait fait avancer. Je discutai des journées entières ; chacune des petites circonstances de ce hasard heureux, où je fus le plus près du coup de pistolet, furent celles où, rejetant tous raisonnements, je voyais mon sort en bloc, pour ainsi dire ; cela m'arrivait, en général, le matin et le soir.

Il y avait souvent un moment plus déchirant ; mais moins voisin du coup de pistolet ; c'était quand le matin, au réveil, je m'apprenais mon malheur. A ce moment, j'étais voisin des larmes ; combien je me trouvais ridicule d'avoir autrefois pris de l'humeur pour des détails ! comme je me croyais assuré d'avoir pour toujours une humeur égale, si je survivais !

Mon premier plaisir, ou, pour parler plus juste, la première diminution de tourment, fut de moins haïr les gens qui avaient fait mon malheur et dont je voyais sans cesse l'œil hagard suivre maintenant toutes mes démarches.

Je ne suis point du tout sûr que j'ai bien fait de ne pas m'en aller. Ce que j'ai souffert dans la première année est probablement supérieur à toutes les joies que je puis désormais rencontrer dans la vie.

Le jour anniversaire de mon malheur, j'étais à la cime de cette montagne que vous voyez là-bas, à vingt lieues d'ici ; je passai cette journée à méditer.

Le lendemain, revenu ici, j'eus une grande espérance ; je m'aperçus, par un effort de réflexion, que la veille, au lieu de songer directement à mon malheur, je songeais à la douleur sentie un an auparavant. Je fus comme en spectacle à moi-même. Cette même observation se renouvela un an après. Je n'étais plus aussi furieux, j'étais seulement triste d'avoir rencontré dans la vie une si mauvaise chance.

Dans le commencement de la seconde année, je découvris que j'avais du plaisir à respirer au soleil ; ce fut alors que je me mis à planter ces beaux cerisiers que vous voyez ; j'en plantai dans les haies pour les voleurs. Je me souviens de deux choses : le plaisir avec lequel je tranchais les plus belles tiges d'un coup de sabre ; j'avais, je pense, besoin de me prouver que je n'étais pas si faible, si méprisable, si

insignifiant ; le second plaisir était moins sauvage, c'était la joie de ne sentir aucune colère quand les paysans du voisinage me volaient mes plus beaux fruits, les premiers produits de mes jeunes arbres, que je couvais des yeux depuis un mois.

J'aurai donc tiré quelque parti de l'effroyable chance que j'ai rencontrée. Bientôt après je retrouvai du plaisir à lire. Ce goût m'empêcha d'aller courir la mer du sud. Je trouverai à bord de mon navire, me disais-je, comme dans les îles de...., toujours des hommes grossiers et jamais un livre nouveau passable, pour me distraire. J'avouerai que je dois beaucoup aux ouvrages de Walter Scott, homme que je n'estime guère d'ailleurs. Ses romans me touchaient profondément ; aujourd'hui, j'en méprise la plupart des héros ; mais alors ils remuaient mon âme de telle sorte que je découvrais de nouveaux aspects dans ma destinée.

A cette époque, il eût été fort heureux pour moi de me casser le bras *par hasard*. Il fallait mettre des événements entre mon malheur et moi. Je n'ai découvert cet *art du malheur* que longtemps depuis. Je fus malade, j'allai à Lyon, j'appelai les premiers médecins ; le célèbre Bilon, de Grenoble, me soigna avec application. Si je mourais par hasard, me disais-je, ils croiraient que je me suis *dérobé adroitement*.

Je comparai alors à une *brûlure* morale ce que je souffrais toutes les fois que je venais à songer à mon malheur. J'essayai de me pincer cruellement toutes les fois que j'y pensais ; cet atroce souvenir revenait encore quatre fois au moins dans chaque heure ».

Pour ne pas allonger cette anatomie du cœur humain, déjà si longue, et je ne rapporte pas la dernière partie de ce que Lisimon m'a dit, je supprime toutes les questions pour lesquelles je lui arrachais des détails. Il craignait sans cesse de m'ennuyer. Il me dit : « Je vous laisse libre de tout rapporter à D... ; peut-être même, est-ce en partie à son souvenir que vous devez des détails si longs et peut-être si insignifiants pour lui. Mais je le prie d'agréer un souvenir de ma peine, je le prie de ne jamais m'écrire à ce sujet. Déjà je n'aime pas beaucoup à recevoir des lettres ; si l'une des siennes arrivait mal à propos, peut-être je prendrais l'habitude de ne plus les ouvrir.

J'avais toujours pensé que ce qu'il y a de moins intéressant au monde, c'est cette niaiserie, tant vantée par les écrivains *géorgiques* : les progrès d'une plante. Quelle ne fut pas ma joie, ou plutôt mon accès *d'attention à autre chose que mon malheur*, un matin que je vis un

tournesol, haut de deux pouces, qui, bien certainement, n'avait que deux feuilles la veille, à neuf heures du soir, et qui en avait quatre bien distinctes et bien formées. Je fus trois minutes pleines sans songer à mon malheur. Depuis, j'ai réfléchi que ce spectacle était *bon pour moi*, en ce que je trouvais du nouveau, de l'imprévu, sans avoir besoin pour cela d'être en contact avec les hommes, avec ces *cruels*... (Lisimon rougit, mais je laissai tomber ma canne).

Je m'imposai, dans le temps du tournesol, d'écrire l'histoire de ce que j'avais vu dans la retraite de Russie. Cet ouvrage est détestable. J'étais au désespoir en l'écrivant ; je dessinais, à certains jours, un pistolet sur la marge.

— Quand avez-vous été le plus près à faire le saut dans l'autre monde ?

— A Lyon, à la première représentation du *Mahomet* de Rossini. J'étais seul dans la salle ; je m'étais trompé, j'arrivais vingt minutes trop tôt. Quoi de plus simple que de démarquer mon linge, et d'aller me jeter dans le Rhône du haut du pont Morand ?

J'évitais bien ainsi le plat article de journal du rédacteur de province ; mais quel contentement pour mes ennemis quand ils arriveraient à passer huit ou dix mois sans avoir absolument aucune nouvelle de moi ? Vous me rendez bien la justice de croire que, dès le premier moment, j'avais songé à tomber par hasard à la mer d'un paquebot italien allant de Livourne à Naples, et moi enregistré sous un faux nom.

Le lendemain je fus extrêmement sensible et attendri jusqu'aux larmes par un tableau du Pérugin, qui est au musée de Lyon. Par reconnaissance, je suis souvent allé à Lyon passer deux heures au musée et suis revenu ici, sans avoir ouvert la bouche, parlé à âme qui vive.

Sans la peur de faire parler de moi, je crois qu'un beau matin, je prendrais vingt ouvriers de Lyon, je ferais couper en deux bons tas mes arbres, puis partirais pour aller voyager. J'aurais un souvenir plus tendre et plus pur des distractions que m'ont données ces pauvres arbres, en pensant qu'ils n'existent plus et ne peuvent plus être maltraités par un jardinier ignorant. Mais quelle anecdote pour un journal ! Que je hais le journal ! Et ensuite comment voyager avec mes chiens ? Leurs caresses sont nécessaires à mon bonheur (1).

(1) Qui a osé parler de l'insensibilité de Stendhal ?

649. — I. (1)

A M. DONATO BUCCI, A CIVITA-VECCHIA

[*Paris*], 8, *rue Caumartin*, 6 *septembre* 1838.

A mon retour d'Amsterdam, j'ai trouvé, monsieur, les sept dernières lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Leur contenu m'a fort intéressé.

Je vous prie de continuer à me donner des faits énoncés bien clairement. Tout ce qui se passe dans votre ville m'intéresse beaucoup ; je suis presque un de vos concitoyens et me réjouis avec vous des embellissements que vous devrez à la bonté du souverain et au crédit de votre respectable évêque.

Je n'ai pas cru devoir mettre une petite croix pour M. Ma... à M. le comte de Praslin qui retourne dans ce pays que l'on regrette toujours lorsqu'une fois on l'a bien connu.

Présentez mes respects à madame la princesse de Canino et à sa charmante fille. Cette âme noble trouve-t-elle le bonheur dans sa nouvelle position ?

Le Ministère m'a fait payer ici 83 francs à tort, ce me semble, c'est le remplaçant qui devrait payer. C'est probablement un nouveau tour de passe-passe de l'homme (2) qui a forcé la serrure du cabinet où j'avais enfermé mes effets ; j'ai quelquefois envie de lui intenter un procès pour vol. Tôt ou tard, il sera connu et chassé. Des négociants respectables m'ont assuré que si l'on va au bureau pour faire viser son passeport, on ne trouve personne, mais que si l'on donne cinq francs à un valet de place, le passeport est visé en trois minutes ; il serait curieux d'avoir la preuve d'une telle malversation. Pourrai-je prouver en justice que le Grec a forcé la serrure de mon cabinet ? Il a dit à M. Gal que c'était le vent qui avait forcé cette porte. La vieille domestique m'a dit avant mon départ qu'il m'avait volé des chemises. Répondez-moi, je vous prie, un peu en détail sur les belles actions

(1) Collection C. Stryienski. Lettre dictée par Beyle, qui a tenu cependant à écrire de sa main la phrase en italique.

(2) Lysimaque Tavernier, qui gérait le consulat en l'absence de Beyle, et duquel nous tenons le récit du mariage manqué en 1835. Voir *Comment a vécu Stendhal*, p. 58-60.

de ce brave homme. On pourrait songer par la suite à Toto ou à Constantin. Le grand peintre de ce nom qui a eu un succès fou à Paris est retourné à Genève, je pense que vous le reverrez d'ici à un mois.

Je vous supplie de tirer sur moi pour ce que je vous dois ; j'ai l'habitude de n'avoir pas de dettes et cela me gêne. Tirez sur moi au domicile de M. Flury-Hérard, rue Saint-Honoré, à Paris, nº 333. Il y a bien longtemps que j'ai prié M. Flury de payer les traites venant de vous (1).

Vous avez bien dû penser, Monsieur, en ne recevant pas de réponse de moi, que j'étais absent ; j'ai été 150 jours hors Paris.

Présentez mes respects à madame la duchesse Ca... que le Grec a endoctrinée et qui ne m'aime guère. En revanche, faites les plus tendres compliments à ses deux aimables filles que j'aime de tout mon cœur et que j'aimerai toujours. Donnez-moi des détails sur les antiquités que vous avez découvertes. M. Ma... a-t-il trouvé la tête de son Apollon ? Vous m'obligerez beaucoup si vous voulez écrire les cinq ou six aventures principales de l'avocat ; nous les lirons ensemble. Est-ce dans l'ancien jardin de M. Ma... que l'on bâtit ces maisons qui doivent être terminées au mois de novembre ?

Tirez bien vite sur moi. Bien des choses à la Casalde (2).

650. — I

AU BARON DE MARESTE

[*Paris.... octobre* 1838].

Demain vendredi, à 11 h. 3/4, Clara, moi, Sharpe, etc., allons à Meudon, toutefois s'il fait beau. En sortant, passez chez moi, ou au Café Lores, ou chez Sharpe. La réunion est rue Taitbout, devant l'horloge, à midi précis.

(1) On retrouva en effet, au décès de Beyle, une traite de Bucci, remboursée à M. Flury-Hérard.

(2) Adresse : Signor Donato Bucci, negozianti in oggetti d'antiquita. Civita-Vecchia; Etats Romains.

651. — C.

A M. LE MARQUIS DE CUSTINE, A PARIS

Paris, le 24.... 1838, 8, *rue Caumartin.*

A mon retour à Paris, monsieur le marquis, je vois avec beaucoup de peine qu'on ne vous a pas adressé, dans le temps, un exemplaire du petit ouvrage (1) ci-joint. Le libraire, trouvant le deuxième volume trop gros, a supprimé la description de Coutances et de Bayeux (2). C'est justement dans un beau château, près de Coutances, que je rencontrai un homme aimable qui nous récitait la fable du *singe* et du *chat*. Ces vers charmants qui auraient fait contraste avec la prose trop raisonneuse, ont donc été oubliés.

Soyez assez bon, monsieur le marquis, pour raconter ce petit détail à l'auteur de la fable ; je serais au désespoir qu'il pût croire à quelque négligence de ma part. S'il y a une suite, je rétablirai Coutances et l'aimable rencontre faite dans un château voisin.

Agréez, je vous prie, monsieur le marquis, l'hommage de la plus haute considération.

H. BEYLE.

652. — S.

AU COMTE CINI A ROME

2 *janvier* 1839.

Mon cher Comte,

M. le vicomte D..., un ami de M. Praslin, qui arrive de Rome, me fait une description superbe de la quantité d'étrangers dont vous jouissez. Je vois d'ici l'aimable Comtesse allant au bal deux fois la semaine et je devine qu'elle s'y amuse beaucoup plus qu'il y a trois ans ; elle sera toujours aussi jolie, mais maintenant qu'elle est obligée

(1) *Mémoires d'un touriste.*

(2) Ce fragment n'a pas été retrouvé.

de jeûner pendant le carême, elle aura perdu une partie de cette timidité qui l'empêchait de s'amuser en voyant les ridicules du monde. Avez-vous toujours ces jeunes barons allemands plus empesés que le col de leurs chemises ? Avez-vous eu le bonheur de rencontrer et d'entendre pérorer le plus nigaud des Français, un M. Fulchiron, député, qui était à Rome en novembre ? Nous avons ici un temps encore plus abominable qu'à l'ordinaire, je suis enrhumé à fond ainsi que tous mes amis, mais jamais nos soirées ne furent occupées d'une façon plus agréable : il s'agit de savoir si le ministère sera renversé. Chaque jour on fait un pas en avant ou en arrière, et comme ceux qui attaquent ainsi que ceux qui défendent sont gens d'esprit, la dispute est fort amusante. Il y a coalition dans la Chambre des députés, c'est-à-dire qu'on voit réunis M. Guizot, chef de ce qu'on pourrait appeler les ultras tels qu'ils sont possibles après 1830, M. Thiers, l'éloquent représentant des modérés, enfin M. Odilon Barrot, chef de la gauche.

M. Duvergier de Hauranne a publié deux excellentes brochures qui ont expliqué à tout le monde le fond de la question. Nous sommes amusés et intéressés à ce point que le meilleur roman du monde, vînt-il à paraître, semblerait ennuyeux.

Trois voleurs se réunissent pour voler un homme possesseur de ce beau diamant qu'on appelle le pouvoir ; une fois l'homme à terre comment s'y prendront-ils pour se partager le diamant ?

Vers le 12 janvier il y aura bataille à la Chambre des députés, c'est-à-dire qu'on discutera l'*Adresse*. MM. Guizot, Thiers, Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne, Jaubert, Passy attaqueront. MM. Molé, Salvandy, Janvier, Barthe défendront. Les attaquants veulent faire voter par la Chambre une phrase qui blâmera vivement la politique du ministère et pourra l'obliger à donner sa démission. Mais voici le plaisant de l'affaire, et c'est pour vous le faire comprendre que je vous ai raconté cette longue histoire, les attaquants ne peuvent pas dire au ministère : Au lieu de faire ceci vous eussiez dû faire *cela*.

Car s'ils réussissent, le lendemain ils seront ministres, et alors, par leurs discours de la veille, ils seraient obligés à faire *cela*.

Il faudra donc trouver un moyen ingénieux de blâmer outrageusement le ministère sans dire jamais ce qu'il aurait dû faire, autrement les discours de la veille seront excessivement embarrassants le lendemain.

Vous pouvez comprendre maintenant, mon cher Comte, combien cette bataille est amusante pour ce peuple qui a tant d'esprit. Notez que les combattants sont, pour l'esprit, les premiers hommes de la nation, et d'ailleurs ils parlent de nos affaires les plus intéressantes.

Jamais il n'y eut tant de grands seigneurs étrangers à Paris et ce que je n'avais jamais observé c'est qu'ils prennent autant d'intérêt que nous aux discussions de nos Chambres. Hier et avant-hier, on a fait la vente annuelle en faveur des Polonais. Figurez-vous une fort grande salle située sur le boulevard, dans le plus beau quartier. On établit quinze petites boutiques et chaque boutique est tenue par les quatre plus jolies femmes d'une nation, par exemple les quatre plus jolies Espagnoles présentes à Paris tiennent une boutique, les deux suivantes sont tenues par les huit Anglaises les plus jolies et les plus nobles, viennent ensuite les Françaises, les Allemandes, etc. Au milieu de ces boutiques circulent tous les beaux jeunes gens de toutes les nations, tout ce qui se croit noble, spirituel ou riche. C'est là qu'auraient dû venir Don Philippe et Don Michele avec leur air si noble ; je les ai cherchés en vain.

La Reine et les Princesses ont envoyé beaucoup d'écrans de broderies et autres petits ouvrages faits par elles, vous pouvez penser si l'on s'empresse de les acheter. Un seul député, M. Parent, en a acheté pour mille francs. J'ai acheté, moi, un bouquet de violettes qui m'a coûté cinq francs. Cette réunion, surtout quand j'y étais, est sans doute la plus belle de l'Europe. Les dames marchandes font des agaceries aux passants, jugez des singuliers dialogues qui s'établissent, il faut avoir de la grâce et de l'esprit ou périr, jamais vente n'a été aussi brillante. Avant-hier on a fait 4,900 francs, et la valeur des objets vendus peut bien être 4 ou 500 .On a beaucoup ri d'un étranger qui, pour payer dix francs, avait donné un Napoléon d'or, et attendait son reste comme il eût fait dans une boutique de la rue. Remarquez que comme cette salle donne au midi et reçoit le plus beau jour, les femmes âgées se gardent bien d'y paraître, c'est peut-être pour cela que l'on y rencontre beaucoup de gaîté. Don Philippe, passé maître dans l'Art de tourner la tête aux belles Anglaises, verra qu'une matinée passée là avance plus les affaires d'un galant homme que dix soirées ordinaires. A propos de soirées, on va beaucoup cette année à celles de la comtesse Granville, ambassadrice d'Angleterre, il n'y a point de gêne inutile, c'est tout dire en un seul mot.

Mlle Rachel est une pauvre petite mendiante de 18 ans, fort mai-

gre, qui joue la tragédie comme si elle inventait ce qu'elle dit ; elle a fait révolution au Théâtre Français, qui fait six mille francs de recette quand Mlle Rachel joue. Avant elle il faisait 1.500 francs. Le triomphe de Mlle Rachel c'est le rôle d'Hermione dans l'Andromaque de Racine. Elle exprime l'ironie d'une façon sublime. Maintenant elle est à la mode, un homme invité à dîner peut fort bien dire : ce soir-là, je ne puis pas, j'ai un billet pour Mlle Rachel. Cette pauvre petite juive ne gagnera que 26,000 francs cette année, si elle eût su faire son marché elle en aurait eu soixante. Il est vrai qu'elle a une pension viagère de 4,000 francs payable par la Comédie Française. Mlle Rachel est fille d'un juif allemand qui jouait des parades dans les foires, elle a un génie qui me confond d'étonnement toutes les fois que je la vois jouer ; il y a deux cents ans que l'on n'a pas vu pareil miracle en France.

Le Préfet de police est le roi de Paris, le roi d'une ville qui a 52 millions de rente et dont les 909 mille habitants consomment six mille bœufs par mois. Le préfet de police qui a fait emprisonner tous les républicains à l'époque heureusement passée des émeutes, s'appelle Gisquet ; le *Messager*, journal, l'accusa, il y a deux mois, de faire des cadeaux à ses maîtresses (Mme Foucault et Mlle de Pradel) avec de l'argent appartenant à la Ville de Paris, c'est-à-dire en leur donnant le privilège d'établir une espèce de fiacre nommé omnibus. M. Gisquet aurait dû faire la sourde oreille, au lieu de cela, comme c'était un homme violent, il a attaqué le *Messager* en diffamation, le procès se juge maintenant et, pour le malheur de M. Gisquet, il est à la mode. Dès quatre heures du matin il y a des gens qui gardent les places à la porte de la Cour d'assises, car c'est un jury qui juge ce procès ; par conséquent, il n'y a pas moyen de séduire les maîtresses des juges. Depuis trois jours on ne parle pas d'autre chose à Paris, ce procès fait un effet immense dans la garde nationale et dans la petite propriété qui se scandalise à fond. Nous autres, nous savons depuis longtemps ce qu'a fait M. Gisquet et M. de B.., le plus célèbre de ses prédécesseurs. L'importance de cette affaire, c'est qu'elle tue la crédulité parmi les petits bourgeois de Paris, d'ordinaire fort bêtes et fort honnêtes, qui composent la garde nationale. Désormais ils vont ajouter foi aux dénonciations des journaux.

Je vous conseille toujours de lire le journal du *Commerce*, c'est le moins menteur de tous. Le *Constitutionnel* se vend souvent, le *National* est fou, les *Débats* se vend toujours. Le *Charivari* est fort amusant, il

a souvent autant d'esprit que Voltaire, mais je ne sais s'il arrive chez vous.

L'adresse de la Chambre des députés a été lue à la commission le 1er janvier. Son contenu est un grand secret. Hier au soir dans un salon d'ordinaire bien informé on lisait deux phrases de cette adresse (que la Chambre doit présenter au Roi). Si la Chambre adopte ces phrases, les ministres se retireront, mais quels seront les noms des successeurs ? C'est ce que personne ne sait aujourd'hui 2 janvier. Au total : jamais Paris n'a été si amusant : nous avons Mlle Rachel, le procès Gisquet et le changement de ministère.

Si vous voulez, mon cher Comte, me rendre un service auquel je serai fort sensible, rappelez-moi au souvenir de l'aimable Comtesse, dites-lui que je demande de ses nouvelles à tout ce qui vient de Rome. De temps en temps, achetez des gâteaux, donnez-les aux enfants en leur disant que c'est M. B. qui les envoie de Paris.

Je comptais écrire à Don Philippe, à Don Michele qui a eu la bonté de mettre quelques lignes dans une lettre de M. Bu[cci]. Mais je me dis que leur parler de mon amitié ce serait les entretenir d'une chose dont j'espère qu'ils ne doutent pas. Quant aux nouvelles de Paris, je ne pourrais que répéter en d'autres termes ce que je viens de vous dire. J'aime mieux leur écrire dans une quinzaine de jours quand il y aura quelque chose de nouveau. Si cette lettre n'est pas ouverte, elle vous parviendra cachetée avec un C. Rappelez-moi je vous prie au souvenir de l'aimable Giacobi. J'espère qu'il n'aura pas été volé une seconde fois. Dans l'occasion, présentez mes respects à l'aimable marquise Potenzi.

On m'a demandé l'autre jour dans une Société savante ce qu'il fallait penser des manuscrits du Tasse qu'un M. Alberti va publier je crois à Turin. Quand j'ai vu M. Alberti, il m'a paru fou et ses manuscrits fabriqués par quelque galérien adroit. Peut-être il en est dupe lui-même. Qu'en pensez-vous ? Qu'en pensent Don Michele et Don Philippe ? Cachetez, je vous prie, et mettez à la poste les lettres incluses. Donnez-moi beaucoup de détails, infiniment de détails, toujours des détails sur ce qui se passe aux environs de la place Colonna, ce pays que j'admire m'intéresse infiniment, et par les journaux je sais beaucoup mieux ce qui se passe à Philadelphie que ce qui se passe chez vous. A-t-on découvert quelque belle statue ? Quelque nouveau tableau s'est-il fait remarquer ?

Croyez à ma vive et sincère amitié.

653. — S.

SUA ECCELLENZA IL SIGNOR CONTE CINI

[*S. d.*].

Très obligeant ami,

Je me hâte de vous annoncer que je n'aurai besoin de la *cravate noire* cachant la chemise, que samedi soir. Je la rendrai dimanche. Le peintre (1) ne veut travailler que dimanche matin.

Je reçois ces tristes nouvelles sur le choléra :

Marseille, 89 décès en tout.

Toulon, 1,020.

Nice, 5 en ville.

Bagne de Villefranche, 20 décès.

Mille compliments,

PABOS.

654. — S.

AL NOBIL UOMO IL SIGNOR CONTE CINI, PALAZZO CINI, PIAZZA DI PIETRA, ROMA.

[*S. d.*].

Mon cher Comte,

Quand vous parlez d'écus à un parisien, il faut traduire la valeur. Par exemple, là où il y a 7.000 écus, mettre entre parenthèses (38,000 fr.), là où il y a 200 écus (1,060 fr.), autrement le Parisien croit qu'il s'agit d'écus de 3 fr.

Peu importe, penserez-vous peut-être. Mais comme nous avons affaire à un nouveau Figaro il pourrait dire qu'on a voulu tromper le

(1) Sodermark. — Son portrait de Stendhal fait maintenant partie de la collection Cheramy. — Ce portrait sera légué au musée de Versailles.

Parisien. Vous savez que d'après les derniers cours, l'écu romain vaut, si je ne me trompe, 5 fr. 45.

Voilà ce que j'ai oublié de vous dire ce soir. Mille amitiés.

DE BEYLE.

655. — I (1)

AU COMTE CINI

Ce 4 au soir.....

Mon cher Comte,

Je n'ai que le temps de vous remercier du livre extrêmement intéressant que vous avez eu la bonté de me faire parvenir. J'espère que lady C.... va mieux.

J'espère aussi que l'acquisition des San Felice marche. Vous avez là un lieu superbe et pourrez passer le mois de mai d'une façon charmante. On m'avait dit que le Cardinal de la.... l'achetait pour les Jésuites.

Présentez, je vous prie, mes respectueux hommages à madame la Comtesse et des compliments à M. D. F. Annibale.

Agréez l'hommage des sentiments les plus distingués.

H. BEYLE.

656. — C.

A MADAME LA COMTESSE DE TASCHER A PARIS

Paris, le 16 *mars* 1839.

Madame la Comtesse,

Depuis que j'ai vu que la seconde partie de l'*Abbesse de Castro* vous déplaisait, je songe uniquement à inventer quelque chose d'honnête qui ne soit pas plat et illisible. Enfin, je viens d'inventer la sœur

(1) Collection de M. Paul Guillemin.

Scolastica (1), religieuse à Naples, en 1740 ; laquelle, étant dans l'*in-pace* du couvent de San Felicioso, ne veut pas suivre son amant.

J'ai trouvé hier une seconde partie pour l'*Abbesse de Castro*, qui sera vertueuse ; mais je crains horriblement de tomber dans l'illisible et le *plat*.

Je solliciterai, madame, toute la sévérité de votre jugement, dans lequel j'ai une confiance infinie. Je n'ai jamais vu une belle âme non obscurcie ou rapetissée par un certain sentiment.

Je suis avec le plus profond respect,

GODOT DE MAUROY, 30.

657. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A SAINT-DENIS

Paris, le 21 *mars* 1839

Lorsque vous irez à l'*exposition*, ma chère amie, elle sera peut-être un peu renouvelée à vos yeux par les méchancetés ci-après. Ne manquez pas de m'avertir quand vous viendrez à Paris.

Je n'ai point encore pu me présenter chez cette femme courageuse (2) que j'admire du plus profond de mon cœur. Je suis dans ce que les hommes appellent un coup de feu. C'est-à-dire que je ne vais dîner qu'à huit heures et qu'à minuit je reprends le travail jusqu'à trois ; mais je serai libre mardi. J'ai bien de l'impatience de vous voir.

LE SALON DE 1839

A une dame de Naples

Il aurait fallu piquer la vanité des Suédois de façon qu'ils fissent les frais de transport de ces statues jusqu'à Paris, où elles auraient rempli une place vide à l'exposition : je veux dire de l'*idéal sublime*.

Les tableaux de Scheffer, qui font pâmer les belles dames du faubourg Saint-Germain, ne sont qu'un centon de certains tableaux de l'école de Venise, moins le coloris, bien entendu. Tout cela est couleur

(1) Cf. *Soirées du Stendhal-club*, pp. 127-141.

(2) La comtesse de Tascher.

de vin et a un air triste assez digne. La Marguerite de Faust, qui passe pour le chef-d'œuvre de cet auteur, n'est qu'une grosse Allemande qui a le ventre proéminent et les joues tombantes. Il y a du naturel dans l'ensemble de cette figure ; mais, de toute façon, elle est le contraire de l'idéal. Le regard de Faust qui devient amoureux serait fort bien pour une tête de genre ; le diable n'est pas assez méchant, quoique bien sardonique. Le grand défaut de toutes ces figures de Scheffer, c'est que, comme je vous l'ai dit, elles ont l'air d'une décoction du Tintoret et de Paul Véronèse ; c'est-à-dire de décoction des ouvrages de leurs élèves, de Carlo Véronèse, par exemple, le fils de Paul. Ce qui séduit les dames, c'est l'air sérieux et digne qu'on ne peut refuser à ces figures.

Cet air sérieux et digne est ce qui manque tout à fait aux trois immenses tableaux de Vernet, relatifs à Constantine. Ils sont beaucoup moins beaux et moins sérieux que la nature. C'est la nature vue par un homme d'un immense talent, mais qui ne sent rien de ce qui est noble. Aussi le public, qui en général est plat, admire-t-il beaucoup la vérité de ces assauts. Les soldats ressemblent à d'affreuses grenouilles ; ils manquent de chairs. Le prince naturellement est le centre de tout. L'immense, celui du milieu, est le plus plat ; le petit, à droite, le moins plat.

J'ai vu beaucoup de Gudin très plats et un admirable ; c'est une église de Normandie sur le bord de la mer qui commence à se retirer. Je n'ai jamais vu la mer si limpide sur les côtes de Normandie.

Je n'ai pu voir encore aucun des quatorze Decamps. Hier soir, au concert de *Cercle des Arts*, musique criarde, exécrable, et étonnamment applaudie. On portait aux nues le *Corps de Garde turc*, de Decamps, et le *Supplice turc* du même. On précipite des hommes le long d'un grand mur garni de pointes de fer ; chacun est accroché comme le diable veut.

Les tableaux de dévotion, fabriqués au mont Pincio, n'ont aucun succès ; on les trouve horriblement plats ; on ne rend pas justice à la science profonde. Au reste, comme ils m'ennuient, je ne les ai regardés qu'en passant.

Le chef-d'œuvre de M. Flandrin, c'est toujours, pour moi, les *Envieux du Dante* ; son *Saint-Clair*, que j'ai vu à Nantes, est bien triste et bien sec.

Il y a une chose à mourir de rire au Salon ; c'est une allégorie de M. Mansaise. Il est fâcheux qu'on ait permis à ce peintre de profaner

la figure d'un personnage auguste et révéré. Sur le premier plan, j'ai trouvé une femme nue, qui a des appas énormes et les yeux bandés ; elle tient une torche pour mettre le feu partout : vous avez reconnu la Liberté. Cette figure est bonne et bien peinte ; je la couperais avec des ciseaux. Une autre figure, très bouffonne, présente la couronne au roi.

Il y a de charmants portraits de jolies femmes peints dans le genre du Dominiquin, par M. Court. Je ne conçois pas comment cet homme n'est pas un grand peintre.

Mes yeux ont été fatigués par une suite énorme d'assez bons portraits. M. Amaury Duval a peint avec du chocolat le portrait d'une fille laide, que l'on dit un chef-d'œuvre de dessin : je n'ai pu le trouver.

En général, tous ces peintres m'ont l'air d'ouvriers habiles, mais dépourvus d'esprit et encore plus d'âme ; ils ne voient la dignité que dans l'affectation. J'excepte, bien entendu, Eugène Delacroix, duquel ces animaux de l'Institut ont refusé trois tableaux, par envie : les chiens ! M. Court et peut-être M. Decamps, (Raphaël parlant à l'Arioste) que je n'ai pas vu. Les ouvriers en peinture qui remplissent le Louvre devraient bien parler aux gens d'esprit ; ils pourraient peut-être accrocher quelque petit bout d'idée.

658 (1)

A M. HONORÉ DE BALZAC

[1839]

Fabrice a passé plusieurs fois et se trouve marri de quitter Paris sans voir monsieur de Balzac. Cet homme aimable est prié de se souvenir qu'il a un admirateur, et l'on ose ajouter un ami à Civita-Vecchia.

(1) Collection Henri Cordier. Voir : *Stendhal et ses amis. Notes d'un curieux*, p. 78.

659. — A.

AU GÉNÉRAL DE CUBIÈRES

Ministre de la Guerre

Paris, le 2 *avril* 1839.

Monsieur le Ministre,

Après treize années de services comme sous-lieutenant et adjoint aux commissaires des guerres, j'ai obtenu un traitement de réforme de 450 francs ; je suis employé comme consul de France à Civita-Vecchia ; j'ai chargé M. Flury-Hérard de toucher mon traitement de réforme.

M. Flury-Hérard a oublié de toucher ce traitement pour 1837 et 1838. M. le sous-intendant militaire, chargé de cette partie du service dans la 1re division militaire, m'a porté parmi les extinctions. Je prie Votre Excellence de donner les ordres nécessaires pour que le traitement de réforme de 450 francs soit aligné jusqu'au 1er avril et payé par la suite.

Je suis avec respect, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE,
rue Godot-de-Mauroy, n° 30.

660. — E.

A M. HONORÉ DE BALZAC

17 *mai* 1839.

Mon portier, par lequel je voulais vous envoyer *la Chartreuse* comme au Roi des Romanciers du présent siècle, ne veut aller rue Cassini, n° 1 ; il prétend ne point comprendre mon explication : aux environs de l'Observatoire, *en demandant*, voilà ce qu'on m'en a dit.

Quelquefois vous venez, Monsieur, en pays chrétien, donnez-moi donc une adresse honnête, par exemple chez un libraire (vous direz que j'ai l'air de chercher une épigramme).

Ou bien envoyez prendre ledit roman rue Godot-de-Mauroy, 30 (Hôtel Godot-de-Mauroy).

Si vous me dites que vous l'enverrez quérir, je le mettrai chez mon portier. Si vous le lisez, dites-m'en votre avis bien sincèrement (1).

Je réfléchirai à vos critiques avec respect.

Votre dévoué,

FREDERICK,

Vendredi 27. *Rue Godot-de-Mauroy, n° 30.*

661. — C (2)

A MADAME ROMAIN COLOMB A PARIS

Paris, le 9 juin 1839.

Mon adorable cousine,

Ne pouvant pas avoir de tête-à-tête avec vous, je prends le parti de vous écrire. Je crains réellement que Colomb ne couve une maladie. Cette figure rouge, le dégoût dont il se plaint, le changement de son humeur, sont des signes funestes.

Je pense que, par vanité, il veut tout faire à son bureau et aussi pour ne pas laisser *prendre pied*, comme on dit, à son lieutenant.

Comme les femmes, à Paris, peuvent tout, forcez-le à demander un congé de huit jours pour se soigner. En voyant sa tête rouge, on le lui accordera.

Emmenez-le à Chantilly et faites-lui mettre quinze sangsues. Une semaine passée là, dans le sein du bonheur domestique et des grands arbres, le remettra tout à fait dans son état ordinaire. Forcez-le à aller à Saint-Germain tous les dimanches par le chemin de fer.

Enfin, consolez-vous : si vous le perdez, je vous épouserai (3).

COTONET.

(1) Voir l'article que Balzac écrivit sur *la Chartreuse* dans la *Revue Parisienne*, p. 278.

(2) Original : Collection de M. C. Stryienski. Lettre... agrémentée par Colomb. Voir *Soirées du Stendhal-club*, p. 257.

(3) Colomb a ajouté : « comme nous en sommes convenus tous trois. »

662. — E.

A M. PAUL DE MUSSET

Juin 1839.

Je pense bien, Monsieur, qu'il vous est assez égal de plaire à un lecteur de plus, mais permettez-moi de me donner le plaisir de vous dire combien je suis enchanté d'*Un Regard* (1). Cela est délicieux et ce me semble parfait. Dans un sujet si scabreux, et prêtant naturellement à l'emphase, il n'y a pas une de ces lignes sublimes qui inspirent si bien au lecteur la volonté de fermer le livre.

Mlle Rachel a su charmer le public, parce que dans le siècle de l'*exagéré*, elle a su marquer la passion sans l'outrer. Votre conte de ce matin présente exactement le même mérite. Si vous avez le courage de continuer, et de ne jamais tomber dans l'emphase, vous atteindrez sans nul effort et sans nulle image exagérée à une place qui se trouvera à peu près unique dans notre littérature.

Mais quel besoin avais-je de cette lettre, direz-vous ? C'est moi, Monsieur, qui avais le besoin de vous dire combien je suis étonné d'une telle absence d'emphase, et peut-être y a-t-il bien mille personnes à Paris qui pensent comme moi. Osez rester simple.

On paraît froid quand on s'écarte de l'affectation à la mode, mais aussi rien de plus ridicule que le (*mot illisible*) de l'an passé et l'homme qui ose le braver a un vernis charmant d'originalité. Je pense que bien souvent vous êtes tenté par l'apparition de quelque belle *phrase emphatique*, songez alors qu'il y a bon nombre de gens qui aiment le simple, le naturel, le style des *Lettres de Pline*, traduites par M. de Sacy.

Depuis J.-J. Rousseau, tous les styles sont empoisonnés par l'emphase et la froideur.

Agréez les hommages et les compliments de

COTONET (2)

(1) *Un Regard*, roman par Paul de Musset, 1839.

(2) M. Paul de Musset, chez M. Bonnaire, n° 10, rue des Beaux-Arts.

663. — A.

[AU MARÉCHAL SOULT]
Ministre des Affaires Etrangères

Civita-Vecchia, ... août 1839.

Monsieur le Ministre,

D'après les ordres de Votre Excellence, j'ai repris la gérance du Consulat de Civita-Vecchia aujourd'hui 10 août.... Je serais arrivé plus tôt, mais j'ai été retenu d'abord à Gênes, puis à Livourne, par des douleurs de goutte.

664. — C.

A M. DI FIORE, A PARIS

Naples, le 9 *novembre* 1839.

Le soleil est d'une chaleur accablante. Je loge à la *Ville de Rome*, à Santa Lucia ,à cinquante pas de la fontaine ; j'ai voulu aller à Chiaja, où loge M. Casimir Périer, par Chiatamone ; je rentre à demi-grillé et couvert de sueur : voilà le beau de Naples.

Le revers de la médaille, c'est que toutes les femmes sont laides ; leur physionomie n'est que la saillie des sensations grossières de la bête. Jamais l'air candide, possible à émouvoir, capable de passion ; jamais sur la figure la saillie de la femme : je ne vois que l'être digérant. J'ai vu deux duchesses, une princesse, deux marquises, qui ne font pas exception ; seulement elles ont l'air souriant de la bonne compagnie. En 1833, j'allai au bal de l'Académie dei Cavalieri, encore à la mode en 1839 ; j'y trouvai treize jolies femmes.

M. Casimir Périer met beaucoup de convenance, de prudence, à manger un revenu de cent mille francs. J'ai trouvé à dîner chez lui la meilleure compagnie de Naples, un sot qui a dîné avec vous chez M. Carafa, et qui m'a fait beaucoup de questions : « Il est à Passy, en espalier, devant le peu de soleil que le ciel accorde à Paris », m'a-t-il dit en parlant de vous.

Le King a l'idée fixe de l'argent ; on dit qu'il a réuni cent quatre-vingt-cinq millions dans son palais; il ne veut jamais payer personne. On le dit aimable et poli ; je l'ai rencontré dix fois; il est toujours par voie et par chemin ; il aime son ministre des finances, M. d'Andrea, qui dit la messe *Secca* (1).

Le roi fait démolir l'angle du bâtiment attenant à son palais vers Toledo, ce qui va dégager d'une façon admirable le théâtre San Carlo, qui est *détestable* de tous points.

M. le duc de Bordeaux n'a pas été reçu par le pape ; il est arrivé comme secrétaire de M. de Lévi. Il fait une pauvre figure à Rome. Sa mère s'est hâtée de s'enfuir à Florence, pour ne pas être témoin de cette mauvaise réception. Adieu, mille amitiés.

Ch. DARNADE.

665. — S.

A MADAME LA COMTESSE CINI,
PALAZZO CINI, ROME.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui un paquet adressé à la plus aimable des Comtesses. Le voyageur qui s'en était chargé l'a bravement laissé il y a trois jours à la *grande Europe*. J'ai un *lascia passare* applicable à M. de L. qui passera vers le 1er décembre et sera porteur du paquet de *klispo* pour la Piazza di Pietra.

Mille compliments à l'aimable famille et à mes excellents amis D. Fil. Boutade à D. Miguel le brillant époux.

DE BEYLE.

Civita-Vecchia, 29 novembre 1839.

(1) Sèche. Messe sèche ; la récitation des prières de la messe, sans la consécration. (R. C.).

666. — C.

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Rome, 4 *janvier* 1840.

Je suis réellement si pressé, mon cher ami, que mon écriture serait illisible ; c'est pourquoi je prends le parti de dicter ma lettre. Tu as dû recevoir une paire de cornes de buffle, qui t'ont, sans doute, ravi d'admiration. Je te prie de faire porter ces cornes dans le second salon de M. di Fiore. C'est là l'expression de mes souhaits de bonne année.

Tout ce qui disent les journaux sur le rôle que joue ici un gros jeune homme fort mal bâti est ridiculement faux. L'ambassadeur du roi des Français a donné une fête à laquelle tous les cardinaux ont assisté ; il était, à la lettre, impossible de circuler dans les deux magnifiques salons du palais Colonna ; jamais je ne vis tant de diamants.

Le jeune homme (1) en l'honneur duquel on fait tant de mensonges est une copie en gros du duc d'Aumale, il se dandine sans cesse d'un pied à l'autre ; en parlant aux dames, il a l'air de réciter une leçon et regarde continuellement son gouverneur, ce qui ne l'empêche point de laisser éclater contre celui-ci des mouvements d'impatience peu polis. On lui a donné tant de mauvaises habitudes que M. de Genoude aura bien de la peine à lui faire voir les choses de ce monde telles qu'elles sont. Il vit continuellement dans une telle atmosphère de flatterie, qu'il ne se rencontre jamais avec aucune difficulté véritable.

Dès qu'il paraît dans un salon, deux de ses courtisans s'approchent des personnes qui portent des gants et les engagent à les ôter, ce qui a fort choqué les jeunes Romains. On l'invite par curiosité ; les intimes de son entourage demandent la liste des personnes engagées et effacent toujours cinq ou six noms ; remarque que ce sont des noms italiens. Cette *effaçade* et l'histoire des gants ont fait juger fort sévèrement ce pauvre jeune homme ; on ne comprend pas que ces choses doivent être attribuées uniquement aux têtes étroites qui l'environnent.

Le prince a le teint superbe et de beaux cheveux blonds ; il est gros,

(1) Le duc de Bordeaux, comte de Chambord.

entassé et mal fait ; sa figure rappelle beaucoup celle de Louis XVI. Il parle d'une façon singulière, du haut de la tête, et ses phrases ne sont pas du français de nos jours. On lui a enseigné l'art de n'exprimer jamais une pensée décidée. Il ne dit point : « Ce cheval est bon ou mauvais ». Il n'a pas de feu dans l'œil ; ce n'est point là le regard d'un futur conquérant. Je dirais plutôt qu'il a le regard et les manières emmiellées ; tout est chez lui d'une douceur compassée. Au total, le prétendant a l'air très-bon, très-doux ; il parle bien de toutes choses ; mais on sent que c'est une leçon apprise, sans aucun mélange d'improvisation. Si, au lieu d'un proscrit, c'était un jeune duc du faubourg Saint-Germain, orné de cent mille livres de rente, il aurait de grands succès et serait le chevalier Grandisson des gens *pensant bien*. Le pauvre malheureux n'a pas vu un palais ou une statue, sans être environné de huit ou dix officiers, qui semblent avoir pour mission expresse d'empêcher tout bon sens d'arriver jusqu'à lui. En somme il n'a pas le *diable au corps*. On remarque habituellement chez lui, dans ses gestes, dans ses paroles, quelque chose de fade et d'appris par cœur. En se dandinant, en fléchissant tantôt un genou, tantôt l'autre, il dit à toutes les femmes :

« Y a-t-il longtemps que madame est à Rome ? madame compte-t-elle y rester encore bien longtemps ? »

Il baisse les yeux en prononçant ces paroles spirituelles et semble fort occupé du chapeau qu'il tient de la main droite.

Ce qui fait beaucoup de tort à ce prétendant, c'est l'amabilité franche, naturelle, pleine de feu, du grand-duc héréditaire de Russie, qui était ici il y a un an. C'était un prince tout militaire, sans façon, joyeux et bon. Il n'a rien de *barbare*, mais ne tient jamais en place, et semble l'ami intime de ceux de ses officiers avec lesquels il se trouve. En un mot, ce jeune Russe fait un contraste parfait avec le prétendant français. Tous deux ont des figures allemandes et fort bonnes ; mais le nôtre a l'air niais et l'autre a l'air gai. D'ailleurs, tous les gens qui environnent le jeune duc sont horriblement mal mis et ont l'air cuistre. Les dames romaines ont même remarqué que les gens de la suite puent.

667. — C.

A MONSIEUR.... A PARIS

Civita-Vecchia, le... janvier 1840.

Monsieur,

Je n'ai point été à Rome, et je n'irai de longtemps ; ainsi je n'ai rien de bien détaillé à vous mander sur M. le Blanc (1).

A Vienne, il demanda à M. de Metternich la permission de voyager en Italie ; on lui répondit en l'invitant à ne pas sortir des possessions de la maison d'Autriche en ce pays.

Il paraît que Son Excellence M. l'ambassadeur de France près du Saint-Siège eut avis que M. le Blanc était à Bologne ; il figurait sur le passeport de M. de Lévi, en qualité de secrétaire. Son Eminence monseigneur le cardinal Lambruschini, secrétaire d'Etat, répondit à la note française en donnant à M. l'ambassadeur l'assurance que jamais M. le Blanc n'entrerait sur le territoire romain : le surlendemain M. le Blanc était à Rome.

Notre Saint-Père le pape refusa de le recevoir ; mais lui envoya un *cameriere segreto* pour remplir auprès de lui les fonctions de chambellan ; c'est l'usage pour les princes appartenant à une maison souveraine.

668. — C.

A M. E. D. FORGUES (2) A PARIS

Civita-Vecchia, le 12 *janvier* 1840.

Un voyageur, monsieur, a-t-il jeté quelques pierres (3) dans votre jardin ? Je les ai trouvées dans un mouchoir un peu détérioré, à six pieds sous terre.

(1) Le duc de Bordeaux.

(2) Voir son article nécrologique sur Beyle. *Histoire des Œuvres de Stendhal*, p. 372.

(3) Il s'agit de deux pierres gravées antiques (R. C.).

Pline, ce vantard, n'a pas parlé des tombeaux de Corneto (1) (ancienne Tarquinies). Cela ne montre-t-il pas qu'ils sont plus anciens que lui ?

Quant aux pierres, j'en ai trouvé du siècle de Maximien (2); rien de moins ancien.

Ne me répondez pas par politesse ; je vous dégage de cet ennui.

Le roman est-il mort ? Pourquoi ?

Que font les dames qui s'ennuient à la campagne, de huit à dix heures du soir ? Est-ce tout simplement qu'on ne lit plus les romans de M. Lottin ? (3)

Rome a été bien amusante depuis deux mois. Rien d'héroïque dans l'œil, mais *éduqué*, voilà tout (4)

Continuez, monsieur, à être honnête homme, et à dire ce que vous pensez, même quand l'auteur femme a une belle gorge.

Tout à vous,

FABRICE.

669. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Civita-Vecchia, le 29 *janvier* 1840.

Cher ami,

A vous, ancien employé du gouvernement, j'envoie ce projet de lettre (5) qui ne contient aucun secret. Rien de plus vrai que les faits allégués par moi. Sur cent étrangers qui passent ici (et en 1839, cinq mille sont allés à Rome), cinquante veulent voir le célèbre brigand Gasparone, et quatre ou cinq M. de Stendhal.

Ce consulat n'était rien avant 1831 ; maintenant c'est un des plus occupés, c'est un bureau de poste. Cette nuit, j'ai été réveillé à cinq

(1) Cf. *Chroniques Italiennes*. 1855, p. 309.

(2) L'empereur Maximien monta sur le trône en 286.

(3) M. Lottin de Laval, auteur d'un roman historique dont Bassompierre était le héros. (R. C.)

(4) Il est question du duc de Bordeaux, qui séjourna à Rome en janvier et février 1840. (R. C.)

(5) Voir la lettre suivante.

heures par un courrier venant de Rome, et il fait si peu froid que je lui ai donné audience en chemise.

Si vous approuvez la lettre, mettez-la à la poste ou à la porte du ministère. Si vous ne l'approuvez pas, gardez-la dans les archives de la maison *las Flores*. Le même bateau emporte les pierres antiques à Marseille. J'ai fait le paquet il y a trois jours ; je ne me souviens plus du nombre. Deux ou trois sont très bien ; mais peut-être le goût, à Paris, est-il aux antipodes du goût de Rome.

La plus belle découverte faite depuis un siècle, ce sont les onze statues de *Cerveteri*, ville grecque, qui avait un traité avec Carthage. Je les ai admirées avant-hier soir et hier matin. Cela vaut trente mille francs ou *cent mille*; il faudrait les faire prôner en Angleterre. Le Tibère assis et superbe ; je l'ai reconnu par les yeux, ressemblant à ceux du buste (1). — A ce propos, il y a dans le paquet, une pierre reconnue pour un Tibère par les érudits de Civita-Vecchia ; on pourrait l'attacher au cou du buste ou un piédestal ; mais le paysan du Danube n'a pas le tact qu'il faut pour parler de telles choses.

J'ai fait monter en cachet une jolie tête que l'orfèvre forçat a cassée. — Jugez de la barbarie à Cerveteri, il n'y a pas un cabaret pour coucher ; nous avons vécu, trois antiquaires affamés, avec onze alouettes tuées par nous. Je ferai une fouille en mars.

JACQUES DURAND.

670. — A.

AU MARÉCHAL SOULT

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Civita-Vecchia, le 29 *janvier* 1840.

Monsieur le Ministre,

Je prends la liberté d'adresser à Votre Excellence une courte notice sur les statues découvertes à *Cerveteri*, ancienne ville étrusque, située à vingt-deux milles de Civita-Vecchia, sur la route de Rome.

(1) Il s'agit d'un buste antique de Tibère, acheté par Beyle au moment où il venait d'être trouvé dans une fouille près du cap Mysène, et offert en juin 1839 à M. le comte Molé, comme un témoignage de profonde gratitude. (R. C.). Voir lettres du 1er novembre 1834 et du 21 mars 1835. Ce buste est actuellement au musée du Louvre.

M. Paul Calabresi qui a trouvé ces statues le 10 janvier, m'a dit que M. Visconti, le commissaire des antiquités à Rome, les avait estimées à 12,000 écus (65,222 francs). Deux, de grandeur colossale, sont magnifiques. M. Calabresi espère les vendre au roi de Bavière, qui vient souvent en ce pays et fait des acquisitions. Ce propriétaire craint que le gouvernement romain ne veuille prendre ces statues pour le musée de Rome, auquel cas il suppose qu'il lui serait difficile de toucher le prix convenu.

Veuillez agréer, etc.

H. BEYLE.

671. — C.

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Civita-Vecchia, le 29 janvier 1840.

Hier, mon cher ami, je suis allé à Cerveteri, ancienne ville étrusque, à vingt-deux mille de Civita-Vecchia, sur la route de Rome, pour voir les statues déjà célèbres de M. Paul Calabresi.

Le 10 janvier, M. Calabresi faisant enlever les pierres d'une vigne à lui, située sur le mamelon de tuf volcanique, derrière Cerveteri, a découvert onze statues de marbre, la plupart plus grandes que nature ; deux assises, à demi-nues, sont colossales : on n'a trouvé jusqu'à présent que neuf têtes. — Les têtes et les bras ont été travaillés dans des morceaux de marbre séparés, de façon que les têtes peuvent s'ôter à volonté.

Les deux statues nues, de proportions colossales, dont l'une me semble appartenir à Tibère, sont fort belles. — Des statues colossales de femmes drapées sont remarquables, surtout par la hardiesse avec laquelle le marbre a été attaqué ; deux statues d'hommes également drapées, viennent ensuite.

Deux statues, revêtues de cuirasses fort ornées, me semblent inférieures, quoique offrant toujours la même hardiesse dans la façon dont le marbre est travaillé. Une tête de jeune femme, trouvée seule, est fort belle.

Le travail de la plupart de ces statues me semble appartenir au siècle d'Adrien ; elles pourraient représenter des personnages du siècle d'Auguste. J'ai vu aussi beaucoup de fragments de draperies

d'un travail remarquable. Il y a bien des années que l'on n'a fait une découverte de cette importance. Pourquoi ne viendrais-tu pas voir ces belles choses ?

Ces statues ont été probablement cachées dans un puits de vingt-cinq pieds de profondeur, creusé dans le tuf volcanique, peut-être pour servir de tombeau.

Le caractère particulier des statues de Cerveteri, ce sont les têtes coupées en rond, au bas du cou, de façon à pouvoir être enlevées. C'était peut-être une collection de statues appartenant à une maison de campagne située sur une colline, à une lieue de la mer ; elles auraient été cachées un peu avant un pillage.

On trouve des détails sur l'histoire de l'ancienne *Cœre*, maintenant Cerveteri, dans l'excellent ouvrage de feu le professeur Nibby, sur les environs de Rome. — La ville étrusque de *Cœre* est connue par le traité qu'elle conclut avec Carthage. Rien de plus triste que le village qui porte le nom de Cerveteri ; encore est-il désolé par la fièvre. Quelques savants placent la ville de *Cœre* quatre milles plus au nord, au lieu où se trouve le village de Ceri, duché de don Alexandre Torlonia.

672. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Civita-Vecchia, le 29 *mars* 1840.

Je suis tout honteux quand je pense à la longue lettre à laquelle vous vous êtes cru obligé, il y a un mois. Quel saut pour une grenouille galvanisée ! — Avant-hier quatre pouces de neige ici et à Rome, ce qui arrive tous les dix ans.

M. de Genoude ayant voulu finasser, en faisant demander son audience à Sa Sainteté par un prêtre en crédit et non par M. Lambruschini, n'a rien obtenu ; puis il est revenu au cardinal secrétaire d'Etat, qui a fait la sourde oreille ; ensuite au prêtre, qui l'a trouvé ridicule. Il était déshonoré auprès de la finesse italienne, il obtient enfin son audience, et *oublie net* de parler à Sa Sainteté du rétablissement des oratoriens, objet prétendu de son voyage à Rome. A peine dans l'antichambre, il s'aperçoit de son oubli, et fait demander un supplément d'audience, chose qui ne se fait jamais. Le pape, qui est

la bonté même, accorde en souriant, et ce Français, qui passe pour si fier à Paris, prend la fuite pour éviter les sifflets anonymes.

J'ai eu de fortes migraines ; je prends de la belladonna et je viens d'acheter un fusil. Au total, vaut-il la peine de vivre ?

A. L. CHAMPAGNE.

673. — S.

AL N. U. IL SIGNOR CONTE CINI,
PIAZZA DI PIETRA, ROMA

1er *avril* [1840].

Votre lettre, mon aimable Comte, m'a fait à peu près l'effet du chant du coq sur feu saint Pierre. J'ai cru que vous alliez me parler des *flacons plats* d'eau de Cologne. J'allai chez le marchand le lendemain de mon arrivée, il était absent, je n'y ai plus pensé, j'y retournerai demain.

Il n'y a rien de nouveau pour l'affaire des bœufs ; seulement j'ai su, ces jours derniers, qu'on en avait acheté 3,000 en Sardaigne. La Sardaigne étant un pays encore plus sauvage que les environs de Civita-Vecchia, je suppose que les bœufs y sont à meilleur marché. Dès qu'il sera question d'achats, j'écrirai par la poste à vous et au ministre de Piansano. Dieu sait si la poste va à Piansano.

M. Horace Vernet sera à Rome en même temps que ma lettre ; il a fait la joie des habitants de Civita-Vecchia, grands et petits, en paraissant dans les rues vêtu en Bédouin ou en Turc, je ne sais lequel, ayant peu de pratique des modes orientales.

J'ai eu des nouvelles de Calcutta. Toute l'Inde Anglaise est occupée des préparatifs de l'expédition contre la Chine. Il y aura trois divisions anglaises : la première partira de Calcutta, la seconde de [*en blanc*], la troisième de Ceylan.

Mes lettres de Paris me font penser que la bataille des *fonds secrets* qui a dû se livrer le 24 mars aura fini à l'avantage des hommes d'esprit, MM. Thiers, Rémusat, Jaubert et Cubière.

On dit que Monseigneur Cioja, duc du Saint-Esprit, va être fait

car. (1), il serait remplacé par M. Piati, missionnaire. Vous devez savoir cela mieux que moi.

Je regarde les canons sous mes fenêtres avec amour depuis que je sais le plaisir qu'ils font à M. Pepino. Nous avons eu un joli exercice à feu en l'honneur du cardinal de Angelis ; j'ai dîné à côté de ce prince et l'ai trouvé fort poli ; il a été ambassadeur avec le duc de Montebello dans les temps de l'espion *Conseil*. J'espère que M. Pepino se porte bien ainsi que mon amie Mlle Virginie. S'ils se portent bien, leur aimable mère se porte bien aussi, et les amis du soir sont heureux et satisfaits. J'ai chassé hier cinq heures sans m'asseoir pour tâcher de me donner cette passion. Mais il faut de l'espérance (2) comme en amour, c'est là ce qui manque ; il faudrait savoir lancer un coup de fusil aussi bien que vous. Je ne tue rien de plus gros que des allouettes.

Adieu, bien des choses à tous les amis du soir et à leur aimable présidente.

J'ai fait tous les efforts possibles pour être lisible.

Tout à vous,

Comte du TONNEAU.

674. — C. (3)

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Civita-Vecchia, 20 *mai* 1840.

J'ai reçu la *Chartreuse*, tout au mieux. Tu auras reçu les recorrections. Avant-hier, M. Perny, homme élégant, qui tient le meilleur hôtel de Rome, place d'Espagne (5 fr. la chambre et 5 fr. le dîner) est venu me voir. Ayant gagné beaucoup cet hiver, il va voir Paris et Londres. A ta place, il viendra dépenser mille francs en Italie. Je lui ai remis quatre médailles pour mademoiselle Claire (4).

(1) Cardinal.

(2) On peut lire aussi : expérience.

(3) Original : Collection de M. C. Stryienski. Lettre, mutilée par Colomb, et terminée par une autre du 5 décembre à di Fiore, également altérée.

(4) Deuxième des trois filles de Colomb, et celle que Beyle affectionnait plus particulièrement. Fort brune, il l'appelait la petite *Frascatane*. Remarquablement belle et artiste, elle est morte à Paris, le 3 mai 1886. (*A. Cordier*).

Ces médailles sembleront horribles. Il faut les *laisser traîner* sur la cheminée. Au bout d'un an, elles auront guéri une de ces demoiselles de l'admiration pour les plates affectations des lithographies.

Il n'y a qu'un pas de l'horreur pour ces affectations à l'horreur pour le vaudeville et les faussetés du roman moderne.

Offre tes services à M. Perny, fort galant homme, pour les voyages en diligence. Il est fils de Français, mais les Italiens voyant des coquins partout, aiment à être recommandés.

Demande à di Fiore s'il a reçu un petit portrait en argent de M. Dijon (1). J'ai peur que la poste ne s'en empare ainsi que des trois Constantin destinés à chacune des demoiselles Colomb. Ils arriveront rue des Capucines dans un paquet d'un pied cube. Le doigt du facteur ne peut avoir la fatale sensation de la pièce de monnaie, mais la petite poste ! Je regretterais vivement ces petites médailles.

A quand Chantilly ? Je t'enverrai par une autre lettre les empreintes de la médaille de Dijon et des trois (?) ci-joints. La cire à cacheter leur fait perdre le 30 %.

Le relieur Bergons a-t-il un Suétone à moi, que je lui donnai à relier en juin 1839 ? S'il ne l'a pas, on me l'a chippé. Si M. Bergons n'a pas mon Suétone, achète-moi sur les quais un Suétone, 2 volumes avec estampes, de..... Prends-le sans estampes si cela fait une diminution. Fais relier à vingt sous les deux volumes. As-tu Suétone ? Il est trahi par La Harpe. Combien encore un Tallemant,.... sur les Empereurs romains ? Y a-t-il un Tallemant in-8° ? Je ne retrouve point un Barbier que di Fiore m'avait donné. — Trois Constantin trouvés dans le port de Civita-Vecchia sous dix-huit pieds d'eau (2).

(1) Le comte Molé.

(2) La dernière ligne a été écrite par Beyle sur le côté de l'adresse.

675. — C.

A M. RANDON, COLONEL DU DEUXIÈME RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL D'AFRIQUE, A ORAN

Civita-Vecchia, le 26 *juin* 1840.

Monsieur,

Je dois commencer par vous présenter des excuses ; vers la fin d'août 1839, je répondis à la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire le 9 juin (1) ; mais je viens d'apprendre que ma lettre est restée dans le portefeuille de la personne qui s'était chargée de la remettre au ministère de la guerre.

Comme vous le dites fort bien, monsieur, les lèvres qui ne flattent personne, pas même les appréciateurs littéraires, et dont les auteurs ont la vanité de penser qu'il y aura encore des lecteurs en France vers 1880, ont peu de chance de voir une seconde édition. Si toutefois celui dont il est question avait cette chance, je m'empresserais de faire usage des excellents renseignements que vous voulez bien me donner. Dans le temps, je montai jusqu'au lac de la Frey, j'interrogeai plusieurs habitants du village voisin, et j'écrivis leurs réponses dans le pré au milieu duquel je voudrais voir élever une grande pierre verticale de huit ou dix pieds.

Au reste, ce point d'histoire est si intéressant, que vous, monsieur, qui le connaissez si bien, pourriez écrire un récit de soixante ou quatre-vingts pages et sinon livrer ce récit à l'impression, du moins le déposer dans la bibliothèque de Grenoble ou de toute autre ville.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(1) Cette lettre, ayant trait au récit de la rencontre de Napoléon avec les troupes royales, à Lafrey, en 1815 (*Mémoires d'un touriste* 1854. II pp. 148-157), a été publiée dans la *Biographie des hommes du jour*, par Germain Sarut et B. Saint-Edme, 1841, tome VI. 1re partie, pp. 297-301.

676. — C.

A MADEMOISELLE EUGÉNIE GUZMAN Y PALAFOX (1)

Civita-Vecchia, le 10 *août* 1840.

Mademoiselle,

Vos lettres sont trop courtes et non datées; les miennes ont le défaut contraire. A cause de vous, je ne puis penser à autre chose qu'aux événements de Barcelone. Il y a longtemps que j'ai vu que tout état qui change de gouvernement se donne des troubles pour quarante ans. Vous ne goûterez la paix en Espagne que quand tous les emplois seront occupés par les hommes qui, aujourd'hui, ont quinze ans, ou quatre ans de plus que vous. N'avez-vous pas onze ou douze ans ? peut-être treize ?

Ainsi, pendant toute votre vie vous verrez un petit accident, comme celui de Barcelone, arriver tous les quatre ans. Aimeriez-vous mieux être née vers 1750, sous le règne ridicule de..... (Ce roi est si obscur que je ne sais pas son nom). Quant à moi, je rends grâces à Dieu d'être entré, avec mes pistolets soigneusement chargés et amorcés, à Berlin, le 26 octobre 1806. Napoléon prit, pour y entrer, le grand uniforme de général de division. C'est peut-être la seule fois que je le lui ai vu. Il marchait à vingt pas en avant des soldats ; la foule *silencieuse* n'était qu'à deux pas de son cheval ; on pouvait lui tirer des coups de fusil de toutes les fenêtres. La promenade des Tilleuls, par laquelle il entra, est comme la Rembla de Barcelone. Si j'étais né sous le ridicule Louis XV, le 26 octobre 1806, je me serais promené tout fier d'un habit de soie gris, rayé de violet, sur le boulevard, faisant le fat.

Je vais vous envoyer un livre de Varchi, qu'on m'annonce depuis quinze jours ; c'est l'*Histoire du siège de Florence* en 1530. La garde nationale de Florence se défendit un an, et se fit tuer dix mille hommes. Il y eut un héros, génie à comparer à Napoléon : ce fut un négociant, nommé Ferruci. Par haine pour les villes qui se révoltent, personne n'a parlé de Ferruci. J'ai vu une de ses lettres, écrite la veille de la bataille où il fut tué. La ville de Florence fut trahie par l'infâme

(1) Depuis Comtesse de Montijo et Impératrice des Français. Cf. *Soirées du Stendhal-club*, pp. 197-203.

Malatesta, qu'elle avait nommé général en chef et qui était fort brave ; il mourut, l'année suivante, de *mépris*.

Donc, ne prenez pas au tragique les accidents comme celui de Barcelone.

J'ai trouvé des médailles en bronze d'Auguste, Tibère, Néron, etc. Les douze ou quinze premiers empereurs romains avaient cent vingt millions de sujets. Vous en entendrez parler toute votre vie. Auguste fut le coquin le plus fin ; Tibère, à demi-fou de tristesse, fut un grand prince ; Trajan fut le seul homme à comparer à Napoléon, après César. Regardez bien leurs portraits. Je crains que vos yeux et ceux de mademoiselle Paquita ne soient gâtés par les lithographies et les keepsakes. Les portraits à demi-effacés des empereurs romains sont en général des chefs-d'œuvre de dessin.

La révolution qui a suivi la mort de Ferdinand VII a diminué votre fortune de moitié. Tâchez de vous accoutumer à ce chagrin. La gelée, en Russie, me fit tomber les cheveux sur le front ; je passai quinze jours à m'accoutumer à cette laideur, et puis je n'y pensai plus. Efforcez-vous de vous habituer au million de *réaux* que vous coûte la création du gouvernement de la *méfiance*.

(Deux chambres délibèrent un budget, et disent aux sept ministres nommés par le *King* : « Je me défie de vous ; vous dites qu'un canon coûte quatre mille francs, je pense qu'il ne coûte que trois mille cinq cents francs, et que vous volez cinq cents francs, pour devenir riche comme M. de Talleyrand).

Il n'est pas en votre pouvoir de regagner ce million de réaux ; le mieux serait de n'y plus penser. Vous aurez un effort de ce genre à faire à quarante-cinq ans ; c'est-à-dire à l'époque des premières atteintes de la vieillesse. Alors les femmes achètent un petit chien anglais, et parlent à ce chien. J'aimerais mieux acheter mille volumes ; moi, je compte passer la vieillesse, si j'y arrive, à écrire l'histoire d'un homme que j'aimai, et à dire des injures à ceux que je n'aime pas. Si le livre est ennuyeux, dix ans après moi, personne ne saura que j'ai écrit. Mais il ne faut pas qu'une femme écrive. Inventez donc une occupation pour votre vieillesse. Pensez à toutes ces choses dix ans avant qu'elles arrivent. Pensez au chagrin que vous donnera le comte de S....

677. — C.

A MADAME MARIE BONAPARTE VALENTINI (1)

à Canino (Etats Romains)

Civita-Vecchia, le 14 août 1840.

Madame,

J'ai à vous témoigner toute ma respectueuse reconnaissance pour la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Les deux journaux que je reçois, le *Commerce* (de l'opposition) et le *Siècle* (un peu vendu), sont à votre service. Les petits résumés politiques de la *Revue de Paris*, dévouée au ministère, sont, dit-on, d'un homme d'un vrai talent, M. Rossi (de Carare), qu'on a fait pair.

J'ai aussi à mettre à vos pieds, Madame, l'offre de quelques livres parmi lesquels quelques romans pourront faire oublier les événements de ce monde si vilain, et dont vous sentez si bien les bassesses dans un sonnet vraiment noble que vous écriviez quand j'eus l'honneur de vous rencontrer ; je désirerais bien en voir quelques-uns.

Agréez, Madame, l'hommage du dévouement le plus respectueux, etc., etc.

678. — C.

A MADAME VIRGINIE ANCELOT, A PARIS

Civita-Vecchia, le 1er septembre 1840.

Permettez, Madame, que je vous présente M. Ubaldino Peruzzi, jeune Florentin qui va passer quelques années à Paris. Le Dante fait un bel éloge de son grand-père, et pour ne pas déchoir, il s'est donné une brillante éducation ; il parle le français de façon à sentir toutes les grâces de votre conversation.

Savez-vous, madame, qu'un journal de Naples, vers septembre 1839, offrait aux dilettanti de cette grande ville une description de

(1) Fille de Lucien Bonaparte, prince de Canino.

vos mercredis ? Il y avait plusieurs fragments de votre conversation et même un superbe bon mot de mademoiselle votre fille. Je me recommande au souvenir de la belle recluse, et compte lui faire la cour à mon retour à Paris, vers 1845.

Je vous écris d'une petite maison de campagne, à une lieue de Civita-Vecchia, où je ne possède que de gros papier officiel. A propos d'officiel, j'oubliais de vous dire que M. Ubaldino Peruzzi est neveu du ministre de Toscane à Paris. Et moi je serais plus heureux qu'un ministre si je paraissais aux mercredis. — Je présente mes petits compliments aux anciens du lieu qui se souviennent encore de moi.

H. BEYLE.

P. S. — Cet effroyable papier de cuisine me fait rougir. Quel papier à mettre sous les yeux de la dixième Muse ! O Apollon !

679. (1)

A MONSIEUR.....

Civita-Vecchia, le 29 *septembre* 1840.

Monsieur,

Je vous prie de mettre dans le paquet du ministère les deux lettres ci-jointes écrites par moi, et de faire parvenir à monsieur le consul de Barcelone, vous priant de mettre les frais à mon compte. Je pense que le bateau à vapeur se chargera de la lettre pour Barcelone.

Je recommande à votre obligeance les journaux si intéressants dans (*illisible*).

Agréez l'hommage de la considération la plus distinguée.

H. BEYLE.

(1) Collection H. Cordier. Voir *Stendhal et ses amis. Notes d'un curieux*, p. 106.

680. — C.

A M. HONORÉ DE BALZAC A PARIS

Civita-Vecchia, le 30 *octobre* 1840.

J'ai été bien surpris, hier soir, monsieur. Je pense que jamais personne ne fut traité ainsi dans une *Revue* (1) et par le meilleur juge de la matière. Vous avez eu pitié d'un orphelin abandonné au milieu de la rue. Rien de plus facile, monsieur, que de vous écrire une lettre polie, comme nous savons faire vous et moi. Mais, comme votre procédé est unique, je veux vous imiter, et vous répondre par une lettre sincère. Recevez mes remerciements des conseils encore plus que des louanges.

J'ai relu la *Revue* hier soir, et ce matin j'ai réduit à quatre ou cinq pages (2) les cinquante-quatre premières pages que vous poussez dans le monde. Je dois vous avouer cependant que j'éprouvais la jouissance la plus vive en écrivant ces pages ; je parlais de choses que j'adore et je n'avais jamais songé à l'*art* de faire un roman.

Je pensais n'être pas lu avant 1880 ; j'avais renvoyé à cette époque les jouissances de l'*imprimé*. Quelque ravaudeur littéraire, me disais-je, fera la découverte des ouvrages dont vous exagérez si étrangement le mérite. Votre illusion va bien loin ; par exemple, *Phèdre*. Je vous avouerai que j'ai été scandalisé, moi qui suis cependant assez disposé pour l'auteur.

Puisque vous avez pris la peine de lire trois fois ce roman, je nourris le projet de vous faire bien des questions à la première rencontre sur le boulevard.

1° Est-il permis d'appeler Fabrice *notre héros* ? Il s'agissait de ne pas répéter si souvent le mot Fabrice ;

2° Faut-il supprimer l'épisode de *Fausta*, qui est devenu bien long en le faisant ? Fabrice saisit l'occasion qui se présente de démontrer à la duchesse qu'il n'est pas susceptible d'*amour*.

Les cinquante-quatre premières pages me semblaient une introduc-

(1) Il s'agit de la *Revue Parisienne* du 25 septembre 1840, revue dont M. de Balzac était à peu près l'unique rédacteur, et dont il n'a paru que trois numéros. (R. C.)

(2) Corrections restées à l'état de projet. Cf. Brun. *Marginalia*. Revue Blanche du 15 octobre 1901. (A. P.)

tion gracieuse. J'avais trop de plaisir, j'en conviens, à parler de ces temps heureux de ma jeunesse. J'eus bien quelques remords en corrigeant les épreuves ; mais je songeais aux premiers demi-volumes si ennuyeux de Walter-Scott, et au préambule si long de la divine *Princesse de Clèves*.

J'ai fait quelques plans de romans, je ne saurais en disconvenir ; mais faire un plan me glace. Plus ordinairement, je dicte vingt-cinq ou trente pages ; puis, lorsque le soir arrive, j'ai besoin d'une forte distraction ; le lendemain matin il faut que j'aie tout oublié. En lisant les trois ou quatre dernières pages du chapitre de la veille, le chapitre du jour me revient. Mon malheur ici, c'est que rien n'excite la pensée ; quelle distraction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia ? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats : impossible d'en faire ma société. Les femmes n'ont qu'une seule pensée : celle de trouver le moyen de se faire donner un chapeau de France par leur mari.

J'abhore le style contourné, et je vous avouerai que bien des pages de la *Chartreuse* ont été imprimées sur la dictée originale. Je dirai comme les enfants : je n'y retournerai plus. Il y eut soixante ou soixante-dix dictées ; j'étais pressé par les idées ; j'égarai tout le morceau de la prison que je fus obligé de refaire ; mais que vous font ces détails ?

Je crois que depuis la destruction de la cour, en 1792, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Si M. Villemain, que je cite comme le plus distingué des académiciens, traduisait la *Chartreuse* en français, il lui faudrait trois volumes pour exprimer ce que l'on a donné en deux. La plupart des fripons étant emphatiques et éloquents, on prendra bientôt en haine le ton déclamatoire. A dix-sept ans, j'ai failli me battre en duel pour la *cime indéterminée des forêts* (1) de Châteaubriand, qui comptait beaucoup d'admirateurs au sixième de dragons. Je n'ai jamais lu la *Chaumière indienne* ; je ne puis souffrir M. de Maistre (2) ; mon mépris pour la Harpe va jusqu'à la haine. Voilà sans doute pourquoi j'écris si mal : c'est par amour exagéré pour la logique.

Mon Homère ce sont les *Mémoires* du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Montesquieu et les *Dialogues des Morts* de Fénelon me semblent

(1) *Atala*, récit des chasseurs.

(2) Cf. *Souvenirs inédits* de Délécluze. *Revue Rétrospective*, 1er juin 1889, p. 276 et suiv. A. P.

bien écrits ; il n'y a pas quinze jours que j'ai pleuré en relisant *Aristonoüs* ou l'*Esclave d'Alcine*.

Excepté madame de Murdauff et ses compagnons, quelques romans de George Sand et des nouvelles écrites dans les journaux par M. Soulié, je n'ai rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans. Je lis souvent l'Arioste, dont j'aime les récits. La duchesse est copiée du Corrège (c'est-à-dire produit sur mon âme le même effet que le Corrège).

Je vois l'histoire future des lettres françaises dans l'histoire de la peinture. Nous en sommes aux élèves de Pierre de Cortone qui travaillait vite et outrait les expressions, comme madame Cottin, qui fait marcher les pierres de taille des îles Borromées.

En composant la *Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel ; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur. Ce pauvre lecteur laisse passer les mots ambitieux, par exemple, le *vent qui déracine les vagues* ; mais ils lui reviennent après l'instant de l'émotion. Je veux, au contraire, que, si le lecteur pense au Comte Mosca, *il ne trouve rien à rabattre*.

Je vais faire paraître au foyer de l'Opéra Rassi et Riscara, envoyés à Paris comme espions, après Waterloo, par Ranuce Ernest IV. Fabrice, revenant d'Amiens, remarquera leur regard italien et leur *milanais serré*, que ces observateurs ne croient compris par personne. (1)

Tout le monde me dit qu'il faut annoncer les personnages, que la *Chartreuse* ressemble à des mémoires et que les personnages paraissent à mesure qu'on en a besoin. Le défaut dans lequel je suis tombé me semble fort excusable ; n'est-ce pas la vie de Fabrice qu'on écrit ? Impossible de faire *disparaître entièrement* le bon abbé Blanès ; mais je le réduirai. Je croyais qu'il fallait des personnages ne faisant rien, mais seulement touchant l'âme du lecteur et ôtant l'air romanesque.

Je vais vous sembler un monstre d'orgueil. Quoi ! dira votre sens intime, cet animal-là, non content de ce que j'ai fait pour lui, chose sans exemple dans ce siècle, veut encore être loué sur le style ! Mais il ne faut rien cacher à son médecin. Souvent je réfléchis un quart d'heure pour placer un adjectif avant ou après son substantif. Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon

(1) Voir *Deux chapitres inédits de la Chartreuse de Parme. Soirées du Stendhal-club*, pp. 101-120 (A. P.)

cœur. Je ne vois qu'une règle : être clair. Si je ne suis pas clair, tout *mon monde* est anéanti.

Je veux parler de ce qui se passe au fond de l'âme de Mosca, de la duchesse, de Clélia ; c'est un pays où ne pénètre guère le regard des enrichis, comme le latiniste, le directeur de la monnaie, M. le comte Roy, etc., etc., le regard des épiciers, des bons pères de famille, etc.

Si à l'obscurité de la chose, je joins les obscurités du style de M. Villemain, de madame Sand, etc. (supposé que j'eusse le rare privilège d'écrire comme ces coryphées du beau langage) ; si je joins à la difficulté du fonds les obscurités de ce style vanté, personne absolument ne comprendra la lutte de la duchesse contre Ernest IV.

Le style de M. de Chateaubriand et de M. Villemain me semble dire :

1° Beaucoup de petites choses agréables, mais inutiles à dire (comme le style d'Ausone, de Claudien, etc.).

2° Beaucoup de petites *faussetés* agréables à entendre.

A mesure que les demi-sots deviennent plus nombreux, la part de la *forme* diminue. Si la *Chartreuse* était traduite en français à la mode de madame Sand, son succès serait assuré, mais pour exprimer ce qui se trouve dans les deux volumes actuels, il lui en eût fallu trois ou quatre. Pesez cette excuse.

Le demi-sot tient par-dessus tout aux vers de Racine ; car il comprend ce que c'est qu'une ligne *non finie*. Mais tous les jours le vers devient une moindre partie du mérite de Racine. Le public, en se faisant plus nombreux, moins mouton, veut un plus grand nombre de *petits faits vrais* sur une passion, sur une situation de la vie.

Combien Voltaire, Racine, etc., tous enfin, excepté Corneille, ne sont-ils pas obligés de faire des vers *chapeaux* pour la rime. Eh bien, ces vers occupent la place qui était due légitimement à de petits faits vrais.

Dans cinquante ans, M. Bignan ou les Bignan de la prose auront tant ennuyé, avec des productions élégantes et dépourvues de tout autre mérite, que les demi-sots seront en peine ; leur vanité voulant toujours qu'ils parlent de littérature et qu'ils fassent semblant de penser, que deviendront-ils quand ils ne pourront plus s'accrocher à la forme ? Ils finiront par faire leur dieu de Voltaire. Le même esprit ne dure que deux cents ans ; en 1978, Voltaire sera Voiture ; mais le *Père Goriot* sera toujours le *Père Goriot*. Peut-être les demi-sots seront-ils tellement peinés de n'avoir plus leurs chères règles à admi-

rer qu'il est fort possible qu'ils se dégoûtent de la littérature et se fassent dévots. Tous les coquins politiques ayant un ton déclamatoire et éloquent, l'on en sera rassasié en 1880. Alors peut-être on lira la *Chartreuse*.

Je le répète, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Voyez Hume. Supposez une histoire de France, de 1780 à 1840, écrite avec le bon sens de Hume ; on la lirait, fût-elle écrite en patois. La *Chartreuse* est écrite comme le Code civil ; je vais corriger le style, puisqu'il vous blesse ; mais je serai bien en peine. Je n'admire pas le style à la mode : il m'impatiente. Je vois des Claudien, des Sénèque, des Ausone. On me dit depuis un an qu'il faut quelquefois délasser le lecteur en décrivant le paysage, les habits... Ces choses m'ont tant ennuyé chez les autres. J'exagèrerai.

Quant au succès contemporain auquel je n'aurais pas songé sans la *Revue parisienne*, il y a quinze ans que je me suis dit : « Je deviendrais candidat pour l'Académie si j'obtenais la main de mademoiselle Bertin qui me ferait louer trois fois la semaine ». Quand la société ne sera plus *tachée* d'enrichis grossiers, prisant avant tout la noblesse, justement parce qu'ils sont ignobles, elle cessera de fléchir le genou devant le journal de l'aristocratie. Avant 1793, la bonne compagnie était le vrai juge des livres. Maintenant elle rêve le retour de 93, elle a peur, elle ne saurait plus juger. Voyez le catalogue qu'un petit libraire, près Saint-Thomas d'Aquin, prête à la noblesse, sa voisine. C'est l'argument qui m'a le plus convaincu de l'impossibilité de plaire à ces peureux, hébétés par l'oisiveté.

Je n'ai point copié M. de Metternich que je n'ai pas vu depuis 1810, à Saint-Cloud, quand il portait un bracelet des cheveux de Caroline Murat (1),si belle alors. Je n'ai nullement regret à tout ce qui ne doit pas arriver; je suis fataliste et je me cache. Je songe que j'aurai peut-être quelque succès vers 1860 ou 80 ; alors on parlera bien peu de M. de Metternich, et encore moins du petit prince. Qui était premier ministre d'Angleterre du temps de Malherbe ? Si je n'ai pas le malheur de tomber sur Cromwell, je suis sûr de l'inconnu.

La mort nous fait changer de rôle avec ces gens-là ; ils peuvent tout sur nos corps pendant leur vie ; mais à l'instant de la mort, l'oubli les enveloppe à jamais. Qui parlera de M. de Villèle, de M. de Martignac, dans cent ans ? M. de Talleyrand lui-même ne sera sauvé que par ses

(1) Cf. *Albert Sorel*. Essais de critique et d'histoire. Metternich, p. 11. (A. P.)

Mémoires, s'il en laisse de bons, tandis que le *Roman Comique* est aujourd'hui ce que le *Père Goriot* sera en 1980. C'est Scarron qui fait connaître le nom du Rothschild de son temps, M. de Montauron, qui fut aussi, moyennant cinquante louis, le protecteur de Corneille.

Vous avez bien senti, monsieur, avec le tact d'un homme qui a agi, que la *Chartreuse* ne pouvait pas s'attaquer à un grand Etat comme la France, l'Espagne, Vienne, à cause des détails d'administration. Restaient les petits princes d'Allemagne et d'Italie.

Mais les Allemands sont tellement à genoux devant un cordon, ils sont si bêtes ! J'ai passé plusieurs années chez eux, et j'ai oublié leur langue par mépris. Vous verrez bien que mes personnages ne pouvaient être Allemands. Si vous suivez cette idée, vous trouverez que j'ai été conduit par la main à une dynastie éteinte, à un Farnèse, le moins obscur de ces *éteints*, à cause des généraux, ses grands-pères.

Je prends un personnage, de moi bien connu ; je lui laisse les habitudes qu'il a contractées dans l'art d'aller tous les matins à la chasse du bonheur ; ensuite je lui donne plus d'esprit. — Je n'ai jamais vu madame de Belgiojoso. Rassi était Allemand ; je lui ai parlé deux cents fois. J'ai appris le prince pendant mes séjours à Saint-Cloud, en 1810 et 1811.

Ouf! j'espère que vous aurez lu cette épître en deux fois. Vous dites, monsieur, que vous ne savez pas l'anglais ; vous avez à Paris le style *bourgeois* de Walter-Scott, dans la prose pesante de M. Delécluze, rédacteur des *Débats*. La prose de Walter Scott est inélégante et surtout prétentieuse. On voit un nain qui ne veut pas perdre une ligne de sa taille.

Cet article étonnant, tel que jamais écrivain ne le reçut d'un autre, je l'ai lu, j'ose maintenant vous l'avouer, en éclatant de rire. Toutes les fois que j'arrivais à une louange un peu forte, et j'en rencontrais à chaque pas, je voyais la mine que feraient mes amis en le lisant.

J'écris si mal quand j'écris à un homme d'esprit, mes idées sont réveillées si rapidement, que je prends le parti de faire transcrire ma lettre.

681. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A SAINT-DENIS

Civita-Vecchia, le 9 *novembre* 1840.

Aimable amie,

L'animal est capricieux ; c'est là son moindre défaut. Racontez-moi des anecdotes comme celles de madame..... Les moindres petites choses de Paris et de vous m'intéresseront.

Je vous écris à bord d'un bateau à vapeur uniquement pour vous demander de vos nouvelles et de celles de madame votre sœur. Comment se comporte la clavicule offensée ?

Le nouveau mari Mont.... est-il jaloux de sa femme ?

Je suis tout occupé d'une fouille énorme qui va commencer à six milles de Civita-Vecchia, sur la côte du midi, le 25 novembre.

682. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Civita-Vecchia, le 30 *novembre* 1840.

Je vais vous avouer un ridicule bien amer ; je suis inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles depuis deux ou trois mois.

La présence du duc de Bordeaux à Rome me retient ici ; s'il allait honorer ce pays de sa présence, les commis me jetteraient la pierre bêtement, comme à leur ordinaire. Quand même je serai ici, puis-je le manger comme une huître ? Enfin, je n'ai encore été que deux fois à Rome ; depuis le 10 août, cent dix jours.

On dit que l'excellent Saint-Père a la gangrène à la jambe, comme feu Louis XIV. On aurait bien de la peine à trouver un homme aussi bon, aussi inoffensif. Il aime l'histoire naturelle ; il y a huit jours, on lui fait cadeau d'un poisson de trois pieds de long, fort singulier. Il fait appeler un homme de mérite, le professeur Metana, le Cuvier de ce pays. « Préparez ce poisson avec votre adresse ordinaire, je vais

vous donner cent écus (cinq cent trente-cinq francs). — Sainteté, trente écus suffisent ».

Le poisson est transporté dans la salle de dissection de l'Université. Metana donne rendez-vous à tous les élèves de son cours pour le lendemain à dix heures. Le lendemain à dix heures, il trouve son second, qui, par envie, avait coupé le poisson en quatre : impossible d'en tirer parti. — Metana fait quelques reproches bien doux : c'est un philosophe de soixante-trois ans. Le second s'avance vers lui, le couteau de dissection à la main, et, devant tous les élèves, le menace de le traiter comme le poisson singulier. Jamais Metana n'a pu faire gronder ce second, qui a répondu que le professeur Metana était un athée, chose fausse.

Si nous avons le malheur de perdre Capellari, la faction gênoise, composée de sept cardinaux riches et dont deux ou trois ont un peu du savoir-faire de M. Talleyrand, disposera de ce poste ; mais ces messieurs ont eu peur du caractère de Léon XII ; on nommera un homme faible, de soixante-douze ans, le cardinal Pedicini, par exemple.

Le meilleur choix serait le cardinal Ugolini. La mort du cardinal de Gregorio, fils naturel de Carlos Tercero, est une grande perte ; c'était le seul qui eût du crédit sur l'excellent actuel. On hait le cardinal Tosti, ministre des finances, c'est le Prina de ce pays-ci.

J'ai à me louer de tout le monde ; je suis content, si ce n'est heureux. Je regrette vivement mes deux amies de quatorze ans (1), ces deux charmantes Espagnoles.

683. — C. (2)

A M. DI FIORE A PARIS

Civita-Vecchia, le 5 *décembre* 1840.

Cher ami,

J'envoie quatre paquets de pierres antiques à Kol (3). Elles ont été trouvées à Cervetri, ville grecque, antérieure aux Romains, le 28

(1) Voir la lettre du 10 août 1840 à Mlle Guzman y Palafox.

(2) Original : Collection de M. C. Stryienski. Lettre mutilée par Colomb qui l'a rattachée à celle du 20 Mai qui lui était adressée.

(3) Colomb.

août. Si le cœur vous en dit, ouvrez le paquet et choisissez pour vous d'abord.

Pourriez-vous les porter toutes chez Milady, nº 57, faubourg Saint-Honoré et lui dire : « Il n'ose vous envoyer, mais choisissez ». La moins appréciée des antiquaires, mais la plus belle selon moi, c'est la rouge ; les plus estimées sont étrusques et horriblement laides. J'en ai gardé une pour moi ; vous la verrez à mon cachet dans huit jours. Un forçat me fait le manche. Si elle vous plaît, parlez. Serez-vous assez bon pour aller au 57 ? (1)

Au verso de la lettre :

Les paquets de pierres adressés :

A Madame Ancelot, 15, rue Joubert ;

M. Forgues, avocat, 54, rue Neuve des Mathurins.

M. Guinot, nº 5, rue d'Alger, au 8e.

Madame Victor de Tracy, nº 38, rue d'Anjou Saint-Honoré.

684. — A.

A M. GUIZOT, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Civita-Vecchia, le 4 mars 1841.

Monsieur le Ministre,

Je reçois la circulaire du département en date du 16 février dernier, relative à l'admission à libre pratique dans nos ports des provenances des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. J'ai donné communication de la mesure annoncée aux autorités sanitaires de Civita-Vecchia. Malgré les sentiments d'extrême méfiance qu'inspirent toutes les mesures sanitaires adoptées en France, celle dont il s'agit n'a pas été mal reçue. On m'a répondu que très probablement la Sacra Consulta de Rome, sans l'ordre précis de laquelle on ne se permet aucune démarche à Civita-Vecchia, suivrait la marche qui serait adoptée à Gênes et à Livourne. C'est donc dans les ports qu'il conviendrait de tenter des démarches s'il restait des doutes sur la façon dont sera accueillie la suppression de la quarantaine. Les autorités se montrent, en général, parfaitement raisonnables, et le

(1) 50, boulevard Montmartre, à M. Di Fiore.

souverain est rempli de bienveillance pour le commerce. Je dois avouer que je ne trouve pas les mêmes avantages ici, et je prends la liberté de faire remarquer que je ne rappelle que le plus rarement possible cette vérité peu agréable et que je voudrais dissimuler. Je m'empresse d'ajouter que je n'ai qu'à me louer de l'esprit de justice de M. Grech Delicata, délégat de la province de Civita-Vecchia, c'est-à-dire gouverneur tout puissant. Dans toutes les occasions, il cherche à adoucir et à modifier les ordres venus de Rome. Quant à ceux-ci, il serait inutile de s'abuser : on voit toujours dans les voyageurs et dans les communications des occasions de *corruption morale*. Ainsi, quoique les 12,000 voyageurs qui passent annuellement dans le port de Civita-Vecchia enrichissent la ville, on aimerait mieux qu'il n'y eût pas de bateaux à vapeur, et tout ce qui tend à faciliter la navigation est vu de mauvais œil.

685. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Rome, le 5 *mars* 1841.

Dans la semaine grasse, au magnifique palais Colonna, garni des tapisseries données par Louis XIV à la Connétable Colonna, je me suis trouvé à un bal avec deux reines. Ma femme a voulu y aller et de plus y porter ses trois petits diamants valant deux mille cinq cents francs : bel honneur pour moi.

La reine de Naples (1) a l'air d'une épicière accablée de vieillesse. Son mari est beau et bête, et tout couvert d'un large cordon bleu.

La reine d'Espagne (2) a l'air bon et bienveillant, mais horriblement commun ; on ne pouvait se figurer qu'elle a trente-quatre ans : elle en paraît quarante. Je l'ai vue à deux pieds de distance toute la soirée, et au Corso pendant les mascarades; elle jetait des *confetti* à ses amis avec une petite grâce affectée et peu gracieuse.

La reine de Naples a l'air fâché d'un bourru bienfaisant et me sem-

(1) Marie-Isabelle, fille de Charles IV, roi d'Espagne, née le 6 juillet 1789, mariée le 6 octobre 1802, au roi François 1er, père du roi régnant (1846), remariée au prince de....

(2) Marie-Christine, née le 27 avril 1806, veuve de Ferdinand VII (R. C.)

ble bonne au fond. Sa fille avait au bal un petit chapeau de feutre rose. (Priez l'ami Colomb de lire).

La reine d'Espagne logeait chez Serny, la meilleure auberge, et y dépensait quatre cent quatre-vingts francs par jour avec sa suite. Le comte Colombi, son chambellan, ancien attaché à l'ambassade française à Constantinople, est le factotum. La reine tire fort bien le pistolet et a tué plusieurs *grelettes*, oiseaux de mer, en venant par le bateau à vapeur, il y a un mois.

M. Munoz est arrivé à Rome. La reine est convenue d'un marché avec le prince Borghèse, qui, pour trente mille écus (cent soixante-dix mille francs) lui vendait la principauté de *Castel-Ferrate*, ou à peu près, qui rend quatre mille cinq cents francs ; mais le *supremo Gerarca* (1) n'a pas voulu donner cette principauté à M. Munoz, qui n'a pas pu devenir prince de Castel-Ferrate, vers Rieti. La reine a loué le château de Prangins, près Nyon, sur le lac de Genève, où Colomb a été au bal en 1808 ; c'est une demeure vraiment royale déjà choisie par Joseph Bonaparte. Le propriétaire avare en a refusé sept cent mille francs, et la reine s'est contentée de la louer.

Au reste, il est bien plus sage, sauf le climat, d'être libre à Prangins, qu'esclave ailleurs ; mais ces petites têtes de femmes ne voient pas les choses. Ces reines ne faisaient pas de dépense, et ne produisaient aucun effet à Rome. Le peuple romain ne croit qu'à la *dépense actuelle.* — Le carnaval n'a pas été beau ; les étrangers jetaient des bouquets coûtant demi-baioco et moins, et des dragées de plâtre. L'avarice romaine est en deuil par la mort des duchesse Torlonia et princesse Borghèse : belle occasion de ne pas donner de fêtes. Celles de monsieur l'ambassadeur de France ont été admirables.

J'ai oublié beaucoup d'anecdotes sur Naples. Les bals y sont gais, et, vers deux heures après minuit, le roi ferme les portes pour empêcher les danseurs de sortir.

On a admiré comme riche le mariage, à Florence, de la fille du grand-duc avec Modène. Ce grand-duc est admirable, surtout pour les grandes routes. De Rome à Florence, on passera par Civita-Vecchia, sans neige, sans les montagnes horribles de Radicofani et sans périls.

Il faut couper en deux le traitement des ambassades et des consulats. Par exemple, à l'ambassadeur à Rome, soixante mille francs d'appointements, six bals à trois mille francs chacun et douze dîners ;

(1) Le chef suprême.

avec cette recette, on serait adoré et baisé à l'orteil ; on se moque des cordons et des dignités.

686.— C.

A M. DI FIORE A PARIS

Rome, le 11 *mars* 1841.

Voici une belle occasion ; si je pouvais dicter, je vous en dirais de belles ; mais devant songer, avant tout, au *caractère*, rien ne me vient.

Le pape, bon homme et que son successeur fera regretter, a eu une peur immense de l'année 1840. Depuis le 1er janvier 1841, sa santé revient à pas de géant ; le cardinal Lambruschini meurt de peur ; l'homœopathie l'a guéri d'un commencement de phtisie laryngée. Le cardinal Lambruschini croit à quinze ou vingt conspirations toujours marchant ; je jurerais qu'il n'y en a pas une. — La *logique* est absolument morte de Bologne à Terracine ; de Bologne à Ancône, les peuples sont ivres de colère ; mais pas le sens commun. On envie le gouvernement du grand duc de Toscane, qui est passionné pour les chemins et pour la gloire ; seulement il lui manque la force de vouloir. Cependant toute l'Italie envie le sort de Lucques, qui, à la mort de Marie-Louise, va devenir Toscane. Ce pays si poli, la Chine de l'Europe, fait un pas chaque jour, mais un pas de tortue. Vous croiriez que je mens si je vous disais des choses intimes du pape. Le cardinal Tosti lui fit cadeau, il y a quelques mois, de dix mille pièces d'or de dix écus (cinquante-trois francs). Les autres ministres des finances criaient misère ; Tosti, parlant à un homme de soixante-seize ans, dit toujours : Il y a de l'argent. Tosti est exécré, je ne sais pourquoi. Comme il est homme du plus bas peuple, il a la *faculté de vouloir*. — Il n'y a aucune *logique* à Rome ; les raisonnements romains sont à mourir de rire. Torlonia, la meilleure tête en finances, est devenu fou de vanité, depuis que l'excellent pape lui dit : « Vous épousez une Colonna (juin 1840) qui sera duchesse de C.... ; on dira la duchesse jeune et la duchesse vieille ; cela sera pénible à madame votre mère ; appelez-vous prince de C... ». Torlonia s'appelle prince de Torlonia, il couche avec sa femme qui a une gorge fort belle et fort apparente ; il la tient dans un cabinet à côté du bureau où il travaille, de onze

heures à cinq heures. Il s'est imaginé qu'un prince qui paraît dans l'almanach de Gotha, et qui a perdu sa mère (morte en août ou juillet à quatre-vingt-quatre ans), ne doit pas jouer aux cartes, ne doit pas plaisanter. Il met tous ses complaisants (huit ou dix imbéciles), excepté le marquis.... de Rieti, en fuite. Il ne voulait pas qu'on dansât au théâtre d'Apollo, dont il est propriétaire ; personne ne va plus chez lui ; selon moi, il devient fou. Comme il a quarante-deux ans, il est absorbé dans son admiration pour les tétons de sa femme, a quatre ou cinq maîtres, et apprend le français à toute force.

Le prince C..., de Naples, le père de madame Torlonia est un *imbécile doux* ; il a sept ou huit maîtres de toute chose. C'est une fatalité, tous les jeunes princes romains (excepté Caetani et Rignano) sont imbéciles. Fabio Chigi, qui est allé à Paris et à Lyon, porter la barette à M. de Bonald, a de l'usage, au moins, mais cent francs par mois à manger. Son vieux père fait des sonnets et se ruine ; sa mère, une Borromée, qui a apporté le nez de Saint Charles à ses quatre fils, se ruine par le jeu. — Madame Serloppi est la maîtresse de Fabio Chigi ; je cherche en vain son nom de baptême ; il compte sur le cadeau de M. de Bonald pour aller voir Londres.

On dépense quatre cent mille francs aux fortifications d'Ancône et de Civita-Vecchia : c'est l'Autriche qui l'exige. — Une chose vraie, c'est que Jean-Jacques Rousseau et Voltaire donnent de l'éloignement pour la France. Les plus grands ultras du noble faubourg, à peine arrivés ici, disent des horreurs du cardinal Tosti et de Gaetanio. C'est un homme d'esprit, mari de l'amie de.... Gaetanio publie un dictionnaire des choses ecclésiastiques, que l'on dit fait par Sa Sainteté. Le successeur de celui-ci, je ne crains pas de le répéter, le fera regretter ; car il n'est pas méchant, mais a toujours peur. C'est, au fond, un bonhomme de Vénitien, qui a amassé quinze cent mille francs. Le passe-port de son neveu porte ces mots : « Son Excellence le prince don... Capellari ». Ce prince n'a point paru dans les gazettes, il trouvera un million et demi. Sa femme est fille d'un capitaine français persécuté par Charles X.

La partie gênoise, forte de quatorze cardinaux, fera l'élection ; ils sont riches et adroits. Je nommerai l'ancien ministre de la guerre Ubaldini ; on nommera Pedicini, vieillard à demi *rimbambito*, ou Oppizoni, âgé de soixante-dix ans, archevêque de Bologne, aimé des Bolonais. On disait Fransonni, il y a trois mois, quand le pape avait un peu de gangrène à la jambe. Deux ou trois cardinaux affectent

déjà les manières graves d'un pape. Micara, le capucin, passe pour fort méchant ; Giustiniani *pappegerà*. La France sera sans aucune espèce d'influence. L'ambassadeur de France s'est laissé environner d'espions, le neveu de votre ami, le conseiller de...., par exemple. L'argent comptant aura beaucoup d'influence. Un cardinal, avec trois voitures et vingt-deux mille francs d'appointements, est archi-pauvre ; il a à payer cinquante mille francs au moment de sa nomination. Quand il meurt, bientôt après, la bonté de l'excellent souverain conserve les vingt-deux mille francs à la famille, pendant quelques années. Je pourrais vous nommer huit ou dix cardinaux, moines ou monsignori, que l'on gagnerait avec des napoléons offerts avec sagacité ; mais où est l'*oblateur* adroit ?

J'ai lu hier une encyclique en latin du pape ; elle dit des horreurs de l'Espagne, qui a chassé le nonce. C'est l'évêque de Minorque qui a allumé le feu. Mais Sa Sainteté se garde bien de parler d'excommunication ; ces enragés d'Espagnols ne demanderaient pas mieux.

Monsignor M..., juge à la Rote, passe pour l'homme qui a le plus de talent. Il a lu Say et Smith, mais aussi aime les femmes et est fou de vanité.

Monsignor S.... M.... est homme du monde et aimable. Le confesseur français à Saint-Pierre est homme d'esprit.

687. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Civita-Vecchia, le 14 *mars* 1841.

Je relis avec un nouveau plaisir votre lettre du 17 février.

Quand vous passez, par hasard, près de la rue Croix-des-Petits-Champs, n° 34, montez au bureau d'écritures et demandez M. Bonavie ; c'est un garçon dont, pendant trois ans, je n'ai eu qu'à me louer. Il a été soldat dans l'Inde ; le malheur l'a rendu simple et sans emphase. Plût à Dieu que je l'eusse ici ! Il me copiait la page à vingt centimes les vingt lignes. Dites-lui : « Je vous enverrai par la petite poste des lettres de M. Beyle, peu lisibles pour mes mauvais yeux (ménager ses amis) : vous les mettrez au net, à vingt lignes, sur du papier pot, et vous me renverrez par la poste l'original et la copie ».

Mes lettres, copiées par M. Bonavie ou un autre, seront un grand débarras pour moi. Quand je songe au caractère, il ne me vient que des niaiseries pendant la première page.

Puisque les petites choses vous amusent, je vous dirai que le hasard m'a procuré la connaissance de trois talents, dont deux sont fort pauvres. Si j'avais de la fortune, je ferais la leur avec peu de milliers de francs.

Premier talent. Celui-ci est un bon paysagiste, qui est obligé d'exposer ses paysages sans cadres, et il se prive de dîner pour payer les deux écus (onze francs) que coûte l'action d'exposer à la salle ouverte par la générosité du gouvernement, à la porte du Peuple. Il demande, d'après les encouragements de ses amis, cinq cents francs d'un grand paysage représentant Sorrento et le Vésuve dans le lointain. D'après les avis de M. Constantin, qui a su découvrir le procédé de Paul Véronèse pour les *ciels*, il est prêt à refaire son ciel et à sacrifier deux ou trois arbres, peints sur son ciel actuel, qui est lourd. Cet homme vraiment modeste et *logique*, s'appelle Smidt ; il est de Berne ou des environs, et jouit d'une pension de quarante ou cinquante francs par mois. Il y a loin de là à payer un directeur, un secrétaire, etc., etc., pour faire que, sur vingt-cinq pensionnaires à l'*Académie de France*, dix-sept aient la fièvre. En 1840, sur vingt-deux, dix-sept ont eu la fièvre. Le grand mal, invisible à nos sots députés, c'est que l'Académie est un *oasis* de Paris, où l'on maudit tout ce qui n'est pas le charlatanisme de Paris, qui fait avoir la croix après trois ans.

Les *admirations* naïves et passionnées d'une famille italienne, qui entend pour la première fois un opéra de ce Marmontel nommé Donizetti, sont précieuses. Dès que cette famille romaine veut raisonner théories, elle est parfaitement absurde ; la logique est morte et enterrée de Bologne à Terracine ; mais la *sensibilité passionnée* vit toujours. La vie à part des élèves de France les prive justement de la vue de cette *sensibilité passionnée* : n'est-ce pas la perfection de l'absurde ? Trois cents Allemands, pauvres comme Job, et *déraisonnant* à plaisir comme Candide, vivent dans l'intimité de la pauvre famille, qui leur loue, pour quinze francs, une petite chambre. Ils se réunissent tous les soirs au café *del Greco*, où on leur donne pour treize centimes, une tasse de café excellent ; tout le monde a de dix-sept à vingt-cinq ans dans ce café, où l'on ne peut se remuer et où tout le monde fume. Tous les artistes parlent librement, et les jeunes Allemands déraisonnent à plaisir sur les pas de Steding de Munich, le grand déraisonneur

à la mode en 1841. La logique *allemande* est de la force de la logique romaine, deux et deux font cinq.

Donc, M. Smidt, homme de vingt-cinq ans, creusé de petite vérole, sera probablement un grand paysagiste, s'il ne meurt pas de faim. Il regrettait, il y a deux mois, de ne s'être pas fait charpentier ; selon moi et M. Constantin, aucun Français vivant, même les membres de l'Institut, ne font aussi bien. La *vérité* et *l'agréable à la vue* brillent dans les ouvrages de M. Smidt.

Second talent, pauvre. Mademoiselle Molica, jeune chanteuse, assez jolie, passionnée, qui chante à se faire entendre de moi à travers une place et deux rues. Elle m'a dit, elle-même, qu'elle chante, comme on parle, sans aucune fatigue. Mademoiselle Molica a vingt-deux ans, c'est un baryton ou contralto. M. Molica papa est maître-maçon, et habite le palais où j'ai quatre chambres sur la mer, au troisième, et trois autres chambres sur le derrière, pour quarante-quatre francs par mois. Je n'ai vu mademoiselle Molica qu'une fois, je suis trop *grand* pour aller chez elle, dont bien me fâche. Je ne l'ai pas vue depuis six mois ; c'est le second commis de M. Dominique qui lui fait la cour pour le bon motif. Ce commis gagnera un jour vingt écus par mois (cent douze francs), et là-dessus le ménage vivra. On a chanté un opéra d'amateurs ce carnaval. D'après l'opinion unanime, jamais Civita-Vecchia n'a eu une prima dona comparable ; quand le ténor tombait dans le faux, mademoiselle Molica le ramenait, elle dominait même l'orchestre. Toutes les jeunes filles du pays l'abhorent, car elle est gaie, aimable, parlante ; elle passionne bien ses rôles ; elle entend un peu le français. Elle ferait résonner l'Opéra, et sans jamais crier, elle n'en a pas besoin. Quel théâtre ne donnerait pas six mille francs la première année, après deux débuts, à mademoiselle Molica ? Quel doute qu'après deux ans, si elle ne tombait pas en proie à quelque maladie, elle ne gagnât pas vingt mille francs. Il faudrait qu'elle épousât M. Toto d'Alberti, descendant d'un Français, lequel écrit bien, et gagne par trois ou quatre métiers, quatre-vingt-quinze à cent francs. Son père, courtier pour les blés, est un parfait honnête homme qui s'épuise avec les jolies paysannes. Toto a donné un coup de poignard à sa première maîtresse, qui l'avait trahi ; Dominique (1) le sauva. On lui demanda à quelle peine on devrait le condamner : « A trois mois de prison ». Il y avait cinquante-cinq jours qu'il était dans la forte-

(1) Beyle lui-même.

resse. Au moment du crime, Dominique vola le poignard, qui n'a plus reparu. Toto d'Alberti, transporté chez Dominique (le crime avait eu lieu dans l'escalier de son logement, la belle habitait la maison), sur son canapé, y était en proie à d'affreuses convulsions ; bientôt dix gendarmes viennent l'y garder. Dominique fut éloquent ; il prouvait qu'il n'y avait pas de crime ; le coup avait été donné dans les gros appas de la demoiselle ; les gendarmes conclurent que Dominique protégeait le coupable et, dès cet instant, la procédure prit une bonne tournure. Dominique n'avait jamais parlé à l'infidèle. Au sortir de la forteresse, Toto, l'amant actuel de mademoiselle Molica, alla passer quelques mois à Barcelone. Au reste, il détestait l'infidèle et ne lui a jamais reparlé. Cet amant passionné, à l'œil sombre, c'est un petit juif bien fait ; toute sa famille a l'air français. Mais comment faire pénétrer l'idée du théâtre dans la tête de M. le maçon Molica ? Je suis trop paresseux pour me mettre à la tête de cette affaire. Mon opinion sur ce talent inconnu est celle de M. Blasi et de quatre amateurs très forts, qui ont chanté tout le carnaval sur le théâtre avec mademoiselle Mie-de-pain (Mollica).

M. le lieutenant-colonel Sodermarck a tout quitté pour faire mon portrait ; il en trouve à six cents francs.

Interrompue par les accidents du 15 mars.

688 (1)

A M. HONORÉ DE BALZAC A PARIS

Civita-Vecchia, 4 *avril* 1841.

Mon cher grand romancier,

M. Colomb, n° 35, rue Godot-de-Mauroy, à cinq heures, a une longue lettre à vous adresser pour ma reconnaisance en octobre 1840. Il ne peut vous trouver. Il vous remettra un charg. pour moi de pages blanches qui demande vos réflexions.

Fabrice del Dgo.

M. Colomb, n° 35, rue Godot-de-Mauroy ou au *Bureau de comptabilité, diligences*, n° 12, rue Notre-Dame-des-Victoires.

(1) Collection H. Cordier. Voir *Stendhal et ses amis*, p. 73.

M. R. Colomb, rue Notre-Dame-de-Grâces, n° 3, ou rue Godot-de-Mauroy, n° 35.

Mon cousin, M. Colomb, vous recommandera quand vous partirez par les diligences de la rue de Notre-Dame-des-Victoires. (1)

689. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Civita-Vecchia, le 5 *avril* 1841.

Je me suis aussi colleté avec le néant (2) ; c'est le passage qui est désagréable, et cette horreur provient de toutes les niaiseries qu'on nous a mises dans la tête à trois ans.

Ne dites rien à Colomb, j'avais l'intention de ne rien écrire ; mais je crois à l'intérêt que vous me montrez. Donc, migraines horribles pendant six mois ; puis, quatre accès du mal que voici :

Tout-à-coup j'oublie tous les mots français. — Je ne puis plus dire : *Donnez-moi un verre d'eau.* Je m'observe curieusement ; excepté l'usage des mots, je jouis de toutes les propriétés naturelles de l'*animal.* Cela dure huit à dix minutes ; puis, peu à peu, la mémoire des mots revient, et je reste fatigué.

Croyant peu à la médecine, et surtout aux médecins, hommes médiocres, je n'ai consulté qu'au bout de six mois d'affreuses migraines. — M. S...., homœopathe de Berlin, a fait de belles cures à Rome ; il a débité des phrases à la suite desquelles j'ai entrevu qu'il s'agissait d'apoplexie *nerveuse* non sanguine.

Je vais écrire à l'excellent M. Prévost, de Genève, mais je ne crois en rien, qu'à la profonde attention que M. Prévost donne à la maladie.

M. S.... (physionomie méchante, spirituelle, propos de charlatan) m'a fait prendre de l'aconit pour animer la circulation, et, au printemps, veut me faire prendre le *sulfure.* La meilleure drogue serait celle de M. Dijon (3). J'irais à Genève passer deux jours avec l'excellent Pré-

(1) Monsieur H. de Balzac, auteur du *Père Goriot*, etc., etc., chez M. Alphonse Karr, n° 46, rue Neuve-Vivienne, Paris.

(2) Beyle éprouva, le 15 mars 1841, les premières atteintes de la maladie dont il est mort à Paris, le 23 mars 1842. (R. C.)

(3) Le comte Molé.

vost qui, par la suppression des acides, a chassé de chez moi la gravelle et la goutte.

J'ai eu quatre suppressions de mémoire de tout français depuis un an ; cela dure six à huit minutes ; les idées vont bien, mais sans les mots. Il y a dix jours, en dînant au cabaret avec Constantin, j'ai fait des efforts incroyables pour trouver le mot *verre*. J'ai toujours un fond de mal à la tête, venant de l'estomac, et je suis fatigué pour avoir tâché de moins mal écrire ces trois pages.

Pendant l'avant-dernier accès, au petit jour, je continuais à m'habiller pour aller à la chasse ; autant vaut rester immobile là qu'ailleurs. *Vale.*

690. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Rome, le 8 *avril* 1841.

Voici ma première lettre. Je suis venu à Rome, le premier de ce mois, pour profiter des lumières du brusque docteur Dematteis, qui a pour moi une bonté marquée ; il m'a traité de la gravelle en 1833.

Le docteur n'a pas voulu me saigner une troisième fois ; il a nié la langue épaisse, quoique hier ce phénomène peu agréable se soit renouvelé à côté de Constantin, que j'étais allé voir travailler au portrait de Charlemagne, que le gouvernement de Paris lui a demandé pour trois mille francs.

M. Dematteis est une tête dure ; il nie l'homœopathie ; il prétend que mon mal est une goutte qui, n'allant pas aux pieds, se porte sur la tête. Je suis, quatre ou cinq fois par jour, sur le point d'étouffer ; mais le dîner me guérit à moitié et je dors bien. J'ai fait cent fois le sacrifice de la vie, me couchant, croyant fermement ne pas me réveiller. Une lettre de trois lignes à écrire me donne des étourdissements.

J'ai assez bien caché mon mal ; je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue, quand on ne le fait pas exprès. (1) Avant-hier, à l'exposition (archiplate) des élèves de l'Académie de France,

(1) Stendhal tomba, frappé par l'apoplexie, au boulevard des Capucines, devant le Ministère des Affaires étrangères. (C. S.)

devant un *Amour* de marbre *qui se coupe les ailes*, j'ai eu la sensation d'étouffer net ; j'étais fort rouge.

Je n'ai pas demandé au docteur le nom de cette maladie, pour ne pas m'embarquer dans des réflexions ; ainsi je ne puis vous le dire. L'homœopathie, empêchant la goutte d'agir, ferait-elle mourir d'apoplexie, comme jadis les poudres du duc de Portland ?

C'est le docteur Dematteis qui m'a fourni ce trait d'érudition...

Figurez-vous une jolie chambre, au second, dans la rue la plus fréquentée de Rome ; un maître de maison, bon homme, là avec Constantin. C'est M. Forezza, enchanté de recevoir dix-sept piastres par mois depuis deux ans ; il me fait soigner par la grosse servante Barbara. Elle me vole et vient de me voler une paire de bottes ; je me tiens à deux pour ne pas lui demander ces bottes, pouvant être très malade chez elle. En tous cas, ce ne serait pas mourir dans une auberge de campagne.

Samedi saint, 10 avril, à sept heures du soir.

691. — C.

A M. DI FIORE A PARIS

Rome (*lundi*), *le* 19 *avril* 1841.

Hier, on m'a mis un exutoire au bras gauche ; ce matin, on m'a saigné. Le symptôme le plus désagréable, c'est l'embarras de la langue qui me fait bredouiller.

L'excellent Constantin vient me voir deux fois par jour; M. Allery, d'Aix-la-Chapelle, médecin du pape, vient me voir. Constantin me dore bien la pilule qui n'est pas trop amère ; j'espère bien en revenir. Mais enfin, je veux vous faire mes adieux, pour le cas où cette lettre serait l'*ultima*. Je vous aime réellement et il n'y a pas foule.

Adieu, prenez gaiement les événements.

CONDOTTI 48.

Le 20 avril, attaque de faiblesse dans la jambe et la cuisse gauches. Ça va bien le 21 avril.

692. — I (1)

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Rome, le 28 *mai* 1841.

La première chapelle à droite dans Ara Cœli est peinte à fresque par le Pinturiccio, c'est la vie de S. Bernardino, de Sienne, lequel était diablement maigre et prêchait la charité. Parmi beaucoup de pierres sépulcrales placées dans le pavé devant cette chapelle, on remarque celle de Pierre della Valle, fameux voyageur. On lit sur la pierre : ✠ *Hic requiescit Petrus de Valle. C. I. dia. requiescat in pace.* — On remarque plusieurs monuments des della Valle dans cette église ; il y a une pierre sépulcrale de Donatello dans cette église ; c'est celle d'un archidiacre : Crivelli de Milan.

A quelle adresse faut-il t'écrire ? J'ai eu le plaisir de passer trois jours avec M. Cochelu, ami de 31 ans. Envoie-lui la *Peinture*, *Haydn* et le *Touriste*, et la *Chartreuse* si tu en as. Au deuxième étage des Affaires Etrangères, on te donnera l'adresse de M. Cochelu, consul.

Combien coûte la première communion d'une demoiselle de quatorze ans ?

Après des saignées, la goutte ne monte plus à la tête.

M. de Balzac a-t-il une *Chartreuse* avec papier blanc ?

Mille respects à ces dames Durand et à la comtesse..... Mille tendresses à ce nouveau ménage. Mille détails sur le mariage. Compliments à M. de la Baume.

693. — C.

A ROMAIN COLOMB A PARIS

Civita-Vecchia, le 9 *juin* 1841

Voici, mon cher ami, un grand accident, qui pâlit et désennuie, ce matin, tous les habitants de mon endroit.

(1) Original : Collection de M. C. Stryienski. Lettre supprimée presque en totalité par Colomb qui en a intercalé quelques fragments dans la lettre du 23 avril 1836.

Le *Pollux* est retourné aux enfers. Au milieu du canal de Piombino, dans la nuit du 17 au 18, à onze heures du soir, le *Mongibello*, bateau napolitain, a passé sur le *Pollux*, bateau à vapeur Sarde, et l'a envoyé au fond de la mer. Un marin a eu la présence d'esprit d'accrocher les cordages du *Mongibello*, et les passagers du malheureux *Pollux* ont pu sauter à ces cordages et sauver leur vie. Un seul capitaine napolitain a péri.

Apparemment, tous les voyageurs dormaient ; tous leurs effets sont perdus. — Le *Pollux* valait au moins soixante-dix mille piastres (exactement quatre cent cinquante mille francs).

Il y aura procès ; mais, suivant moi, c'est un accident de mer : *Chi ha perduto ha perduto.*

Le capitaine napolitain noyé s'appelle Castagnola ; c'était un homme de quarante ans, riche, beau, bien élevé ; je l'ai connu ici, d'où il a pris la mer le 17.

L'enfantillage des hommes est incroyable ; les passagers vont donner la préférence aux bâtiments de l'Etat, malgré la lenteur et la superbe des officiers, qui ne veulent pas passer pour des conducteurs de diligence.

Malgré tout, la mer est cent fois moins dangereuse que la voiture ; et puis, la mort est prompte, grand avantage. — L'enfer est ce qui rend la mer affreuse, en Italie ; Dominique n'a pas eu une demi-seconde de ces idées.— J'avais prêté mon cas de nuit à un voyageur; voilà ma perte.

T'ai-je narré toutes les déconvenues de M. Lacordaire, forcé de laisser les douze disciples, et, au lieu de faire le colonel, à la tête de ses douze hommes, obligé de vivre avec les plus sales, les plus jaloux, les plus méchants des moines, à la Minerve, à Rome ? Il est bien puni, et M. de Lamennais rira de le voir exécré, parce qu'il se lave les mains. Les Français *scandalisent* les prêtres romains. La *Vie de Saint Dominique*, je crois, par ledit de Lacordaire, a indigné un prêtre puissant, l'un des courtisans de la reine douairière de Sardaigne, qui se lamentait, moi présent, des *idées françaises*, qui paraissent dans le livre de Lacordaire ; les Français sont à demi-*protestants*. J'ajoute : « car ils se permettent l'*examen personnel*, le pire des péchés. »

Tu vas m'appeler menteur : le cardinal Tosti a dit à **** que l'ambassadeur L.... avait peur de ton gros Dominique. Le confident du cardinal Tosti l'avait dit à un ami, qui me l'a répété.

J'ai deux chiens que j'aime tendrement ; l'un, noir, épagneul anglais,

beau, mais triste, mélancolique ; l'autre, *Lupetto*, café au lait, gai, vif, le jeune bourguignon, en un mot ; j'étais triste de n'avoir rien à aimer.

694. — E.

A M. DÉSIRÉ LAVERDANT (1).

Civita-Vecchia, 8 *juillet* 1841.

Je vous prie, Monsieur, d'excuser le long retard de ma réponse. M... (2) m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au moment où l'on me soumettait à huit saignées. C'est un accès de goutte. Je n'ai presque plus la faculté de penser.

Puisque le hasard a fait tomber mes idées sous vos yeux, je vous dirai que la décadence de la langue latine (3) après Claudien me représente l'état du français de 1800 à 1841.

On ne disait plus par exemple : « Les pauvres assiégeaient le palais des riches, mais la pauvreté assiège le palais de la richesse. »

Faute d'idées, on s'attachait à Ségur. Voilà le grand vice du moment. Ou je me trompe fort, ou la prolixité de nos grands prosateurs ne sera que de l'ennui pour 1880.

Si vous aviez des doutes, monsieur, supposez la première page du *Henri IV* de Tallemant des Réaux traduite en français de 1841 par un des grands prosateurs actuels. Cette page de Tallemant produirait six pages de M. Villemain. Je choisis exprès un homme de talent.

Cette idée m'a porté à faire attention au fond et non à la forme. Plût à Dieu, au milieu de l'ennui actuel, qu'il nous arrivât un bon livre écrit en patois auvergnat ou en provençal. Voyez ce que produiraient nos prosateurs traduits en allemand ou en italien.

Adieu, monsieur, je me réserve de vous répondre encore quand je serai moins tourmenté.

Agréez l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

H. BEYLE.

(1) N° 6, rue de Tournon, à Paris.

(2) En blanc dans l'original.

(3) La lettre n'est de la main de Beyle qu'à partir de ce mot.

P. S. — Les vicissitudes de la Peinture de 1480 à 1700, jettent une lumière fort claire sur ce qui va arriver à la Littérature.

Il n'y aura plus d'artistes dignes de ce nom que parmi les gens nés avec 1000 l. de rentes. Voir Lanzi traduit en français. Les hommes qui ont du pain sont dispensés d'adorer les sots au pouvoir. (1)

695. — A.

A MONSIEUR GUIZOT

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Civita-Vecchia, ... *Août* 1841.

Monsieur le Ministre,

Je suis dans les premiers jours d'une pénible convalescence, après une maladie de quatre mois. La goutte menaçait d'une congestion au cerveau. Il a fallu neuf saignées ; la convalescence a lieu au milieu du mauvais air de Civita-Vecchia.

Je n'ai point sollicité de congé parce que M. Lysimaque Tavernier, chancelier, était lui-même en congé à Constantinople.

Mais M. Lysimaque Tavernier doit être à Civita-Vecchia vers le 9 septembre prochain.

Le moment est donc venu de solliciter auprès de Votre Excellence un congé aussi court qu'il conviendra.

Je voudrais changer d'air et aller consulter, à Genève, M. Prévost, qui m'a guéri d'une grande maladie, il y a quelques années.

La présence de M. Lysimaque Tavernier assurera le service du poste de Civita-Vecchia.

Aucun fait exposé ci-dessus n'est exagéré. M. Alertz, d'Aix-la-Chapelle, médecin de Sa Sainteté, m'a soigné de concert avec M. Girolami.

(1) Post scriptum *oublié* dans la publication des *Souvenirs d'Egotisme*, p. 316.

696. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS.

Florence, le 8 *octobre* 1841.

Cher ami, je partirai vers le 22 avec Salvagnoli (1) avocat, homme d'esprit, qui a le projet de passer trente jours à Paris ; on le dit méchant. Mais est-ce que je ne passe pas pour méchant ?

J'ai quelque espoir de devenir avare ; tous les plaisirs de Paris dont Besançon (2) me parle me semblent chers. — De Marseille j'irai à Genève, demander une direction pour ma santé à M. Prévost.

Le grand-duc de Toscane a réuni ici tous les savants. Il y avait huit cent cinquante *scienziati*, c'est ainsi qu'on les appelle. A Boboli, dîner admirable tous les jours, à trois heures ; dîner de quatre cent cinquante scienziati ; chacun payait cinquante sous ; mais le grand-duc ajoutait, en secret, deux francs par dîner. Quant à la science, on en a peu fait ; mais les savants ne sont plus ridicules aux yeux des chinois nommés Toscans.

Je trouve tout trop cher ; serait-ce, enfin, l'avarice ? Rossini s'est fait banquier, et fait, dit-on, des scènes à Mademoiselle **** pour la moindre robe. Je ne me dis pas de sottises en me comparant à un homme de génie.

La Toscane a été admirable ; on y parlera en 1880 du congrès de 1841 ; huit cent cinquante savants, Orioli le premier. T'ai-je dit que mon portrait, fait par M. Sodermark, colonel suédois et peintre, est un chef-d'œuvre ? Il a été le roi de l'exposition romaine, à la porta del Popolo.

Le mois d'octobre est délicieux à Rome, le peuple y est fou de joie. Il prétend qu'au mois de novembre tout le vin ancien tourne à l'aigre ; c'est ce qu'il faut empêcher. De là, les nombreuses libations au mont Testaccio. — Pendant tout ce mois la villa Borghèse est remplie de fous, le jeudi et le dimanche. Les étrangers vont voir les trois fresques de Raphaël, peintes par ses élèves, à sa maison de plaisance, hors de la porte Pinciana.

(1) Ministre de l'intérieur à Florence, en 1848.

(2) Le baron de Mareste.

697. — A.

[A MONSIEUR GUIZOT]

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES (1)

Civita-Vecchia, le 21 *octobre* 1841.

Monsieur le Ministre,

En exécution des ordres contenus dans la lettre dont Votre Excellence m'a honoré le 15 septembre dernier, je viens de remettre à M. Lysimaque Tavernier la gestion du consulat de Civita-Vecchia.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'expression de ma reconnaissance pour le congé qu'elle veut bien m'accorder et qui était nécessaire pour ma santé.

698. — C.

A M. E. D. FORGUES, A PARIS.

Paris, le 29 *janvier* 1842.

Le papier sera moins laid quand vous aurez fait relier et bien battre les volumes (2). L'indifférence que j'avais pour les intérêts me fit donner le manuscrit et ne pas surveiller la qualité du papier.

Je crains que M. Buloz ne détourne l'imprimeur ; on me dit, il y a trois ans, qu'il était jaloux.

Au revoir, j'ai un peu de goutte à la main droite.

LOUVET.

(1) Dernière lettre officielle de Beyle.

(2) A ce billet étaient joints les deux volumes ayant pour titre : *De l'Amour*, assez aide édition, publiée en 1822 pour la première fois. (R. C.)

699. — S.

AU COMTE CINI, A ROME.

Compiègne, le 25 *février* 1842.

Mon cher Comte,

Je reçois votre lettre du 6 février. C'est avec un sensible plaisir que j'apprends que Mme la Comtesse jouit d'une excellente santé et ne s'est retirée qu'à 5 heures du matin de la fête brillante donnée par notre Ambassadeur.

Je reçus, en effet, dans les premiers jours de janvier et au Havre où j'étais à la chasse, la lettre que vous me chargiez de remettre. Je ne suis revenu à Paris qu'il y a une vingtaine de jours. Arrivé vers midi, je suis reparti pour Compiègne à 6 heures du soir. Je suis allé d'abord m'informer de l'adresse de la personne qui loge rue de l'Université, n° 43. J'y suis allé vers les 2 heures, elle n'y était pas ; j'y suis retourné en partant à la nuit, je n'ai pas été plus heureux. Alors comme je pensais rester peut-être une quinzaine de jours à la campagne, j'ai cru devoir mettre votre lettre à la poste, ainsi je n'ai pas fait votre commission exactement comme vous le désiriez. J'en ai été d'autant plus fâché qu'un hasard imprévu m'a fait revenir à Paris, avec la famille que j'avais suivie à la campagne, 4 ou 5 jours après.

Je ne puis pas vous offrir de remettre une nouvelle lettre en mains propres, car j'ai presque le projet d'aller passer quelques jours à Londres vers le milieu du mois de mars.

En France, on peut charger une lettre. Dans ce cas la personne qui la reçoit est obligée d'en donner reçu sur un registre. Il est possible que la poste de Rome reçoive les lettres *chargées* pour Paris. Lysimaque peut prier M. Fansin de Marseille de charger une lettre pour Paris. Vous aurez vu dans les journaux que le comte Pozzo di Borgo est mort il y a peu de jours dans son hôtel rue de l'Université, n° 43. Je suis fâché, mon cher Comte, de n'avoir pas mieux fait votre commission.

J'ai pensé bien souvent à vous étant à la chasse dans les belles forêts des environs de Compiègne. Une dame de mes amies, qui avait un mari fort âgé et grand chasseur, a perdu cet époux, les formalités nécessaires l'ont obligée à aller habiter son château. Elle a prié ses

amis de venir lui faire compagnie dans cette triste circonstance. En ma qualité de chasseur, j'ai hérité d'une chasse superbe, cinq jours par semaine au moins je faisais 5 ou 6 lieues avec des chasseurs du voisinage qui sont bien vite devenus mes amis. Pourriez-vous le croire ? j'ai souvent regretté les solitudes de Civita-Vecchia, la politesse m'obligeait à faire presque continuellement la belle conversation avec ses chasseurs et je ne pouvais me livrer aux pensées que j'aurais eu tant de plaisir à trouver dans ces forêts magnifiques. Pour comble de misère, sous peine de passer pour fier, j'étais obligé d'écouter la conversation amusante de trois valets de chasse du feu maître de la maison, auxquels je donnais cinq francs par jour toutes les fois que je tuais quelque chose ; je tirais en général de 5 à 10 pièces. J'aurais été charmé de pouvoir payer 10 francs et rester maître de ne jamais dire un mot ; mais je me serais acquis une réputation abominable auprès de Mesdames les femmes de chambre de la maison et des huit ou dix domestiques qui nous avaient suivis. Un autre malheur, c'est qu'il n'était guère possible d'assister au dîner sans faire toilette. Comme le maître de la maison, défunt, avait 35 ans de plus que la jeune veuve, il avait été décidé que, malgré sa douleur et pour ne pas trop attrister les amis qui étaient venus de Paris pour lui faire compagnie, elle pouvait donner à dîner aux dames des environs ; malgré les routes abominables on venait à ses dîners de 3 lieues de distance ; je vous avouerai même que ces dîners étaient d'une gaîté qui nous embarrassait. Enfin il est question de revenir sinon à la chasse, du moins à la campagne aux premiers jours de mars. Notre hiver jusqu'ici a été fort beau, nous avons un beau soleil deux fois par semaine, à peine avons-nous vu la neige ; je vois dans les journaux que Bologne en a été accablé ; et vous à Rome, avez-vous été contents ? Pardonnez-moi cette longue lettre, je suis si paresseux pour écrire que je profite avec empressement de cette bonne occasion de faire une longue conversation avec vous.

Trouvez ici, je vous prie, mon cher Comte, l'assurance renouvelée de mes meilleurs sentiments et de ma considération la plus distinguée.

B.

700. — S.

A M. BONNAIRE

DIRECTEUR DE LA *Revue des Deux Mondes*, A PARIS

Paris, le 21 (1) *mars* 1842.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 7 mars. A quelques petits détails près, j'adhère à toutes vos conditions.

Vous me donnez votre parole d'honneur, de ne changer aucun mot au manuscrit (comme le *cœur brisé* dans l'*Abbesse de Castro*)

D'ici à un an, je vous livrerai le manuscrit de deux volumes de Contes et Romans, formant deux volumes comme *La Chartreuse de Parme*, environ 16 ou 17 feuilles de la *Revue*.

Ces deux volumes seront payés 5.000 francs.

Tous les deux mois je vous ferai parvenir une nouvelle, laquelle sera signée : *Stendhal*.Vous pourrez l'insérer dans la *Revue des Deux Mondes*. Vous aurez le droit de réunir ces romans en volumes in-8, tirés à sept cents exemplaires. Après cette édition in-8 vous aurez, en outre, le droit de faire une édition in-18, format populaire, tirée à 3.000 exemplaires, le tout signé *Stendhal*.

Ces divers droits seront payés sur-le-champ la somme de *quinze cents francs*.

A l'insertion de chaque nouvelle, elle sera payée cinq cents francs ; la somme totale de 5.000 francs sera complétée lors de la publication de l'édition in-8 .

Au moment où paraîtront chacune de ces éditions, vous me ferez remettre douze exemplaires de chacune, ou la somme de 60 francs.

Dans le dessein de corriger les erreurs littéraires, j'aurai le droit, à chaque nouvelle édition, d'effacer une page et d'en ajouter deux ou trois.

Ci-joint ma quittance des quinze cents francs.

Recevez, Monsieur, etc...

H. BEYLE.

(1) Cette lettre est probablement la dernière que Beyle ait écrite, puisqu'il fut frappé de l'attaque d'apoplexie à laquelle il a succombé, le 23 mars (R. C.)

P. S. — Si vous faites des annonces ou publiez des catalogues, je vous prierai d'y placer les titres des ouvrages de M. de Stendhal (1).

701. — I. (2)

ROMAIN COLOMB
A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES.

[Paris, 7 octobre 1842]
Messageries
de la Rue N.-D. des Victoires.

Monsieur,

J'ai appris hier, par M. Mérimée, votre présence à Paris et votre désir d'avoir comme souvenir de Beyle un de ses ouvrages. Je m'empresse d'avoir l'honneur de vous envoyer son *Histoire de la Peinture en Italie.*

J'aurais satisfait plus tôt à ce devoir pour moi, si j'avais eu votre adresse à Londres, car je n'ignorais point l'amitié que Beyle vous portait, ainsi que les preuves d'attachement qu'il a reçues de vous.

Si, dans vos promenades, vous vouliez visiter le dernier asile de notre pauvre ami, au cimetière Montmartre, vous trouveriez le petit monument, sous lequel il repose, au rond-point de la Croix, 4e ligne, nc 11, avec l'épitaphe en italien, composée par lui.

Veuillez bien agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

R. COLOMB.

Paris, le 7 octobre 1842.

(1) Copie de Romain Colomb portant la mention : *supprimer.* Outre l'intérêt qui s'attache à cette lettre par sa date, elle confirme la juste appréciation de M. A. Cordier sur Sainte-Beuve à l'égard des rapports de Balzac avec Stendhal. Cf. *Comment a vécu Stendhal*, pp. 173-175. (A. P.)

(2) Collection A. Paupe.

702. — I. (1)

NOTE DU BARON DE MARESTE

Le 9 avril 1846, j'ai envoyé à Colomb un dossier volumineux contenant la Correspondance de Beyle — *it.* — son Voyage à Londres avec Schmit en 1818.

Colomb me renverra les Lettres et le Voyage quand il en aura fait prendre copie p^r^ Hetzel.

703. — I. (2)

ROMAIN COLOMB AU BARON DE MARESTE

Samedi, 16 *Mai* 1846.

Vous m'aviez envoyé, mon cher ami, deux lettres de Beyle à Mme de Rubempré. Je vous les renvoie ainsi qu'une troisième que j'ai trouvée parmi les papiers et qui n'est peut-être jamais arrivée à sa destination.

Faites agréer mes remerciements et mes hommages à Mme de Rubempré.

Mme Gaulthier, que je dois revoir ce soir, m'a remis encore quelque chose. Je la prierai d'employer ses bons offices auprès de Mmes Ducret et de Tascher.

Voici *le Rouge et le Noir*.

Adieu, mille amitiés.

R. COLOMB.

Rue Notre-Dame-de-Grâce, *N*° 3.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

APPENDICE

LETTRES DE STENDHAL A M. DE STROMBECK

[Ces trois lettres d'Henri Beyle au baron Frédéric Charles de Strombeck (1771-1848) ont été découvertes, en 1907, dans les archives de la famille de Strombeck, déposées au Herzogliches Landeshauptarchiv à Wolfenbüttel, par M. Arthur Schurig qui a bien voulu nous les communiquer.

Stendhal parle, à différentes reprises, du baron qui fut son ami, durant son séjour à Brunswick, de 1806 à 1808 : notamment dans une lettre à sa sœur Pauline, du 12 Mai 1807, où il le désigne sous le nom de Struve ; dans l'*Essai sur l'Amour* (p. 204) il le met en scène sous le pseudonyme de Mermann ; et enfin dans l'*Histoire de la Peinture en Italie*, une note de la page 209 nous apprend que le baron était « un des premiers jurisconsultes de l'Allemagne et l'un des hommes les plus vrais. » (A. P.)

De son côté, dans les *Scènes de ma vie et de mon temps* (Brunswick, 1833) le baron de Strombeck racontant ses relations avec Henri Beyle, écrivait : « Je puis même dire que nous éprouvions de l'amitié l'un pour l'autre. C'était alors un jeune homme savant et cultivé de vingt-six ans environ. Sa vivacité toute française s'alliait à une bonté sans égale. Il venait me voir presque tous les jours et m'accompagnait dans mes promenades. Il séjourna même quelque temps dans ma maison de campagne (1) et nous fîmes ensemble quelques excursions dans le Harz et sur le Brocken.... » (Cf. *Gazette de Francfort* n° 96, du 7 avril 1907 et *Journal des Débats*, n° 111, du 22 Avril 1907]. — A. S.

(1) C'est le château de Gross-Twûlpstedt, aujourd'hui propriété du baron Ernest de Strombeck.

I

Paris, le 19 *avril* 1811.

Vous devez me croire mort, mon cher ami. Voici la cause de mon silence : beaucoup de travail et beaucoup d'amour pour le plaisir. Depuis plus d'un mois, je projette de vous faire une longue lettre. Je devais aller passer deux mois à Rome en mission. Ce voyage aurait été charmant. J'avais fait préparer ma cassette (?) et mes malles ; il a été décidé ce matin qu'il n'aurait pas lieu. J'aurais bien désiré que vous fussiez Français, vous auriez conservé votre p[la]ce (?) qui aurait été éternelle comme le grand Empire.

Ne partez pas de la brièveté de ma lettre pour me croire un cœur léger, regardez ce billet comme un à-compte.

Présentez mes respects à Mme de Str[ombeck] (1) à la touchante Φιλιππιδιον (2) et à Mlle d'Oeynhausen (3). Je ne renonce point à l'espérance d'embrasser ces dames, si elles le permettent, d'ici à un an.

Adieu, tout à vous.

H. BEYLE

à M. de Strombeck,
Président du Tribunal de Celle,
à Celle. (Royaume de Westphalie).

II.

[*Saint-Cloud*], *le* 1er *Août* 1811.

J'ai été bien désappointé en ne vous revoyant pas ce matin, mon cher ami. Ecrivons-nous, du moins, souvent, pour abréger une absence qui ne sera pas, je l'espère, bien longue. (4)

(1) Mme Amélie de Strombeck, née de Bülow (1778-1860) mariée le 2 avril 1799.

(2) Philippinchen. Mlle Philippine de Bülow, sœur ainée de Mme de Strombeck, née en 1777, morte abbesse de Steterburg. Stendhal, dans son livre de l'*Amour*, l'appelle la « céleste Philippine ».

(3) Sur Mlle Charlotte d'Oeynhausen, Cf. Strombeck, *Scènes de ma vie*, II. p. 71.

(4) Le baron de Strombeck était à Paris depuis le 21 juillet 1811.

Rappelez-moi au souvenir de Mme de Str[ombeck], de Φιλιππιδιον et de Mlle d'Oeynhausen. Votre départ impromptu m'a empêché de vous remettre un petit livre que Mlle Philip[pine de Bulow] eût accepté de votre main et qui lui eût prouvé mon respectueux souvenir. Adieu, mon cher ami, au revoir à Rome ou à Hambourg. Ma vie, quoiqu'heureuse, m'ennuie un peu ; le mouvement m'est nécessaire, je brûle de voyager. J'espère beaucoup du voyage de Hambourg dont je vous ai parlé. Dites à Fritz (1) que le *Schwarz Franzose* (2) l'embrasse. Je désire bien que cet aimable enfant apprenne le français et vienne un jour occuper une petite chambre dans mon appartement à Paris.

H. BEYLE.

à M. de Strombeck
Président du Tribunal de Celle.
à Celle (Royaume de Westphalie).

III.

Florence, le 6 *octobre* 1814.

Mon cher et excellent ami, je ne sais si ce sont mes courses qui m'ont empêché de recevoir de vos nouvelles depuis huit mois ou si les lettres se perdent en Allemagne. Je vais, à cette heure, à Milan ; de grâce, écrivez-moi bien vite dès que vous aurez reçu mon billet. Ne pouvant prévoir s'il ne sera pas pour d'autres que pour vous, je coupe court.

Je ne suis plus rien après avoir été employé très-activement pendant les premiers mois de 1814. Je me trouve très content en Italie où je passerai peut être un an ou deux. Donnez-moi de vos nouvelles dans le plus grand détail à Milan.

Dites mille et mille choses pour moi à Mme de Str[ombeck], à Φιλιππιδιον et à votre aimable fils. Donnez-moi, de grâce, mille détails sur votre famille et votre position. Adieu, je désire bien que cette lettre vous parvienne.

Tout à vous pour jamais.

H. BEYLE.

Au baron de Strombeck
Président de la Cour de Celle
à Wolfenbüttel (Hanovre)

(1) Petit-fils de M. de Strombeck (1803-1887).
(2) Le noir Français. (*Notes de M. A. Schurig*)

ERRATA

Page 20, ligne 3, Lire : consacrée aux *apartés*.
— 79, ligne 14, — : ma reconnaissance *à* M. Dijon.
— 141, ligne 8, — : *587* — (cette lettre ne figurant pas dans l'édition de 1855, mais dans *Comment a vécu Stendhal* (p. 141).
— 147, ligne 4, — : *Civita* Vecchia.
— 252, ligne 11, — : les *livres* qui ne flattent personne.
— 274, note 2, — : la maladie dont *il* est mort.
— 282, note 2, — : assez *laide* édition.

TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

Pages

Notes biographiques VII

Lettres de 1830

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

497. — C. — Trieste, 4 décembre. — Premières désillusions dans la carrière du Consulat. — Modération et ennui.... 1
498. — C. — Trieste, 12 décembre. — Cherté de l'existence. — Distractions et commodités 1
499. — I. — Trieste, 26 décembre. — Projet de voyages. — Résignation. Détails sur la société et les usages du pays 2
500. — C. — Trieste, 17 décembre. — Plaintes au sujet de son logement et de son dîner. — A reçu un bon accueil. — Redoute le choléra. — Critique la marche politique de Louis-Philippe..... 3
501. — C. — Trieste. 24 décembre. — M. de Metternich lui refuse l'*exequatur*. — Désirerait le Consulat de Palerme.. 8
502. — I. — [Paris, s. d.]— Alfred de Musset et les *Contes d'Espagne et d'Italie* 9

1831

A MADAME VIRGINIE ANCELOT, A PARIS

503. — C. — Trieste, 1er janvier. — Détails de la vie maussade qu'il mène 10

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

504. — I. — Trieste, 11 janvier. — Demande pressante de nouvelles sur la politique française..... 11

A M. DI FIORE, A PARIS

505. — C. — Venise, 25 janvier. — Le Chanteur Velutti. — Mme Pasta. — Détails sur le conclave..... 12

AU BARON DE MARESTE

506. — C. — Trieste, 28 janvier. — Petite discussion *agrodolce*. (R. C.). — *Le Rouge et le Noir* réclamé par les amis de l'auteur. — Vents furieux à Trieste. — Politique et musique..... 13
507. — E. — Venise, 3 février. — Désire la croix d'honneur indispensable au prestige des Consuls..... 17

Pages

A Mme ALBERTHE DE RUBEMPRÉ, A PARIS

508. — C. — Trieste, 6 février. — Mort du général Bolivar. — Succès du *Rouge et Noir*. — Beyle affamé de nouvelles politiques. — Un mariage singulier. — Commission pour un fauteuil..... sur mesure..... 18

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

509. — I. — Trieste, 10 février. — Billet..... 21

A Mme ALBERTHE DE RUBEMPRÉ, A PARIS

510. — C. — Trieste, 19 février. — Droits à la croix d'honneur ; motifs qui la lui font désirer. — Le caractère de l'auteur de *Rouge et Noir* assimilé à celui de son héros. — Révolte des lectrices amies de Beyle.... 21
511. — C. — Trieste, 20 février. — Sollicitations renouvelées pour la croix d'honneur..... 24

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

512. — C. — Trieste, 23 février. — Causerie politique. — Mlle Hunger. — Se dispose à partir pour Civita-Vecchia..... 25
513. — C. — Trieste, 24 février. — Musique. — Théâtre. — Bellini..... 30
514. — I. — Trieste, 28 février. — A bâtons rompus..... 32

A MADAME VIRGINIE ANCELOT, A PARIS

515. — C. — Trieste, 1er mars. — Causerie amicale 33

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

516. — C. — Trieste, 1er mars. — Plan politique. — Loi électorale. — Composition de la Chambre des Pairs 35
517. — I. — Trieste, 3 mars. — Trouve dans les événements politiques des raisons pour espérer la décoration..... 38
518. — E. — Trieste, 16 mars. — Bonne copie de la lettre du ministre lui annonçant sa nomination à Civita-Vecchia..... 38

AU COMTE D'ARGOUT

519. — E. — Trieste, 17 mars. — Requête pour que son nouveau chef hiérarchique « ne lui fasse pas de mal »..... 40

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

520. — C. — Trieste, 17 mars. — Son embarras pour se rendre à Civita-Vecchia. — Causerie sur la politique..... 41

AU Cte SÉBASTIANI, M^tre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

521. — A. — Trieste, 31 mars.— Considère sa nomination à Civita-Vecchia comme une disgrâce, après ses états de service..... 43

Pages

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

522. — C. — Civita-Vecchia, 11 avril. — Sa disposition. — Anecdote scabreuse. — Dépenses nécessitées par son rang 44
523. — C. — Civita-Vecchia, 18 avril. — Quelques détails sur son voyage et sur ses projets 45
524. — C. — Civita-Vecchia, 21 avril. — Petits faits politiques. — Fête à Civita-Vecchia. — Portrait de son prédécesseur au Consulat 46
525. — C. — Rome, 26 avril. — Sa nomination à Civita-Vecchia a occupé Rome. — Manque de société 51
526. — E. — Civita-Vecchia, 15 mai. — Méprise d'un ministre 52
527. — C. — Rome, 6 juin. — Etat de la politique à Rome 53
528. — I. — Rome, 12 juin. — Mauvais état de sa santé 54
529. — E. — Rome, 30 juin. — Adoucissement causé par l'opium .. 54
530. — I. — Rome, 4 juillet. — Nouvelles de la politique 55

A M. DI FIORE, A PARIS

531. — C. — Rome, 5 juillet. — Chronique politique et privée 56

AU BARON DE MARESTE

532. — I. — Rome, 7 juillet. — Lent rétablissement de sa santé. — Le choléra en Autriche 57
533. — I. — Rome, 19 juillet. — Documents politiques 57

A Mme LA MARQUISE DE ***, HENRIQUINQUISTE EXALTÉE, A PARIS

534. — C. — Civita-Vecchia, 11 août. — Pronostics à vérifier 59

A M. DI FIORE, A PARIS

535. — C. — Civita-Vecchia, 14 septembre. — Causerie. — Petits faits 60

A M. SALVAGNIOLI, A FLORENCE

536. — C. — Civita-Vecchia, octobre. — Envoi d'un article à faire insérer dans l'*Anthologie* 61

1832

A M. DI FIORE, A PARIS

537. — C. — Naples, 14 janvier. — Ascension du Vésuve. — Naples : société, bal. — Découverte d'un buste de Tibère 62
538. — C. — Civita-Vecchia, 28 février. — Nouvelles politiques de l'Italie. — Désire la croix d'honneur et le consulat de Livourne 67

A MADAME ***, A PARIS

539. — C. — Civita-Vecchia, 4 mars. — Paul Sergar ; sa jeunesse .. 69

Pages

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

540. — C. — Civita-Vecchia, 11 juin. — Observations sur la marche du talent de Raphaël. — La Riccia. — Société à Rome 71

A M. DI FIORE, A PARIS

541. — C. — Civita-Vecchia, 12 juin. — Le choléra. — Opinions sur les actes du gouvernement pontifical.— Inquiétudes sur la conservation de sa place..... 74

A M. HENRI DUPUY, A PARIS

542. — E. — Civita-Vecchia, 23 juin. — Réponse catégorique à la sollicitation d'un éditeur 77

A Mme CUVIER, A PARIS

543. — I. — Civita-Vecchia, 1er juillet. — Condoléances à propos de la mort de Cuvier 78

A M. DI FIORE, A PARIS

544. — C. — Rome, 28 juillet. — *Avis de chien enragé.* — Une Romaine scélérate 78
545. — C. — Rome, 15 août. — Prières dans les églises au sujet du choléra 79

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

546. — C. — Palerme, 27 août. — La Famille Farnèse. — Le pape Paul III (Alexandre Farnèse) et Vannozza 80

A M. LE COMTE ***

547. — C. — Aquila, 18 octobre. — Mœurs de la province. — *Séduction et repentir*, par Le Barbier. — Romans pour les *femmes de chambre.* — Romans des *salons.* — Walter Scott. Manzoni..... 88

A M. DI FIORE, A PARIS

548. — C. — Civita-Vecchia, 5 novembre. — Causerie. — Petits faits de société 93

A M. LEVAVASSEUR, A PARIS

549. — C. — Civita-Vecchia, 11 novembre. — Ses occupations littéraires. — Motifs qui lui interdisent toute publication..... 94

1833

A Melle S. DUVAUCEL, A PARIS

550. — C. — Rome, 12 janvier. — Le ton des salons de Paris lui déplaît. — MM. de Salvandy et Viennet..... 96

Pages

A M. DI FIORE, A PARIS

551. — C. — Rome, 20 janvier. — Se plaint du manque d'esprit de ses interlocuteurs 97

AU BARON DE MARESTE

552. — I. — Paris, 7 février. — Billet à bâtons rompus 98

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

553. — C. — Civita-Vecchia, 25 février. — Regrette le séjour de Paris. — Tombeaux étrusques de Tarquinies 98
554. — C. — Civita-Vecchia, 20 mars. — Dissertation sur les vases étrusques 99

A M. DI FIORE, A PARIS

555. — C. — Rome, 28 mars. — « Plaisirs de pédant ». — Découverte des manuscrits des *Chroniques italiennes*.... 101

A Mme SOFIA, A PIETRA-SANTA

556. — C. — Rome, 11 avril. — Un amour qui se transforme en amitié (R. C.) 104

A M. DI FIORE A PARIS

557. — C. — Civita-Vecchia, 30 avril. — S'ennuie plus que jamais. — Ses projets pour son prochain voyage à Paris. — Conseils au gouvernement à l'égard de Rome. — Comparaison fort leste. (R. C.)..... 105

A Mme JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

558. — C. — Rome, 1er mai. — Petit tableau de la Société Romaine 107
559. — C. — Paris, 11 octobre. — *Thomas Morus*, par la princesse de Craon. — *La Morale progressive*, par Madame Necker..... 108

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

560. — I. — Paris, 22 octobre. — Sollicite un article sur l'*Amour*.. 109

A Mme JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

561. — C. — Paris, 18 novembre. — Lui annonce son départ..... 109

1834

A M. RABOT, EMPLOYÉ DE CONSULAT

562. — Hôtel Giacinta, 11 janvier. — Lui donne le conseil d'imiter Descartes, pour vaincre l'ennui de ses occupations bureaucratiques 110

Pages

AU DUC DE BROGLIE, Mtre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

563. — A. — Civita-Vecchia, 22 février. — Lui recommande, avec restriction, Lysimaque Tavernier, pour les fonctions de chancelier au Consulat de Civita-Vecchia. 111

A M. J. TASCHEREAU, A PARIS

564. — C. — Civita-Vecchia, 26 mars. — Lui conseille de faire une note sur la valeur relative de l'argent de 1500 à 1834 112

A M. SAMUEL JESI

565. — Rome, 1er avril. — Recommandation de M. Busche..... 113

A Mme JULES GAULTHIER, A ST-DENIS

566. — C. — Civita-Vecchia, 4 mai, — Conseils sur un roman ayant pour titre : *Le Lieutenant*..... 114

A M. GEORGES DE LAFAYETTE, A PARIS

567. — C. — Civita-Vecchia, 26 mai. — Compliments de condoléances au sujet de la mort du général de Lafayette 115

AU COMTE DE RIGNY SUR TAVERNIER

568. — A. — Civita-Vecchia, 7 juin. — Lui annonce la démission de Lysimaque Tavernier 116

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

569. — I. — Rome, 13 juillet. — « La première belle chose que voient les étrangers en débarquant à Civita-Vecchia ». — Détails sur sa résidence.— La Littérature à Rome 117

AU COMTE CINI, A NAPLES

570. — S. — Rome, 26 août. — Petites nouvelles 119
571. — S. — Albano, 5 septembre. — Causerie sur la politique européenne 120
572. — S. — Albano, 7 septembre. — Nouvelles de Rome. — Mort de Mme Lœtitia Bonaparte. — *Don Juan*, de Mozart, à Naples 122

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

573. — C. — Civita-Vecchia, 10 septembre. — Le séjour à Civita lui devient de plus en plus insupportable. — Lui demande des annonces pour ses ouvrages. — Succès des *Promenades dans Rome* en Italie..... 123

AU COMTE CINI

574. — S. — Civita-Vecchia, 27 septembre. — A bâtons rompus .. 125

Pages

AU COMTE DE RIGNY SUR TAVERNIER

575. — A. — Civita-Vecchia, 28 octobre. — Les agissements de Lysimaque Tavernier 126

A M. DI FIORE, A PARIS

576. — C. — Civita-Vecchia, 1er novembre. — Les manières du faubourg St-Germain tuent le plaisir. — Son buste de Tibère légué au Comte Molé. — Meurt d'ennui. — Un amant tue sa maîtresse. — Rêve une existence délicieuse à Paris. — Mesquineries de trois souverains (R. C.)..... 127

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

577. — C. — Civita-Vecchia, 4 novembre. — Se félicite d'avoir une écriture à peu près illisible..... 130

AU COMTE CINI, A ROME

578. — S. — Civita-Vecchia, 4 novembre. — Renseignements sur la draperie romaine 131

A Mme JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

579. — C. — Civita-Vecchia, 8 novembre. — Conseils littéraires. — Lui souhaite un petit cercle d'amis, rue du Hanovre. 132

AU COMTE CINI

580. — S. — Civita-Vecchia, 14 novembre. — Petite contrebande. 133

A M. SAINTE-BEUVE, A PARIS

581. — C. — Civita-Vecchia, 21 décembre. — Causerie littéraire. — Invitation. — Trouvailles et travaux. — L'*Orange de Malte*. — Politique italienne. — Compliments aux amis 133

1835

AU DOCTEUR PREVOST, A GENÈVE

582. — C. — Rome, 8 mars. — L'entretient de l'état de sa santé et lui demande des conseils 136

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

583. — C. — Rome, 21 mars. — Mérite particulier de son buste de Tibère..... 137

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

584. — C. — Rome, 24 mars. — Résultats des fouilles à Tarquinies. 138
585. — I. — Civita-Vecchia, 1er avril. — Découverte d'un sarcophage orné de sculptures étrusques 139

Pages

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

586. — C. — Rome, 9 avril. — Considérations sur sa situation administrative 140

A M. DI FIORE, A PARIS

587. — Civita-Vecchia, avril. — « Crève d'ennui ». — Serait heureux dans un grenier, à Paris, écrivant un roman, avec dix francs par jour 141

588. — C. — Rome, 15 avril. — Ne pouvant résider à Milan, quitterait volontiers l'Italie pour l'Espagne 142

AU DUC DE BROGLIE, M^tre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

589. — C. — Civita-Vecchia, 15 avril. — Explique les fréquents abandons de son poste par des raisons de santé 143

A M. DI FIORE, A PARIS

590. — C. — Civita-Vecchia, 28 avril. — Beaux yeux de Mme de Biron. — Mlle Moreau, fille du général. — Amants de la Duchesse de Berry. — Le roi de Naples. — Statue d'Apollon. — La jeune fille assassinée (R. C.) 144

A M. LE DUC DE BROGLIE

591. — A. — Civita-Vecchia, 10 juillet. — Sollicite son déplacement en Espagne 147

A Mme GAUTIER, A GRENOBLE

592. — C. — Rome, 30 juillet. — La félicite de la passion éprouvée par son fils. — L'engage à organiser son existence comme Mme Récamier 148

AU BARON DE FORMONT, A LIVOURNE

593. — Civita-Vecchia, août. — Conséquence d'une mesure fiscale à l'égard des tissus de laine 148

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

594. — C. — Civita-Vecchia, 27 octobre. — Les orages d'Albano. — La science et la superstition aux prises 149

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

595. — E. — Rome, 24 novembre. — « Tartarie chinoise ». — Notes biographiques sur les principaux personnages de Rome et des Etats pontificaux 151

A M. DI FIORE, A PARIS

596. — C. — Rome, 25 novembre. — Envoi d'une préface pour la nouvelle édition des *Lettres familières écrites d'Italie* par le Président de Brosses 156

Pages

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

597. — C. — Rome, 25 novembre. — Ariberti et Pecchio. — Vendetta italienne. Anecdote du XVIe siècle..... 157

1836

AU COMTE CINI, A ROME

598. — S. — Paris, 3 février. — Lui propose une édition illustrée de Molière 161

AU DUC DE BROGLIE, Mtre DES AFFres ÉTRes

599. — A. — Civita-Vecchia, 15 février. — Demande un congé pour raisons de santé 162

AU COMTE CINI, A ROME

600. — S. — Mercredi, mars. — Le remercie d'un récit intime.... 163

A Mme JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

601. — C. — Civita-Vecchia, 14 mars. — Sa paresse pour écrire des lettres. — Mort de Mme Lœtitia Bonaparte ; son grand caractère. — Absence d'énergie à Paris. — Fieschi. — Empoisonnement de quatre réformateurs. — Mort du cardinal Zurla. — Ses occupations littéraires. — Causeries, divagations (R. C.). 164

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

602. — C. — Rome, le...mars. — La bonne compagnie, en France, ignore l'amour. — « Le siècle du ridicule est passé. — Sieyès a créé l'aristocratie littéraire » 167

A M. FRANÇOIS ARAGO, A PARIS

603. — C. — Civita-Vecchia, 3 avril. — Lui demande la solution de ce problème: Quelle est la somme qui, en 1836, équivaut à cent francs de 1726 ?..... 168

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

604. — C. — Rome, 23 avril. — Tombeau de Mlle de Montmorin à Saint-Louis des Français, élevé par M. de Chateaubriand. — Fresques du Dominiquin..... 169

A M. THIERS, Mtre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

605. — A. — Civita-Vecchia, 5 mai. — Lui annonce la remise du Consulat et son prochain retour à Paris..... 170

AU COMTE CINI, A ROME

606. — S. — Marseille, 16 mai. — Acquisition d'un *Gil Blas* à son intention. — Grande prospérité de Marseille. — Une éclipse insignifiante 171

Pages

A M. DI FIORE

607. — Rome, 18 juin. — Un jeûne de vingt-six jours. — *La Muette de Portici.* — Pénurie de la famille Borghèse..... 171

A Mme JULES GAULTHIER, A PARIS

608. — C. — Paris, 15 septembre. — Compliments de condoléances au sujet de la mort de sa mère..... 173
609. — C. — Paris, 7 octobre. — Dîner avec des danseuses, « la société la moins triste et par suite la meilleure » ... 173
610. — C. — Paris, le 15... — Lui demande son itinéraire pour la semaine. — Inquiétudes au sujet de l'attaque de Constantine 174
611. — C. — Paris, dimanche. — Déplore la durée de son indisposition. — Bals masqués. — Opéra italien exécuté par des personnes de la société..... 175

AU BARON DE MARESTE

612. — I. — Paris, octobre. — Billet. 175

A M. ARNOULD FREMY, A PARIS

613. — Paris, 26 octobre. — Le style de la bonne compagnie et celui de la démocratie, écueil des auteurs..... 176

A Mme JULES GAULTHIER, A MOUSSY

614. — C. — Paris, 1er novembre. — Madame Murat à Paris. — Procédés dont elle est l'objet. — Mme Récamier. — M. Sosthènes de Larochefoucauld 176

A M. STRITCH, A LONDRES

615. — C. — Paris, 28 novembre.— Analyse d'*Une Fée de Salon*, roman de M. Arnould Frémy 178

A M. DE PASTORET

616. — 1826-1836. — Citations de quelques lettres extraites d'un catalogue parisien..... 185

1837

A Mme JULES GAULTHIER, A PARIS

617. — I. — Dimanche matin. — Billet galant 186
618. — S. — Paris, 7 janvier. — Une ascension en ballon (?...). — Laconisme du mécontentement..... 186

AU BARON DE MARESTE

619. — I. — Paris, janvier. — Promenade avec Mérimée..... 186
620. — I. — S. d. — Remise d'une partie de plaisir..... 187

A Mme L^***^

621. — C. — Paris, 17 mars.— Lettre et réponse également supposées (R. C.). 187

Pages

AU COMTE CINI, A ROME

622. — S. — Paris, 29 mars. — Paris « séjour divin ». — Prix de la vie pour un galant célibataire..... 189
623. — S. — Paris, 9 avril. — Mort d'une parente du Comte..... 190
624. — S. — Paris, 28 avril. — Suite de la précédente..... 191

AU BARON DE MARESTE

625. — I. — Paris, 9 juin. — Contribution pour les *Mémoires d'un Touriste*..... 192
626. — I. — Paris, 9 juin. — Postscriptum..... 192

AU COMTE CINI, A ROME

627. — S. — Paris, 11 juillet. — Le choléra à Naples. — Son seul remède efficace. — Démarches officieuses pour une affaire de famille..... 193

A M. ABRAHAM CONSTANTIN, A ROME

628. — C. — Paris, 11 juillet. — Critique du Salon de peinture à l'exposition du Louvre. — Faveur à l'école espagnole. — Ingénieux procédés du baron Taylor pour la formation d'un musée espagnol en France. 195

AU COMTE CINI, A ROME

629. — S. — Paris, 12 août. — Deux billets d'amitié..... 197
630. — S. — Paris, 28 septembre. — Suite des démarches. — La reine Victoria amoureuse sans réciprocité..... 197
631. — S. — Paris, 10 octobre. — Conseils pour éviter le retour du choléra. — Tirage des grands journaux de Paris.. 198

AU BARON DE MARESTE

632. — I. — Paris, 23 octobre. — Le baron, collaborateur des *Mémoires d'un Touriste*. — Beyle l'engage à dicter ses propres Mémoires pour passer à la postérité.. 201

AU COMTE CINI, A ROME

633. —.S. — Paris, 28 novembre. — Intervention méthodique de Colomb dans l'affaire de Mme Canfora-Cini..... 202

A Mme JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

634. — C. — Paris, 20 décembre. — Aphorisme d'un amoureux boudeur. — Se plaint de l'écriture de son amie, en reconnaissant la sienne indigne..... 203

AU BARON DE MARESTE

635. — I. — Paris, jeudi (s. d.). — Le baron et Colomb sollicités comme témoins du mariage (?) de Beyle..... 203
636. — I. — Paris, s. d. — Solitude, fièvre et rhume..... 204

Pages

1838

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

637. — C. — Paris, 10 janvier. — Mœurs familiales anglaises : les majorats. — Amour des Anglais pour leur reine ; « le pouvoir aux mains de la grâce et de la faiblesse ».— La manie des grandeurs..... 204

A M. G... C..., A PARIS

638. — C. — Paris, 20 janvier. — Analyse du caractère de Don Juan, à propos d'une suite au *Don Juan* de Lord Byron 206

AU COMTE CINI, A ROME

639. — S. — Paris, 24 janvier. — Billet financier..... 207
640. — S. — — S. d. — Renseignements..... 207

A M. G... C..., A PARIS

641. — C. — Paris, 19 février. — Ce qui est nécessaire pour faire un livre qui ait la chance de trouver quatre mille lecteurs 209

AU MARQUIS DE CUSTINE

642. — [Paris, février]. — Une fable pour les *Mémoires d'un Touriste*..... 210

A M. DI FIORE, A PARIS

643. — C. — Bordeaux, 24 mars. — Dégustation et spectacles. — Beauté des femmes d'Angoulême. — Les gens de Bordeaux. — Tarif de la galanterie bordelaise.... 210

A M. DI FIORE, A PARIS

644. — C. — Strasbourg, 2 juillet. — Un touriste goutteux. — L'amour du beau l'incite à voir Cologne. — Consultation du docteur Prévost à Genève..... 211

A Mme LA COMTESSE DE TASCHER, A PARIS

645. — C. — Paris, juillet. — La félicité de son courage lui indique le moyen de « casser la pointe » au malheur et l'engage à lire les *Pensées* de Vauvenargues..... 213

A M. DI FIORE, A PARIS

646. — C. — Paris, 13 août. — Un remède contre la dyssenterie, les coupures et le choléra. — Curieux quatrain de Palaprat 214

A Mme LA Ctesse DE TASCHER, A ST-COME

647. — C. — Paris, 24 août. — Lui offre les *Mémoires d'un Touriste*. — Les bayadères aux Variétés. — Chute de *Robert Macaire*..... 215

Pages

AU DOCTEUR EDWARDS, A PARIS

648. — C. — Lyon, 4 septembre. — Lisimon ou *remède au suicide*, petit traité composé pour obtenir un prix de vertu à l'Académie 215

A M. DONATO BUCCI, A CIVITA-VECCHIA

649. — I. — Paris, 6 septembre.— Les agissements du grec Lysimaque en l'absence du Consul. — Extrême probité de Beyle..... 225

AU BARON DE MARESTE

650. — I. — Paris, octobre. — Rendez-vous pour une promenade à Meudon..... 226

AU MARQUIS DE CUSTINE, A PARIS

651. — C. — Paris, 24... — Envoi des *Mémoires d'un Touriste* 227

1839

AU COMTE CINI, A ROME

652. — S. — [Paris], 2 janvier. — Nouvelles de la politique. — Une Vente de charité en faveur des Polonais. — Débuts et triomphe de Rachel au Théâtre Français. — Un préfet de police trop complaisant. — Appréciations sur quelques journaux de Paris. — Les manuscrits du Tasse 227
653. — S. — S. d. — Statistique du choléra dans le Midi de la France 232
654. — S. — S. d. — Valeur comparative des écus français 232
655. — I. — Ce 4 au soir. — Remerciements et félicitations..... 233

A Mme LA COMTESSE DE TASCHER, A PARIS

656. — C. — Paris, 16 mars. — L'*Abbesse de Castro et la Suora Scolastica* 233

A Mme JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

657. — C. — Paris, 21 mars. — Le *Salon* de 1839, critique pour « une dame de Naples »..... 234

A M. HONORÉ DE BALZAC

658. — S. d. — Regrette de quitter Paris sans l'avoir rencontré.... 236

AU Gal CUBIÈRES, M^tre^ DE LA GUERRE

659. — A. — Paris, 2 avril. — Réclamation d'un arriéré de traitement 237

A M. HONORÉ DE BALZAC

660. — E. — [Paris], 17 mai. — Envoi de la *Chartreuse de Parme* au « Roi des Romanciers »..... 237

Pages

A Mme ROMAIN COLOMB, A PARIS

661. — C. — Paris, 9 juin. — Conseils au sujet de la santé de son mari. — Un mariage en perspective..... 238

A M. PAUL DE MUSSET

662. — E. — Juin. — Le félicite de son roman : *Un Regard*. — Conseils littéraires : « Oser être simple et fuir l'emphase et l'affectation ».— Exemples: Rachel et les *Lettres de Pline*, traduites par Sacy..... 239

AU M^al SOULT, M^tre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

663. — A. — Civita-Vecchia, août. — Lui annonce qu'il a repris la gérance du consulat..... 240

A M. DI FIORE, A PARIS

664. — C. — Naples, 9 novembre. — Terrible sortie contre les femmes de Naples. — Le roi de Naples thésaurise. — Le Pape n'a pas voulu recevoir le duc de Bordeaux (R. C.)..... 240

A Mme LA COMTESSE CINI, A ROME

665. — S. — Civita-Vecchia, 29 novembre. — Billet..... 241

1840

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

666. — C. — Rome, 4 janvier. — Fête donnée par l'ambassadeur de France. — Le duc de Bordeaux à Rome, son physique, étiquette dont il est l'objet, son attitude, sa conversation. — Le grand Duc héréditaire de Russie, joyeux, aimable et bon (R. C.)..... 242

A M***, A PARIS

667. — C. — Civita-Vecchia, janvier. — Le duc de Bordeaux : quelques circonstances de son voyage..... 244

A M. E. D. FORGUES, A PARIS

668. — C. — Civita-Vecchia, 12 janvier. — Les Tombeaux de Corneto. — Le roman est-il mort ?..... 244

A M. DI FIORE, A PARIS

669. — C. — Civita-Vecchia, 29 janvier. — Civita-Vecchia est un bureau de poste. — Projet de lettre au Ministre des Affaires Etrangères.— Statues découvertes à Cerveteri..... 245

AU M^al SOULT, M^tre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

670. — A. — Civita-Vecchia, 29 janvier. — Notice sur les statues de Cerveteri 246

Pages

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

671. — C. — Civita-Vecchia, 29 janvier. — Description des 11 statues découvertes à Cerveteri 247

A M. DI FIORE, A PARIS

672. — C. — Civita-Vecchia, 29 mars. — M. de Genoude à Rome ; sa présentation au Pape 248

AU COMTE CINI, A ROME

673. — S. — 1er avril. — Déguisements d'Horace Vernet à Civita-Vecchia. — L'expédition de l'Inde anglaise contre la Chine. — Nouvelles diverses. — Insuccès de Bayle à la chasse 249

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

674. — C. — Civita-Vecchia, 20 mai. — Envoi de médailles et de pierres antiques 250

AU COLONEL RANDON, A ORAN

675. — C. — Civita-Vecchia, 26 juin. — Réponse à une lettre sur un fait historique (mars 1815) 252

A Melle EUGÉNIE GUZMAN Y PALAFOX, A MADRID

676. — C. — Civita-Vecchia, 10 août. — Réflexions sur les révolutions. — Entrée de Napoléon à Berlin, en 1806. — Siège de Florence en 1530. — Envoi de médailles antiques. — Ne pas trop s'affliger pour une perte d'argent.—Conseils pour l'approche de la vieillesse. 253

A Mme MARIE BONAPARTE VALENTINI, A CANINO

677. — C. — Civita-Vecchia, 14 août. — Lui offre ses journaux et ses livres 255

A Mme VIRGINIE ANCELOT, A PARIS

678. — C. — Civita-Vecchia, 1er septembre. — Présentation de M. Péruzzi. — Joli postscriptum..... 255

A M***

679. — Civita-Vecchia, 29 septembre. — Commission..... 256

A M. HONORÉ DE BALZAC, A PARIS

680. — C. — Civita-Vecchia, 30 octobre. — Remerciements de son étude sur la *Chartreuse de Parme*, publiée dans la *Revue Parisienne* du 25 septembre..... 257

A Mme JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

681. — C. — Civita-Vecchia, 9 novembre. — Simple billet amical... 263

Pages

A M. DI FIORE, A PARIS

682. — C. — Civita-Vecchia, 30 novembre. — Le duc de Bordeaux. — Un poisson singulier dans une salle de dissection — Conjectures sur la mort éventuelle du Pape.... 263
683. — C. — Civita-Vecchia, 5 décembre. — Envoi de pierres antiques 264

1841

A M. GUIZOT, Mtre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

684. — A. — Civita-Vecchia, 4 mars. — Renseignements administratifs 265

A M. DE FIORE, A PARIS

685. — C. — Rome, 5 mars. — Deux reines au bal du palais Colonna.— Anecdote sur la reine de Naples. — Munoz à Rome.— Le traitement des Ambassadeurs. 266
686. — C. — Rome, 11 mars. — Perplexités du gouvernement pontifical. — Les cardinaux Lambruschini et Tosti. — M. Torlonia.— Imbécillité des jeunes princes romains. — Cardinaux papables..... 268
687. — C. — Civita-Vecchia, 14 mars. — Le prie de faire recopier ses lettres. — Deux talents, fort pauvres : M. Smidt, peintre et Mlle Molica, bon contralto. — Organisation vicieuse de l'Académie de France à Rome. — Toto d'Alberti donne un coup de poignard à sa maîtresse 270

A M. HONORÉ DE BALZAC, A PARIS

688. — Civita-Vecchia, 5 avril. — Lui envoie un exemplaire interfolié de la *Chartreuse de Parme*, avec prière d'y consigner ses réflexions..... 273

A M. DI FIORE, A PARIS

689. — C. — Civita-Vecchia, 5 avril. — S'est « colleté avec le néant. » — Singuliers symptômes de la maladie dont il est atteint 274
690. — C. — Rome, 8 avril. — Opinion du docteur Dematteis sur sa maladie. — Son logement à Rome..... 275
691. — C. — Rome, 19 avril. —Pose d'un exutoire et saignée.... 276

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

692. — I. — Rome, 28 mai. — Tombeau de Pietra della Valle dans l'église d'Ara Cœli. — S'informe du prix de la première communion d'une jeune fille de 14 ans. — Bienfait momentané des saignées..... 277
693. — C. — Civita-Vecchia, 9 juin. — Naufrage du bateau *le Pollux*. — Déconvenue de Lacordaire à Rome. — L'ambassadeur a peur de Beyle.— Ses deux chiens. 277

Pages

A M. DÉSIRÉ LAVERDANT, A PARIS

694. — E. — Civita-Vecchia, 8 juillet. — Décadence de la langue française de 1800 à 1841. — Prolixité des grands prosateurs. — Réaction de Stendhal qui sacrifie la forme au fond 279

A M. GUIZOT, M^tre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

695. — A. — Civita-Vecchia, août. — Sollicite un congé de convalescence 280

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

696. — C. — Florence, 8 octobre. — Lui annonce son départ pour Genève. — Congrès des savants à Florence. — Se félicite de devenir avare.— Son portrait par Sodermark. — Plaisirs de l'automne à Rome 281

A M. GUIZOT, M^tre DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

697. — A. — Civita-Vecchia, 21 octobre. — Lui annonce la remise du consulat et le remercie du congé qu'il lui a accordé. 282

1842

A M. E. D. FORGUES, A PARIS

698. — C. — Paris, 29 janvier. — Envoi des 2 volumes de *l'Amour*. 282

AU COMTE CINI, A ROME

699. — S. — Compiègne, 25 février. — Renseignements pour une commission. — Les inconvénients de la chasse en compagnie et des dîners d'apparat..... 283

A M. BONNAIRE, A PARIS

700. — S. — Paris, 21 mars. — Conventions pour la publication de Contes et Romans dans la *Revue des Deux Mondes*. 285

ROMAIN COLOMB A M. SUTTON-SHARPE

701. — I. — Paris, 7 octobre. 1842 — Lui envoie l'*Histoire de la Peinture en Italie* comme souvenir de Beyle, et l'indication de son « dernier asile »..... 286

NOTE DU BARON DE MARESTE

702. — I. — 9 avril 1846. — Envoi à Colomb de lettres manuscrites de Beyle et de la relation de son voyage à Londres avec Schmidt, en 1818..... 287

Pages

ROMAIN COLOMB AU BARON DE MARESTE

703. — I. — Samedi 16 mai 1846. — Lui envoie deux lettres de Beyle et le *Rouge et le Noir*..... 287

APPENDICE. — *Lettres de Stendhal à M. de Strombeck* (1811-1814). 288

ERRATA..... 291

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES

Noms propres. — Ouvrages scientifiques, littéraires et dramatiques. — Œuvres d'Art. — Journaux et Périodiques.

CITÉS

dans les 8 volumes de la

Correspondance de STENDHAL

NOTA

Les Numéros imprimés en italiques *indiquent les passages les plus importants.*

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Abbé de l'Epée (L'). I : 4.
Abbesse de Castro (L'). III : 233, 285.
Abbot (The). II : 78, 226, 227.
Abélard. I : 203 ; II : 14, 245, 380.
Abrégé d'astronomie. I : 52.
Abrégé de Mably. II : 361.
Abuffar. II : 314.
Academus. I : XVII.
Acerbi. I : 291.
Achille e Deidamia. II : 313.
Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire. II : 275.
Actentirkoff III : 68.
Acton. I : 330 ; III : 65.
Addison. II : 285.
Adelchi. II : 295.
Adèle de Senanges. I : 102.
Adele di Lussignano. II : 313.
Adelgizio. II 225.
Adrien Empereur). III : 247.
Advertirer (L'). II : 46.
Africa (L'). II : 508.
Agamemnon. II : 240, 382.
Agar renvoyée par Abraham. II : 344.
Agier. II : 105, 483.
Aglaé (Mme). II : 151, 160, 167, 173, 185.
Agnès de Méranie. III : 31.
Agnese (L'). II : 315.
Agoult (d'). III : 185.
Aguado. III : 118, 196, 197.
Aiguillon (d'). II : 50.
Aïssé (Mlle). I : VIII, 267.
Ajo nell' imbarazzo (L'). II : 316.
Alambic de Stendhal (L'). III : 103.
Albani. III : 68.
Albany (Comtesse d'). II : 225.
Alberti. III : 231.
Albuféra (duc d'). II : 30.
Album (L'). II : 282.

Alembert (d'). **I** : 51 ; **II** : 43, 237, 241, 274, 340, 426, 506 ; **III** : 15, 156.
Alessandro nelle Indie. **II** : 169.
Alexander (Mme). **II** : 516.
Alexandre. **I** : 41.
Alexandre le Grand. **I** : 114, 318.
Alexandre Ier. **II** : 96, 112, 392, 429.
Alfieri (Vittorio). **I** : 61, 68, 84, 94, 98, 106, 107, 108, 109, 126, 142, 198, 203, 214, 237 ; **II** : 37, 44, 47, 119, 123, 167, 168, 225, 226, 339, 340, 342, 382, 403, 407, 470 ; **III** : 60.
Aligret. **I** : 127, 128.
Allart. **II** : 1.
Allemagne (De l'). **II** : 85, 86.
Allemand. **I** : 99.
Allery ou Alertz (Doct.). **III** : 276, 280.
Almanach National. **I** : 118.
Almandin Malatta. **II** : 188.
Alonzo. **II** : 347.
Alzire. **I** : 36, 202.
Amants chiens (Les). **II** : 366.
Amants magnifiques (Les). **I** : 97.
Amateur d'autographes (L'). **II** : 428, 429.
Ambrageac (d'). **II** : 460.
Ambrosi. **II** : 223.
Amica. **II** : 497.
Amici di Siracusa (Gli). **II** : 315.
Amour (De l'). **I** : 295 ; **II** : VII, 137, 138, 139, 143, 145, 156, 169, 174, 178, 182, 185, *189*, 190, 192, 195, 197, 199, 210, 211, 215, 217, 220, 224, 229, 230, 246, 247, 277, 287, 302, 333, 334, 428 ; **III** : 109, 282, 288.
Amour qui se coupe les ailes (L'). **III** : 276.
Ampère (J.-J.). **II** : 317 ; **III** : 129, 133, 134, 135, 136.
Amusements philologiques. **II** : 321.
Amyot. **I** : 41.
Ancelot. **II** : 240, 263, 338, 383, 384 ; **III** : 17.
Ancelot (Mme). **I** : XVII ; **II** : 476, 498, 519 ; **III** : 4, 11, 34, 102, 129, 139, 265.
Ancilla. **I** : XVII ; **III** : 4, 29, 51.
Ancillo. **II** : 225.
Ancillon. **I** : 258, 260, 262, 312, 315.
Andréa (M. d'). **III** : 241.
Andréossy (Général). **II** : 18, 29, 134.
Andrieux. **II** : 285.
Andromaque. **I** : 49, 60, 61.
Ane mort ou la femme guillotinée (L'). **II** : 482.
Angeline. **II** : 160, 173, 175.
Anglais à Rome (Les). **II** : 337.
Anglais... pour rire (Les). **II** : 386.
Anglès. **I** : 367.
Anglesea (Marquis d'). **II** : 433.
Angoulême (duc d'). **II** : 307, 387, 478, 518.
Angoulême (duchesse d'). **II** : *478*, 479, 520.
Animaux malades de la peste (Les). **I** : 49, 61, 68.
Anjou (Mme d'). **I** : XVII.
Annales (Les). **II** : 79.
Annales du Moyen-Age. **II** : 385.
Annibal. **I** : 138.
Annibal (M.). **III** : 132, 161, 162, 163, 171, 190, 191, 194, 200, 202, 233.
Anquetil. **I** : 233. **II** : 7.
Anson (L'Amiral). **II** : 78.

Anthologie (L'). **III** : 62.
Antinoüs. **I** : 124 ; **II** : 59, 177.
Antiquary (The). **II** : 78, 226.
Antoine. **I** : 91 ; **III** : 204.
Antoine Albert. **III** : 163.
Antoine (Domestique). **I** : 4, 16.
Apelles (Baron). **III** : 15, 20.
Apollinaire. **I** : XVII ; **II** : 49, 74, 470 ; **III** : 1, 3, 6, 7, 8, 15, 16, 17, 18, 21, 23, 24, 28, 29, 31, 32, 35, 36, 38, 39, 40, 42, 45, 46, 47, 48, 52, 57, 58, 98.
Apollon du Belvédère (L'). **I** : 180 ; **II** : 123 ; **III** : 66, 145.
Apologie de Néron (L'). **II** : 523.
Appiani (peintre). **II** : 125, 126, 127.
Appius. **II** : 273.
Appony (d'). **II** : 448, 451.
Arago (François). **II** : 272 ; **III** : 168.
Araminte (Les). **III** : 65.
Arancey (Mlle d'). **I** : 79.
Arbelet (Paul). **I** : XIII, XIV, 86, 192, 427, 428, 429, 431, 433, 434 ; **II** : 9, 135, 136, 156 ; **III** : 119, 120.
Archives Littéraires (Les). **I** : 84, 192, 195, 200, 228, 244.
Argenson (d'). **II** : 168.
Argentina (L'). **II** : 315.
Argout (Comte d'), gouverneur de la Banque de France. **I** : XVIII.
Argout (Comte d'). **I** : XV, XVII ; **II** : 34, 132, 134, ; **III** : 6, 9, 24, 32, 41, 46, 103.
Argout (Comtesse d'). **II** : 475 ; **III** : 31, 42.
Arguelles. **II** : 187.
Aricci. **II** : 403, 405, 424.
Arioste (L'). **I** : 52, 98 ; **II** : 124 ; **III** : 26, 81, 82, 236, 259.
Aristarque (L'). **II** : 242, 243.
Aristide. **I** : 48, 51 ; **II** : 125, 127.
Aristonoüs ou l'esclave d'Alcine. **III** : 259.
Aristophane. **I** : 207 ; **III** : 17.
Aristote. **I** : 263.
Arlincourt (Vicomte d'). **II** : 280, 290, 348, 355, 356, 413 ; **III** : 31.
Armance, ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827. **II** : VIII, 350, 445-448, 467, 477, 483, 488, 537.
Armida (L'). **II** : 50, 380.
Armide. **II** : 133, 190.
Arminio (L'). **II** : 229, 234.
Arnaud (L'abbé). **II** : 22, 23.
Arnaud (Mlle). **II** : 109.
Arnault. **I** : 26.
Arnaut fils. **II** : 263.
Arnold (M.). **I** : 79, 93.
Arnold (Mme). **I** : 79.
Arnold (Mlle). **I** : 79.
Arrigo Beyle, Milanese. **II** : 136.
Artaria. **I** : 369.
Artaud. **III** : 6, 17, 38, 40.
Art de dîner en ville (L'). **II** : 290.
Artois (Comte d'). **I** : 25 ; **II** : 27, 28, 251, 523.
Art poétique (L'). **I** : 57, 60, 68.
Assassinat du duc de Bourgogne au pont de Montereau (L'). **II** : 296.
Assomption (L'). **II** : 481.
Assur. **II** : 380.
Asti (B.). **II** : 37.
Atala. **III** : 258.

Atala, de Girodet (L'). I : 372.
Athalie. I : 16, 50.
Athalin (Général). III : 195.
Athenæum (L'). II : 484, 485.
Atlas de Lesage (L'). II : 430.
Aubertin. II : 53, 59, 74.
Auger. II : 47, 59, 295, 318, 363, 505, 519.
Auguste (Empereur). I : 49, 53, 86, 400 ; II : 123, 385 ; III : 1, 247, 254.
Augustoni Antonio. II : 121, 216, 241.
Aumale (Duc d'). III : 242.
Aumont (Comtesse d'). III : 194.
Ausone. III : 260, 261.
Austen (Mme). II : 431, 466, 490, 521.
Avaray (D'). II : 301.
Avare (L'). I : 16, 122, 223, 255.
Aventures d'Aristonoüs. II : 392.
Avril (Pierre). I : 52.
Aymon (Marguerite). II : 270, 271, 272, 351.
Azanza. II : 88.
Azur (Mme). II : 493 ; III : 1, 2, 3, 4, 6, 13, 21, 29, 32, 35, 37, 45, 46, 49, 51, 54, 58, 142.

B

Bacon. I : 51, 85.
Badon. I : 294, 304.
Baert. I : 195, 204, 246.
Bagno di Leda (il). I : 368.
Bailleul. II : 85, 264, 285.
Bailly de Ferrette (Le). II : 322.
Bajazet. II : 296.
Balance of Power (The). II : 107.
Balbi. II : 166, 275.
Balbi (Mme de). II : 301.
Baldrini. III : 117.
Baltedat (Mme). III : 32.
Balzac (Honoré de). III : 118, 119, 236, 237, 238, 257, 274, 277, 286.
Bancal. II : 49.
Bandello. II : 480. III : 27.
Bank (Joseph). II : 468.
Banti. I : 344.
Baour-Lormian. II : 112, 239, 285, 425.
Barante (Baron de). II : 134, 358, 371, 490, 491 ; III : 194.
Barastin. III : 32.
Barbaglia. II : 164, 195.
Barberin (Pape). III : 14.
Barbey d'Aurevilly. I : VI, XVIII.
Barbier. I : 16, 19, 36.
Barbier. III : 251.
Barbier de Séville (Le). I : 417 ; II : 130, 187, 208, 221, 234.
Barbiere di Siviglia (il). II : 118.
Bardi. II : 171.
Barême. II : 309.
Barilli. II : 322.

Barnave. I : 45.
Barnaveld. I : 253.
Baron. II : 346.
Baron (Hôtel). III : 211.
Barot. II : 166.
Barot (Lolot). III : 71.
Barral (Louis de). I : XVII, 185, 302, 318 ; II ; 35, 37, 38, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 63, 65, 71, 74, 76, 77, 78, 79, 92, 101, 103, 104, 106, 110, 121, 131, 132, 134, 150, 153, 154, 158, 160, 165, 166, 167, 173, 175, 181, 185, 189, 191, 196, 197, 199, 210, 214, 215, 220, 221, 230, 231, 232, 233, 234, 482 ; III : 74, 139.
Barral (Vicomtesse de). II : 173, 234.
Barras. II : 491.
Barrès (Maurice). I : V-X, XI ; II : 536.
Barrière. II : 253.
Barrois (Théophile) de II : 52, 73. 477.
Barrymore (Lady). II : 251.
Barthas (Du). II : 390.
Barthe. III : 228.
Barthélemy. III : 70.
Barthélemy d'Orbanne. I : 45.
Bartoli. II : 171.
Bartoli (Marquise). II : 481.
Bartolomeo (Marquise). II : 477.
Bartolommeo della Porta (Fra). III : 72, 113.
Bartolozzi (Mme). III : 77, 79.
Bassan. II : 481.
Bassi (Comte) II : 49, 51.
Bassompierre. III : 245.
Basvigliana (La). II : 342, 403, 406.
Battoni. II : 353.
Baudoin. II : 299.
Baudoin (Mme). I : 232.
Baudon. II : 3.
Baudry. III : 125, 139.
Baure (Mme de). I : 151.
Bayard. I : VI ; II : 61, 286.
Bayet. II : 108.
Bayle (Pierre). I : 233.
Bazin. III : 51, 74, 107, 125, 132.
Bazin (Historien). III : 215.
Bazire-Longueville (Mme). II : 469.
Beacon (The). II : 302, 303.
Béatrix (L'archiduchesse). II : 72.
Beau. II : 212.
Beaufils. II : 153.
Beauharnais Prince Eugène de). I : 237 ; II : 66, 347, 417 ; III : 53.
Beaujolais (Duc de). II : 516.
Beaujon (Banquier). II : 504.
Beaumanoir (Les Derniers des). II : 347.
Beaumarchais. I . 26, 167, 325, 399 ; II : 237, 382.
Beauties of Shakespeare. I : 203, 214.
Beauvau (Prince de). II : 191.
Beccaria. II : 285, 286, 408.
Beccaria (Giulia). II : 406.
Béchet fils. II : 470.
Beethoven. II : 187.

Belamy (Mistress). **II** : 254.
Beler. **I** : 1.
Belgiojoso (Prince). **III** : 175.
Belgiojoso (Mme de). **III** : 262.
Belgiojoso. **II** : 194.
Belgium Manners. **III** : 125.
Bélisaire. **II** : 397.
Bélisaire. **I** : 424.
Bellegarde (De). **II** : 418.
Belle-Ile (L. P.). **I** : XVII, 328, 331, 366, 368, 393; **II** : 13, 14, 20, 63, 74, 133, 134, 198.
Belleyme (De). **III** : 51, 53.
Bellini. **III** : 3, 30, 31, 68.
Belloc (Mme Louise Sw.). **II** : 350, 500, 520.
Belloc (Mme). **II** : 190, 228, 229.
Belmonte (Mme de). **III** : 66.
Bélugou (Léon). **I** : XI, XIV.
Benjamin de la Maison (Le). **I** : XVII.
Bentham (Jérémie). **II** : 4, 32, 37, 71, 73, 108, 212, 400, 406, 512, 514, 515; **III** : 209.
Bentinck (Lord). **I** : 420.
Benvenuti. **II** : 405.
Beppo. **II** : 424, 502.
Bequey. **II** : 74.
Béranger (P.-J. de). **II** : 29, 108, 109, 238, 239, 358, 373, 403, 407, 505 ; **III** : 6, 17, 22, 38, 99, 129.
Béranger (M.). **II** : 71.
Berchoux. **II** : 413.
Berelli. **II** : 118.
Bérenger (Comte). **II** : 159.
Bérenger-Labaume. **III** : 74.
Berenice in Siria. **II** : 313.
Bereytter (Annette). **I** : 414; **II** : 76, 92, 165, 167, 173, 175, 220, 221, 224, 227, 230, 231, 233.
Bergami. **II** : 193, 194, 198.
Bergerie (De la). **III** : 164.
Bergons (Relieur). **III** : 251.
Berlinghieri)Mlle Julie). **III** : 56.
Bernard (Joseph). **III** : 129.
Bernardin de Saint-Pierre. **I** : 56.
Bernardino S. (de Sienne). **III** : 277.
Bernetti (Cardinal). **III** : 40, 47, 51, 55, 56, 68, 152, 154.
Bernin, **III** : 49.
Bernis (Cardinal de). **II** : 504, 506 ; **III** : 170.
Berriat. **I** : 79.
Berry (Charles-Ferdinand, duc de). **II** : 170, 207 ; **III** : 34.
Berry (Duchesse de). **II** : 299, 488 ; **III** : 145, 241.
Berryer. **II** : 30 ; **III** : 27.
Berthier (Maréchal, prince de Neuchâtel). **I** : 299, 378 ; **II** : 265, 412, 486.
Berthier (Ferdinand de). **II** : 388.
Berthollet. **II** : 109.
Bertin. **II** : 390.
Bertin (Mlle). **III** : 261.
Bertin de Vaux. **II** : 496.
Berton. **II** : 258.
Bertrand (Général). **I** : 400 ; **II** : 83.
Bertrand (Comtesse). **II** : *83*, 101.
Bertrand (Mme). **I** : 165, 238, 256, 263.

Berutti (Cardinal). **III** : 120.
Berville. **II** : 253.
Besançon. **I** : XVI, XVII ; **II** : 33, 42, 44, 45, 75, 79, 132, 186, 189, 193, 195, 220, 221, 232, 234, 322 ; **III** : 13, 19, 23, 24, 25, 42, 281.
Besnard. **I** : 382.
Besnaud. **I** : 408.
Besson (Mlle). **I** : 14.
Betrothed (The). **II** : 374.
Bettoni. **II** : 69.
Beugnot (Comte). **I** : XVII, 393, 421 ; **II** : 47, 48, 72, 134, 198 ; **III** : 131.
Beugnot (Comtesse). **I** : XVII, 391, 392, 408 ; **II** : 58, 185.
Beyle (Chérubin, père de Stendhal). **I** : 3, 4, 8, 19, 22, 31, 36, 40, *46*, 52, 60, 71, 87, 93, 96, 114, 120, 136, *147*, *148*, *151*, 152, 154, 157, 167, *173*, 175, 177, 181, 197, 198, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 212, 218, 219, 223, 232, 234, 235, 237, 243, 266, 269, 271, 272, *273*, 297, 298, 305, 315, 317, 346, 363, 366, 396, 403, 415, 427, 429, 431, 432, 433 ; **II** : VII, 2, 10, 11, 16, 25, 27, 36, 74, 102, 110, 132, *155*, *157*, 158, 161 ; **III** : 1, 4, 52.
Beyle (Henri). **III** : 17, 24, 38, 40, 270, 287.
Beyle (Marie-Zénaïde-Caroline). **I** : 4, 5, 7, *11*, 12, 16, 17, 18, 19, 22, 31, 35, 42, 46, 49, 58, 60, 67, 84, 86, 122, 145, 149, 184, 203, 214, 233, 235, 256, 328, 431.
Beyle (Pauline. **I** : VIII, XIII, 111, 174, 176, 192, 274, 275, 277, 427-434 ; **II** : 15, 21, 25, 36, 42, 43, 70, 156, 170, 178, 224, 234, 469, 471, 472 ; **III** : 99.
Beylisme (Le). **I** : 384, 385, 399.
Bezenval (de). **I** : 192, 195, 215 ; **II** : 73, 359, 523 ; **III** : 90.
Bézieux (Mme de). **I** : 333, 341.
Bianca Capello. **II** : 164.
Bibliothèque britannique (*La*). **I** : 312, 331.
Bibliothèque historique (*La*). **II** : 110.
Bidault. **II** : 353.
Bigillion (F.). **I** : 95, 163, 173, 183, 188, 195, 218, 222, 223, 233, 309, 429, 430, 434 ; **II** : 59.
Bigillion (Victorine). **I** : 381.
Bignan. **III** : 260.
Bignon (baron). **II** : 154, 276, 277 ; **III** : 17.
Bigotini (Mlle). **II** : 192.
Billet. **I** : 387, 388, 389.
Bilon. **I** : 233, 238.
Bilon (Docteur). **III** : 223.
Biographie des Hommes du jour. **III** : 252.
Biographie des romanciers. **II** : 445.
Biot. **II** : 30, 108.
Birck-Beck. **II** : 112, 117, 123.
Biron (Mme de). **III** : 145.
Bis (Hippolyte). **II** : 263, 282.
Bitaubé. **I** : 246.
Black (Docteur). **II** : 440, 442, 450, 451, 452, 453, 454, 456, 458, 459, 461, 466, 484, 490, 520, 521.
Blainey (Lord). **II** : 254.
Blaise. **I** : 203.
Blaise et Babet. **I** : 212.
Blanc (M.). **I** : 276.
Blanqui. **III** : 17, 36, 37.
Blasi. **III** : 273.
Blondeau. **II** : 31, 35, 37.
Blücher. **II** : 144.

Boccace. **I** : 98 ; **III** : 61.
Bodin (Félix). **II** : 347, 348, 356.
Bohaire (Editeur). **III** : 109.
Boileau. **I** : 52, 57, 60, 68, 95, 125, 127, 245 ; **II** : 70, 295, 390.
Boisberti (De). **II** : 487.
Bois de Prémol (*Les*). **III** : 96, 102, 143.
Boissonnade. **II** : 272.
Boissy. **I** : 47.
Boissy d'Anglas (Comte). **II** : 29, 175.
Boissy d'Anglas. **I** : 185.
Bolingbroke (H. Saint-John), Vicomte de). **I** : 325, 349.
Bolivar (Général). **II** : 199 ; **III** : 18.
Bombet (Louis-Alexandre-César). **II** : 6, 7, 8, 44, 55, 60, 72, 101, 169, 220.
Bonacorsi (Princesse). **II** : 438.
Bonald (De). **III** : 269.
Bonaparte (Napoléon). **I** : VI, 13, 74, 424 ; **II** : 27, 61, 82, 86, 93, 274, 275, 300, 342, 417, 465, 486, 503.
Bonaparte (Jérôme, roi de Westphalie). **I** : 402 ; **III** : 123.
Bonaparte (Joseph). **I** : 323, 424 ; **II** : 89, 90, 91, 387 ; **III** : 267.
Bonaparte (Lucien). **III** : 123, 255.
Bonaparte (Louis). **I** : 424.
Bonaparte (Mme Lœtitia). **III** : 123, *164*.
Bonaparte (Elisa). **I** : 424.
Bonaparte (Pauline). **I** : 424.
Bon Français (*Le*). **II** : 29.
Boni de Castellane (Comtesse). **I** : XVII ; **III** : 67.
Boniface VIII. **III** : 83, 119.
Bonifacio. **III** : 23.
Bonini (La). **II** : 50, 223.
Bonnaire (A.) ou Bonavie (copiste). **III** : 194, 201, 271.
Bonnaire (M.). **III** : 239.
Bonnes Lettres (*Société des*). **II** : 340, 347, 384.
Bonnivet (Amiral). **II** : 446.
Bono. **II** : 467.
Bonoldi. **III** : 31.
Bonsignori (Mme). **II** : 205.
Bonstetten (de). **II** : 17.
Bonval. **I** : 365.
Bordeaux (duc de). **II** : 479 ; **III** : 59, 60, 241, *242*, 245.
Bordes (Mme). **III** : 193.
Bordogni. **II** : 381.
Borghèse (Prince). **II** : 474 ; **III** : 172.
Borghèse (Camille). **III** : 172.
Borghèse (Princesse). **III** : 267.
Borone (Mme). **I** : 406.
Boroni (Mme). **II** : 51.
Borromée (Mme). **III** : 269.
Bosio (sculpteur). **II** : 307.
Bossange (Editeur). **II** : 212, 442.
Bossi. **II** : 370.
Bossuet. **I** : 52 ; **II** : 25, 514.
Botta Carlo. **II** : 408, 424.
Bouchard. **II** : 160.
Boucher (François). **II**. 110.
Boucle de cheveux enlevée (La). **I** : 245.
Bouffé. **II** : 497.
Bougault (Baronne). **I** : 33.
Bougy. **II** : 71.

Bouillé (De) **II** : 252.
Bouine (M. de la). **I** : 359.
Boulanger (Nicolas). **I** : 260 ; **II** : 270.
Boulinière (De la). **II** : 356.
Boulland (Editeur). **II** : 278.
Boulon (Mlle). **I** : 305.
Bouquet Provençaou (*Lou*). **II** : 282.
Bourbon (Connétable de). **II** : 286.
Bourbon (Duchesse de). **II** : 523.
Bourcit (Mme de). **II** : 473.
Bourgeois. **I** : 386.
Bourgeois (Mlle). **II** : 192.
Bourgoing (Mlle). **II** : 192.
Bourget (Paul). **I** : 253.
Bourrienne. **II** : 498.
Boutard. **II** : 23, 24, 60.
Bouvier (Félix). **I** : XIII ; **II** : 429 ; **III** : 186.
Bovet. **III** : 41.
Bowd. **II** : 451.
Bozzuteo (Jean). **III** : 83.
Brabant (Marie de). **II** : 383.
Bragadin (Comte). **II** : 503.
Brancas-Lauraguais (Duc de). **II** : 29.
Branchu (Mme). **I** : 26.
Brandy (Brother). **II** : 437.
Brême (Abbé de). **II** : 200.
Brême (Marquis de). **II** : 500.
Brême (Louis-Arborio de). **II** : VII, 70, 342, 344, 500, 501.
Brenne (Comte de). **II** : 485.
Briche. **III** : 11.
Brifaut. **II** : 505.
Briffe (De la). **II** : 214.
Brissot. **II** : 521-524.
Britannicus. **II** : 203.
Brizard (Acteur). **II** : 364.
Broglie (Duc de), pair. **II** : 29, 75, 200.
Broglie (Victor de). **II** : 29 ; **III** : 93, 143.
Brongniart fils (Adolphe). **I** : 423.
Bross, Cross ou Crout (Van). **I** : XVII, XVIII ; **II** : 32, 34, 35, 44, 46, 59, 63, 73, 74, 76, 77, 78, 101, 117, 121, 133, 185, 220, 227.
Brosses (Charles de). **II** : 471 ; **III** : 107, *156*.
Brougham. **II** : 8, 70, 74, 456, 460, 463, 465, 469, 484.
Broussais **II** : 516.
Brun (Général). **II** : 160.
Brun (Pierre). **III** : 257.
Brune (Général). **I** : 20.
Brunet. **I** : 355.
Brunet (Acteur). **II** : 496.
Brutus Marcus. **I** : 51, 99, 108, **II** : 12.
Bubna (Général de). **II** : 67.
Buc. **II** : 72.
Bucary (Mme). **III** : 10.
Bucci Donato. **III** : 101, 111, 171, 195, 226, 231.
Buccinelli. **II** : 7.
Buchon. **II** : 277, 319, 320, 470, 476, 485, 490 ; **III** : 74.
Buffier (Le Père). **I** : 263.
Buffon. **I** : 24, 48, 52, 107, 389 ; **II** : 237.
Buisson. **I** : 222.

Buisson (Capitaine). **II** : 37.
Bülow (Philippine de). **III** : 289.
Buloz. **III** : 282.
Buranello. **II** : 380.
Buratti. **II** : 225, 403, 404, 416, 418, 482, 503.
Burchard. **II** : 227.
Burdett (Francis). **II** : 181.
Bürger (August). **I** : 296.
Burke. **I** : 368 ; II : 285.
Burns. **II** : 219.
Busche. **I** : XV, 387, 394 ; **II** : 32, 75 ; **III** : 113.
Busco (Mme). **I** : 79.
Bussière (Auguste). **II** : 429.
Bussy-Rabutin. **I** : 222.
Byng (Amiral). **II** : 259.
Byron (Lord Noël). **I** : VI ; **II** : VII, 10, 12, 13, 19, 59, 69, 70, 162, 182, 199, 212, 219, 225, 226, 239, 290, 294, 337, 340, 341, 342, *343-345*, 373, 424, 483, *500-504*, 520 ; **III** : 203, 206, 207.
Byron (*Lord*). **II** : 341.
Byron en Italie (*Lord*). **II** : 304, 341, 500.

C

Cabanis. **I** : IX, 185, 223, 231, 233, 244, 254, 259, 325 ; **II** : 297, 512.
Cabinets et des Peuples (Des). **II** : 276, 277.
Cadet-Gassicourt. **II** : 103, 107.
Cadore (Duc de). **II** : 134.
Cadoudal (George). **I** : 91.
Caetani (Prince). **III** : 269.
Caetani (Don Filippo). **III** : 119, 121, 122, 125, 161, 162, 163, 171, 190, 194, 200, 201, 202, 208, 229, 231, 240.
Caetani (Don Michel). **III** : 119, 125, 162, 190, 194, 201, 202, 208, 229, 231.
Café (Le). **II** : 285, 286.
Cahiers de Sainte-Beuve. **II** : 247.
Caignez. **II** : 258.
Caio Gracco. **II** : 65.
Calabresi (Paul). **III** : 247.
Calderon. **I** : 128, 409, 411.
Calixte III (Pape). **III** : 84.
Calmann-Lévy (Editeur). **I** : XII.
Calonne (De). **III** : 76.
Cambacérès. **II** : 98.
Cambiale di Matrimonio (*La*). **II** : 380.
Camelin (Mlle de). **I** : 382, 383.
Camille (Général). **II** : 398.
Camillo. **II** : 424.
Camoens. **I** : 52, 173.
Campagne de Moscou (La). **II** : 412.
Campagne de Russie (La). **III** : 165.
Campan (Mme). **II** : 253, 353 ; **III** : 107.
Campbell. **II** : 109.
Camporesi (Mme). **II** : 50, 111, 118, 131, 164, 172, 188, 190, 194, 228.
Camuccini. **II** : 405.
Canaux navigables en France (Des). **II** : 289.
Candellori (Mme). **III** : 73.

Candide. I : 401.
Canel (Urbain, éditeur). II : 120, 467.
Canfora-Cini (Comtesse). III : 190, 191, 194, 197, 198, 202, 207.
Canino (Princesse de). III : 225.
Canning. II : 298, 458, 459.
Cano. III : 196.
Canova. I : 424 ; II : 19, 62, 69, 73, 109, 110, 123, 130, 163, 182, 370, 379, 400, 423, 427, 443, 481 ; III : 106.
Cantatrici Villane. III : 68.
Cantillon. II : 72.
Canto (Del). II : 206.
Cantorberry (L'archevêque de). II : 434.
Capellani. III : 40, 269.
Capellari. III : 264.
Capitoni (Comte de). II : 166, 167.
Capponi. II : 171, 408.
Capricciosa ed i soldato (La). II : 314.
Caracalla (Empereur). II : 398.
Caractères (*Les*). I : 52, 203.
Carafa (Michel-Paul). II : 76, 172, 190, 194, 197, 224, *312-314*.
Caraman (De). II : 460.
Carion Nizas. I : 91.
Carloni. II : 430.
Carlos (S.-A.-D.). III : 120, 122.
Carmagnola (Général). II : 165.
Carmagnola. II : 56.
Carmel (Général). II : 124.
Carmontelle (De). II : 366, 367.
Carnet historique et littéraire (Le). II : 515,; III : 78.
Carnot. II : 208, 274, 348, 370, 502 ; III : 25.
Caroline de Brunswick (Reine). II : 193, 194, 198.
Caroline de Naples (Reine). I : 330.
Carpani. II : 6, 7, 8.
Carrache (Annibal). I : 374, 377.
Carrache (Louis). II : 71.
Carrache (Les). II : 46, 353, 400.
Carrel (Armand). II : 520.
Carsoni. II : 437.
Castagnola (Capitaine). III : 278.
Castanos. II : 91.
Castiglione (Comte). II : 400.
Castlereagh. II : 291.
Castries (Maréchal de). II : 506 ; III : 15, 35.
Castries (Mme de). II : 446.
Castro (M. de). I : 171.
Castruccio Castracani. II : 40, 286.
Catalani (Mme). II : 50, 109, 198, 322.
Cathédrales françaises. II : 298.
Catherine II. I : 133, 159, 165.
Catinat. II : 288, 289.
Caulaincourt (De). III : 48.
Causet (De). I : 8.
Cavaliere di buon gusto (*il*). I : 98.
Caventon. II : 399.
Cayla (Mme du). II : 346 ; III : 108.
Cechin (Franceschino). II : 67.
Cellamare. I : 222.
Celles (De). III : 79.

Cellini (Benvenuto). **II** : 152 ; **III** : 165.
Cenci. **III** : 206, 207.
Cenci (Béatrix). **III** : 60, 101.
Cenerentola (*La*). **II** : 41, 119, 152.
Censeur (Le). **II** : 159, 271.
Ce que Dieu garde est bien gardé. **II** : 365.
Cerclet. **II** : 414.
Cervantès. **I** : 52, 128, **II** : 355.
César. **I** : 51, 68, 138, 289, 411 ; **II** : 125, 271 ; **III** : 108, 254.
César. **I** : 106.
Cesarroti. **I** : 84.
Cessac (Comte de). **II** : 3, 27.
Cestius. **II** : 398.
Cetra spermaceutica (*La*). **II** : 171.
Cevalhos. **II** : 88.
Chabanais. **II** : 317.
Chabrand (Mme). **II** : 118.
Chabrol (De). **II** : 440, 444, 533.
Chalvet. **I** : 2, 141, 227.
Chalvet (Mme). **I** : 16, 181, 203, 214, 225.
Chambier. **I** : 375.
Chambon (F.). **III** : 149.
Chambray (Marquis de). **II** : 412.
Chambre de Saint-Paul (La). **II** : 71.
Chamenie (Mme). **I** : 286.
Chamfort. **I** : 194, 227, 232, 239, 247, 248, 260, 286, 298.
Champagny (Duc de Cadore). **I** : 413.
Champel. **I** : 234, 401.
Champlâtreux (Mme de). **III** : 74.
Champmeslé (Marie). **II** : 531.
Champollion. **III** : 185.
Chanmorin (Capitaine). **II** : 118.
Chanson (Editeur). **I** : XVI ; **II** : 38, 71, 72, 73, 103, 104, 105, 106, 114, 153, 154, 169, 172, 174, 183, 190, 208, 211, 215, 221, 229.
Chanson (Mme). **II** : 34, 46.
Chant de Childe-Harold (*Le dernier*). **II** : 372, 373.
Chant du Sacre. **II** : 372.
Chapdelaine. **II** : 100.
Chapelain. **II** : 505.
Chapelle. **I** : 95.
Chappuis. **II** : 51.
Chappuy. **II** : 298.
Chaptal (Comte). **II** : 30, 101, 105.
Charavay (Noël). **II** : 428 ; **III** : 41.
Charivari (Le). **III** : 207, 230.
Charlemagne. **I** : 125, 209, 312 ; **II** : 225, 385.
Charles Ier d'Angleterre. **II** : 465.
Charles Ier. **III** : 195.
Charles II d'Angleterre. **II** : 74, 290.
Charles IV (Roi d'Espagne). **III** : 266.
Charles VII. **II** : 286.
Charles IX. **I** : 95 ; **II** : 300.
Charles X. **II** : 335, 347, 348, 361, 381, 441, 444, 457, 460, 465, 466, 478, 479, 490, 520, 523, 534 ; **III** : 17, 22, 59, 89, 269.
Charles et Marie. **II** : 271.
Charles-Quint. **I** : 263 ; **III** : 81.
Charpentier et Fasquelle (Editeurs). **I** : XII.
Charron. **I** : 128.

Chartreuse de Parme (La). **I** : 400 ; **II** : 49, 338 ; **III** : VIII, 88, 237, 238, 250, 257-262, 277, 285.
Charvet. **I** : 246, 318.
Chasseur vert (Le). **III** : VII, 95, 96, 114.
Chateaubriand (De). **I** : 107, 340, **II** : 116, 191, 240, 290, 294, 349, 373. 392, 413, 470 ; **III** : 65, 102, 118, 169, 258, 260.
Châteauroux (Duchesse de). **II** : 445.
Chatelain. **II** : 454.
Châtelet (Mme du). **I** : 285.
Chaulieu (*Poésies de*). **II** : 348.
Chaumière indienne (La). **III** : 258.
Chauvelin. **II** : 191, 237, 240.
Chauvet. **II** : 465.
Chavigny. **I** : 181, 182.
Cheminade. **I** : 328.
Cheminade (Mlle). **I** : 327, 328.
Chênedollé. **II** : 239.
Chenevoz (Président). **II** : 120.
Chénier (André). **I** : 37, 91, 217, 297, 433 ; **II** : 109.
Cheramy (P.-A.). **I** : VIII, XIII, 1, 3, 5, 6, 7, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 22, 23, 33, 35, 172, 174, 176, 177, 178, 181, 186, 188, 190, 193, 199, 201, 204, 205, 207, 209, 213, 218, 220, 221, 225, 226, 227, 228, 233, 234, 236, 239, 243, 245, 249, 256, 258, 260, 267, 271; **II** : 31, 33, 35, 38, 41, 47, 52, 55, 56, 58, 64, 66, 72, 76, 77, 78, 80, 92, 100, 102, 106, 107, 108, 114, 116, 119, 120, 131, 134, 135, 150, 153, 154, 158, 162, 163, 166, 167, 173, 176, 180, 181, 183, 186, 193, 195, 196, 197, 200, 209, 211, 213, 214, 215, 219, 220, 228, 229, 230, 232, 234, 236, 241, 317, 330, 331, 332, 333, 334, 345, 350, 374, 375, 396, 430, 437, 469, 474, 482, 487, 494, 495, 496, 498, 535 ; **III** : 1, 2, 3, 8, 10, 11, 13, 17, 18, 21, 24, 25, 30, 32, 33, 35, 38, 41, 44, 45, 46, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 71, 98, 117, 138, 139, 175, 186, 187, 192, 201, 203, 204, 232, 287.
Cherubini. **II** : 313.
Chevalier. **II** : 115.
Chevier. **I** : 231.
Chevreri. **III** : 198.
Chia. **II** : 229.
Chiasso. **II** : 222.
Chiaveri. **III** : 200.
Chichillone (Mme de). **II** : 186.
Chigi (Fabio). **III** : 269.
Childebert III. **II** : 347.
Childe-Harold. **II** : 92, 225, 342, 343, 383, 502, 503.
Chinois (Les). **II** : 295.
Chodruc-Duclos. **II** : 506.
Choiseul (Duc de). **I** : 198 ; **II** : 49, 50, 252, 322.
Choiseul-Praslin (Duc de). **II** : 29.
Choisy. **I** : 125.
Chomel (Docteur). **III** : 144, 162.
Chomel (Mlle). **II** : 195, 224.
Choppin. **II** : 61.
Chorat. **I** : 125.
Christ (Le). **III** : 196.
Christine de Suède (Reine). **III** : 102.
Chronique de Paris (La). **III** : 174.
Chronique du règne de Charles IX. **II** : 498, 508 ; **III** : 115.
Chroniques de Froissart. **II** : 319, 320.
Chroniques italiennes. **III** : 95, 156, 245.

Chroniques neustriennes ou précis de l'histoire de Normandie. **II** : 371.
Chuquet (Arthur). **I** : XII, XIX, 281, 282, 403 ; **II** : 63, 480 ; **III** : 111.
Ciani. **II** : 68.
Cicéron. **I** : 52, 86, 411 ; **III** : 99, 108.
Cid (Le). **I** : 33, 41, 61, 125.
Cimabue. **II** : 46.
Cimarosa. **I** : 62, 142, 187, 303, 329, 372, 376, 383 ; **II** : 23, 130, 131, 172, 187, 197, 220, 223, 228, 258, 304, 305, 313, 380, 481 ; **III** : 30, 156.
Cini (Comtesse Julia de). **III** : 119, 120, 122, 123, 126, 131, 133, 162, 163, 171, 190, 191, 198, 199, 200, 202, 208, 227, 231, 233, 241, 283.
Cinti (Mme). **II** : 110, 381 ; **III** : 175.
Cinéas. **I** : 241.
Cinna. **I** : 33, 41, 43, 49, 60, 61, 103, 105.
Cioja (Mgr, Duc du Saint-Esprit). **III** : 249.
Ciro. **II** : 50.
Citateur (Le). **II** : 31.
Clairaut. **I** : 72.
Claire d'Albe. **II** : 394.
Clairon (Mlle). **II** : 254.
Claparède (Général). **II** : 497.
Clapier (Mlle). **I** : 93.
Clara. **I** : XV, XVII, **II** : 476 ; **III** : 3, 4, 6, 8, 11, 13, 15, 16, 20, 22, 26, 27, 28, 31, 32, 42, 45, 46, 47, 50, 51, 54, 57, 58, 99, 118, 175, 185, 188, 204, 226.
Clara Gazul. **II** : 508.
Clarendon. **II** : 265.
Clarke, duc de Feltre. **I** : 373 ; **II** : 3, 27, 60.
Clarke (Mme). **II** : 247, 516.
Claude (Empereur). **III** : 192.
Claudien. **III** : 260, 261, 279.
Clef générale de la Correspondance de Beyle. **I** : XVII-XVIII.
Cleidat (De). **I** : 424.
Clément XIII. **II** : 400.
Clémentine. **I** : XVII.
Clemenza di Tito (*La*). **II** : 118.
Cléopâtre. **I** : 94.
Clermont (Mlle de). **I** : 245.
Clermont-Tonnerre (De). **II** : 387, 440 ; **III** : 26.
Clet (Mme). **I** : 254.
Clèves (Sibylle de). **I** : 263.
Clovis. **II** : 271.
Clovis. **II** : 240.
Cobbett. **II** : 485.
Cocarde (*La*). **I** : XI.
Cochelu. **III** : 277.
Code civil (Le). **II** : 512.
Code Napoléon (Le). **III** : 93, 259, 261.
Cola di Rienzi. **II** : 227, 286.
Colardeau. **II** : 390.
Colbert. **II** : 504.
Colbrand (Mlle). **II** : 164, 194, 195, 224, 313.
Colburn (Editeur). **II** : 177, 180, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 456, 458, 459, 460, 462, 468, 469, 484, 489, 490, 495, 498.
Colet. **I** : 79.
Colisée (*Le*). **II** : 398.
Collé (Charles). **I** : 192, 195, 199, 200, 215, 219, 221, 244, 255, 258, 303 ; **II** : 365, 366 ; **III** : 184.
Collection des Chroniques nationales françaises. **II** : 319.

Collection des Théâtres étrangers. **II** : 273.
Collin (Léopold). **I** : VIII, 267 ; **II** : 43.
Collin (M. de). **II** : 406.
Collin d'Harleville. **I** : 88, 185, 371.
Colman. **III** : 135.
Colomb (Christophe). **II** : 370.
Colomb (Vicomte). **III** : 10.
Colomb (Mme). **I** : 36 ; **II** : 477.
Colomb (Mlle Claire). **III** : 250, 251.
Colomb (Romain). **I** : XII, XIII, XIV, XVII, 30, 31, 34, 45, 179, 186, 236, 316 ; **II** : 4, 31, 33, 35, 57, 66, 102, 135, 136, 223, 227, 241, 249, 301, 302, 304, 306, 316, 323, 330, 337, 339, 340, 350, 354, 388, 400, 409, 414, 429, 437, 449, 463, 465, 466, 467, 475, 477, 478, 479, 480, 482, 493, 494, 495, 497, 508, 537, 538 ; **III** : 2, 8, 10, 12, 13, 20, 34, 35, 44, 47, 50, 51, 52, 62, 66, 71, 73, 74, 83, 84, 85, 86, 88, 101, 103, 132, 139, 141, 145, 146, 151, 156, 169, 177, 202, *203*, 204, 206, 207, 212, 238, 244, 245, 246, 264, 266, 267, 273, 274, 277, 282, 285, 286, 287.
Colombi (Comte). **III** : 267.
Colonna (La connétable). **III** : 266.
Colototroni. **II** : 344.
Colson (Mistress). **II** : 443.
Côme (Duc de Toscane). **III** : 35.
Comédie est impossible en 1836 (*La*). **III** : 156.
Comédien d'Etampes (*Le*). **II** : 392.
Commentaire sur l'Esprit des Lois. **II** : 32, 55, 105, 110, 153, 159, 170, 172, 173, 185, 212, 238, 297 ; **III** : 36, 42.
Comment a vécu Stendhal. **I** : 64 ; **II** : VIII, 429, 437, 488 ; **III** : VII, 111, 136, 141, 186, 225, 286.
Commerce et du Gouvernement (*Du*). **I** : 196.
Commines (Philippe de). **II** : 276, 286.
Comte. **II** : 63.
Comte de Comminges (*Le*). **II** : 51.
Comte d'Essex (*Le*). **II** : 112.
Conciliateur (*Le*). **I** : 215.
Conciliatore (il). **II** : 105, 116, 164.
Condé (Le Grand). **I** : 38.
Condé (Prince de). **II** : 523.
Condillac. **I** : IX, 30, 31, 52, 132, 138, 196, 203, 263 ; **II** : 357.
Condorcet (De). **I** : 103, 312.
Condorcet (Mme de). **I** : 232, 246, 247, 250, 251, 252, 254 ; **II** : 516.
Condorcet (La Marquise de). **II** : 516.
Confalonieri (Comte). **II** : 315.
Confessionnal des Pénitents noirs (*Le*). **I** : 126.
Confessions de don Ruggiero (*Les*). **III** : 102.
Confessions de J.-J. Rousseau (*Les*). **I** : 141, 385 ; **II** : 388 ; **III** : 101.
Congrégation des Jésuites (La). **II** : 387.
Conjuration de Fiesque (*La*). **I** : 410.
Conjuration de Russie (*La*). **I** : 190, 236,
Conjuration des Espagnols contre Venise. **II** : 389.
Conjuration des Gracques. **II** : 389.
Conjuration de Venise. **I** : 23, 41.
Consalvi (Cardinal). **II** : 183, 199, 400, 423.
Conservateur (*Le*). **II** : 123.
Considérations générales sur les applications de la géométrie. **II** : 272.
Considérations sur les principaux événements de la Révolution Française. **II** : 81-87, 109, 501.
Constant (Benjamin). **II** : 29, 32, 54, 63, 68, 74, 101, 105, 109, 111, 117, 123, 133, 170, 198, 208, 220, 237, 238, 241, 263, 274, 275, 518.

Constantin (Empereur). **III** : 251.
Constantin (Abraham). **III** : 48, 50, 51, 73, 137, 187, 226, 271, 272, 275, 276.
Constitutionnel (*Le*). **II** : 30, 33, 256, 257, 262, 263, 306, 340, 352, 425, 429, 457, 458, 470, 511 ; **III** : 200, 230.
Contat (Mlle). **I** : 25, 26, 47, 215.
Contemporains étrangers. **II** : 384.
Contes d'Espagne et d'Italie. **III** : 9.
Contessa di Colle ombroso (*La*). **II** : 118.
Conti (Comtesse). **II** : 206.
Contrat social (*Le*). **I** : 76, 237, 244.
Coquainder. **III** : 48.
Coraly. **II** : 358.
Corbière. **II** : 172, 440, 444.
Corcelles (De). **II** : 352.
Cordier (Auguste). **I** : XII ; **II** : 260, 337, 446 ; **III** : 98, 141, 151, 226, 250, 286.
Cordier (Henri). **I** : 311, 324, 330 ; **II** : 20, 386 ; **III** : 110, 113, 149, 171, 210, 213, 256, 273.
Cordonnier (*Le*). **II** : 163.
Corinne. **I** : 299.
Coriolan. **I** : 106.
Cormenin (De). **II** : 518.
Corneille. **I** : IX, 24, 32, 33, 36, 38, 41, 43, 48, 49, 52, 61, 67, 68, 84, 94, 103, 105, 114, 125, 158, 169, 240, 245, 289, 430 ; **II** : 218, 219, 282, 296, 343, 382, 504, 505 ; **III** : 260, 262.
Corneille (Thomas). **I** : 153.
Corps-de-garde turc (*Le*). **III** : 235.
Corpus Domini. **II** : 150.
Corréard (F.). **I** : XII, 26, 39, 74, 81. — Son aïeul : **III** : 41.
Corrège (Le). **I** : 368, 374, 377 ; **II** : 10, 12, 71, 167, 400, 430, 474 ; **III** : 81, 156, 197, 259.
Correspondance de Femmes (*La*). **I** : VIII, 267.
Correspondance inédite de Stendhal. **I** : XI, XII, XIII, XIX, 71, **II** : 287, 493 ; **III** : 151.
Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis. **II** : 428.
Corsaire (*Le*). **II** : 12, 383.
Corsi (Duchesse). **III** : 65.
Cortesi (Mme). **II** : 223, 314.
Cortone (Pierre de). **III** : 259.
Cottin (Mme). **II** : 393, 394 ; **III** : 259.
Cottu. **II** : 430, 489.
Coslin. **I** : 303.
Coulanges (Mme de). **I** : VIII, 267.
Coulomb (Mme). **I** : 26.
Courage et de la patience dans le traitement des maladies (*Du*). **II** : 348.
Courcier (Editeur). **I** : 228, 266.
Courcier (Veuve, libraire). **II** : 53.
Cour de Napoléon (*La*). **III** : 165.
Coure. **II** : 48.
Courge. **III** : 27.
Courier (Paul-Louis). **I** : VI, 81 ; **II** : 272, 278, 291, 338, 348, *369*, 505, 509 ; **III** : 73, 80, 119, 142.
Courrier (*Le*). **II** : 168, 212, 458 ; **III** : 50.
Courrier des Théâtres (*Le*). **II** : 362.
Courrier Français (*Le*). **II** : 217, 256, 257, 443.
Cours public de Littérature dramatique. **I** : 409, 410.
Cours de Littérature. **I** : 2, 3, 5.
Court. **III** : 236.

Courvoisier. II : 57.
Cousin (Victor). II : 115, 169, 256, 374, 507, 509, 510.
Coustou, III : 192.
Crabbe. II : 109, 186, 239, 361, 424.
Cracas. II : 316.
Craon (Princesse de). III : 108.
Crapelet. II : 295.
Crébillon. I : 24, 33, 303.
Crispin. II : 475.
Crispo. II : 475.
Critique (*Le*). II : 425.
Crivelli. II : 118, 131, 164, 169, 223, 229, 234, 314.
Crivelli (De Milan). III : 277.
Croker. II : 341.
Cromwell (Olivier). I : 48, 106 ; II : 45, 431 ; III : 37, 261.
Cromwell (Richard). I : 48.
Crozet (Louis). I : XIV, XVIII, 83, 92, 183, 185, 200, 213, 229, *231*, 233, *240*, 241, 247, 266, 282 ; II : 8, 10, 15, 16, 17, 22, 32, 33, 34, 36, 47, 52, 60, 65, 75, 110, 134, 170, 174, 175, 185, 190, 196, 197, 208, 212, 330, 488 ; III : 114.
Crozet (Mme Praxède). II : 15, 16.
Cubière (Colonel de). II : 351 ; III : 249.
Cubière (Mme de). II : 270, 272, 351.
Cuillerier. II : 36.
Curial (Comte). II : 488.
Curial (Comtesse). I : XVIII, 421 ; II : 461, 463 ; III : 75, 129, 166.
Curtius. I : 43.
Custine (De). II : 519.
Cuvier. I : XVII ; II : 69, 109, 237, 442, 445, 519; III : 7, 54, 78, 98, 129, 263.
Cuvier (Mme). II : 484.
Cymbeline. II : 163, 311.
Cyrano de Bergerac. II : 186.
Cyrus. II : 300.

D

Dacier. I : 41, 51, 56.
Dacier (baron). III : 22, 184.
Dagnan. III : 195.
Daguenau. I : 424.
Dailly (Les). I : 36.
Dalberg (Duc de). II : 36.
Dalmas (Docteur). III : 201.
Dalpozzo. II : 48, 68, 166.
Damas (Duc Charles de). II : 496.
Damas (Baron de). II : 440, 448.
Dandini (Cardinal). III : 152, 155.
Daniel (Le Père). II : 212.
Dante (Le). I :: 52, 98, 259 ; II : 59, 112, 124, 286, 353, 357, 393, 406, 423; III : 125, 195, 255.
Danton. II : 117, 502, 524 ; III : 27.
Daru (Martial). I : 110, *177*, 185, 186, 215, 216, 272, 273, 292, 299, 328, 341, 343, 381, 388.
Daru (Comte Pierre). I: 1, 20, 56, 114, 186, 225, 243, 258, 269, 272, 273, 277, 286, 293, 297, 299, 305, 327, 328, 331, 334, 335, 337, 339, 341, 342,

343, 360, 361, 367, 378, 382, 386, 387, 388, 389, 390, 394, 395 ; **II** : 2, 27, 58, 94, 95, 128, 134, 151, 161, 287, 288, 319 ; **III** : 22, 28, 43, 48, 166.
Daru (Mme Alexandrine). **I** : 281, 308, 331, 341, 344, 361, 366, 414 ; **II** : *1*, 2.
Dauchet. **II** : 233.
Daunou. **II** : 115, 175, 239, 263.
David (Louis). **II** : 109, 353, 354.
David (Professeur). **I** : 3, 427.
David (D'Angers). **II** : 499.
Davide fils. **II** : 224, 313, 314, 315, 378, 476.
Davoust (Prince d'Eckmühl). **II** : 98.
Davout (Général). **I** : 20.
Décade (*La*). **I** : 192.
Décaméron (*Le*). **III** : 195.
Decamps. **III** : 235.
Decazes (Duc). **I** : XVI, XVII ; **II** : 29, 33, 35, 65, 289, 319.
Dédale et Icare. **II** : 51.
Dehors trompeurs (*Les*). **II** : 205.
Dejean. **I** : 286, 316.
Delacroix (Eugène). **III** : 8, 20, 23, 24, 25, 29, 42, 46, 50, 51, 236.
Delaforest (Imprimeur). **II** : 454, 467.
Delalain. **II** : 332.
Delaroche. **III** : 189, 195.
Delaroche-Vernet (Mme). **III** : 208.
Delaunay (Editeur). **I** : XVI ; **II** : 38, 120, 172, 174, 178, 200, 331, 332, 333, 470, 495, 497, 498, 499.
Delavau. **II** : 493, 518.
Delavigne (Casimir). **II** : 179, 191, 240, 263, 282, 285, 338.
Delécluze (Etienne). **I** : XI ; **II** : 177, 335, 374, 475, 491 ; **III** : 103, 139, 258, 262.
Delessert. **II** : 387.
Delille. **I** : 32, 33, 54, 56, 59 ; **II** : 237, 239, 283, 390, 403.
Délits et des Peines (*Des*). **II** : 406.
Delolme. **II** : 32.
Delphine. **I** : 57, 144, 151, 198, 261, 265 ; **II** : 85, 87.
Delrieu. **II** : 240.
Démarate. **III** : 100.
Demarçay. **II** : 352.
Dematteis (Docteur). **III** : 275, 276.
Dembowska (Mme Métilde). **II** : VII, 135, 136, 138, 141, 147.
Dembowski (Général). **II** : 135.
Dembowski (Carlo). **II** : 135.
Dembowski (Ercole). **II** : 135.
Démidoff. **II** : 317, 438.
Démocrite. **I** : 96, 148, **III** : 220.
Démosthène. **I** : 43 ; **II** : 286.
Demoustier. **I** : 3, 47 ; **II** : 390.
Denou. **II** : 353.
Dentu (Editeur). **III** : 114.
Dernier jour d'un condamné (*Le*). **II** : 493.
Derosne (Veuve). **I** : 423 ; **III** : 214.
Derville (Mme). **I** : 422.
Desages. **III** : 9.
Descartes. **II** : 218, **III** : 110.
Deserted village (*The*). **II** : 290.
Desèze. **II** : 74, 490.
Desmazures. **III** : 115.
Desray. **I** : 226.

Dessaix (Comte). **I** : 417.
Dessolles (Comte). **II** : 29.
Desver. **II** : 32.
Dessurne. **II**: 35, 38, 59, 63, 65, 74, 78, 79, 133, 177, 185.
Destouches (Ph.). **II** : 9.
Deux Gendres (*Les*). **II** : 239.
Deux Pages (*Les*). **II** : 111.
Deux Wladimir (*Les*). **II** : 50.
Devaux (Baron). **III** : 144.
Devaux (Mme). **III** : 144.
Deville ou Delville. **III** : 20, 33.
Diable boiteux (*Le*). **II** : 318.
Dialogues des Morts. **III** : 258.
Diane (*La*). **III** : 164.
Diario. **II** : 111 ; **III** : 53, 200, 207.
Dicdevaracovitz. **II** : 234.
Dictionnaire de l'Académie. **II** : 85.
Dictionnaire historique des grands hommes. **I** : 52.
Diday. **I** : 82.
Diderot. **I** : 51, 116 ; **II** : 237, 274, 531.
Didier (Le Roi). **II** : 225.
Didier. **II** : 71, 74, 186, 187, 189.
Di d'Inceu (*El*). **II** : 418-424.
Didot (Pierre). **II** : 7, 32, 34, 35, 37, 38, 41, 53, 55, 57, 59, 72, 75, 77, 92, 101, 111, 115, 134, 152, 153, 154, 165, 166, 176, 178, 200.
Didot (Firmin). **II** : 78, 226, 270, 498.
Dijon. **I** : XVII ; **III** : 57, 66, 79, 80, 97, 101, 102, 103, 106, 137, 138. 145, 156, 212, 251, 274.
Dillon. **III** : 48.
Diners du baron d'Holbach. **II** : 273.
Dini Piero. **II** : 171.
Dino (Duchesse de). **II** : 520.
Dio Lauro. **III** : 122.
Discours de M. le Prince de Talleyrand sur la guerre d'Espagne. **II** : 290.
Discours historiques de M. de Châteaubriand. **III** : 65.
Dispute du Saint-Sacrement (*La*). **III** : 72.
Distruzione di Gerusalemme. **II** : 424.
Divorce (*Le*). **II** : 295.
Docagne et Lefèvre (Libraires). **II** : 494.
Dodwell (Mme). **II** : 316, 317, 438.
Doligny. **I** : XVII.
Doligny (Mme). **I** : XVII, 391, 392, 408.
Dominici. **I** : 203.
Dominique (H. B.). **I** : XVII ; **II** : 14, 17, 20, 21, 22, 25, 26, 50, 104, 111, 132, 149, 175, 182, 185, 195, 216, 232, 233, 335, 535, 536 ; **III** : 3, 6, 16, 17, 20, 28, 31, 35, 37, 38, 39, 45, 48, 49, 51, 65, 75, 99, 106, 140, 142, 272, 273, 278.
Dominiquin (Le). **I** : 374, 377 ; **II** : 10, 316 ; **III** : 72, 170, 236.
Donatello. **III** : 277.
Donavert. **II** : 63.
Dondey-Dupré (Editeur). **II** : 495.
Don Giovanni. **II** : 131, **III** : 123, 181.
Donizetti. **II** : 315 ; **III** : 271.
Don Juan. **I** : 347, 422 ; **II** : 50, 182, 424, 502, 503 ; **III** : 206.
Donna del Lago (*La*). **II** : 164, 229, 315.
Donnadieu (Général). **II** : 61.
Donna di Garbo (*La*). **I** : 98.
Don Quichotte. **I** : 126.

Donzelli. II : 314, 315.
Dorat. II : 390, 391.
Doria (Princesse). III : 152.
Dorine. I : 9.
Dorliska. II : 101, 105.
Dot de Suzette (*La*). II : 367.
Doudeauville (De). II : 440.
Doué (De). II : 37.
Douenne. I : 202.
Doumerc. III 200.
Dovénie. I : 200.
Drapeau blanc (*Le*). II : 387.
Drouet (Maître de poste). II : 251, 252.
Droz. II : 281, 352, 480.
Dryden. I : 168.
Dubois (Du *Globe*). III : 6, 17, 25, 32, 38.
Dubois-Arnold. I 79.
Dubois-Fontanelle I : 3, 5.
Dubos (L'abbé). II : 10.
Dubouchage (Général). II : 159.
Dubuffe. III : 195.
Ducange (Victor). II : 226, 385 ; III : 91.
Duchesne (M.). I : 363.
Duchesne (*Le Père*). I : 157.
Duchesnois (Mlle). I : 46, 54, 91, 92, 114 ; II : 263.
Ducis. II : 372.
Duclos. I : 89, 98, 120, 190, 192, 194, 222, 227, 228, 231, 233, 237, 244, 248, 260, 266, 313, 315, 376 ; II : 73, 237, 238, 241.
Ducluzet (Mme). II : 173, 185.
Ducrest (Marquis). II : 523.
Ducrest (Mme). II : 366 ; III : 287.
Ducros. I : 136, 145, 190, 199, 233, 238, 432.
Du Deffand Mme I : 151 ; II : 43, 47.
Dudun Lavalette). II : 521.
Duel (*Le*). II : 367, 368.
Duels et Suicides du bois de Boulogne. II : 291.
Dugazon. I : 26, 170, 171, 321, 329.
Dulaure. II : 251, 284, 285.
Dulong. II : 276.
Du Marsais (César Chesneau). I : 51, 67, 226, 227, 232.
Dumas (Général Mathieu). I : 382, 388, 418 ; II : 94, 95, 128, 265.
Dumas (Alexandre). II : 493.
Dumesnil (Marie). II : 371.
Dumolard. I : 182.
Dumont. II : 4.
Dumoret (Consul). III : 39.
Dumoulin (Evariste). II : 165.
Dunoyer. II : 63, 160, 208.
Dunoyer (Préfet de l'Allier). III : 36.
Dupin (Charles). II : 272, 445, 533.
Dupin aîné. II : 4, 30, 335 ; III : 59.
Duplantin. I : 208, 218.
Dupont (libraire). I : 228.
Dupont (Ambroise, éditeur). II : 494.
Dupont (Général). II : 91.
Dupont (De l'Eure). III : 27, 37.
Duport. II : 105.
Duport-Lavillette. II : 159, 160.

Dupré (Mme). **I** : 154, 203, 225, 265.
Dupuis (de Bologne). **II** : 473.
Dupuy. **I** : 54, 127, 128.
Dupuy (Henri, imprimeur). **III** : 78.
Dupuys et Desronais. **I** : 312.
Dupuytren. **II** : 30.
Durand. **I** : 67 ; **II** : 36, 37. — Mmes, **III** : 277.
Durand (Libraire). **I** : 266.
Durand (Mme). **II** : 499 ; **III** : 118.
Duras (Duc de). **III** : 94.
Duras (Duchesse de). **II** : 192.
Duret. **II** : 493.
Durham (L'Archevêque de). **II** : 434.
Duroc (Duc de Frioul). **I** : 402.
Dussault. **II** : 112, 115, 220.
Duval. **II** : 37.
Duval (Alexandre). **II** : 239.
Duval (Amaury). **III** : 236.
Duvaucel (Mlle Sophie). **II** : 445, 451, 453, 455, 456, 459, 460, 461, 462, 468, 484, 489, 519 ; **III** : 54, 57.
Duvergier de Hauranne (Prosper). **II** : 509 ; **III** : 228.
Duvernay. **I** : 333.
Duvicquet. **II** : 165.

E

Ebers. **II** : 453.
Ebrea di Toledo (*L'*). **II** : 222.
Eckard (Chevalier). **II** : 112.
Eckmühl (Prince d'). **II** : 30.
Ecole de la Médisance (*L'*). **II** : 255.
Ecole des Bourgeois (*L'*). **I** : 329.
Ecole des Vieillards (*L'*). **III** : 175.
Edgar. **III** : 124.
Edgeworth (Miss). **I** : 5 ; **II** : 107, 151.
Edinburgh Review. **II** : 8, 12, 13, 44, 47, 52, 53, 55, 57, 59, 63, 65, 73, 74, 78, 79, 103, 104, 106, 107, 112, 116, 118, 133, 176, 180, 186, 212, 251, 277, 283, 284, 294, 297, 349, 355, 390, 453, 457, 459, 463, 519 ; **III** : 109, 134.
Edouard III. **II** : 320.
Edouard (M.). **I** : 400, 401.
Education d'Achille (*L'*). **I** : 424.
Edwards (Docteur). **II** : 317, 374, 437, 476, 519 ; **III** : 31, 50.
Edwards (Mme). **II** : 476.
Eggerton (Francis). **II** : 29.
Egiste. **III** : 194.
Eglantine (*L'*). **I** : 160.
Egron (Editeur). **II** : 47, 53, 54, 59, 65, 103, 105, 172, 220.
Ekerlin (L'). **II** : 188.
Elefanteide (*L'*). **II** : 418.
Elégie sur la vie d'un petit ramoneur. **II** : 290.
Elena. **II** : 342.
Eleonore (*Le tre*). **II** : 72.
Elisabeth (Reine d'Angleterre). **II** : 7, 456.
Elisabetta in Derbyshire, ossia la morte di Maria Stuarda. **II** : 313.

Elisa et Claudio. **II** : 312, 381.
Emigration et des Colonies (*De l'*). **II** : 349.
Emigration indemnisée par l'ancien régime et depuis la Révolution (*L'*). **II** : 360.
Emile. **II** : 505 ; **III** : 167, 168.
Emilie (Mme). **III** : 206, 207.
Emilie (Mlle). **II** : 14, 18.
Encyclopédie (*L'*). **I** : 51.
Enfance d'Henri Beyle. (*L'*). **I** : 146, 225.
Enlèvement des Sabines (*L'*). **II** : 222.
Ennemond. **II** : 36.
Enlèvement de Déjanire (*L'*). **I** : 424.
Envieux du Dante (*Les*). **III** : 235.
Ephestion. **I** : 318.
Epinay (Mme d'). **II** : 274.
Erasme. **II** : 472.
Ercole. **II** : 224.
Erigny (Mme d'). **I** : 69.
Ermite de la Chaussée d'Antin (*L'*). **II** : 239.
Escars (Vicomte d'). **II** : 479.
Eschyle. **I** : 68, 207, 410, 411.
Escoïquiz. **II** : 88.
Espérance (*L'*). **I** : 169.
Esprit (*L'*). **I** : 76, 195 ; **II** : 108, 109, 246 ; **III** : 110, 209.
Esprit d'Association (*L'*). **II** : 108.
Esprit de l'Eglise (*L'*). **II** : 251, 270.
Esprit de l'Encyclopédie (*L'*). **II** : 274.
Esprit de Mirabeau (*L'*). **I** : 190, 198, 233.
Esprit des Lois (*L'*). **I** : 76, 125, 244 ; **II** : 108, 480 ; **III** : 189.
Esquisses historiques de la Révolution. **II** : 284.
Essai philosophique sur les probabilités. **II** : 357.
Essai sur le Rire. **I** : 70.
Essai sur les Mœurs. **I** : 312 ; **II** : 9.
Essai sur les préjugés. **I** : 226.
Essais de Psychologie contemporaine. **I** : 253.
Essais sur le Portugal. **II** : 275.
Estainville (Mme d'). **II** : 154.
Este (d'). **II** : 72.
Este (Antoine) d'). **III** : 152.
Esther. **I** : 16, 41.
Estournelle (D'). **II** : 195.
Estrées (Duc Annibal d'). **III** : 169.
Etats de Blois (*Les*). **II** : 460.
Etienne, **II** : 170, 238, 239, 519.
Etourdi (*L'*). **I** : 52.
Etourdis (*Les*). **II** : 285.
Etrangère (*L'*). **II** : 355, 356.
Etudes Franciscaines (*Les*). **II** : 337.
Eufemio di Messina. **II** : 304, 314, 338, 339.
Eugène et Guillaume. **II** : 281.
Eugénie (Cousine). **I** : 14, 261.
Eulalie (Mme). **I** : 203, 214, 225.
Euripide. **I** : 68, 207, 410, 411.
Examen de l'ouvrage de M. Kinker. **II** : 245.
Examiners. **II** : 444.
Exelmans (Maréchal). **II** : 208.
Exilés de Sibérie (*Les*). **II** : 389, 394.
Exmouth (Lord). **II** : 433.

Exposé du système de Kant. II : 245.

F

Fabère (Mme). II : 220.
Fabre. I : 107, 141.
Fabre (Peintre). II : 225.
Fabre (Mme). II : 55.
Fabri (Sculpteur). III : 152.
Facéties (*Les*). I : 389.
Fager (Philippe de). III : 12.
Falcon (Libraire). I : 102, 195, 222, 228, 246, 266 ; II : 71, 72.
Falconieri (M. et Mme). III : 194, 208.
Falconnet (Sculpteur). II : 531.
Faliero. II : 225.
Falsa Sposa. I : 422.
Falstaff. II : 239.
Famiglie illustri d'Italia. II : 227.
Family anecdotes. II : 270.
Fanchi (Mme). II : 171.
Fansin (De Marseille). III : 283.
Fanti. II 481
Fanti (Prima donna). II : 481.
Fantin (M.). I : 210.
Fantin des Odoards. I : 56.
Farges. I : XII, XIX ; II : 49 ; III : 66.
Fargy (*La Comtesse de*). II : 271.
Farnèse (Alexandre). III : *80*, 81, 82, 83, 85, 86, 87, 103, 262.
Farnèse (Jeanne) (Vannozza). III : 80, 82, 83, 84, 85.
Farnèse (Julie). III : 82, 83.
Farnèse (Pierre-Louis). III : 82, 83, 85.
Farnèse (Ranuccio). III : 82.
Faublas. I : 237.
Fauche-Borel II : 491, *492*, 493 ; Mme. II : 492.
Fauntleroy. II : 346.
Faur (De). II : 307.
Faure (Félix). I : XV, 59, 79, 82, 95, 195, 201, 205, 206, 295, 305, 349, 363, 366, 391, 396, 397, 407 ; II : 10, 12, 20, 57, 73, 75 ; III : 36.
Fauriel. II : 247, 516.
Favelli. II : 210.
Fay (Mlle Léontine). III : 31.
Fea de Coppi de T. (L'abbé). III : 154.
Féburier. III : 139.
Fée de Salon (*Une*). III : 176, 178.
Feletz. II : 115, 220.
Félibien. I : 377.
Félicie (des Variétés). II : 497.
Félipe (La petite). I : 150, 170.
Femme à deux maris (*La*). II : 223.
Femme du brigand (*La*). II : 335.
Femmes (*Les*). I : 47.
Femmes savantes (*Les*). I : 106.
Fenaroli. II : 313.
Fénelon. I : 52 ; II : 10, 392 ; III : 258.
Ferdinand VII. II : 89, 91, 183 ; III : 6, 56, 121, 254, 266.

Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans. **III** : 196.
Fergus. **I** : 206.
Ferjus-Duplantier. **II** : 287.
Ferlotti (Mlle). **II** : 317.
Fernand (à Grenoble). **II** : 184.
Fernel (De). **III** : 118.
Féron (Mme). **II** : 171, 187, 188, 190.
Ferruci. **III** : 253.
Festa (Mme). **II** : 41, 50, 118, 313.
Fiancée d'Abydos (*La*). **II** : 12.
Fiazi Alegrina. **II** : 171.
Fieschi. **III** : 165.
Fiévée. **I** : 107 ; **II** : 105, 112.
Fiévée (M.). **II** : 367.
Fiévée (Mme de). **I** : VIII, 267.
Fitzjames. **I** : 361 ; **II** : 104.
Figari (*I due*). **II** : 314.
Figaro (*Le*). **II** : 509 ; **III** : 3.
Filles errantes (*Les*). **II** : 295.
Fin du Monde (*La*). **II** : 31.
Fioravanti. **III** : 68.
Fiore (Di) ou Fiori. **I** : XVI, XVIII ; **II** : 475, 476, 498 ; **III** : 21, 22, 48, 52, 57, 68, 99, 127, 139, 242, 250, 251.
Flahaut (De). **II** : 520.
Flahaut-Souza (Mme de). **II** : 271, 272.
Flandrin. **III** : 195, 235.
Fleet-Wood. **I** : 195, 215, 219, 221, 227, 244.
Fleuron. **I** : 295.
Fleury (Acteur). **I** : 26, 47, 215, 329 ; **II** : 111, 400.
Fleury (Cardinal). **III** : 168.
Flory. **I** : 205, 206, 212, 214, 218, 219 ; **II** : 54, 103, 106, 114, 134, 220, 226 ; **III** : 208.
Florian. **I** : 408.
Flourens. **II** : 237.
Flury-Hérard. **III** : 226, 237.
Fodor (Mme). **II** : 55, 118, 223, 313, 314.
Foire Saint-Germain (*La*). **II** : 295.
Foletti Boral (Mme). **II** : 52.
Fondi (Duchesse de). **III** : 65.
Fontana. **II** : 119.
Fontana (Pietro). **II** : 46.
Fontanes. **II** : 189.
Fontenelle. **I** : 89, 359, 404.
Fonzi. **II** : 497, 498.
Forbin (Comte de). **II** : 333, 353.
Forby (Etienne). **II** : 411.
Forezza. **III** : 276.
Forgues (E.-D.). **III** : 265.
Formont (de). **II** : 535.
Fortis. **II** : 346.
Foscolo. **II** : 112, 133, 240, 286, 347, 403, 404, 408, 416.
Foscolo (Monsignor). **III** : 155.
Fossati (Giovanni). **II** : 196, 197.
Foucauld. **II** : 494.
Foucault (Mme). **III** : 230.
Fouché (Duc d'Otrante). **II** : 101, 167, 265, 276, 370.
Fouquet. **I** : 125.
Fourier (Ch.). **II** : 237.

Fourier (J.-B.). **II** : 276.
Fournier (Imprimeur). **II** : 358.
Fox. **III** : 188.
Foy (Général). **II** : 237, 459.
Français (De Nantes). **I** : 369 ; **II** : 18, 159, 430.
Francesca di Rimini. **II** : 304, 338, 339, 404.
Franchet. **II** : 387.
Francia. **II** : 71.
Franck (De Rome). **II** : 473.
François Ier d'Autriche. **II** : 66, 165 ; **III** : 266.
François Ier. **I** : 161 ; **II** : 320, 446.
François II d'Autriche. **I** : 12, 350, 351, 352 ; **II** : 422.
Franklin (Benjamin). **II** : 123, 310.
Fransonni. **III** : 269.
Frayssinous. **II** : 284, 440.
Frédéric. **I** : 102.
Frédéric le Grand. **I** : 245, 323 ; **II** : 224, 285, 426 ; **III** : 32, 43, 135.
Frédéric II. **II** : 111, 190, 233.
Frédéric Barberousse. **I** : 313.
Frédéric-Guillaume III . **I** : 321.
Frémy (Arnould). **III** : 178-184.
Frères ennemis (*Les*). **I** : 41.
Fréret. **I** : 260.
Frère Vénitien (*Le*). **II** : 164.
Freychutz (*Le*). **II** : 381.
Freycinet (De). **II** : 427.
Froissart. **II** : 319, 320, 321.
Frogers. **II** : 439.
Frondeur (*Le*). **II** : 414.
Fronsac (Duc de). **II** : 252.
Fualdès. **II** : 71, 72, 74.
Fudger Family. **II** : 107, 111, 220.
Fuentès. **II** : 46.
Fulchiron. **III** : 228.
Fumaroli (F.). **III** : 153.
Furnivall. **I** : 189.

G

Gabriac (Comte de). **II** : 52, 54, 69.
Gabriella di Vergy. **II** : 313.
Gaetanio. **III** : 269.
Gagnon (Docteur Henri). **I** : 2, 4, 9, 10, 11, 16, 23, 24, 31, 38, 68, 87, 102, 120, 175, 176, 177, 181, 197, 200, 202, 203, 206, 214, 218, 219, 221, 223, 226, 228, 232, 234, 235, 236, 237, 243, 252, 254, 266, 269, 271, 277, 293, 294, 306, 347, 366, 395, 428, 429, 430, 432.
Gagnon (Elisabeth). **I** : 9, 16, 84, 176, 178, 199, 223, 226, 251, 307, 428, 429.
Gagnon (Henriette, mère de Beyle). **I** : XXIII.
Gagnon (Romain). **I** : 4, 5, 82, 134, 145, 154, 215, 219, 223, 226, 235, 306, 346.
Gagnon (Oronce). **I** : 4, 16, 17.
Gagnon (Gaëtan). **I** : 5, 7, 8, 9, *11*, 12, 16, 17, 18, 31, *35*, 44, 46, 84, 101, 102, 103, 109, 123, 125, 126, 134, 176, 181, 188, 189, 198, 210, 212, 223, 239, 346, 380, 394, 395, 396.
Gagnon (Félicie). **I** : 4, 5, 7, 9, 12, 17, 19, 22, 35.
Gagnon (Séraphie). **I** : 319.

Gaillard (Consul). **II** : 64.
Gaisruck (Comte). **II** : 67.
Galatée (*La*). **II** : 400.
Galeffi. **III** : 153.
Galeffi (Cardinal). **III** : 49.
Galerie du Palais-Royal (*La*). **I** : 389.
Galiaffi (L'Abbé). **II** : 475.
Galiani (l'abbé). **II** : 109.
Galiari. **II** : 46.
Galignani. **II** : 46, 47, 52, 63, 79, 116, 175, 191, 331 ; **III** : 16, 74, 98.
Gall (Docteur). **II** : 275, 276.
Gallemberg (Comte de). **II** : 243, 244.
Galles (Prince de). **I** : 323.
Galli. **II** : 41, 50, 152, 169, 171, 172, 188, 223, 374, 381.
Galli (Computista). **III** : 152.
Gallois. **III** : 190.
Galloni d'Istria. **III** : 170.
Galotin. **II** : 192.
Galuppi. **II** : 23, 130.
Gamberini (Cardinal). **III** : 126.
Garat (Comte). **II** : 29, 175, 191.
Garcia. **II** : 32.
Gardel. **II** : 109.
Garnier (Comte). **III** : 112.
Garnier (Historien). **I** : 24, 124 ; **II** : 318, 319.
Garnier (Peintre). **II** : 353.
Garrick. **I** : 376.
Gattel (l'Abbé). **I** : 206, 210, 428.
Gaule poétique (*La*). **II** : 413.
Gaulthier. **II** : 436, 488, 518, 533 ; **III** : 108, 164.
Gaulthier (Mme de). **III** : 215.
Gaulthier (Mme J.). **III** : 164, 173, 287.
Gay. **I** : 214.
Gay-Lussac. **II** : 276.
Gazette d'Augsbourg. **III** : 121.
Gazette de Berlin (*La*). **III** : 26.
Gazette de France (*La*). **II** : 387 ; **III** : 10, 14, 16, 19, 23, 34, 74.
Gazette de Francfort. **III** : 288.
Gazette de Lausanne (*La*). **II** : 45.
Gazette de Lugano. **II** : 47, 101, 208.
Gazette de Milan. **II** : 111, 220, 222, 471.
Gazette des Tribunaux (*La*). **II** : 440, 444, 450, 520.
Gazul (Clara). **I** : XV ; **III** : 6.
Gazza Ladra (*La*). **II** : 187, 190.
Gazzani (Mme). **III** : 28.
Gelosia corretta (*La*). **II** : 313.
Genga (Cardinal della). **II** : 306.
Genlis (Mme de). **I** : 244 ; **II** : 83, 151, 195, 273, 274, 321, *359*, 426, 523 ; **III** : 90.
Genoude (De). **III** : 242, 248.
Gentleman Magazine (*The*). **II** : 46.
Geoffrin (Mme). **III** : 19.
Geoffroy. **I** : 107, 194.
George III. **II** : 194.
George IV. **II** : 194, 302.
Georges (Mlle). **I** : 46, 355 ; **II** : 263.
Georges Dandin. **I** : 355 ; **II** : 234.
Géorgiques (*Les*). **I** : 33 ; **II** : 239.

Gerando. I : 103.
Gerando (de). II : 463.
Gérard (Baron). II : 353, 476, 533 ; III : 23, 129.
Gérard (Baronne). II : 476 ; III : 35.
Gérard (Conseiller). III : 15.
Gérard (Général). II : 237.
Géraut (Edmond). II : 239.
Gerbot. I : 327.
German Review. II : VIII, 250.
Gherardini. II : 104.
Giacobi. III : 231.
Giacobini. III : 194.
Giacomo della Porta. III : 86.
Gian (Carlo). II : 475.
Giaour. II : 12.
Gibbon. II : 385.
Gifford. II : 341.
Gil Blas. I : 102, 163, 217.
Gilles de Laval, maréchal de Rais. III : 206, 207, 209.
Gilmert. II : 487.
Gioja. II : 112.
Giorgi. II : 140, 142, 143, 144, 146.
Giovannella Gaëtano. III : 83, 85.
Giovita Garavaglia. III : 56.
Girard. I : 374.
Girard (Notaire). III : 194.
Girard (Mme). III : 33.
Girard (Mlle). I : 79.
Girard (d'Egypte). II : 374.
Girardin. III : 146.
Giraud (Comte). II : 171.
Giraud (De Chaillot). III : 73.
Girodet. I : 372 ; II : 22.
Girolami (Docteur). III : 280.
Giroud. I : 78, 79 ; II : 35, 37.
Gisquet (Préfet de police). III : 230, 231.
Giuditta e Olopherno. II : 453.
Giustiniani (Cardinal). III : 6, 13, 270.
Gli Sposi. II : 516.
Globe (*Le*). II : 337, 338, 374, 429, 434, 484, 509, 516 ; III : 17, 22, 25, 41, 77.
Glück. III : 30.
Godefroy (Mlle). II : 476.
Godoy (Prince de la Paix). I : 128.
Godoy (Emmanuel). II : 88, 91.
Godwin (W.). I : 195, 215.
Gœthe. I : 411 ; II : 30, 85, 86, 109, 286, 307, 520 ; III : 206.
Goldoni. I : 88, 98, 299 ; III : 111.
Goldsmith. II : 290.
Goncelin. II : 428.
Gonsolin (Alphonse). II : 481.
Gooddi (De). II : 51.
Gosselin (Editeur). II : 443 ; III : 91.
Gould Leckis. II : 107.
Gourgaud (Général). II : 374.
Gouvion Saint-Cyr (Maréchal). II : 98, 109, 128.
Gozzi (Carlo). I : 319.
Gragzioli le Boulanger. III : 152.
Gramont (Chevalier de). I : 90.

Grandeur et Décadence des Romains (*De la*). **I** : 41, 50.
Grandisson. **I** : 295.
Grand-Thoranne. **II** : 52.
Grant (Mmes). **III** : 94.
Grasset. **II** : 118.
Grassi (Mme). **II** : 51.
Grassini (Mme). **II** : 164.
Graziani. **II** : 374.
Grazioli (Frères). **III** : 154.
Grazioli (Jacques). **III** : 154.
Grech Delicata. **III** : 266.
Grécourt. **II** : 114.
Grégoire (L'abbé). **II** : VII, 159, 160, 167, 169, 191, 345, 355.
Grégoire VII. **I** : 312.
Grégoire de Tours. **II** : 288.
Gregorio (Cardinal de). **III** : 47, 264.
Grétry. **II** : 258.
Greuze. **I** : 187.
Grevedon. **II** : 384, 385.
Griesheim (Mina Wilhelmine de). **I** : 281, 292, 293, 313, 314.
Grignon. **I** : 128.
Grimaret. **I** : 96.
Grimm. **II** : 23, 274 ; **III** : 3.
Gros (Baron). **II** : 322, 335, 353 ; **III** : 23.
Gros (Georges). **I** : 45, 46.
Grossi (Thomas). **II** : 403, 404, 406, 407, 415, 416.
Grotius. **II** : 246.
Guasco. **II** : 54, 500.
Gudin. **III** : 235.
Gudin-Marine. **III** : 139.
Guerchin (Le). **I** : 377 ; **II** : 344.
Guerieri (Cardinal). **III** : 153.
Guérin. **I** : 69, 185, 221 ; **II** : 191, 353.
Guerre des Dieux (*La*). **II** : 9.
Guerrieri. **III** : 47.
Guglielmi. **II** : 23.
Guglielmi (De Civita-Vecchia). **III** : 163.
Guicciardi (Comte). **II** : 49, 51, 66, 417.
Guiccioli (Comtesse). **II** : 182, 199, 225.
Guichardin. **II** : 14.
Guido Reni. **I** : 374, 377 ; **II** : 10, 110, 481 ; **III** : 60.
Guignaudon (Mlle). **I** : 14.
Guilbert (Mélanie). **I** : 180, 181, 183, *185*, 191, 192, 196, 197, 199, 203, 206, 207, 213, 214, 217, 218, 221, 223, 232, 233, 235, 243, 246, 248, 256, 321, 429, 432, 433.
Guillaume-le-Conquérant. **II** : 266, 343, 371.
Guillaume Tell (Ballet). **III** : 31.
Guillelmino (archevêque). **II** : 286.
Guillemin (Paul). **I** : XIII ; **III** : 233.
Guillois (Antoine). **II** : 516.
Guillon (l'abbé Aimé). **II** : 347.
Guinguené. **III** : 27.
Guinot. **III** : 265.
Guiraud. **II** : 263, 290.
Guise à Naples (*Le duc de*) *ou Mémoires de la Révolution de ce royaume en* 1647 *et* 1648. **II** : 347, 348.
Guizot (François). **II** : 273, 277, 289, 319, 371, 483 ; **III** : 7, 13, 28, 32, 37, 39, 40, 42, 43, 59, 60, 128, 129, 228.

Guizot (Mme). II : 258, 263, 289, 290, 319, 385.
Gustave-Adolphe. I : 380.
Guys. II : 358.
Guzla (*La*). II : 508.
Guzman y Palafox (Mlle). III : 264.

H

Haine d'une femme ou le jeune homme à marier (*La*). II : 358.
Hallam (Henry). II : 111, 117. 220.
Hallock ou Hullack. II : 458, 461.
Hambden. II : 159.
Hamlet. I : 203, 214, 385 ; II : 259.
Hasse. II : 24.
Hausset (Mme du). II : 359.
Hay (Capitaine). II : 247.
Haydine (*Les*). II : 6, 7.
Haydn. I : 347 ; II : 6.
Hayez (Fr.). II : 481, 482.
Hazlitt. II : 71, 282.
H. B. (*Le*). I : XI, XV ; II : VII.
Hébert (Cousin de Beyle). I : V.
Heim (Mme). III : 35.
Heine (Henri). II : 85.
Hélène. I : 124.
Hélie. II : 34, 35, 57.
Héliogabale. II : 300.
Héloïse. I : 203 ; II : 14, 380.
Helvétius. I : IX, 27, 68, 76, 77, 89, 98. 103, 120, 126, 152, 161, 190, 195, 198, 203, 206, 208, 214, 215, 219, 228, 237, 239, 244, 260, 263, 266, 314 ; II : 59, 109, 115, 176, 217, 237, 246, 275, 321, 433, 494, 505, 509, 510, 512, 514, 515.
Helvétius (Mme). I : 325.
Hénault. I : 15.
Henri III. II : 493.
Henri III. II : 493.
Henri IV. I : 36, 53, 125, 126, 239 ; II : 320, 335, 360, 507 ; III : 112, 113.
Henri IV. III : 279.
Henri V. III : 55, 56.
Henri V. I : 98.
Henri VI. I : 431.
Henri VI. II : 296.
Henri VII. II : 321.
Henri VIII. II : 7, 434.
Henriade (*La*). I : 33, 36 ; II : 385.
Henriette, duchesse d'Orléans (Mme). II : 522.
Henriette III 11.
Henry (Mme). II : 173, 185.
Héraclite. I : 96, 148.
Heraclius. II : 50.
Hérard. III : 47, 130.
Hérault de Séchelles. I : 258.
Herhan. I : 194.
Hernani. II : 520, 531.
Hérodien. III : 204.

Hérodote. **II** : 278, 340, 368, 369.
Hérold. **II** : 228, 233.
Hersent. **II** : 353.
Hetzel (Editeur). **III** : 287.
Heyne. **I** : 410.
Hippocrate. **III** : 220.
Hippolyte (?). **I** : 214, 218, 244.
Hippolyte. **II** : 296.
Histoire de Bretagne. **II** : 287, 319.
Histoire de Charles XII. **I** : 23.
Histoire de Christophe Colomb. **II** : 370.
Histoire de Cromwell. **II** : 111.
Histoire de Fergusson. **I** : 248.
Histoire de France. **II** : 485.
Histoire de France (Résumé de l'). **II** : 356.
Histoire de la Bastonnade chez tous les peuples du Monde. **II** : 355.
Histoire de la Fronde. **II** : 460.
Histoire de la Gaule. **II** : 271.
Histoire de la guerre de la Révolution. **II** : 265.
Histoire de la guerre d'Espagne de 1809 à 1814. **II** : 459.
Histoire de la Littérature anglaise. **I** : 370.
Histoire de la Musique en Italie. **II** : 254.
Histoire de la peinture en Europe. **II** : 180.
Histoire de la Peinture en Italie. **I** : 71, 74 ; **II** : VII, 8, 9, 11, 13, 17, 19, 21, 36, 55, 56, 57, 60, 63, 76, 79, 101, 103, 107, 115, 116, 132, 134, 153, 154, 172, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 185, 189, 195, 200, 208, 210, 211, 224, 287, 302, 332, 333, 477 ; **III** : 124, 277, 286, 288.
Histoire de la philosophie. **I** : 103.
Histoire de la Régence. **I** : 222, 233.
Histoire de la Religion. **II** : 54.
Histoire de la Révolution française. **I** : 56.
Histoire de la Révolution Française (Précis de l'). **II** : 264.
Histoire de l'Egypte, de 1810 à 1828. **II** : 520.
Histoire de l'énergie en Italie. **II** : 38.
Histoire de l'Expédition de Russie. **II** : 412.
Histoire de l'Inquisition d'Espagne. **II** : 203.
Histoire de Louis XI. **I** : 23.
Histoire de Louis XIII. **III** : 215.
Histoire de Louis XVII. **II** : 112.
Histoire de M. Cleveland. **I** : 116, 126.
Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812. **II** : 348, 374.
Histoire de Paris. **II** : 251, 284.
Histoire de Philippe-le-Long. **II** : 117.
Histoire de Pologne. **I** : 291.
Histoire de René d'Anjou. **II** : 373.
Histoire de Russie (Résumé de l'). **II** : 372.
Histoire des Ducs de Bourgogne. **II** : 359, 371.
Histoire des Œuvres de Stendhal. **II** : 57, 179, 250 ; **III** : 244.
Histoire des fonctions du cerveau. **II** : 275.
Histoire des Français. **II** : 319.
Histoire des guerres des Français en Italie, etc. **I** : 195.
Histoire des républiques italiennes du Moyen-Age. **I** : 329.
Histoire d'Italie. **II** : 408.
Histoire du Cabinet des Tuileries depuis le 20 Mars 1815. **I** : XVI.
Histoire du Danemark (Résumé de l'). **II** : 356.
Histoire du Moyen-Age, du Ve au XVe siècle. **II** : 111.
Histoire du siège de Florence, en 1530. **III** : 253.

Histoire du 20 avril 1814. II : 417.
Histoire de Venise. II : 151, 287, 319.
Histoire naturelle. I : 24.
Histoire naturelle des animaux vertébrés. II : 276.
Histoire romaine. I : 116.
Histoire secrète de la Cour de Berlin. I : 195.
History of Napoleon. II : 443.
History of the fall of the Roman empire. II : 385.
Hobbes. I : 98, 120, 122, 132, 135, 190, 192, 198, 200, 203, 217, 226, 227, 228, 231, 237, 244, 248, 266.
Hobhouse. II : 19, 92, 181.
Hoche. I : 169.
Holbach (D'). I : 260 ; II : 237, 240, 270.
Holland (Lord). II : 465.
Homère. I : 16, 33, 36, 48, 52, 53, 57, 68, 94, 98, 101, 116, 131, 158, 246, 407 ; III : 139, 258.
Homme à bonnes fortunes (L'). II : 295.
Homme des champs (L'). I : 32.
Homme du jour (L'). I : 47.
Homme sauvage et de ses passions (De l'). II : 297, 298.
Hommes illustres de la France (Les). II : 307.
Honnête homme ou le niais (L'). II : 369, 370.
Hoquincourt Maréchal) d'). II : 504.
Horace. I : 52, 385, 425 ; II : 336, 416.
Horace. I : 33, 41, 105, 236.
Horaces et les Curiaces (Les). II : 304, 305, 476.
Horatius Coclès. I : 121.
Houdetot (Vicomte d'). II : 134.
Houdetot (M. d'). III : 138.
Hughes John. II : 384.
Hugo (Victor). I : IX ; II : 283, *284*, 285, 363, 493, *518*, 520 ; III : 129, 136.
Hulot (L'abbé). II : 346.
Humbert du Bouchage (Mme). I : 417.
Humblot-Conté. III : 37.
Humboldt (De). II : 30, 69, 237, 298, 427.
Hembort. II : 150.
Hume. I : 102, 229 ; II : 6, 7, 81, 318, 427 ; III : 261.
Hunger (Mlle). III : 26, 30.
Hunt. II : 503.
Hus (Auguste). II : 174.
Hutchinson (*Mémoires de mistress*). II : 226.

I

Ibsen. I : IX.
Idéologie (L'). I : 131, 135, 189, 195, 208, 214, 219, 222, 238, 431, 434 ; II : 238, 246, 297.
Idolo Birmano. II : 169.
Iffland (Acteur). I : 283.
Ifigenia in Tauride. II : 313.
Iliade (L'). I : 116, 126, 297.
Iliad of Pope. I : 246, 258.
Illustration (L'). III : 206.
Imbert (Baron d'). II : 264.
Imbert (M.). III : 48.

Imbert (Mme). **II** : 473.
Imbonati (Carlo). **II** : 406, 407, 408.
Inconstant (*L'*). **II** : 201.
Indifférence en matière de religion (*De l'*). **II** : 165, 405.
Infantado (L'). **II** : 88, 90.
Influence des passions sur le bonheur (*De l'*). **I** : 179.
Inganno Felice (*L'*). **II** : 145, 315.
Innocent VIII. **III** : 86, 87.
Ino e Temisto (*L'*). **II** : 404.
Institutions de Saint-Louis (*Les*). **II** : 282.
Instruction sur la danse, extraite des Saintes Ecritures, des Saints Pères, des Saints Conciles. **II** : 346.
Iphigénie en Aulide. **I** : 33, 61, 68, 125.
Isaac aîné. **II** : 35, 38, 58.
Isambert. **II** : 444.
Isoard (Cardinal d'). **III** : 57.
Istrie (Duchesse d'). **II** : 497.
Isule et Orovèse. **II** : 240.
Italiana in Algeri (*L'*). **II** : 187, 228, 233.
Italy. **I** : XVI.
Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes Pyrénées françaises. **II** : 356.
Itinéraire d'Italie. **II** : 464, 471.
Ivanhoe. **II** : 212, 222, 226, 276, 288, 303, 371 ; **III** : 181.

J

Jablonowski (Prince). **II** : 164, 195.
Jacqueminot. **I** : 382.
Jacquemont (Victor). **II** : 333, 350, 396, 428, 476, 480, 489, 493, 498.
Jacquerie (*La*). **II** : 508.
Jacques II. **II** : 275.
Jacques Fauvel. **II** : 281, 282.
Jacques le Fataliste. **III** : 23.
Jane Shore. **II** : 262, 263.
Janin (Jules). **II** : 482, 509, 537, 538 ; **III** : 18.
Janvier. **III** : 228.
Jaubert. **III** : 228, 249.
Jay (L.-J.). **II** : 400.
Jay (Rédacteur). **II** : 75.
Jay (De Grenoble). **II** : 53.
Jean (Domestique). **I** : 83, 88, 113, 142, 145, 185, 286, 287, 305, 311.
Jeanne d'Arc. **II** : 371.
Jeanne d'Arc. **II** ; 231, 314, 363.
Jeek (Mlle, éléphant). **III** : 5.
« *Je fais mes farces.* ». **II** : 150.
Jefferson. **II** : 45, 59, 61, 63, 64, 92, 110, 123, 238, 286.
Jeffrey. **II** : 8, 355, 453, 456, 458, 463.
Jéky. **I** : 41, 59, 242.
Jenny (Mlle). **I** : 396, 397.
Jérôme (Saint). **II** : 31.
Jérusalem. **II** : 112.
Jérusalem délivrée (*La*). **I** : 24, 55, 56, 126, 425 ; **II** : 239.
Jésus-Christ. **II** : 336, 458.
Jeune berger apprenant à jouer de la flûte (*Le*). **III** : 123.
Jeune femme colère (*La*). **II** : 259.

Jeune Sibérienne (*La*). **II** : 394.
Jeux de l'amour et du hasard (*Les*). **II** : 279, 280.
Joberts (Mme des). **III** : 67.
Johannot (Tony). **III** : 90.
John. **II** : 459.
Johnson. **II** : 126, 512.
Joinville (Prince de). **II** : 516.
Joinville (Baron Louis de). **I** : 387, 388, 418 ; **II** : 3, 27, 161.
Jombert (Libraire). **II** : 53, 57, 59, 63, 73, 74, 75, 77, 78, 92, 103, 106, 107, 154, 165, 166, 175, 199, 212, 215, 220, 226, 230.
Jomelli. **I** : 376 ; **II** : 24, 228.
Joseph II. **II** : 188.
Joséphine (Impératrice). **III** : 53.
Joueur (*Le*). **I** : 122.
Jouffroy. **III** : 32.
Journal d'Alexandre VI. **II** : 228.
Journal de Paris. **I** : 200, 331 ; **II** : 48, 56, 71, 72, 77, 92, 101, 104, 106, 107, 112, 154, 163, 165, 166, 171, 182, 187, 189, 190, 220, 223, 330, 333, 345, 352, 387 ; **III** : 73.
Journal de Stendhal. **I** : XXIII, XXIV, 6, 33, 41, 45, 46, 50, 59, 92, 95, 110, 120, 127, 169, 170, 226, 281, 282, 319, 328, 332, 339, 340, 344, 373, 381, 385, 397, 406 ; **II** : 8, 9, 10, 13, 137.
Journal des Débats (*Le*). **II** : 29, 33, 36, 37, 53, 55, 60, 63, 65, 66, 79, 168, 210, 220, 256, 257, 306, 414, 429, 442, 457 ; **III** : 7, 8, 95, 103, 124, 200, 230, 262, 288.
Journal des modes de Milan. **II** : 222.
Journal des Savants. **II** : 115.
Journal du Commerce (*Le*). **II** : 52, 60, 65, 71, 72, 75, 110, 115, 207, 415 ; **III** : 174, 190, 198, 200, 203, 230, 255.
Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818, 1819. **II** : 297.
Journal d'un voyage en Italie et en Suisse pendant l'année 1828. **I** : XV.
Journal Général (*Le*). **II** : 33, 73, 79.
Jouy (De). **II** : 30, 104, 191, 217, 239, 259, 261, 262, 263, 296, 338, 348.
Jugement dernier (*Le*). **II** : 21, 24, 26.
Jugurtha. **III** : 174.
Jugurtha. **II** : 240.
Jules II. **II** : 430.
Jules (*Monsieur*). **III** : 186.
Julien. **II** : 372.
Jupiter Olympien. **II** : 116.
Jupiter Stator **II** : 399.
Jussieu (Adrien de). **III** : 63, 73.
Justice et des Lois d'exception en 1815 (*De la*). **II** : 71.
Juvénal (M.). **I** : 416 ; **II** : 246.

K

Kaltschmidt. **III** : 12.
Karion (Banquier). **II** : 160.
Karr (Alphonse). **III** : 274.
Kast (Lady). **I** : XVII.
Kean. **II** : 263, 458, 485.
Kératry. **II** : 347.
Kirgener (Général). **I** : 382, 388, 390.

Kleiber. II : 171.
Koch. I : 312.
Kock (Paul de). III : 91.
Koreff (Docteur). III : 144.
Kosciusko. II : 348, 349.
Kourakine (Princesse). I : 159.
Krüdener (Mme de). II : 283.

L

Labare (M.). III : 58.
La Baume. II : 162, 163, 166, 322, 323 ; III : 277.
La Baume (Mme Hélène). II : 235.
La Bergerie. I : 331.
La Biche. III : 22.
Lablache. II : 314, 378, 476.
Laborde (De). II : 108, 109.
Labourdonnaye. III : 47, 68.
La Bruyère. I : 52, 68, 90, 131, 203, 219, 237, 238, 380 ; II : 425.
Lachaussée. II : 433.
Lacordaire. III : 278.
Lacour. II : 92, 110, 220.
Lacretelle. II : 7, 59, 61, 86, 221, 338, 347.
Ladvocat (Editeur). II : 317, 318, 358, 372, 494, 496, 497.
La Fayette (Général de). II : 74, 348, 358, 493, 515, 533, 534 ; III : 5, 7, 14, 22, 37, *115*, 116.
Laferronnays (Mlle de). III : 64, 65.
Laffitte. II : 30, 33, 64, 194, 374, 396 ; III : 57.
Lafont. I : 26.
La Fontaine. I : 24, 48, 49, 52, 61, *68*, 95, 96, 143, 182, 216, 286, 328, 368, II : 218, 219, 504, 505, 506, 531.
Lafontaine (Auguste). I : 29 ; II : 392.
Lagrange. I : 46 ; II : 25, 289.
La Harpe. I : 2, 3, 5, 33, 36, *107*, 121, 411 ; II : 18, 45, 116, 256, 278, 296, 390 ; III : 251, 258.
Laisné, la Rozière et Cie. III : 208.
Lajard. II : 533.
Lalande. I : 52 ; II : 471.
Lalanne. I : 170.
Lallah-Rookh. II : 179.
Lallier. I : 78.
Lally-Tollendal (De). II : 30.
Lamark. II : 276.
Lamarque (Général). III : 50.
Lamarre. I : 413.
Lamartine (A. de). II : 239, 284, 294, 295, 363, *372*, 373, 474, 480 ; III : 8, 15, 33.
Lambert. II : 101, 106, 160, 165, 166, 167, 170, 175, 178, 182, 185, 189, 195, 196, 197, 199, 210, 211, 215, 216, 224, 227, 230, 231, 232, 233, 234, 476 ; III : 2, 71.
Lambert (Mme de). I : 244.
Lambert (Mme). II : 167, 227.
Lambert (Domestique). I : 217.
Lambertini (Angiolo). II : 222.
Lambruschini (Cardinal). III : 68, 244, 248, 268.

Lamennais (De). II : 165, 171, 362, 405, 489 ; III : 184, 278.
Lami II 356.
Lamiel. III VIII.
Lamortellières. I : 195.
La Mothe-Langon (Baron de). III : 91.
Lampato. II : 148.
Lancelin. I : 85, 86, 135, 176.
Landolphe (Comte). II : 301.
Landriani. II : 46.
Landsdown (Lord). II : 463, 465.
Lani (Jules-Onuphre). II : 17, 19, 25, 26.
Lanjuinais. II : 208, 355, 360.
Lannes (Maréchal). II : 43.
Lante (Cardinal). II : 397 ; III : 73.
Lanzi. II : 178.
La Place (De). II : 30, 109, 237, 357.
Lappy. II : 13.
Lara. II : 343, 383, 501.
Larat. II : 212.
Larcher. II : 340, 368.
Larive (Acteur). I : 110.
La Rochefoucauld. I : 98, 120, 192.
La Rochefoucauld (Sosthène de). II : 346, 348, 387 ; III : 177.
La Rochefoucauld-Liancourt (Duc de). II : 29.
Lasalle (Général . II : 43.
Las Cases (Comte de). II : 300, 407.
Lassaigne (Mlle). I : 11, 12, 22, 23, 24, 66, 107, 156, 183.
La Touche (De). II : 445, 495, 496.
Latour-Maubourg (De). II : 170, 486 ; III : 29, 41, 64, 65, 112, 116.
Latrante (De). II : 430.
Latuada (Major). II : 188.
Laubépine (Marquise de). II : 522.
Lauraguais (Duc de). II : 445.
Lauzun (Duc de). I : 90 ; II : 74, 251.
Laval (Duc de). II : 396, 475 ; III : 6, 117, 149.
Lavalette (De). I : 102.
Lavalette (Comte de). II : 451, 452, 455.
Lavalette (Comtesse de). II : 83.
Lavallière (Duchesse de). III : 97.
Lavater. I : 124.
Lavoisier. II : 433.
Lawrence. II : 181, 307, 445.
Lear. I : 106.
Le Barbier. III : 90, 92, 93.
Lebarbier. II : 353.
Le Beau. I : 231.
Le Blanc. III : 244.
Le Bon (Huissier). II : 17.
Le Bossu. II : 17, 25, 26.
Lebrun. I : 297 ; II : 240.
Le Brun (Mme, née Daru). I : 155, 328.
Le Brun (Isidore). II : 360.
Leckie. II : 133, 178, 220.
Leclerc (Général). II : 276.
Leclerc (Compositeur). II : 24.
Leclercq (Théodore). II : 367, 368, 455.
Leçons de rhétorique. I : 203.
Lecoulteux. I : 413.

Le Duc. **II** : 290.
Leduc (Mme). **II** : 491.
Legacque. **I** : 327.
Legallois (Mlle). **II** : 346.
Légataire universel (*Le*). **I** : 122.
Legendre. **II** : 276.
Léger. **I** : 327.
Legouvé. **I** : 50.
Le Kain. **II** : 249, 254.
Lemer (Julien). **III** : 151.
Lemercier. **I** : 185, 240 ; **II** : 47, 109, 382, 383.
Lemoine. **II** : 258 ; **III** : 139.
Le Montey. **II** : 175, 348.
Lemot. **II** : 109.
Lenglet du Fresnoy (L'abbé). **I** : 16.
Lénore. **I** : 296.
Lenzuoli Roderic (Cardinal). **III** : 84, 85, 86, 87, 88.
Léon X (Pape). **II** : 123, 306 ; **III** : 113.
Léon XII (Pape). **II** : VIII, 306 ; **III** : 47, 153, 264.
Leonora. **II** : 107.
Léopold. **II** : 273.
Lepère. **I** : 331.
Lepetit et Crapelet. **II** : 59.
Lépreux de la cité d'Aoste (*Le*). **II** : 389.
Le Ragois. **I** : 22.
Lesage. **I** : 217.
Lesbros-Bigillion. **I** : XII.
Lesbros-Bigillion (Mlle). **I** : XIII.
Lesdiguières (De). **I** : 93 ; **II** : 61.
Lestage. **III** : 170.
Lestrade (de). **II** : 70.
Lesueur. **II** : 258.
Letellier. **I** : 226, 227, 234, 236, 385 ; **II** : 10.
Letemps. **I** : 303.
Le Thière. **II** : 353.
Letourne (Caroline). **I** : 14.
Letourneur. **I** : 98, 410.
Lettere di Jacopo Ortiz. **II** : 286.
Letters from the Illinois. **II** : 117.
Lettres à Edouard Mounier. **I** : XII.
Lettres à Emilie sur la Mythologie. **I** : 3.
Lettres au comte Cini. **I** : XII.
Lettres champenoises (*Les*). **II** : 33.
Lettres de cachet (*Des*). **I** : 124.
Lettres de Saint-James. **II** : 298.
Lettres écrites d'Italie de 1739 *à* 1740. **III** : 107.
Lettres intimes. **I** : XII, XIII, XIX, 71.
Lettres persanes. **I** : 24, 71, 84, 134, 135.
Lettres Provinciales (*Les*). **II** : 295.
Lettres sur la Suisse. **II** : 298.
Lettres sur la sympathie. **I** : 250.
Lettres sur les Anglais. **II** : 273.
Levasseur (Consul). **III** : 32, 33, 39, 41, 43.
Levasseur. **II** : 209, 221, 222.
Levasseur (Mlle). **II** : 522.
Levati. **II** : 235.
Levaux. **III** : 16.
Levavasseur (Editeur). **II** : 538 ; **III** : 91, 102, 156.

Levert (Mlle). II : 192.
Lévi (De). III : 241, 244.
Lévis (De). I : 358, 359.
Lévis (De). II : 301.
Lévy (Michel). I : XII ; III : 151, 156.
Lhouvet. I : 108.
Liadières. II : 240.
Lieutenant (*Le*). III : 114, 115, 132.
Ligier. II : 258.
Ligne (Maréchal, prince de). II : 300, 301.
Ligue (*La*). II : 460.
Lina. I : 219, 248.
Lingay. I : XVI, XVII ; II : 33, 56, 63.
Linguet. II : 506, 523.
Liparini (Mme). II : 118.
Litta (Duc). III : 2, 12.
Littérature (*De la*). I : 228, 232, 233, 245, 266.
Liverpool (Lord). II : 452.
Llorente. II : 203.
Lobstein. I : 130.
Locke. I : 98, 138, 245, 263.
Lodi (Comte de). II : 69.
Loève-Veimars. II : 282 ; III : 134, 136.
Logique (*La*). I : 11, 30, 31, 207, 209, 212, 219, 220, 222, 228, 233, 266, 298, 361, 372.
Loi de Moïse (*La*), II : 270.
Loi du Sacrilège (*De la*). II : 362.
Loizerolles (De). II : 217.
Lolot. II : 490, 491 ; III : 71, 74, 139.
Loménie de Brienne (Cardinal). II : 504 ; III : 76.
Longman. II : 78, 79, 177, 180.
Longueil. I : 182.
Longus. II : 369.
Lope de Vega. I : 128 ; (*pièce*), II : 72.
Lorrain (Claude). I : 398.
Lorraine (Chevalier de). II : 522.
Lorres. III : 203, 226.
Lottin de Laval. III : 245.
Louason. I : XXIV, 150, 169, 429.
Louaut (Justin). II : 510, 511.
Louis Ier (Roi de Bavière). II : 118 ; III : 129, 130.
Louis IX. II : 383.
Louis XI. II : 276 ; III : 178.
Louis XII. I : 99.
Louis XIII. II : 69, 288 ; III : 145.
Louis XIV. I : 38, 90, 97, 121, 125, 126, 159, 182, 222, 298 ; II : 65, 82, 90, 91, 283, 288, 289, 295, 296, 307, 311, 320, 321, 360, 371, 379, 400, 426, 522 ; III : 263, 266.
Louis XV. I : 125, 222 ; II : 41, 86, 96, 209, 252, 274, 288, 300, 311, 318, 365, 368, 390, 426, 507 ; III : 253.
Louis XVI. II : 251, 252, 272, 289, 359, 361, 365, 390, 523 ; III : 25, 42, 64, 68, 76, 209.
Louis XVIII. II : 26, 27, 28, 102, 299, 300, 301, 478 ; III : 89.
Louis XIX. II : 387, 479.
Louis-Philippe Ier. I : XVIII, 25 ; II : 321, 359, 479, 533, 536 ; III : 7, 13, 17, 18, 25, 26, 27, 32, 39, 42, 43, 59, 98, 109.
Lovatelli (Comtesse). III : 119.
Lovenjoul (Charles de). I : XIII.

Loyer (Mlle). I : 79.
Loyola. II : 440.
Luby. II : 278.
Lucain. I : 52, 126.
Lucas (M. et Mme). III : 111, 136.
Lucien Leuwen. III : VII, 95, 114, 135, 143.
Lucrèce. I : 115. III : 172.
Ludolf (Mme de). III : 94.
Ludre (De). III : 146.
Luini. II : 344, 474.
Lulli. I : 95.
Luminara (*La*). II : 148.
Lussan (Mlle de). I : 23.
Lussinge. I : XV.
Luther. II : 40.
Lutrin (*Le*). I : 245.
Lutzow (De). III : 53.
Luynes (Duc de). II : 446.
Luxeuil (De). II : 383.
Lycée (*Le*). II : 177.
Lyon en 1817. II : 57.

M

Mably. I : 260 ; II : 361.
Mac-Aulay Graham (Mme). II : 522.
Macbeth. I : 106, 203.
Macchi (Cardinal). III : 13.
Machiavel. I : 52, 98, 229, 237 ; II : 14, 170, 404 ; III : 81.
Mac-Intosh. II : 45, 75, 101, 433, 434.
Macpherson. II : 371.
Macready. II : 485.
Madier. I : 326.
Madonna alla Seggiola. II : 400.
Magnin. III : 134, 136.
Mahomet. II : 383 ; III : 224.
Maignien (Edmond). I : 277.
Maillard (Mme). I : 26.
Maine (Duchesse du). III : 96.
Maine de Biran. I : 231 ; II : 30.
Maintenon (Mme de). I : 257.
Maison (Marquis). III : 8.
Maison. I : XVI, XVII ; II : 33, 35, 117 ; 132, 154, 169, 170, 177, 182, 189, 225.
Maison du Boulevard (*La*). II : 366.
Maisonfort (Marquis de la). II : 492.
Maisonnette ou Mette. I : XVI, XVII ; II : 32, 33, 35, 36, 37, 42, 44, 46, 49, 50, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 63, 64, 66, 69, 71, 72, 73, 75, 80, 100, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 112, 115, 117, 118, 120, 121, 132, 133, 154, 160, 162, 165, 170, 172, 174, 175, 178, 182, 189, 195, 199, 210, 211, 215, 220, 225, 229, 230, 231, 232, 233, 316, 331, 333, 335, 336, 509 ; III : 21, 26, 31, 175.
Maisonneuve. I : 185. — Mme. I : 215.
Maistre (Joseph de). II : 388, *389* ; III : 258.

Maistre (Xavier de). I : 116 ; II : *388-396*.
Majon (Mme) Bianca). II : 477.
Malade imaginaire (*Le*). I : 16.
Malatesta. III : 165, 254.
Malherbe. III : 261.
Malibran Garcia (Mme). II : 483, 507.
Malin (l'Abbé). III : 118.
Malitourne. III : 17, 26.
Mallein (Al.). I : 128.
Mallein (Félix). I : 58, 63, 79, 82, 83, 189 ; II : 153.
Mallein (Mme). I : 181, 327.
Mallein (Mlle). I : 79, 174, 324.
Mallet. II : 97.
Malli. I : 39.
Mallot. II : 486.
Malo. II : 186, 234.
Mammouth. I : XVII ; III : 7.
Mandiar. III : 48.
Manfredi. II : 177, 179.
Mangacci (Vincent). III : 151, 152.
Manie ou aliénation mentale (*De la*). I : 228, 232, 233, 244, 266, 361.
Manni (Agostino). II : 399, 473, 474 ; III : 33.
Manon Lescaut (*Histoire de*). I : 126.
Mansaise. III : 235.
Mante. I : 95, 127, 142, 150, 154, 157, 172, 174, 175, 181, 183, 185, 196, 197, 203, 206, 208, 213, 217, 218, 220, 228, 434.
Manteaux (*Les*). II : 282.
Manuel. II : 30, 33, 74, 191 ; III : 69.
Manzi. III : 111.
Manzoni. II : 165, 168, 240, 295, 296, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 475, 516 ; III : 91.
Marandon. I : 198.
Marat. II : 522.
Maratin. II : 189.
Maratte. III : 23.
Marbot (Mme). I : 424.
Marcellus (de). II : 237.
Marcellus-Forbin (Mme de). III : 65.
Marchand (Général). II : 35, 94.
Marchangy (De). II : 105, 134, 207, 413.
Marchant (Balthazar). III : 28.
Marconi (La). II : 50, 172.
Mareste (Baron Adolphe de). I : XIII, XV, XVI, XVII; II : 33, *34*, 35, 48, 100, 106, 236, 333, 440, 445, 452, 459, 461, 464, 474, 484, 488, 489, 498, 519 ; III : 9, 11, 13, 20, 24, *66*, 281.
Mareste (Baronne de). II : 440.
Maret (Duc de Bassano). II : 275, 349.
Marette (De). II : 197.
Marginalia. III : 257.
Marguerite d'Anjou. II : 222.
Mariage de Figaro (*Le*). I : 25, 165.
Mariani (Mme). II : 222.
Marianne. III : 23, 115, 132.
Marie-Antoinette (La Reine). II : 74, 251, 253.
Marie-Christine (Reine d'Espagne). III : 266.
Marie de Brabant. II : 383.
Marie-Isabelle (reine de Naples). III : 266.
Marie-Louise (Impératrice). I : 281, 379 ; II : 98, *165* ; III : 268.

Marie Stuart. II : 57.
Marie-Thérèse d'Autriche (Reine). III : 17, 42.
Marietta. III : 2.
Marincourt. II : 271.
Marini (Marquis). III : 153.
Marini (Monsignor). III : 51.
Marion (Servante du Docteur Gagnon). I : 4, 11, 16, 19, 23, 144.
Marionnettes (*Les*). II : 332.
Marivaux. I : 89 ; II : 280, 493 ; III : 115, 132.
Marmion. I : 432.
Marmion. II : 228.
Marmont (Duc de Raguse). II : 32, 440.
Marmontel. I : 126, 194, 195, 219, 221, 222, 233 ; II : 221, 237, 238, 274, 390 ; III : 90, 271.
Marnay (Mme). I : 316.
Marot (Clément). II : 470.
Mars (Mlle). I : 26, 375, 417 ; II : 30, 192, 199, 212, 258, 259, 279, 283, 374 ; III : 65, 175.
Martainville. II : 160, 187.
Martelli. II : 195.
Martignac (De). II : 440, ; III : 261.
Martin (Aimé). II : 11, 24, 86.
Martin (de Londres). III : 25.
Martin (Tailleur). I : 61 ; II : 14.
Martini. III : 122.
Martini (Mme). III : 189.
Martyrs (*Les*). I : 340.
Martyrs de Souli ou l'Epire moderne (*Les*). II : 382.
Marvolain. I : 398.
Marzano (Pierre). III : 88.
Marzi. III : 140.
Mascheroni (Lorenzo). II : 342.
Mascheroniana (*La*). II : 342.
Masclet (Consul). III : 5.
Masque de Fer (*Le*). II : 413.
Massa. II : 198.
Massani (Paul). III : 152.
Massinger. II : 290.
Matha. I : 90, 152.
Mathilde. II : 394.
Matrimonio Segreto (*Il*). I : 142, 303, 328, 329, 348, 386, 405 ; II : 41, 131.
Matrod (H.). I : XIII ; II : 337, 338.
Mattei. III : 152.
Mauduit (Mlle de). I : 79.
Mauguin. II : 30.
Maurepas (De). II : 445, 446.
Mauri (Monsignor). III : 155.
Maurocordato. II : 344.
Mauzaisse. II : 384, 385.
Maximien (Empereur). III : 245.
Mayer (Simone). I : 374, II : 130, 222, 315, 342.
Maystre (Le pasteur). III : 9.
Mazarin (Cardinal). I : 125 ; II : 160, 485 ; III : 32.
Mazeau. II : 94.
Mazoyer. I : 91.
Médée. III : 139.
Médicis (Catherine de). III : 170.
Médicis (Les). II : 404.

Méditations (Les). II : 363.
Méditations sur l'Economie politique. II : 285.
Méhul. I : 372.
Mélanges d'Art et de Littérature. I : 70 ; II : 279, 345, 354 ; III : 71.
Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. III : 206.
Mélas (Général) I : 21.
Melchiorri (Comte). III : 154.
Mély-Janin (Mme). III : 35.
Melzi. II : 408.
Mémoires de Brissot. II : 521-524.
Mémoires de Casanova. II : 443.
Mémoires de Catinat. II : 288, 289.
Mémoires de d'Aubigné. III : 209.
Mémoires de Gourville. III : 209.
Mémoires de Grammont. I : 152.
Mémoires de la Comtesse Potocka. I : 362.
Mémoires de la Duchsse de Brancas. II : 445.
Mémoires de Lauzun. II : 251 ; III : 206.
Mémoires de Leclerc. II : 276;.
Mémoires de Le Kain. II : 254.
Mémoires de l'Etoile. II : 494.
Mémoires de l'Institut de France. II : 245.
Mémoires de lord Byron. II : 520.
Mémoires de Mme de Motteville. III : 209.
Mémoires de Madame la Comtesse de Genlis. II : 359, 366.
Mémoires de Madame Roland. II : 264.
Mémoires de Mlle Clairon. II : 253.
Mémoires de Maximilien de Robespierre. III : 26.
Mémoires de Mistress Belamy. II : 253.
Mémoires de M. Bourrienne. II : 493, 494.
Mémoires de M. de Talleyrand. II : 520 ; III : 262.
Mémoires de M. Fauche-Borel. II : 491.
Mémoires de M. l'abbé Aimé Guillon. II : 347.
Mémoires de M. le Duc de Choiseul. II : 251, 252.
Mémoires de Richelieu I : 222, 247.
Mémoires de Saint-Simon. I : 151.
Mémoires de Tallemant. III : 112.
Mémoires de Tilly. II : 489.
Mémoires de Vidocq. II : 493.
Mémoires du Cardinal de Retz. II : 253.
Mémoires du Comte de Brenne. II : 485.
Mémoires du Comte de Vauban. II : 265, 347.
Mémoires du Comte Joseph de Puisaye. II : 346.
Mémoires du duc de Montpensier. II : 321.
Mémoires du Général Ricard. II : 254.
Mémoires du Maréchal Gouvion Saint-Cyr. III : 258.
Mémoires d'une Jeune Grecque. II : 300.
Mémoires d'un homme de qualité. I : 126.
Mémoires d'un Touriste. III : VIII, 192, 201, 210, 213, 227, 252, 277.
Mémoires pour servir à l'Histoire de la Révolution Française. II : 253.
Mémoires relatifs à l'histoire d'Angleterre. II : 289.
Mémoires secrets sur la Régence. I : 244.
Mémoires sur 1815. II : 56.
Mémoires sur la Bastille. II : 506.
Mémoires sur la Grèce. II : 357.
Mémoires sur les Cent-Jours. II : 274.
Mémorial de Sainte-Hélène (Le). III : 75.
Ménainville (Mme de). II : 497 ; III : 13.

Meneval. I : 493.
Menge (Raphaël). I : 291, 377 ; II : 22, 353.
Menta. I : XVIII ; II : VIII, 461.
Menteur (Le). I : 41, 215.
Méon. III : 185.
Méranie (Reine Agnès de). II : 356.
Mercadante. II : 197, 198, 224, 233, 315, 378, 381.
Mercier. II : 239.
Mercredi (Baronne du). III : 11.
Mercure (Le). II : 29, 33, 36, 350, 429.
Mercure de France (Le). II : 454.
Mérimée (Prosper). I : IX, XI, XV, XVII, 77 ; II : VII, 76, 136, 476, 498, 519, 534 ; III : 3, 6, 11, 17, 24, 115, 149, 188, 286.
Mérimée (Mme). I : XVII.
Merlet. I : 27.
Mérope. I : 16, 33, 36 ; II : 50.
Méry (Mlle). III : 7.
Messager (le). III : 230
Metana (Professeur). III : 263, 264.
Métastase. I : 98 ; II : 7.
Metaxa. II : 399.
Métromanie (La). I : 145, 255.
Metternich (De). II : 403, 516 ; III : VII, 8, 55, 244, 261.
Mettray. II : 48.
Metzger (Mlle). II : 50.
Meulan (Pauline de). II : 289, 319.
Meunier (Charles). I : 248, 270, 272, 430, 432.
Meyer. I : 249.
Meyerbeer. II : 197, 198, 221, 222, 378, 381 ; III : 2.
Meynier. II : 353.
Mézeray (Eudes de). II : 212.
Mezzofanti. II : 199.
Mias (Mlle). II : 176.
Micara. III : 270.
Micara (Cardinal). III : 51.
Michaud (Général). I : XXIV, 16, 28, 59, *68*, 114 ; II : 93, 128, 161 ; III : 73.
Michaud (M.). I : 79.
Michaud (Historien). III : 207.
Michel-Ange. I : 374, 377 ; II : 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 25, 72, 398, 430 ; III : 81, 95, 113.
Michevaux. II : 317, 483.
Michoud. I : 195, 222 ; II : 32, 37, 57, 71, 160.
Micou. I : 59.
Micoud d'Umons (Mme). I : 327.
Mignard. I : 95.
Mignet. II : 282, 454, 460, 520 ; III : 17, 38, 40, 42, 48.
Miguel (Don). II : 509 ; III : 121, 122, 130, 241.
Millerio (Comte). II : 66.
Millot. I : 41.
Milton. I : *48*, 52, 98 ; II : 403.
Minardi (Cardinal). III : 154.
Minardi (Thomas, dessinateur). III : 154.
Minchioni. II : 471.
Mine. II : 47.
Minerva. I : 52.
Minerve (La). II : 63, 65, 74, 75, 101, 109, 110, 123, 159, 170, 184, 189, 207, 238.

Minette. II : 192.
Minichini. II : 199.
Mirabeau (Riquetti de). I : 122, 124, 126, 195, 244 ; II : 5, 171, 290, 522, 524 ; III : 45.
Mirabeau. II : 166.
Mirbel (Mme de). III : 35.
Miroir (*Le*). II : 249, 256, 257, 259, 261, 263, 363.
Misanthrope (*Le*). I : 16, 33, 52 ; II : 295.
Misanthropie et repentir. II : 447.
Missirini. II : 370, 371.
Mitty (Jean de). II : 76 ; III : 114, 166.
Mocenigo (Comte). III : 24.
Modène (Duc de). II : 426 ; III : 68.
Mohl (Jules). II : 247.
Moine (*Le*). I : 237.
Moïse (*Le*). II : 24, 26.
Moissonneurs (*Les*). III : 58.
Molé (Comte Louis-Mathieu). I : XVII ; II : 37, 118, 134 ; III : VIII, 8, 57, 66, 74, 128, 212, 228, 246, 251, 274.
Molé (Acteur). I : 127, 150 ; II : 364, 365.
Molica. III : 272, 273.
Molica (Mlle). III : 272, 273.
Molié (Mme). I : 181.
Molière (L'abbé de). I : 165, 166.
Moliere (*Il*). I : 98.
Molière. I : 24, 33, 36, 48, 52, 68, 94, 95, 96, 97, 106, 125, *131*, 143, 150, 161, 194, 208, 223, 232, 237, 255, 299, 355, 356, 369, 370, 372 ; II : 47, 186, 239, 280, 295, 450 ; III : 161, 167.
Molière avec ses amis. I : 95.
Molière jugé par Stendhal. I : 324 ; II : 295 ; III : 213.
Molinara (*La*). II : 315.
Molinari. II : 42, 51, 62.
Molitor (Général). I : 78.
Molitor (Mme). I : 79.
Molleville (Bertrand de). II : 265.
Monbelli (Ténor). II : 223.
Monbelli (Mme). II : 152, 222, 223, 228, 318, 381.
Moncey (Général). II : 486.
Monde comme il est (*Le*). III : 188.
Monelli. II : 41, 314.
Moneschalchi (De). I : 424.
Monet. II : 259.
Money. II : 199, 212.
Monfrey fils. III : 201.
Monge. II : 272, 289.
Mongie (Editeur). II : 38, 332.
Moniteur (*Le*). I : 223, 284, 325, 331, 409 ; II : 32, 36, 44, 45, 90, 127, 184, 190, 237, 535 ; III : 14, 41.
Mon Père. I : XVIII.
Monrose. II : 280.
Montaigne. I : 52, 161.
Montalivet (Comte de). III : 21, 22.
Montauron (De).II : 504.
Montauron (De). III : 262.
Montbadon. I : 343.
Montebello (Duc de). III : 250.
Monteil. II : 485.
Montesquieu. I : 24, 48, 50, 52, 68, 85, 107, 125, 135, 232, 260, 383 ; II : 10

43, 45, 59, 73, 81, 108, 110, 175, 219, 237, 262, 297, 569 ; III : 42, 118, 258.
Montesquiou (Anatole de). II : 191.
Montesquiou (Comtesse de). I : 379 ; II : 191.
Montespan (Mme de). I : 257, 359, 366.
Montezin. I : 79.
Montfleury (Baron de). III : 37.
Montfleury. I : 151.
Montgaillard (De). II : 264.
Montgomery (Colonel). II : 225.
Montgomery (Miss). II : 225.
Monthly Review. II : 181.
Monti. I : 84 ; II : 19, 65, 75, 105, 109, 153, 158, 171, 177, 179, 240, 342, 393, 402, 403, 406, 407, 416 ; III : 15, 74.
Montijo (Eugénie de). III : 211, 253.
Montijo (De, duchesse d'Albe). III : 211.
Montijo (Comtesse de). III : 211.
Montlivaut. II : 44.
Montlosier (De). II : 387.
Montmorency (De). II : 438, 446, 463, 506, 531 ; III : ..
Montmorin (Pauline de). III : 169, 170.
Montpensier (Duc de). II : 321.
Montrond. II : 322.
Montrose. I : 48.
Montyon (De). II : 85.
Monvel. II : 364.
Moore (Thomas). II : 175, 177, 191, 239, 504, 520.
Morale appliquée à la Politique (De la). II : 263.
Morale progressive (La). III : 108.
Morandi (Mme). II : 32, 314.
Morcati. II : 55. — Moscati. II : 133, 150.
Moreau (Général). I : 60.
Moreau (Fille du général). III : 145.
Morel. I : 430.
Morellet. II : 72, 74.
Moret (Mme de). III : 112, 113.
Morgan (Lady). II : 453, 466 ; III : 2, 4.
Morlacchi (Fr.). II : 480.
Morlachi. II : 57.
Mornay (De). II : 374.
Morning Chronicle. II : 46, 73, 181.
Mort de Carmagnola (La). II : 165, 168, 179.
Mort de César (La). I : 33.
Mort de Henri III (La). II : 296.
Mortier (Mme). I : 150.
Mortonval. II : 385.
Mothe (De la). II : 123.
Mounier (Député). I : 25, 34, 45, 76, 77, 92, 224, 266.
Mounier (Edouard). I : 76, 367 ; II : 134, 188, 199.
Mounier (Philippine). I : 28.
Mounier (Victorine). I : 28, 30, 34, 40 ; II : 188.
Mouriez (M. et Mme). I : 82.
Morisseau (Notaire). III : 202.
Moutardier (Editeur). II : 493.
Mouttet (Alexandre). III : 176.
Movel. I : 145.

Mozart. I : 303, 347, 369, 376, 377 ; II : 7, 118, 130, 164, 172, 197, 258, 481 ; III : 43, 123, 156, 181.
Muette de Portici (*La*). III : 31, 172.
Munoz. III : 267.
Munster, de Strasbourg (*Le*). II : 298.
Murat (Général). I : 18, 390, 422 ; II : 89, 203.
Murat (Caroline). III : 177, 261.
Muratori (L'abbé). III : 103.
Murillo. III : 196.
Murray. II : 180, 278.
Musset (Alfred de). III : VII, 8, 9.
Musset (Paul de). III : 239.
Myrra. II : 51, 62, 108, 497.
Mystères d'Udolphe (*Les*). I : 126.

N

Nadot (Mme). I : 383.
Naissance de Parthénope (*La*). II : 317.
Nancini (Mme). II : 475.
Napoléon Ier. I : XV 25, 28 282, 299, 318, 334, 356, 357, 361, 390 ; II : 14, 27, 32, 40, 43 49, 56, 69, 81, 83, 84, 85, *88*, 89, 90, 91, *96*, 97, 98, 99, 117, 151, 160 184 205, 207, 240, 254, 262, 263, 265, 270, 273, 274, 275, 276, 277 286, 289 291, 297, 300, 319, 343 344, 347, 349, 353, 355, 366, 370, 373 378, 396, 398, 403, 407, 417, 418, 422, 459, 484, 498, 500, 504, 509 III 22, 25, 27, 37, 51, 65, 75, 76, 78, 89, 90, 93, 107, 115, 177, 252, 253, 254.
Napoléon II. II : 160.
Napoléon III .III : 211.
Napoléon. II : 76 ; III : 34.
Nardi (Monsignor). III : 155.
Nardon (Mme de). I : 59, 166, 168.
Nardon (Adèle de). I : 120, 147, 319, 329.
National (*Le*). II : 520 ; III : 26, 50, 230.
Nature humaine (*De la*). I : 135, 190, 192, 228, 237, 248.
Necker. II : 82, 84.
Necker (Mme). I : 329 ; III : 108.
Negro (Marquis di). II : 468, 475.
Neipperg (De). II : 165.
Nelson. II : 531.
Neri (L'abbé). III : 152.
Néron. I : 91 ; II : 203 ; III : 254.
New London. II : 443.
New Monthly Magazine. II : 357, 484.
Newton. I : 68 ; II : 391, 522.
Ney (Maréchal). II : 98, 150, *412*.
Ney (Mme). II : 150.
Nibby. II : 399 ; III : 248.
Niccolini. II : 402, 403, 404, 405.
Nicomède. I : 357.
Nigel. II : 272, 276.
Night Thoughts. II : 284.
Nina (*La*). II : 335.
Ninon de Lenclos. I : 152 ; III : 97.

Nisard (Désiré). III : 124.
Noblet (Mlle). II : 192, 346, 497.
Noce di Benevento (La). II : 187.
Noces de Figaro (Les). II : 382.
Nodier (Charles). II : 24.
Noel. II : 480.
Note secrète (La). II : 105.
Notes sur Mérimée. III : 149.
Notice biographique de Romain Colomb. I : 45 ; II : 302, 449, 537.
Notice sur la vie de Thaddeus Kosciusko. II : 348.
Nourrit. II : 258.
Nouveau complot contre les industriels (D'un). II : VIII, 396, 414, 463.
Nouveaux Lundis. I : XI ; II : 536.
Nouveaux tableaux de famille (Les). I : 29.
Nouvelle Héloïse (La). I : 75, 111 ; II : 126, 135, 286.
Nouvelle Revue. I : XII, 74.
Nozzari. II : 313.
Nozze di Figaro. I : 365, 369 ; II : 130.
Nuci. III : 152.
Nuits romaines (Les). II : 70, 286.
Nuova Antologia. II : 331, 454.

O

Oberkampf I : 363.
Octave (Empereur). I : 86 ; II : 385.
Octavie. I : 91.
Odes et poésies sacrées. II : 283.
Odier. II : 106.
Odilon Barot. III : 7, 36, 228.
Odin. II : 273.
Œdipe. II : 123, 413.
Œuvres complètes de Cabanis. II : 297.
Œuvres complètes de J.-J. Rousseau. II : 358.
Œuvres complètes de Regnard. II : 295.
Œuvres complètes de Voltaire. II : 358.
Œuvres de M. le comte Xavier de Maistre. II : 389, 396.
Œynhausen (Charlotte d'). III : 289.
Oldi (Comtesse). II : 194.
Old Mortality. II : 151, 302, 304.
Oliverson. II : 74.
Omer. II : 9.
Onfort. II : 229.
Oppizoni. III : 269.
Optimiste (L'). I : 88.
Orange de Malte (L'). III : 135.
Oreste. I : 106.
Oriele, o lettere di due amanti. II : 286.
Orientales (Les). II : 493, 518.
Orlando furioso (L'). I : 24, 203, 236.
Orloff (Comte). II : 254.
Orozi. II : 228.
Oscar et Zulma. I : 215.
Ossian. I : 57, 74, 429.
Otello. II : 51, 57, 62, 101, 104, 108, 130, 207, 255, 258, 380.

Othello. I : 106, 143, 203, 214, 268 ; II : 120, 156, 273.
Othon. III. II : 132.
Othon. I : 105.
Otway. II : 303, 389.
Oudinot (Duc de Reggio). II : 161, 448, 457.
Ovide. I : 400.

P

Pacca (Cardinal). III : 13, 120, 153.
Paccinci. III : 154.
Pacé (De). I : 127, 340, 342.
Pacini. II : 51, 112, 220, 224, 228, 233, 315, 378. 379, 381.
Paer. II : 80, 101, 105.
Paga (La). II : 164.
Pahlen (De). II : 113.
Paillot de Loynes. II : 214.
Paisiello. I : 57, 62 ; II : 23, 51, 130, 187, 223, 228, 313, 380.
Palaprat. III : 214.
Palastro. II : 471.
Palfy (Alexandrine, Comtesse). I : 281, 344, 366.
Palhuy. II : 487.
Pallard (Mme). I : 258, 271.
Pallerini (Mme). II : 51, 62, 172.
Palm. II : 45.
Palma Vecchio. III : 23.
Panam (Mme Alexandre). II : 300, 301.
Pandore (La). II : 352, 363.
Panhypocrisiade (La). II : 240.
Panoptique La). II : 4.
Paolina (Princesse). II : 315.
Paolucci. III : 53.
Pape Du). II : 388.
Papillon de la Ferté. II : 164, 322.
Paquita (Mlle). III : 254.
Paradis perdu (Le). I : 48.
Paradoxes de Condillac. II : 357.
Parent. III : 229.
Parent (Mlle). I : 79.
Parents pauvres (Les). III : 119.
Paria (Le). II : 240.
Paricu (Mme Augustin). I : 294.
Pâris. I : 124.
Pariset. II : 174, 175, 191.
Paris-femelle (Le). II : 185.
Parisina. II : 212, 302, 304, 340, 343.
Parnasse italien (Le). II : 409.
Parny. I : 185 ; II : 44, 390.
Pascal (Blaise). I : 38, 85, 128 ; II : 218, 295, 425.
Pascal (M.). I : 79, 202, 300, 331.
Pascal (Mlle). I : 79, 327.
Pasquier (Baron). II : 32.
Passy. III : 228.
Pasta (Docteur). II : 346, 483.
Pasta (Mme Giuditta). II : 164, 223, 228, 229, 231, 235, 257, 304, 311,312,

315, 316, 317, 335, 346, 374, 375, 376, 381, 431,440,446, 476, 483, 507 ; III : 2, 11, 12, 67.
Pasteur. I : 82.
Pastoret (De). II : 118 ; III : 6, 22, 185.
Patriote français (Le). II : 522.
Paturle. III : 196.
Paul Ier de Russie. I : 418 ; II : 348, 394.
Paul III (Pape). III : *80*, 82, 86, 88, 103.
Paul et Virginie. I : 347, 387 ; II : 392.
Paulin (Editeur). II : 183.
Paul Pry. II : 485.
Paupe (Adolphe). I : XI-XVIII, 186 ; II : 76, 179, 189, 331, 338, 362, 429, 431, 437, 445, 449, 451, 452, 457, 461, 484, 516, 519 ; III : 71, 88, 101, 104, 109, 111, 139, 141, 151, 156, 244, 252, 257, 258, 259, 261, 286, 288.
Pavée de Vandeuvre. II : 214.
Pavesi. II : 317 ; III : 31.
Payan l'aîné. II : 15, 16, 22.
Pazzo per la Musica. I : 386.
Pecchio. II : 148.
Pedicini (Cardinal). III : 79, 264, 269.
Peel. II : 435.
Péep at the Peers (A). II : 433.
Peignot. II : 321.
Pèlerin blanc (Le). II : 112.
Pellegrini. II : 55, 118, 133, 152, 222, 223, 322, 381.
Pellico (Silvio). II : 240, 303, 304 314, 338, *339*, 340, 402, 403, 404.
Pellot. II : 446 ; III : 67.
Penet. I : 128, 295.
Penley (Mlle Rosina). II : 259, 262, 263.
Penot. I : 326.
Pepino. III : 250.
Père de sept enfants (Le). I : XVII.
Père et la fille (Le). II : 347, 348.
Péréfixe. I : 126.
Perego. II : 46.
Père Goriot (Le). III : 260, 262, 274.
Perfetti. III : 189.
Pergolèse. I : 57, 62, 376 ; II : 24.
Périer (Alexandre). I : 79. — Mme, I : 327.
Périer (Alphonse). I : 79, 82, 83 ; II : 31.
Périer (Auguste). I : 78, 197.
Périer (Camille). I : 367.
Périer (Casimir). I : 79, 205, 206, 227 ; III : 57, 240.
Périer (Claude). I : 367.
Périer (Mme). I : 79.
Périer (secrétaire d'ambassade). III : 162.
Périer-Lagrange (François-Daniel). I : 111, 188, 277, 295, 323, 379, 395, 407 ; II : 13, 20, 21, 25, 158, 178.
Pérignon (Comte). II : 100.
Périgord (Cardinal de). II : 270.
Perlet. II : 392.
Perny. III : 250, 251.
Péronti (Veuve). II : 104.
Perot (Mlle). I : 174.
Perrin (Mlle). II : 192.
Perry (Mme). II : 105.
Persiani. II : 475.

Perticari (Comte). II : 404.
Perticari (Comtesse). II : 404.
Peruchini. II : 244 ; III : 12.
Pérugin (Le). III : 224.
Peruzzi (Ubaldino). III : 255, 256.
Petit (Alexandrine). I : 344.
Petit (Auguste). II : 20.
Petit (M.). II : 110, 111, 158, 166, 173, 195, 231, 232, 235.
Petit cours de Philosophie. II : 244.
Pétiet (Comte). I : 9.
Pétiet (Mme). I : 129.
Petite Ville (*La*). I : 356.
Petit-Jean. II : 192.
Petitot. II : 277, 319.
Petits Mardis Stendhaliens. I : XI.
Pétrarque. I : 52 ; II : 39, 59, 424.
Peveril du Pic. II : 290.
Peyronnet (de). II : 440, 444, 460, 521 ; III : 42.
Pharsale (*La*). I : 126.
Phèdre. I : 69, 171, 203, 410 ; II : 222 ; III : 257.
Phidias. II : 17.
Philémon et Baucis. I : 61.
Philinte. I : 107, 141.
Philippe, duc de Bourgogne ; II : 276.
Philippe II. II : 90, 207, 378.
Philippe II. II : 37, 342.
Philippe-Auguste. II : 356.
Philippe-Auguste. II : 425.
Philippe d'Orléans. II : 522.
Philippe d'Orléans (le Régent). I : 194, 222 ; II : 252, 365.
Philippe-Egalité (Duc d'Orléans). II : 359, 365.
Philippe le Hardi. II : 383.
Philips. II : 46, 181.
Phocion. II : 127.
Physique (*La*). II : 108.
Piancini de S... (Comte Vincent). III : 153.
Piati. III : 250.
Picard. I : 91, 185, 356, 361 ; II : 191, 239, 281, 282, 369, 370.
Piccini. I : 57 ; II : 23, 130, 228.
Picot. II : 271.
Pictet. I : 82.
Pictet (C.). I : 5.
Pie VI. II : 306 ; III : 32.
Pie VII. II : 316 ; III : 151.
Pierle. II : 78.
Pierre III de Russie. I : 133.
Pierre-le-Grand. I 91 ; II : 96.
Pietra del Paragone (*La*). II : 152, 154, 228, 232, 233, 235, 380.
Pietragrua (Angela). I : XXIII, XXIV, 282, 319, 320, 383, 397, 401, 406, 408 ; II : VII, 137.
Pietragrua (Antonio). I : 407.
Pigault-Lebrun. II 31, 238.
Pignatti. II : 14, 227.
Pigoreau (Libraire). III : 91.
Pillet (Général). II : 254.
Pina (De). II : 37, 65.
Pindare. I : 207 ; II : 271 ; III : 95.
Pindemonti. I : 84.

Pinel (Ph.). I : 228, 232, 233, 244, 266, 361.
Pino (Général). II : 193.
Pinto. II : 240, 382.
Pinturiccio (Le). II : 277.
Piombino (Prince). III : 172.
Pique. II : 496.
Pirate (*Le*). III : 30.
Piron. I : 255 ; III : 184.
Pisaroni (Mme). II : 228, 314, 315, 316, 317.
Piscatori. II : 520.
Pison. I : 54.
Pitt (William). II : 61, 64, 433.
Pitti. II : 400.
Pixérécourt (Guilbert de). II : 258.
Pizzare. II : 437.
Plaisirs de la Mémoire. I : XVI.
Plana. I : 45, 46, 60, 163 ; II : 36, 54, 131, 166, 196, 199, 213.
Planat. II : 520.
Plancy (De). II : 214.
Planelli-Lavalette. II : 159.
Planta. II : 225.
Platon. II : 245, 256.
Plaute. I : 207.
Plon (Editeur). I : XII.
Ploque III 36, 37.
Plus beau jour de la Vie (*Le*). II : 368.
Plutarque. I 2, 3, 41, 49, 51, 56, 62, 126, 130, 131 ; II : 293.
Podinas (Mme de). II : 488.
Poésies de Clotilde de Surville. II : 371.
Poggi. III : 112.
Poisson (Chevalier). II : 30, 36.
Poitou (Baron). III : 156.
Poli. III : 79.
Polidori (Docteur). II : 344.
Polignac (De). II : 520, 521 ; III : 42.
Polyeucte. I : 33, 158, 166.
Pombal. II : 88.
Pomeuse (De). II : 289.
Pompadour (Mme de). I : 83, 300.
Pompée. I : 169.
Pompeo Lutta. II : 227.
Pons, de l'Hérault. III : 16, 35, 37.
Pont de Veyle. I 151.
Ponté-Corvo (Maréchal). I : 423.
Pontécoulan (De). III : 38.
Ponthieux. II 120.
Pool (John). II : 485.
Pope. I : 245, 246, 250.
Porcie. I : 51.
Pordenoue. III : 23.
Porporati. I : 368.
Porta (Giov. della). III : 170.
Portal. II : 478.
Portalis. II : 440, 460.
Porte. II : 375.
Porthsmouth (*M. de*). I : 192.
Portraits historiques et littéraires. II : VII.

Port-Royal. I : 263.
Porvis (Alexandre). II : 476.
Pot-de-Fer. II : 327.
Potentiani. III : 208.
Potenzi (Marquise). III : 231.
Potter (De). II : 251, 270.
Ponchard de Feydeau. II : 533.
Poulet (Editeur). II : 174.
Pourra. II : 496.
Poussin (Le). I : 158.
Pozzo di Borgo. III : 283.
Pradel (Mlle de). III : 230.
Pradt (L'abbé de). II : 55, 88, 191, 238, 277, 349, 355.
Praët (Van). II : 260.
Praslin (Comte Edgar de). III : 145, 192, 194, 208, 225, 227.
Précieuses ridicules (*Les*). I : 106.
Précy (De). I : 291.
Prédication de Pierre l'Ermite (*La*). II : 481.
Préfet (*Monsieur le*). II : 361 ; III : 91.
Presse (*La*). III : 200.
Prétendus (*Les*). II : 257.
Previdali (Luigi). III : 3, 12, 31.
Prévost (L'abbé). I : 102, 126, 203, 237, 310.
Prévost (Docteur). III : VIII, 212, 274, 280, 281.
Priestley. II : 63.
Prina. II : 67, 408, 417, 418, 421 ; III : 264.
Prina (*Vision de*). II : 403, 406, 416, 418-424.
Princesse de Clèves (*La*). III : 258.
Principe di Tarenta (*Il*). I : 303.
Principes politiques (*Les*). II : 263.
Prise de Malaca (*La*). II : 188.
Prisonniers du Caucase (*Les*). II : 389, 392.
Producteur (*Le*). II : 414, 415.
Progrès des lumières (*Le*). I : 312.
Promenades dans Rome. I : V ; II : VIII, 337, 481, 495, 496, 497, 499, 517, 519 ; III : 80, 124.
Prométhée. II : 62.
Proserpine. II : 50.
Prototype du Rouge et Noir. II : 57.
Proverbes dramatiques. II : 366.
Pruchet. II : 75.
Prud'hon. II : 30, 191, 506.
Psami, re d'Egitto. II : 41, 108.
Ptolémée. I : 52, 53.
Publiciste (*Le*). I : 169.
Puccita. II : 171, 187.
Pucelle (*La*). II : 9, 229, 233, 288.
Pufendorff. I : 27.
Puysaie (Comte Joseph de). II : 346, 347.
Pygmalion. I : 42.
Pyrrhus. I : 240, 241.
Pythagore. I : 173 ; II : 177.

Q

Quadri (Café). **III** : 12.
Quarterly Review. **II** : 251, 341, 502 ; **III** : 109.
Quatremère de Quincy. **II** : 116.
Quentin Durward. **II** : 151, 371.
Questienne (Mme). **II** : 160.
Quinault. **I** : 125.
Quinte-Curce. **I** : 41.
Quinzaine (*La*). **II** : 29.
Quotidienne (*La*). **II** : 29 ; **III** : 4, 10, 11, 14, 19, 23, 25, 34.

R

Rabaut-Saint-Etienne. **II** : 264.
Rabbe (Alphonse). **II** : 356, 357, 372.
Rabelais. **III** : 76.
Rachel (Mlle). **III** : 229, 230, 231.
Racine. **I** : 2, *24*, 32, 33, 36, *41*, 42, 50, 52, 61, 62, 68, 103, *125*, 158, 203, 298, 410 ; **II** : 12, 51, 90, 116, 219, 263, 273, 283, 284, 296, 338, 339, 384 ; **III** : 145, 260.
Racine et Shakespeare. **I** : 70 ; **II** : VIII, 40, 211, 279, 295, 296, 304, 318, 323, 331, 341, 362, 363, 500.
Raçon (Simon, imprimeur). **III** : 151.
Radamiste et Zénobie. **I** : 33.
Radcliffe (Mistress). **I** : 126.
Radetsky. **III** : 68.
Raillanne (L'abbé). **I** : 52.
Rameau. **II** : 23, 110.
Raphael. **I** : VI, 156, 158, 187, 329, 352, 372, *373*, 374, 377 ; **II** : 10, 22, 26, 57, 71, 104, 109, 344, 400 ; **III** : 7, 71, *72*, 73, 81, 82, 95, 113, 170, 197, 236, 281.
Rapilly. **II** : 469.
Rapin-Thoiras. **II** : 6, 318.
Rapports du physique et du moral de l'homme. **I** : 223, 233, 244, 254, 259, 297.
Raulin. **III** : 25.
Ravatin (Relieur). **I** : 198.
Ravez. **III** : 211.
Raynal. **I** : 126, 260 ; **II** : 274.
Raynouard. **I** : 185 ; **II** : 282, 283.
Razori (Docteur). **II** : 69, 196.
Réal. **III** : 7.
Rebuffet (Mme). **I** : 273.
Rebuffet (Adèle). **I** : 1, 120, 257, 273.
Récamier (Jacques). **II** : 30.
Récamier (Mme). **I** : 54, 332, 369 ; **II** : 30 ; **III** : 149, 177.
Recherches sur le sublime. **I** : 368.
Reding. **II** : 91.
Regard (*Un*). **III** : 239.
Reggi ou Rezzi (L'abbé). **III** : 153.

Regicourt ((Mme). I : 79.
Régime. I : XVIII ; III : 28, 29, 32, 33, 39, 40, 42, 47, 54, 58.
Registre (*Le*). II : 518.
Regnard. I : 114, 122 ; II : 195.
Regnault. II : 353.
Régnier (Archiduc). II : 49, 66.
Régulus. II : 217, 258, 512
Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz en 1791. II : 299, 300, 301.
Religieuse portugaise (*La*). III : 23.
Remorini. II : 111, 188, 223, 224.
Rémus. III : 85.
Rémusat (A.). III : 185, 249.
Rémusat (De). I : 276.
Renan (Ernest). I : IX.
Renard (Mme). I : 79.
Renard et le Corbeau (*Le*). I : 49.
Renauldon. I : 207.
Renauldon (Maire). III : 15.
Renavenk (Joseph). I : 291.
René. II : 373, 392.
René d'Anjou (Roi de Naples). II : 373.
Renommée (*La*). II : 56, 173.
Renouard (Editeur). II : 38, 165, 166, 178, 200.
Réol (Marin). I : 308.
Réoul (Mlle). I : 173.
Répertoire de la Littérature ancienne et moderne. II : 357.
Requiem de Mozart (*Le*). I : 347.
Retz (Cardinal de). I : 86, 181, 182, 189, 190, 192, 194, 204, 222, 229 ; III : 17.
Revanche (*La*). I : 355.
Revel (De). II : 68.
Révolutions de la Littérature. I : 203.
Révolutions de Suède, de Portugal. I : 56, 68.
Révolutions romaines (*Les*). I : 41, 52, 56, 68.
Revue Blanche. I : XII ; II : 362 ; III : 166, 257.
Revue Bleue. I : 86, 192, 281, 292 ; II : 9, 136, 337 ; III : 103.
Revue de l'Art français. II : 499.
Revue de Paris (*La*). II : 509 ; III : 156, 176, 255.
Revue des Deux-Mondes (*La*). II : 429 ; III : 134, 136, 285.
Revue Encyclopédique. II : 115.
Revue Idéaliste. II : 136.
Revue Parisienne (*La*). III : 238, 257, 261.
Revue Rétrospective (*La*). II : 134, 176, 258.
Rewbell. II : 253.
Rey (Joseph). II : 70, 107, 115, 132.
Rey (Marc-Michel, éditeur). III : 128.
Rey (Ed.). II : 178.
Reybaud (Maxime). II : 357.
Reyneval (De). III : 47.
Reynolds (Sir Josuah). I : 375 ; II : 353.
Rezi (Mme de). I : 297.
Ribon. I : 82.
Ricard (Général). II : 254.
Ricardi. II : 171.
Ricardo. II : 109.
Riccoboni (Mme). I : 102.
Richard (Cordonnier). I : 174.
Richard III. I : 106, 116 ; II : 258, 296, 384, 460.
Richard-Cœur-de-Lion. I : 340.

Richardson (Samuel). II : 12.
Richelieu (Cardinal de). I : 125 ; II : 45, 61, 88, 288, 361.
Richelieu (Armand, duc de). I : 259 ; II : 252.
Richelieu (maréchal de). I : 298 ; II : 506.
Ricordi. II : 111.
Ridgeway. II : 46.
Riedwer. III : 57.
Rignano (Prince). III : 269.
Rimbotti (Mme). II : 171.
Riou. II : 63.
Rioust. II : 115.
Ripresaglia (La). II : 164.
Rire (*Le*). I : 226.
Rivale di se stesso. II : 131.
Rivarol. I : 98.
Rivaut de la Raffinière (Général). III : 55.
Rivet. I : 353, 354.
Rivier (notaire). II : 160.
Rivière (Suzette). II : 469.
Robergeot. I : 287.
Robert. II : 2, 114, 121, 220.
Robert (Léopold). II : 335 ; III : 58.
Robert frères. II : 95, 104, 128.
Robert-Macaire. III : 215.
Robespierre (Maximilien de). II : 117, 264, 491, 524 ; III : 26, 59.
Rob-Roy. II : 226.
Rocca. II : 88.
Rochefort. I : 246.
Rochette (Raoul). II : 298, 505.
Rodil (Général). III : 120.
Rodogune. I : 33, 41, 163.
Rœderer (Comte). III : 58, 68.
Rogers (Maria). I : XVI.
Rogers (Samuel). I : XVI.
Rogers (Thomas). I : XVI.
Rogers (Famille). II : 442, 445, 466, 469, 484, 490, 519, 521.
Rohan (De). II : 463 ; III : 146.
Rohan-Chabot (De). III : 7.
Roi de Rome (Le). I : 379 ; II : 96.
Roi et le Laboureur (*Le*). I : 26, 27.
Roi Théodore (*Le*). II : 51.
Rokebert. III : 19, 20.
Roland (Mme). I : 141, 159, 165, 180, 213, 324.
Roland furieux (*Le*). I : 24, 126, 203, 209, 214.
Rollin. I : 116, 262 ; III : 136.
Rollin (M.). II : 159.
Romagnier. I : 201.
Romagnier (Mme). I : 36, 132, 165.
Romain (Jules). I : 159, II : 183, 185.
Roman Comique (*Le*). III : 262.
Roman de Métilde (*Le*). II : 136.
Romanis (Paul de). III : 153.
Rome, Naples et Florence en 1817. II : VII, 44, 52, 54, 79, 106, 114, 201, 236, 331, 332, 427, 456, 458, 461, 463, 466, 470, 477, 498, 499.
Roméo et Juliette. II : 259, 261.
Romieu. II : 374.
Romiguière (De la). II : 357.
Romilly (Samuel). II : 74, 291.

Romini (Mme). II : 164.
Romulus. II : 398 ; III : 85.
Rondet. I : 300.
Rondi. III : 131.
Ronsard. I : 95 ; II : 383.
Roquefeuil (Camille de). II : 297.
Rosa. II : 175, 191.
Rosaberg. II : 172.
Roscœ. II : 306 ; III : 27.
Rossi. II : 166.
Rossi (De Carare). III : 255.
Rossini. II : 18, 41, 50, 62, 69, 73, 76, 101, 105, 106, 109, 118, 122, 130, 131, *133*, 152, 154, 163, 164, 168, 169, 171, 187, 194, 195, 197, 199, 222, 223, 224, 228, 229, 233, 235, 258, 278, 305, 313, 315, 376, 379, *380*, 381, 405, 427, 428, 475 ; III : 224.
Rosso (Del). II : 171.
Rostaing (Baron). II : 127, 128.
Rostopchine. I : 388, 391.
Rothelon. II : 2.
Rothschild. III : 262.
Rothschild (Maison). II : 269.
Rotrou (Jean). II : 290.
Rouge et le Noir (*Le*). I : XVI, 39 ; II : 32, 537, 538 ; III : VII, 6, 7, 11, 12, 13, 18, 21, 22, 23, 26, 27, 32, 33, 42, 62, 68, 95, 102, 107, 124, 287.
Rougier de la Bergerie. III : 164.
Rousseau (J.-J.). I : VI, 2, 27, 52, 89, 94, *101*, 107, 109, 116, 129, 141, 142, 158, 160, 161, 184, 199, 203, 215, 236, 237, 238, 244, 259, 260, 376, *385* ; II : 53, 77, 107, 126, 219, 226, 237, 249, 272, 286, 358, 388, 390, 504, 505, 506, 522 ; III : 95, 102, 166, 167, 269.
Roy. II : 478.
Roy (Comte). III : 260.
Royer-Collard. II : 483 ; III : 118.
Rubempré (Alberthe de). III : 1, 59, 287.
Rucellai (Mme). II : 475.
Ruggeri. II : 171.
Ruggiero (Don). III : 102.
Ruines (*Les*). I : 245.
Rulhière. I : 133, 159, 223, 229, 291, 303.
Ruspoli. II : 399.
Russe à Paris (*Le*). II : 237.

S

Sabran (De). III : 210.
Sacchini. II : 23, 130, 223.
Sachi. II : 286.
Sacre de Samuel (*Le*). II : 212.
Sacre des rois de France à Reims (*Du*). II : 360.
Sacrifice interrompu (*Le*). II : 437.
Sagrifizio d'Ifito (*Il*). II : 313.
Saint-Albe (Mme). I : 387.
Saint-Aubin (graveur). I : 194.
Saint-Aubin (Mme de). II : 167, 168, 170, 171, 176, 177, 185, 186, 194, 234,
Saint-Aulaire (Comte de). I : XVIII ; II : 460 ; III : 28, 39, 40, 41, 61, 97, 112, 144, 147, 162, 208.

Saint-Aulaire (Comtesse de). II : 17. 29 ; III : 208.
Saint-Charles. I : 21.
Saint-Clair III : 195, 235.
Sainte-Beuve I : XI ; II : 531, 536 ; III : 286.
Sainte-Cécile (*La*). I : 329, 357.
Saint-Edme (B.). III : 252.
Sainte Famille (*La*). I : 159.
Sainte-Foix. II : 391.
Saint-Jean. III : 72.
Saint-Julien (Comte de). II : 66.
Saint-Lambert. I : 369.
Saint-Louis. II : 383.
Saint-Marsan. II : 210.
Saint-Paul. II : 481.
Saint-Philippe (Marquis de). II : 90.
Saint-Pierre (Eustache de). II : 320.
Saint-Pierre de Rome. II : 298, 398, 497.
Saint-Priest (A. de). III : 55, 56.
Saint-Réal (L'abbé de). I : 23, 41, 145, 190, 237, 244 ; II : 389.
Saint-Simon (Duc de). I : 132, 163, 190, 192, 194, 204, 219, 222, 223, 229, 233, 237, 248 ; II : 73, 90, 289 ; III : 209.
Saint-Vallier (De). I : 282, 412, 413, 414, 415, 416 ; II : 134, 400.
Saint-Victor (De). II : 251.
Saint-Victor (M. de). I : 169.
Salazar (Comte). II : 173.
Salluste. I : 229 ; III : 174.
Salon de 1824 (*Le*). II : VIII.
Salvador. II : 270.
Salvaing (De). II : 44, 59, 70, 101.
Salvagnoli. II : 481.
Salvagnoli (Ministre). III : 281.
Salvandy (De). II : 191, 335, 347 ; III : 18, 96, 228.
Samadet. I : 258.
Sambac. III : 17.
San Angelo. III : 63, 67.
Sand (Mme George). II : 508 ; III : VII, 135, 259, 260.
Sanquirico. II : 475.
Sanquiric. II : 46.
Santangeli. III : 154.
San Teodoro. III : 194.
Sapey. I' : 159.
Sapho. I : 159.
Sartoris (Mme). II : 489.
Sarut (Germain). III : 252.
Saül. II : 225, 270.
Saurau Comte de). II : 49, 66, 418.
Saussure (Mme, née Necker). II : 17.
Sautelet (Editeur). II : 120, 374, 444, 470, 477.
Savary (Duc de Rovigo). II : 58, 74, 101.
Savonarole. II : 40.
Savoye. I : 387.
Savoye-Rollin. I : 145.
Say (M.). II : 181.
Say (J.-B.). I : 163, II : 30, 32, 109, 286 ; III : 270.
Saxe (Maréchal de). II : 504, 506.
Saxe-Cobourg (Duc de). II : 300, 301.
Scala (Les de la). II : 404.
Scandinaves (*Les*). I : 141.

Scarlett. II : 456, 460, 469.
Scarron. III : 262.
Scatella ou Catella (Princesse). III : 65.
Scheffer. II : 70 ; III : 196, 234, 235.
Schiassetti (Général baron). II : 223.
Schiassetti (Adélaïde). I : 118, 198, 199, 220, 223, 224, 228, 231, 233, 235, 332, 469.
Schiller. I : 192, 195, 410, 411 ; II : 86, 169, 187, 233, 318, 342, 504, 505 ; III : 26.
Schlegel (Wilhelm). I : 409, 410, 411, 416 ; II : 12, 18, 86, 104.
Schneider. II : 142, 145, 146.
Schnetz. II : 335, 482 ; III : 21, 23, 25, 29, 45, 58, 72.
Schurig (Arthur). I : XIV, 281, 292 ; III : 288, 289, 290.
Schwarzemberg (Prince de). I : 361. — Princesse. I : 362.
Scipion. I : 51 ; II : 508 ; III : 123.
Scipion (Banquier). I : 205.
Scolastica (*Suora*). III : 234.
Scott (Walter). II : 30, 78, 109, 120, 151, 170, 195, 219, 222, 226, 227, 239, 254, 271, 272, 276, 281, 286, 288, 290, 302, 320, 341, 347, 355, 374, 393, 394, 443, 445 ; III : 60, 91, 92, 139, 223, 258, 262.
Scribe (Eugène). II : 283, 358, 518, 521 ; III : 184.
Sebastiani (Comte). III : 9, 17, 18, 39, 41.
Secchia rapita (*La*). II : 130.
Séducteur amoureux (*Le*). I : 355.
Séduction et repentir. III : 90.
Séguier (Baron Antoine). II : 520.
Séguier (Pierre). II: 9.
Ségur (Comte de). II : 30, 175, 191, 297, 396 ; III : 279.
Ségur (Philippe de). II : 348, 374, 412 ; III : 95.
Sel Gemme. I : XVIII ; II : 199, 210, 212, 215, 229, 230, 231, 232, 233.
Selmours. I : 3.
Semaine (*La*). II : 390.
Sémiramis. II : 380.
Sémiramis (*La*). II : 315, 428, 429.
Sémonville (De). II : 457 ; III : 59.
Senailler. II : 24.
Senèque. I : 89, 207 III; : 261.
Senneville (Ds). II : 60, 71.
Sepolcri (*I*). II : 133, 408.
Sept lettres de Mérimée à Stendhal. I : XV ; III : 4.
Séraphini. II : 401.
Sergar (Docteur). III : 70.
Sergar (Paul). III : 70.
Serloppi (Mme). III : 269.
Sermonetta (Duc de). III : 119.
Sernoli (Pietro). II : 229.
Serny. III : 267.
Sertorius (Général). III : 27.
Servan (Général). I : 195.
Séthos. I : 24.
Settala. II : 188.
Sévère. III : 204.
Sévigné (Mme de). III : 184.
Seyssins (Chevalier de). I : XVIII ; II : 17.
Sgricci. II : 475.
Shakespeare. I : 47, 52, 68, 74, 94, 98, 102, 105, 130, 131, 143, 158, 161, 163, 168, 189, 198, 203, 227, 236, 245, 266, 268, 364, 380, 385, 410, 411, 428, 429, 431, 434 ; II : 12, 13, 26, 47, 51, 70, 71, 92, 123, 187, 223,

225, 226, 254, 255, 258, 259, 261, 262, 263, 273, 296, 311, 318, 363, 367, 384, 456, 460, 480, 485, 521 ; III : 166.
Sharpe (Miss Lœtitia). I : XIII ; II : 277, 431, 439, 444, 445, 448, 450, 451, 455, 456, 460, 461, 463, 467, 483, 488, 497, 519.
Sheridan. II : 255, 425.
Siècle (*Le*). III : 200, 255.
Siècle de Louis XIV (*Le*). I : 2, 23, 52, 222 ; II : 360.
Siège de Damas (*Le*). II : 384.
Sieyès. II : 84 ; III : 16, 167, 184.
Sigillara. II : 187, 232, 233, 234.
Signol. III : 195.
Sigoillane (*La*). II : 152.
Silva. II : 112.
Silvy. I : 79.
Simaris d'Yèvre. II : 136.
Siméon. II : 15, 172.
Siméon (Vicomte). II : 487 ; III : 50.
Simond. II : 251, 298.
Simonetta (Comtesse). I : 401, 408, 418 ; II : 1, 9.
Singe, le chat et le fromage (*Le*). III : 210.
Siret. I : 31.
Sirot. I : 413.
Sismonde de Sismondi. I : 330, 376 ; II : 30, 165, 271, 319 ; III : 26, 27.
Sixte V. II : 335 ; III : 41.
Smidt (Peintre). III : 271, 272.
Smidt ou Smith. I : XVII, XVIII ; II : 37, 47, 71, 76, 92, 106, 154, 176, 185 189, 199, 215, 230, 231 ; III : 287.
Smith (Ad.). I : 131, 155, 231, 232, 233, 246, 250 ; II : 400 ; III : 270.
Smith (Sidney). II : 8, 463, 465.
Socrate. II : 406.
Sodermark. III : 232, 273, 281.
Soirées de Neuilly (*Les*). II : 484.
Soirées de Saint-Pétersbourg. II : 389.
Soirées du Stendhal-Club. I : XIX, 344 ; II : 284, 388, 445 ; III : 62, 101, 104, 111, 171, 195, 234, 238, 253, 259.
Solimène. II : 353.
Solitaire (*Le*). II : 314.
Soliva. II : 50, 57.
Soltykoff (Comte Pierre). I : 388.
Somaglia (Cardinal della). III : 153.
Somnambule (*La*). II : 358.
Songe de Richard III (*Le*). I : 227.
Sophocle. I : 68, 207, 410, 411.
Sorel (Albert). III : 261.
Sorezi (Banquier). II : 332.
Soudan. II : 452, 453.
Soulié (Frédéric). III : 259.
Soult (Maréchal, duc de Dalmatie). I : 423 ; II : 109, 237, 448 ; III : 57, 190, 200.
Soumet. II : 282, 482.
Sous l'œil des Barbares. II: 536.
Southern. II : 490.
Southey. II : 341, 405, 502, 531.
Souvenirs anecdotiques sur Stendhal. III : 176.

Souvenirs d'Egotisme. **I** : XII, XV, XVII, XIX, 179, 186 ; **II** : VII, 137, 147, 182, 247, 250, 317, 440, 483, 488, 516, 519 ; **III** : VII, 24, 71, 75.
Souvenirs de soixante années. **I** : XI.
Souvenirs inédits de Delécluze. **III** : 258.
Souvenirs sur l'empereur Alexandre. **II** : 429.
Souza (De). **II** : 272.
Spada di Kenneth (*La*). **II** : 62.
Spectateur (*Le*). **II** : 285, 286.
Spina (Cardinal). **II** : 183, 184.
Spleen (*Le*). **III** : 90.
Spœlberch de Lovenjoul. **I** : XIII ; **II** : 467.
Spontini. **II** : 101, 105.
Staël (Mme de). **I** : 57, 144, *179*, 180, 184, 228, 232, 233, 245, 258, *265*, 266, 415 ; **II** : 12, 18, 20, 23, 54, 70, 75, *81-87*, 90, 109, 116, 220, 264, 285, 311, 344, 413, 430, 501.
Staël fils. **II** : 29.
Stainville (Maréchal de). **II** : 252.
Stal (De). **III** : 163.
Stanhope (J.). **II** : 61, 74, 357.
Stapfer. **II** : 520.
Stateman (*The*). **II** : 46.
Steding (De Munich). **III** : 271.
Stendhal. **II** : 47, 48, 58, 60, 66, 74, 78, 103, 105, 107, 112, 115, 164, 176, 195, 200, 211, 318, 333, 337, 338, 350, 445, 481 ; **III** : 34, 96, 130, 245, 285, 286.
Stendhal-Beyle. **I** : XII, XXIV, 281, 282, 403 ; **II** : 63, 480, **III** : 111.
Stendhal diplomate. **I** : XII, XXIV ; **II** : 49 ; **III** : 66.
Stendhal et l'Italie. **II** : 136.
Stendhal et ses amis. **I** : 311, 330 ; **II** : 20, 386 ; **III** : 113, 149, 210, 256, 273.
Sterne. **I** : 214 ; **II** : 389, 390, 392.
Stewart (Dugald). **II** : 297.
Stharemberg (Prince de). **II** : 42.
Storia di Toscana. **II** : 227.
Strafford. **III** : 195.
Strassoldo (Comte). **II** : 66, 67.
Straniera (*La*). **III** : 30.
Stritch. **II** : 317, 331, 476, 484 ; **III** : 176.
Strogonoff (De). **II** : 446.
Strombeck (Amélie de). **III** : 289, 290.
Strombeck (Ernest de). **III** : 288.
Strombeck (Frédéric-Ch. de). **III** : 288.
Struve (De). **I** : 295, 296.
Stryienski (Casimir). **I** : XII, XIII, XIV, XVI, 146, 225 ; **II** : 287, 295, 323, 337, 442, 445, 455, 464, 485, 490, 532, 533, 536, 538 ; **III** : 10, 98, 101, 103, 104, 119, 123, 151, 169, 199, 213, 224, 225, 238, 250, 253, 264, 275, 277.
Stuart (M.). **II** : 192.
Stupi. **I** : 322.
Suard. **II** : 45.
Suétone. **I** : 237 ; **III** : 251.
Supplice turc (*Le*). **III** : 235.
Sutton Sharpe. **I** : XIII, XVI ; **II** : 431, 445, *455*, 498, 516 ; **III** : 16, 201, 226.
Suvaroff. **I** : 13.
Swift. **II** : 59, 445, 447.
Sylla. **II** : 258.
Sylla. **II** : 261, 262, 263, 296.
Système de la Nature (*Le*). **II** : 9.

T

Tableau de la Grande Bretagne. I : 195, 204, 246.
Tableau de Paris, II : 239, 251.
Tableau des négociations de l'Europe depuis le XVe siècle jusqu'en 1789. I : 258, 260, 262.
Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne. II : 361.
Table-Talk. II : 282.
Tablettes chronologiques. II : 264.
Tachinardi. II : 50, 313, 316.
Taci. II : 314.
Tacite. I : 52, 229, 237, 244, 404 ; II : 361 ; III : 192.
Taglioni. II : 172, 188.
Taine (Hippolyte). I : IX, 370 ; III : 119.
Talencier (Mlle). I : 173.
Tales of the hall (The). II : 361.
Talleman. II : 24.
Tallemant des Réaux. III : 95, 101, 136, 251, 279.
Talleyrand (De). II : 66, 74, 75, 91, 165, 254, 270, 290, 300, 308, 382, 520, III : 59, 254, 261, 264.
Tallien. II : 117.
Tallien (Mme). I : 369.
Talma. I : 26, 185, 221, 357 ; II : 30, 191, 212, 254, 258, 259, 262, 263, 451, 457 ; III : 219, 221.
Tamerlano. II : 314.
Tancrède. I : 159.
Tancrède. II : 18, 154, 187, 228, 233.
Tanerani. III : 139.
Tardieu (Ambroise). II : 470.
Tarentule (La). II : 132.
Tarquinin. I : 385.
Tartufe. I : 36, 52, 95, 106, 107, 138, 143 ; II : 234, 260, 279, 280.
Tartufe moderne (Le). II : 385.
Tascher (Comtesse de). II : 488, 517, 518, 531, 532 ; III : 164, 165, 175, 203, 287.
Taschereau. III : 136, 168.
Tasse (Le). I : 38, 52, 56, 61, 98, 131, 180, 358, 359 ; II : 182, 218, 403, 483, 504 ; III : 189, 231.
Tassy. III : 195.
Tastu (Imprimeur). II : 428, 494, 495.
Tastu (Mme). II : 482.
Taunay. II : 353.
Tavernier (Consul à Salonique). III : 111, 112.
Tavernier Caftangin (Lysimaque). III : 111, 116, 117, 126, 127, 163, 171, 190, 191, 198, 225, 280, 282.
Taylor (Baron). III : 196.
Tebaldo e Isolina. II : 480.
Teissier. II : 496.
Télémaque. I : 24, 42, 56 ; III : 10.
Tempête (La). II : 363.
Temps (Le). II : 409 ; III : 16, 26.
Tencin (Cardinal de). II : 504.
Tencin (Mme de). I : 16, 151.
Tenon (Editeur). II : 493.

Tercero Carlos. III : 264.
Teresa e Claudio. II : 315.
Terier de Monciel. II : 29.
Ternaux. II : 242, 387, 396.
Terradeglias. II : 24.
Terrasson (L'abbé). I : 24.
Terray (L'abbé). II : 425.
Teste (Avocat). II : 191.
Teste (Louis). I : XIII ; II : 2.
Tevas (Mme de). II : 481, 482.
Teysseire. I : 78.
Théâtre suédois. II : 273.
Thémistocle. II : 316.
Thénard. II : 30.
Théorie des Sentiments moraux. I : 231, 232, 233, 246, 250.
Theroni (Comtesse). II : 476.
Thianges (Mme de). I : 127.
Thibeaudeau. I : 171, 459, 484.
Thibaudeau (Hist.). III : 204.
Thierry (Augustin). II : 212, 226, 271, 371, 396, 460.
Thierry (Du *Censeur*). II : 191.
Thiers (Adolphe). II : 520 ; III : 17, 27, 38, 163, 228, 249.
Thiers (De). I : 69.
Thirot. II : 476.
Thomas (Saint). II : 535.
Thorwaldsen. I : 424.
Thouret. I : 236 ; II : 111, 159, 361, 362.
Thouvenel. III : 37.
Tibère. III : 66, 127, 246, 247, 254.
Tibulle. I : 52.
Tieste. II : 475.
Tilly. II : 489, 490.
Times (*The*). II : 46.
Timoléon. I : 108.
Timoléon. I : 61.
Tintoret (Le). III : 235.
Tipoo-Saeb. II : 262.
Tissot. II : 75.
Titans (*Les*). II : 163.
Tite-Live. I : 229, 237, 244 ; II : 4, 416.
Titien (Le). I : 374, 377, II : 344, 481 ; III : 81.
Titus Andronicus. I : 189.
Tivollier (Louis). I : 224, 226, 228, 232. — Mme. I : 323.
Tivollier (Séraphin). I : 227, 323.
Tocci (Mme). II : 229.
Tolstoï. I : IX.
Tolstoy. II : 372.
Tomasini. II : 476.
Tomazin. III : 29.
Tombeaux (*Les*). II : 416.
Tom Jones. II : 151 ; III 19.
Torella. Caracioli (Princesse :). III : 75, 121.
Tori (Prince). III : 123.
Torino. III : 121.
Torlonia (Alex.). III : 152, 172, 248.
Torlonia (Duchesse). III : 267, 269.
Torregiani (Mme). III : 20.
Torrigiani. II : 171.

Tortoni. II : 34, 401.
Tosti (Cardinal). III : 268, 269, 278.
Tosi (Mlle). II : 198, 222.
Toto d'Alberti. III : 226, 272, 273.
Tourangin. III : 32, 46, 139.
Tourlet. III : 185.
Tournadre (Mlle de). I : 79, 247.
Tournelle (Marquis de la). II : 445, 446.
Tracasseries (Les). I : 91.
Tracy (Destutt de). I : IX, 131, 132, 135, 138, 140, 141, 144, 157, 163, 185, 192, 196, 203, 207, 209, 210, 217, 222, 227, 228, 233, 244, 262, 263, 266, 298, 361, 422 ; II : 29, 45, 59, 73, 105, 108, 153, 171, 172, 173, 175, 176, 178, 191, 212, 238, 245, 246, 297, 509 ; III : 8, 36, 42.
Tracy (Mme Victor de). I : XVII ; II : 535 ; III : 8, 9, 22, 105, 265.
Trajan. III : 49, 61, 254.
Tramezani. II : 51.
Travel. II : 13.
Traversi (Mme). II : 149.
Trenck. II : 215.
Trestaillons. II : 85.
Trial. I : 258.
Tricasi (Princesse ou Duchesse). III : 65.
Tripier. II : 222.
Trivulzi. II : 148.
Trognon. II : 347, 516.
Troloppe (Mme). III : 125.
Trotti (Mlle). II : 235.
Twelfth Night. II : 480.
Two Gentlemen of Verona (The). II : 520.
Tufières (Comte de). III : 50.
Turbie (De la). II : 68.
Turenne. II : 504.
Turquin. I : 79.

U

Ubaldini (Mte). III : 269.
Ugo del Drago (Marquis). III : 153.
Ugoline (L'). I : 259.
Ugolini (Cardinal). III : 264.
Ugoni di Brescia. II : 338, 516.
Ultimo giorno di Pompéi. II : 475.
Unger. II : 314.
Urano. II : 370.
Urbain VIII. III : 49, 103.
Usage de l'Histoire. I : 245.

V

Vaini. II : 148, 149.
Valandi. II : 464, 471, 474.

Valérie. **I** : 115 ; **II** : 283.
Valet de Chambre (*Le*). **II** : 314.
Valkonski (Mme). **II** : 171.
Vallardi. **II** : 464.
Valle (Pierre della). **III** : 277.
Valserre (Mme de). **II** : 67.
Vanderbourg (Charles). **II** : 371.
Vandeuvre. **II** : 214.
Vanicelli Casoni. **III** : 152.
Vanina Vanini. **III** : 15.
Vaniteux (*Le*). **I** : 208.
Vannozza (Farnèse). **III** : 80-85.
Varchi. **II** : 14 ; **III** : 253.
Varus. **I** : 299.
Vasari. **I** : 375, 377.
Vascello l'Occidente (*Il*). **II** : 313.
Vassalli. **II** : 193.
Vatout. **III** : 17.
Vauban (Comte de). **II** : 265, 347.
Vauban (Maréchal). **II** : 288.
Vaucanson. **I** : 47.
Vauquelin. **II** : 399.
Vauvenargues. **I** : 85, 98, 120, 134, 141, 190, 227, 228, 237, 244, 324 ; **III** : 213.
Vaux (Baron de). **III** : 112, 117, 126.
Velasquez. **III** : 196.
Velly. **I** : 23, 41, 124, 262 ; **II** : 318.
Velutti. **III** : 12.
Venceslas. **II** : 290.
Vendôme (Duc de). **III** : 214.
Venice preserved. **II** : 389.
Verdière (Editeur). **I** : XV.
Vérité dans le Vin (*La*). **I** : 255, 312 ; **II** : 365.
Vernet (Carle). **II** : 353.
Vernet (Horace). **II** : 335 ; **III** : 39, 44, 56, 57, 60, 73, 121, 208, 249.
Vernet (Mlle Louise). **III** : 121.
Vernier (Juge). **II** : 214.
Vernon (Mme de). **I** : 58.
Veronèse (Carlo). **III** : 235.
Véronèse (Paul). **III** : 196, 235, 271.
Verri (Comte). **II** : 285, 286.
Verri (Alessandro). **II** : 70, 286.
Verri (Pietro). **II** : 185.
Vertot. **I** : 41, 52, 68, 244.
Very. **I** : 327.
Vestale (*La*). **II** : 92, 101, 104, 106, 108, 172, 187, 207.
Vestris. **I** : 26.
Viago à Reims (*Le*). **II** : 375, 381.
Vicaire de Wakefield (*Le*). **I** : 214.
Vicher. **II** : 224, 226, 229.
Victoria (Reine). **III** : 198, 205.
Vidau (Mlle). **III** : VII.
Vie d'Alfieri. **II** : 41.
Vie de Charles XII. **I** : 41.
Vies de Haydn, Mozart et Métastase. **I** : 282, 301 ; **II** : *6-8*, 34, 35, 48, 52, 53, 55, 56, 60, 76, 78, 79, 92, 111, 115, 132, 162, 175, 176, 178, 189, 200, 278, 287, 332, 333 ; **III** : 124, 277.
Vie de Henri Brulard. **I** : XXIII, 1, 4, 9, 33, 45, 52, 54, 82, 84, 102, 118, 132,

145, 273, 292, 319, 346, 381, 406, 428, 429 ; **II** : VIII, 10, 493 ; **III** : VII, 1, 66, 95, 166.
Vie de l'Evêque Vatson. **II** : 122.
Vie de Molière (La). **I** : 96.
Vie de Napoléon. **I** : 74; **III** : VIII.
Vie d'Erostrate (La). **II** : 286.
Vie de Rossini. **II** : VIII, 278, 318, 322, 323, 334, 345, 350, 470, 477 ; **III** : 124.
Vie de Saint-Dominique (La). **III** : 278.
Vie des Grands Hommes de la Grèce. **I** : 2.
Vie de Voltaire. **I** : 103.
Vie et Miracles du bienheureux Hélie. **II** : 288.
Vie et Pontificat de Léon X. **II** : 306.
Viennet. **II** : 240, 384 ; **III** : 96.
Vieusseux. **II** : 473, 477, 481.
View of the History of Europe from the Vth century till the XVth; **II** : 117, 220.
Vigano. **II** : 41, 42, 44, 51, 55, 57, 62, 73, 104, 105, 108, 109, 130, 132, 163, 167, 169, 172, 188, 207, 222, 229, 231, 233, 244, 379.
Vigano (Elena). **II** : 62, 69, 77, 80, 92, 100, 101, 105, 110, 164, 167, 190, 194, 197, 205, 244.
Vigny (A. de). **II** : 239.
Villaret. **I** : 24, 124 ; **II** : 318, 319.
Villars (Maréchal de). **II** : 504.
Villèle (De). **II** : 172, 335, 349, 367, 382, 387, 388, 429, 440, 442, 444, 458, 479, 493 ; **III** : 68, 261.
Villemain. **II** : 59, 114, 118, 352 ; **III** : 258, 260, 279.
Villemain (Chef de division à la Police). **II** : 30.
Villemanzy (De). **I** : 378 ; **II** : 27, 94.
Villeneuve-Bargemont (Vicomte de). **II** : 373.
Viller (De). **II** : 119.
Vincent (De). **II** : 192.
Vinci (Léonard de). **I** : 374, 377 ; **II** : 110.
Vingt-et-un-Janvier, ou la malédiction d'un père (Le). **II** : 361.
Vinot. **I** : 325.
Viole. **I** : 182.
Virgile. **I** : 24, 27, 33, 36, 52, 53, 158, 253 ; **II** : 512, 513, 514.
Virginie (Mlle). **III** : 250.
Virieu (De). **II** : 301.
Visconti (Cre des antiquités). **III** : 247.
Visconti (Ermès). **II** : 54, 55, 116, 164, 165, 354.
Visconti (Les). **II** : 404.
Viscontini (Mme). **II** : 135.
Vismara Domenico. **II** : 54, 55, 103, 107, 168, 175, 179, 182, 189.
Vita di Canova. **II** : 370.
Vita di Cola di Rienzi. **II** : 228.
Vitellius. **II** : 125.
Vitet (Louis). **II** : 460.
Vitrolles (De). **II** : 284.
Vogelsberg. **III** : 66.
Vogué (Melchior de). **I** : V.
Voiture. **III** : 260.
Volney. **I** : 245, 288 ; **II** : 29, 174, 175, 191, 266, 270.
Voltaire. **I** : 2, 23, *24*, 27, 33, 36, 38, 52, 96, 103, 121, *125*, 160, 194, 199, 222, 233, 245, 260, 376, 389 ; **II** : 9, 51, 69, 101, 105, 107, 123, 224, 226, 233, 237, 238, 249, 262, 273, 278, 288, 295, 300, 321, 340, 345, 348, 358, 360, 362, 366, 368, 380, 383, 385, 386, 390, 425, 498, 505 ; **III** : 136, 168, 174, 176, 184, 188, 191, 231, 260, 269.
Volupté. **III** : 134.

Votre frère. I : XVIII.
Voyage autour de ma chambre. II : 388, 391.
Voyage de Duclos. I : 248.
Voyage de Pétrarque. II : 235.
Voyage de Rome (Le). II : 366.
Voyage d'Eustace en Italie. II : 250.
Voyage du jeune Anacharsis en Grèce. I : 428 ; II : 235.
Voyage en Angleterre. II : 15, 298.
Voyage en Autriche. II : 103.
Voyage en Egypte. I : 288 ; II : 266.
Voyage en Italie. I : 244.
Voyage en Suède. I : 291.
Voyage en Suisse. II : 251, 298.
Voyage of Moore in Germany. I : 336.
Voyage pittoresque autour du lac de Genève. II : 272.
Voyages des frères Bacheville. II : 254.
Vrai Libéral (Le). II : 65.
Vue de Dinan. III : 195.

W

Wailly. I : 107.
Waissikoff (Général). I : 418.
Wakefield. II : 459.
Walpole (Horace). I : 43 ; II : 252, 427.
Walstein. II : 169.
Warrant Act. II : 432.
Washington. II : 90, 123, 343, 465.
Watteville. II : 60.
Waverley. II : 227, 276.
Weber (Maria). II : 381.
Weimar. II : 356.
Wellington (Duc de). II : 75, 83, 85, 237, 255, 433, 456, 461.
Welvert (Eugène). I : 367.
Wersey. II : 111.
Werther. I : 164, 289 ; II : 286.
West. II : 353.
Westminster Review. II : 490.
Winckelmann. II : 14.
Winter. II : 50, 57, 62.
Winterhalter. III : 195.
Withbread. II : 291.
Wolff. I : 410.
Woodcock (Miss). II : 481, 482.

X

Ximenès. II : 88.
Xipharès. II : 116, 296.

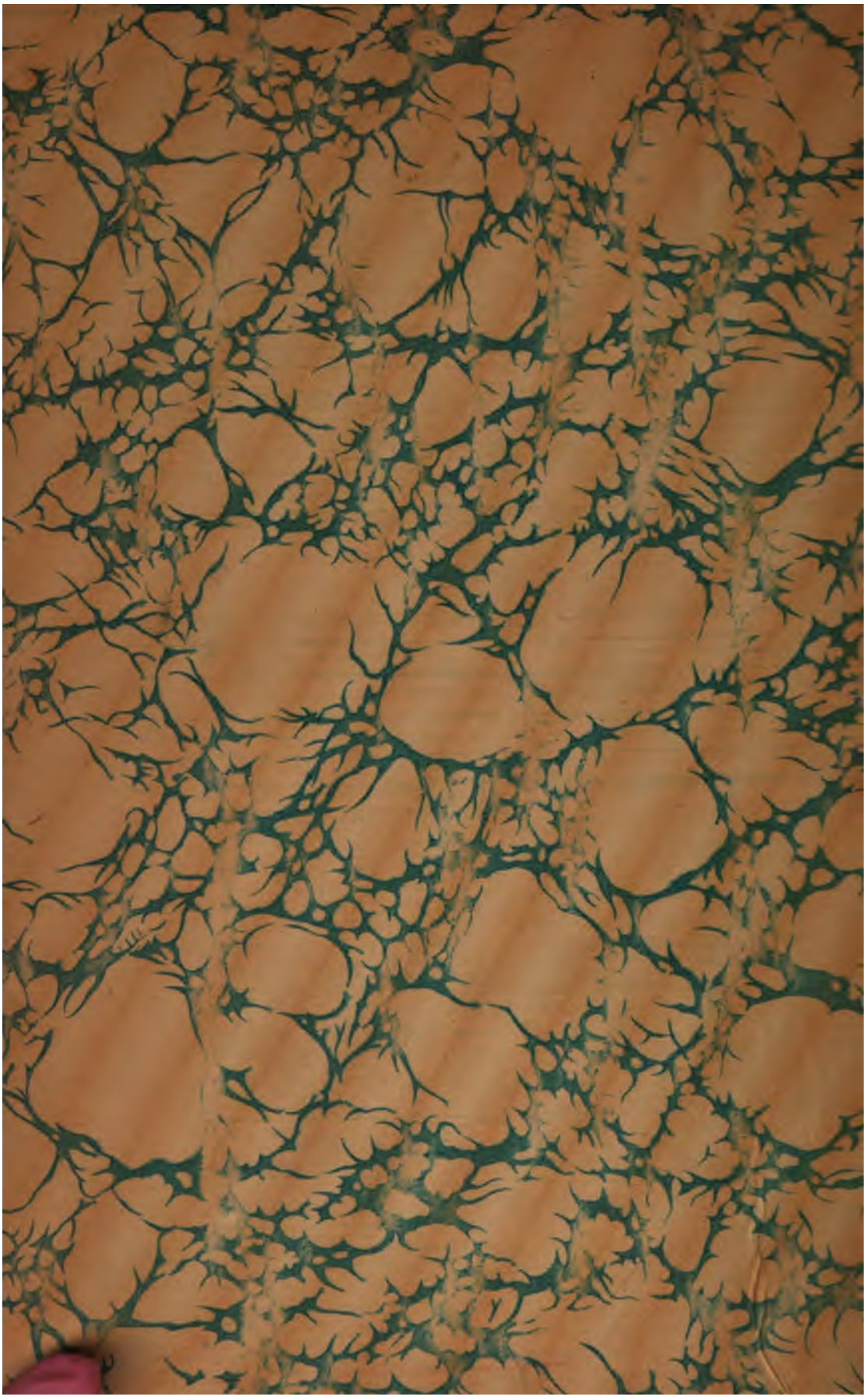
Y

Yates (Acteur). II : 451, 453.
York (L'Archevêque d'). II : 434.
Young (Arthur). I : 376.
Young (Edouard). II : 284.

Z

Zadig. I : 2, 38.
Zaïre. I : 33, 36 ; II : 273.
Zingarelli. I : 62 ; II : 23, 130, 313.
Zoraïda di Granata (*La*). II : 315.
Zuchelli. II : 223, 322, 378, 381.
Zurla (Cardinal). III : 165.

Grande Imprimerie du Centre. — Herbin, Montluçon.



Stanford University Libraries
3 6105 012 393 257

843.6
B572Bq
v.3

JUL 11 1988
OCT 17 1988

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.